PUREN

INDOMITO

1862

BIBLIOTHECA · AMERICANA ·

PUREN INDOMITO

BIBLIOTHÈCA

AMERICANA

COLLECTION D'OUVRAGES

INÉDITS OU RARES

SUR

L'AMÉRIQUE

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
67 RUE DE RICHELIEU

1861

Depuis un demi-siècle il s'est fait en Europe un vaste et puissant mouvement du côté de l'Amérique. Les bateaux à vapeur ont rapproché l'un de l'autre l'ancien et le nouveau monde. D'actives relations de commerce et d'industrie se sont établies entre les deux continents. Tout un courant d'idées vives, fécondes, circule à travers l'Atlantique, comme le merveilleux Gulfstream qui des zônes tropicales arrive jusqu'à nos parages septentrionaux.

De l'Allemagne, de la France, de l'Angleterre, sans cesse de nouveaux flots d'émigrants se répandent sur le sol d'Amérique.

De là sans cesse aussi, nous recevons de nouvelles cargaisons de denrées, et le programme de quelques nouvelles découvertes.

L'Amérique n'est plus la *terra incognita* des siècles passés. De hardis pionniers ont pénétré dans ses déserts, de courageux *settlers* ont défriché son sol inculte; des chemins de fer se déroulent au sein de ses forêts; des bateaux à vapeur sillonnent ses lacs et ses rivières; des lignes télégraphiques traversent l'immense espace qui s'étend entre l'Atlantique et l'océan Pacifique.

En même temps que le génie industriel du XIX^e^ siècle se manifeste par tant d'œuvres pratiques et tant de travaux matériels d'un caractère gigantesque

dans le nouveau monde, son génie littéraire a pris aussi un admirable développement. Des rives de l'Hudson et de la Delaware, des bords de l'Amazone et de la Plata, des plages de l'océan Pacifique, il nous arrive des livres que nous lisons avec empressement. Prescott et Washington Irving, Cooper et Longfellow, Alaman et Restrepo, Pardo et Bello, Olmedo et Baralt, Sanfuertes et Echeverria ... cent historiens, poètes ou publicistes dont les ouvrages commencent à prendre une belle place dans nos bibliothèques.

De là cet éveil de l'Europe et cette curiosité qui maintenant s'attache aux anciens monuments, aux traditions, à l'exploration entière de l'Amérique.

On recherche avec ardeur, on étudie avec avidité les éléments de l'histoire de cette grande contrée, les récits des anciens voyageurs, les homériques épopées des Castillans et des Portugais, et les premiers systèmes de colonisation dans les diverses parties de cette immense région où chaque peuple d'Europe a eu successivement sa part d'action et sa part de gloire.

Mais ces vestiges du passé, ces écrits que nous sommes si désireux de connaître, on ne parvient pas aisément à se les procurer. Il en est, et des meilleurs, qui n'ont été imprimés qu'à un très petit nombre d'exemplaires; le temps les a détruits, et on ne les trouve plus que dans quelques bibliothèques qui les gardent précieusement. Il en est qui n'ont jamais été publiés, et que des amateurs passionnés ne veulent céder à aucun prix.

Nous avons voulu faire le catalogue des divers ouvrages relatifs à la découverte, à la conquête, aux premières explorations de l'Amérique, et nous avons été étonnés des richesses qui nous étaient révélées à mesure que nous poursuivions notre patient travail.

Nous croyons satisfaire à des vœux très répandus de toute part, et très vivement sentis, en faisant une collection jusqu'ici sans précédent. Cette col-

lection, à laquelle nous donnons le titre de BIBLIOTHECA AMERICANA, se composera d'un choix sévère d'ouvrages sur l'Amérique, quelques-uns encore inédits, et d'autres devenus si rares qu'ils peuvent être considérés comme à peu près inédits. Ces livres seront imprimés avec un grand soin typographique, dans un format uniforme, et dans leur texte original. Les lettrés, les érudits, nous sauront gré, nous en sommes sûrs, de conserver dans leur intégrité ces diverses compositions Latines ou Italiennes, Espagnoles ou Portugaises, Anglaises ou Allemandes, qui seraient inévitablement altérées par une traduction. Cependant, à chaque volume nous joindrons des notes biographiques, littéraires, géographiques, écrites en français; et pour chacun de ces volumes, nous aborderons successivement toutes les différentes zônes et toutes les nationalités de l'Amérique.

La direction de notre collection est confiée à Monsieur **Diego Barros Arana**, Chilien de naissance et auteur d'une histoire du Chili, qui après avoir recueilli en Amérique les livres et les manuscrits les plus rares, a longuement exploré les principales bibliothèques de l'Europe, et fouillé les archives des Indes de Séville.

Pour corroborer la valeur de notre publication, nos appelons à notre aide, tous les érudits, à quelques nations qu'ils appartiennent.

Nous recevrons avec reconnaissance les indications et les conseils que chacun d'eux voudrait bien nous donner.

Cette publication n'est point de celles qu'un éditeur entreprend uniquement en vue d'un bénéfice rapide, sans s'inquiéter du service qu'il peut rendre aux lettres, sans songer à attacher d'une façon honorable et durable son nom à une œuvre sérieuse. C'est une publication dont l'idée nous occupe depuis plusieurs

années, et que nous avons pu enfin commencer après nous être assurés la collaboration active de *Mr. Diego Barros Arana* à la quelle viendront se joindre, nous sommes fondés à l'espérer, les conseils et le concours de *Mr. d'Avezac*. Nous ne négligerons rien en ce qui dépendra de nous pour réaliser cette idée qui nous est chère, pour conquérir la sympathie et l'appui des savants des deux hémisphères.

Destinée à une classe spéciale d'amateurs, la *Bibliotheca Americana* paraîtra par volumes de vingt à trente feuilles, imprimés sur un papier, dans le format et le caractère dont nous donnons ici un spécimen. Le tirage sera de 300 exemplaires sur papier ordinaire, 10 exemplaires sur papier velin in 4. et 10 exemplaires sur papier de chine. Le prix de chaque volume sur papier ordinaire sera de 12 à 15 fr.

Lorsque plusieurs écrits seront réunis dans un même volume, chaque pièce aura son titre particulier et sa pagination spéciale, de façon à ce qu'elle puisse, si l'on veut, être reliée séparément.

Nous ne pouvons dire maintenant quelle sera l'étendue de cette collection, mais avec les matériaux qui se trouvent entre nos mains, avec les livres inédits et rares en notre possession, nous comptons pouvoir publier six volumes par an.

En préparation.

Alvarez de Toledo — **Puren indómito**, poema manuscrito referente a la historia de la conquista de Chile, en que se halló el autor en calidad de capitan del ejército español.

Histoire de la mission des pères capucins en l'isle de Maragnan et terres circonvoisines par le P. Claude

d'Abeville, capucin. Paris 1614. (Première partie, plus rare de jour en jour, d'une histoire dont l'introuvable Yves d'Evreux offre la suite.)

Yves d'Evreux. Suitte de l'histoire des choses plus mémorables advenues en Maragnan ès années 1613 et 1614. (Tout le monde sait qu'il n'en existe qu'un seul exemplaire, même imparfait, sauvé d'une destruction complète pour être présenté au Roi Louis XIII.)

Henriquez de Guzman (don Alonso) — **Vida y aventuras de . . .** escritas por el mismo.

Sur la conquête du Pérou et les guerres civiles auxquelles l'auteur a pris part. — Inédit.

Herrera (Antonio de) cronista de Indias. — **Vida y elojio del licenciado Vaca de Castro, gobernador del Perú.** Inédito.

Palafox y Mendoza — **Las virtudes del indio.** Imprimé, mais fort rare. V. Brunet. *Man du libr.*

Las Casas (Frai Bartolomé de) **Algunos tratados** *relativos á los indios.* Inéditos.

Historie del S. D. Fernando Colombo nelle quali s'ha particolare et vera relatione della vita et de fatti dell' Ammiraglio D. Christoforo Colombo, suo padre. Venetia 1571. (Excessivement rare, même en Italie dès 1614, époque où il en fut fait, à Milan, une nouvelle édition, infidèle et mutilée.)

Relations originales des Voyages de Robert Cavelier de la Salle, et de ses compagnons d'aventure. (M. Raymond Thomassy, qui a publié le premier une partie de ces documents, inédits encore à beaucoup d'égards, a réuni dans ce volume tout ce que l'on possède de plus complet sur des découvertes dont l'éditeur, a lui-même visité le théâtre.)

Imprimerie de Bär & Hermann à Leipsic.

En la Imperial ciudad Loyola estaba
Con su gallarda gente apercibida
Para salir al punto que aguardaba
Contra la fuerza idólatra crecida;
Estando en esto nueva le llegaba,
Que fué para su gusto desabrida,
De como Longotoro se habia alzado,
Y a dos soldados nuestros degollado.

Que sin recato ni órden se salieron
De su presidio fuerte desmandados;
A ciertos frutillares cerca fueron
Solo a cojer frutilla descuidados:
Unos indios amigos que los vieron
Sin recelo ninguno y desarmados
Las cabezas a entrambos les cortaron
Y con esta ocasion se rebelaron.

El capitan Vallejo envió el aviso
Con amplia relacion de todo el caso
Pidiéndole con ella que al proviso
A reparar el daño tienda el paso:
La estafeta infiel primero quiso
Torcer la recta via, y dar de paso
A los purenes bélicos la nueva
De la embajada que a Loyola lleva.

Son los purenes gente belicosa
Y cabeza de todos los chilcanos,
En una gran laguna cenagosa
Viven toda cercada de pantanos:
Han gozado de vida licenciosa
Sin haber tributado a los hispanos;
Arauco y Tucapel se les sujetan,
Y las demas provincias les respetan.

Voicy ce que i'ay peu par subtils moyens recouurir du liure du R. P. Yues d'Eureux supprimé par fraude et impiété, moyennant certaine somme de deniers, entre les mains de Francois Buby, imprimeur, Que i'offre maintenāt à V. M. deux ans et demy apres sa premiere naissance aussi tost estouffee qu'elle auoit veü le iour. Afin que V. M. & la Royne sa mere pour lors Regente, ne voyant point vne verité si claire que celle-cy, fust plus aisement persuadee, par faux rapports, à laisser perir cōtre leurs sainctes, et bonnes intentions, la plus pieuse et honorable entreprise qui se pouvait faire dans le nouueau monde. Comme il se verra tant par l'histoire du R. P. Claude Dableuille, que ceste presente à laquelle il ne manque que la plus grand part de la Preface, et quelques Chapitres sur la fin que ie n'ay peu recouurir. Cela s'est faict encor' à dessein pour faire perdre insensiblement à V. M. le tittre de Roy tres-Chrestien. Luy faisant abandōner les sacrifices et sacrements ecercez sur les nouueaux Chrestiens, la reputation de ses armes, et bandieres, l'vtilité qui pouuoit luy arriuer, et à ses subiects, d'vn si riche et fertile pays, et la retraicte du tout importante, d'vn port fauorable pour la nauigation de lōg cours, auiourd'huy ruinee faute d'auoir conserué ce que i'auois auec tant de soins, et de despenses acquis. Pour à quoy paruenir, l'on s'est seruy de deux impostures trop recogneuës de personnes qui ont bon Iugemēt; l'vne, que le pays estoit infertile, et ne produisoit aucune richesse, contre la verité, que i'ay tousiours constamment maintenuë, et qui ne paroist auiourd'huy que trop veritable, L'autre, que les Indiens estoient incapables du Christianisme contre la parole de Dieu, et la doctrine vniuerselle de l'Eglise. Voila comment, Sire, ceste belle action si bien commencee s'est esuanoüye, tant par la fraude et malice de ceux qui pour couurir leurs fautes et manquement les ont reiettez sur ceux du pays, Qui par la negligence des mauuais François, qui n'ayant autre but que leur profit et interest parti-

BIBLIOTECA

AMERICANA

COLLECTION D'OUVRAGES

INÉDITS OU RARES

SUR

L'AMÉRIQUE



LEIPZIG
A. FRANCK'SCHE VERLAGS-BUCHHANDLUNG
(ALB. L. HEROLD)

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
67 rue de Richelieu

1862

PUREN INDOMITO.

PUREN INDOMITO

POEMA

POR

EL CAPITAN

FERNANDO ALVAREZ DE TOLEDO

PUBLICADO BAJO LA DIRECCION

DE

DON DIEGO BARROS ARANA

LEIPZIG
A. FRANCK'SCHE VERLAGS-BUCHHANDLUNG
(ALB. L. HEROLD)

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
67 rue de Richelieu

1862

Malgré les recherches que nous avons faites dans les archives des Indes déposées à Séville et dans les plus riches bibliothèques, nous n'avons pu obtenir que très peu de renseignements biographiques sur *Fernando Alvarez de Toledo*, auteur du poëme: *Puren Indomito*.

Le père Alonso de Ovalle dans sa relation du royaume du Chili imprimée à Rome en 1646, cite ce poëme comme une autorité historique. Il ajoute que Fernando de Toledo était originaire de l'Andalousie, qu'il prit part à la guerre qu'il a chantée, s'y distingua par sa valeur et y acquit le grade de capitaine.

Ceux-là se tromperaient en effet qui croiraient trouver dans le Puren indomito les qualités d'une épopée. Ce n'est point un poëme selon les règles de l'art. C'est l'histoire des soldats Espagnols qui firent la conquête du Chili, l'histoire racontée par un de ces mêmes soldats, l'histoire écrite en strophes prosaïques et avec plus de vérité que la plupart des chroniques de cette époque. L'auteur n'avait point assez d'imagination pour créer des personnages fantastiques, inventer des amours romanesques et des scènes fabuleuses. Nous devons nous en féliciter puisque nous y gagnons un récit fidéle.

La conquête du Chili, et les guerres des Espagnols contre les Araucaniens ont été célébrées par cinq poëmes Espagnols, et par un grand nombre de pièces de théatre. Quoi de plus poëtique que l'héroïsme avec lequel les

peuplades barbares défendaient leur indépendance, les actes de courage de cette petite troupe d'Indiens en lutte avec les conquérants d'un nouveau monde. Vaincus plusieurs fois, les Araucaniens ne furent pas longtemps subjugués. Bientôt on les vit se lever hardiment et recommencer la guerre avec une nouvelle ardeur.

C'est un de ces soulèvements qui a donné à Alvarez de Toledo l'idée de son poëme. Les Araucaniens ayant surpris le campement du Président du Chili Don Martin Garcia de Loyola, tué ce chef et la majeure partie de ses compagnons, de ce drame sanglant résulta une guerre qui dura longtemps.

Alvarez de Toledo, tient compte de tout dans ses vers, même de la chronologie et dans le premier chant de son poëme il indique l'année, le mois, le jour (22 Décembre 1598) où éclata ce désastre. Là commence son oeuvre dans laquelle il racontera la destruction des villes élevées par les Espagnols sur le territoire araucanien.

Les chroniqueus n'ont vu dans ces guerres que l'ardeur des combattants et les diverses péripéties des batailles. Ils n'ont point cherché à reconnaître la cause morale de cette longue lutte. Mais Alvarez de Toledo l'a cherchée comme il le dit lui même à la fin de son 6e chant et l'a clairement expliquée.

A chaque instant dans le cours de son récit, il moralise; à chaque instant, il signale la corruption des colons Espagnols, les cruautés exercées par eux sur les Indiens et l'exaspération de cette malheureuse peuplade indigène obligée de combattre sans cesse contre ceux qui envahissaient son domaine.

On verra à la page 48 du livre d'Alvarez de Toledo un discours qui nous offre d'excellentes notions sur l'état moral de la colonie. Dans d'autres discours, l'observateur le moins expérimenté saura découvrir plus d'un renseignement utile, en même qu'il excusera les efforts que le poëte est obligé de faire quand il veut produire quelque chose de son imagination. Ainsi dans

le 10e chant l'indien Anganaman adresse à ses compagnons une harangue composée toute entière de citations empruntées aux historiens de l'antiquité.

Ainsi que nous l'avons dit, ce n'est point par les qualités littéraires que le poëme d'Alvarez de Toledo mérite notre attention. Il ne faut y chercher ni une riche et harmonieuse versification, ni des conceptions élevées, ni des fictions agréables ou originales. C'est son caractère historique qui lui donne une valeur particulière. La plupart des poëmes relatifs à la conquête de l'Amérique, quoique très inférieurs à celui-ci ont été publiés plusieurs fois et sont encore très recherchés des érudits.

L'Araucana de Santisteban Orsorio qui n'est qu'une chétive rapsodie, et une plate continuation du célèbre poëme d'Ercilla a eu l'honneur d'être trois fois imprimée, et pourtant le lecteur n'y trouvera ni de bons vers, ni une leçon d'histoire.

El Puren Indomito de Alvarez de Toledo, inconnu jusqu'à prèsent vaut mieux, nous le répétons, pour le fonds, comme pour la forme que le plus grand nombre de ces poëmes.

Composé par un soldat obscur dans un pays qui n'eut que deux siècles plus tard des imprimeries, ce poëme n'a été connu que de quelques curieux. Nous avons dit que le père Ovalle le cite comme une autorité historique. Il ajoute que le père Diego Rosales, auteur d'une volumineuse histoire du Chili écrite dans la seconde moitié du 17e siècle et encore inédite, a suivi page par page le récit d'Alvarez de Toledo, et lui a même emprunté la relation des présages et des miracles qui annoncèrent la mort de Loyola. Plus tard le savant Gonzales Barcia, dans son édition de la Bibliothèque orientale et occidentale du licencié Antonio de Léon Pinelo, cite le Puren indomito dans le chapitre consacré aux historiens du Chili. Depuis cette époque, l'oeuvre d'Alvarez de Toledo n'a plus été citée ni employée par les historiens modernes.

Nous la croyions perdue comme tant d'autres documents relatifs à l'Amérique lorsque par un heureux hasard nous en avons découvert dans la bibliothèque de Madrid une copie faite sur un manuscrit qui nous semble original. Nous avons remarqué qu'il y manque quelques octaves au commencement de plusieurs chants, mais bientôt nous avons reconnu que cette lacune n'a nulle importance, car ces octaves ne sont que de vagues préliminaires qui ne tiennent point à la relation historique.

Depuis longtemps nous avions formé le projet de publier ce poëme comme une oeuvre utile pour l'étude de l'histoire de l'Amérique. Aujourd'hui nous nous réjouissons d'accomplir notre voeu, et nous faisons de l'oeuvre d'Alvarez le premier tome de la Bibliothèque Américaine.

Canto I.

El gobernador de Chile don Martin Oñez de Loyola se hallaba en la ciudad de la Imperial cuando supo que los indios de Ongol se habian sublevado y dado muerte a dos soldados españoles del fuerte de este nombre. Resuelve salir a castigarlos, pero los indios tienen noticia de sus propósitos y espían sus movimientos. Presajios celestes que anunciaron su muerte en Chillan. El gobernador siguió su marcha hasta Curazaba, donde fué sorprendido por el ejército araucano.

En la Imperial ciudad Loyola estaba
Con su gallarda gente apercibida
Para salir al punto que aguardaba
Contra la fuerza idólatra crecida;
Estando en esto nueva le llegaba,
Que fué para su gusto desabrida,
De como Longotoro se habia alzado,
Y a dos soldados nuestros degollado.

Que sin recato ni órden se salieron
De su presidio fuerte desmandados;
A ciertos frutillares cerca fueron
Solo a cojer frutilla descuidados:
Unos indios amigos que los vieron
Sin recelo ninguno y desarmados
Las cabezas a entrambos les cortaron
Y con esta ocasion se rebelaron.

El capitan Vallejo envió el aviso
Con amplia relacion de todo el caso
Pidiéndole con ella que al proviso
A reparar el daño tienda el paso:
La estafeta infiel primero quiso
Torcer la recta via, y dar de paso
A los purenes bélicos la nueva
De la embajada que Loyola lleva.

Son los purenes gente belicosa
Y cabeza de todos los chilcanos,
En una gran laguna cenagosa
Viven toda cercada de pantanos:
Han gozado de vida licenciosa
Sin haber tributado a los hispanos;
Arauco y Tucapel se les sujetan,
Y las demas provincias les respetan.

Navalburí es el nombre o apellido
Del bárbaro que fué con el mensaje
Hombre de gravedad, por tal tenido,
Y en Molchen respetado su linaje:
En la escuela de Marte preferido,
Valiente capitan, gran personaje,
Sábio, discreto, astuto y belicoso
Cauto de trato, doble y cauteloso.

Esta gente, señor, es novelera;
La ocasion no la sueltan de la mano;
Fácilmente abatiendola se altera
Y mas con la cabeza de un hispano:
Muestra sernos amiga en lo de afuera
Pero no tiene dentro el pecho sano
Colmado sí de fraudes y novelas,
De traiciones, engaños y cautelas.

Pues con las dos cabezas de cristianos
En secreto trataron juntos luego
De tomar todos armas en las manos
Y al español no dar jamas sosiego:
No fueron sus intentos al fin vanos,
Que de aquesta centella prendió el fuego
Que despues encendió toda la tierra,
Y en sus ardientes ánimos la guerra.

Porque Navalburí se fué derecho
A Puren, á tratar con Palantaro
De lo que en Longotoro se habia hecho,
Y que esperaban de él favor y amparo:
Un concierto quedó entre los dos hecho
Que fuese cada cual amigo caro
De su patria, y sus gentes se juntasen
Para que libertarla procurasen.

Ordenaron tambien que se ficiese
Un ejército grueso y se aguardase
A que el gobernador solo viniese,
Y por sus propios términos pasase:
Para que con esfuerzo combatiese
Con el suyo, y la vida le quitase,
Haciendo a fuego y sangre despues guerra,
Hasta echar los hispanos de su tierra.

Fuése Navalburí en tratando aquesto,
A llevarle a Loyola la embajada,
Otro dia llegó temprano al puesto
Adonde la Imperial está fundada:
Anduvo tan sagaz, astuto y presto
Que la traicion que atras dejó tramada,
Vino a salir con ella tan al justo
Que salió a la medida de su gusto.

Dióle aviso razon y larga cuenta
De cuanto el enemigo iba ordenando,
Y como los caciques de mas cuenta
Andan el reino todo alborotando:
Y que otra cosa alguna no se cuenta
En todo cuanto estaban practicando
Sino es del general levantamiento
En quien ponen el blanco de su intento.

Pero ántes que el fuego mas se encienda
Ir a apagarle apriesa le conviene
Que cuando su llegada alguno entienda
Mudará del propósito que tiene:
Así pues que no hay nadie que le ofenda
Ni el enemigo gente junta tiene,
Que con cualquiera suya bien podia
Partirse para Ongol el mismo dia.

Cuando tuvo la tela en tan buen punto,
Del capitan de Ongol le dió la carta,
En la cual le avisaba el mismo asunto
Y que luego importaba que se parta:
Mandó el gobernador al mismo punto
Que en dos partes su ejército se parta,
La parte que con él fué es de cincuenta,
De buenas partes todos y de cuenta.

El número entendió ser suficiente
Para pasar con él a la lijera,
Así mandó que el resto de la gente
Quede con Pedro de Olmos de Aguilera:
Tambien dejó ordenado á Andrés Valiente,
A cuyo cargo estaba esta frontera,
Que en pasando seis dias despachase
La gente con la escolta que llegase.

El tiempo fácilmente nos engaña,
Y así quien sin cimientos edifica
No veréis que jamas se desengaña
Si máquinas fantásticas fabrica:
La mucha diligencia a veces daña
Otras, la dilacion nos perjudica,
A su tiempo son buenas las espuelas
Y al suyo provechosas las pihuelas.

Que si al tiempo Loyola no creyera,
Ni de él tan fácilmente se fiara,
Quizá pudiera ser no se perdiera
Ni a Chile tan perdido nos dejara:
Mas él va ya pasando su carrera,
La cual pluguiera a Dios no la empezara:
Habréme de ir tras él, que me es forzoso
Apresurar mi paso vagoroso.

Salió de la ciudad y fué a alojarse
A Pailachaca, que es de allí una legua,
De do Navalburí quiso apartarse
Y tomar el camino de Maquegua:
Que quiso de los nuestros desviarse,
Y a Puren despachar a Millategua
Al cual le despachó con nueva cierta
De que Loyola va y esten alerta.

Ya estaban los purenes aguardando
Con seiscientos de guerra en el camino,
Y de emboscarse todos ordenando
En un espeso monte convecino:
Millategua llegó, y les dijo: — "Cuando
El rutilante Febo cristalino
Adorne el horizonte de arreboles,
Entónces partiran los españoles.

"De la Imperial salieron ayer tarde
Todos con buenas armas y caballos,
En Pailachaca hicieron un alarde
Que gran temor me dió solo en mirallos:
No sé que gente habrá que les aguarde,
Ni en batallas se atrevan a esperallos;
Cincuenta son con cuatro capitanes
Bizarros, fuertes, bravos y galanes.

"Aquestos solos son los que sustentan
El insufrible peso de la guerra,
Y los que en ella mas nos atormentan
Sembrando de cadáveres la tierra:
De nuestro sudor solo se alimentan
Siguiéndonos en llano, monte, y sierra,
Así con todas veras procuremos
Que de tantos agravios nos venguemos.

"Que si a todos aquestos degollamos
Quedará nuestra patria redimida,
Y nuestra libertad reconquistamos
Que de ellos tanto tiempo es oprimida:
Los hijos y mujeres rescatamos,
Gozaremos de larga y quieta vida,
Librándonos de aquesta trabajosa
Y de gente a nosotros tan odiosa.

"Despáchense mañana corredores
Que vayan descubriendo por la cumbre,
En ágiles caballos voladores
Y a do se alojen traigan certidumbre:
Que cuando esconda el sol sus resplandores
Y lleve a los antípodas su lumbre,
Les quitaremos todos los caballos
Para poder mejor desbaratallos."

Cerca de la quebrada de la Leña
Mandaron emboscar luego un espía
Con órden de que hiciera cierta seña
Si a la española gente venir via:
Mas cuando descubrió su crespa greña
El délfico zagal, autor del dia,
Loyola tendió el paso de tal suerte
Que se acercó al horrendo de la muerte.

Partióse lúnes, dia señalado
Del incrédulo santo y benemérito,
El que metió la mano en el costado
Del maestro a quien ántes no dió crédito:
Solemne y santo dia, mas desdichado
Para Loyola de tal daño inmérito,
Al fin del año fué, y con él se cuenta
Mil y quinientos ocho con noventa.

Aqueste mismo dia claro vieron
De Chillan una nube en el ocaso:
Personas de gran crédito estuvieron
A verla estando el cielo limpio y raso:
Ni género de viento no sintieron
Y no soplar alguno hizo al caso,
Para verse mejor la veloz nube
Que unas veces se baja y otras sube.

Vueltas daba tambien á la redonda
Como suele un espeso remolino,
Ya se ponia larga, ya redonda
Con mas velocidad que el torbellino:
Alargóse despues mas que una sonda
Y a partirse por medio a la fin vino;
De la parte derecha ví formarse
Un escuadron de gente y todo armarse.

Claro se vieron picas y macanas
En iguales hileras todas puestas,
Lanzas, dardos, gorguces, partesanas,
Arcos, flechas, arpones, y ballestas:
No son patrañas ni ficciones vanas
Ni fábulas poéticas compuestas,
Que yo lo vi, señor, muy claramente
Y en otras muchas partes mucha gente.

De la otra mitad al mismo instante
Un galeon se hizo ver muy poderoso,
Con todas velas como el navegante
Se lleva por el mar tempestüoso:
Tomó el navío luego por avante
Y un presagio se vido aqui espantoso,
Y fué que de él salió gran gente de armas
Con disformes figuras y visarmas.

Pusiéronse tambien en ordenanza
Y a punto para darse la batalla,
Puesta en el ristre cada cual su lanza
Como para justar suelen llevalla:
No tuvieron minuto de tardanza,
Por que luego embistieron para dalla,
Pero en llegando todos al estrecho
El escuadron de nautas fué deshecho.

Despues de rematada aquesta guerra
Se vieron mil figuras espantosas,
Al modo de carneros de la tierra
Y manchas a pedazos sanguinosas:
Levantóse tras de esto una gran sierra
Con lucidas pirámides vistosas;
La sierra vimos luego que se abaja
Y formarse de toda una mortaja.

A la fin vino todo a deshacerse
Que no quedó señal de ello en el cielo,
Ni aun átomo de cosa pudo verse
De aquel nublado grande y negro velo,
Que vino en breve espacio a resolverse
En ménos que una punta de un anzuelo,
Y de aquestas señales colegimos
Lo que con daño nuestro despues vimos

Otros portentos vimos espantosos
Aves no conocidas en poblado,
Los cóndores volaban presurosos
Al canto de lechuzas mal formado:
Abundancia de buhos y raposos,
Fuera de los estanques el pescado,
Prodigios y presagios inauditos
Casos abominables y esquisitos.

Una india contó públicamente
Habiendo visto bien estas señales,
Que por se haber mostrado en el poniente
Vendrá a los españoles muchos males:
Pero que si se vieran al oriente
Los tuvieran los propios naturales;
Tambien dijo afirmándolo por cierto
Que Loyola sin falta será muerto.

El cual iba siguiendo su camino
Apresurando su infelice suerte,
Guiándole su mísero destino
Adonde le aguardaba ya la muerte:
Que como estaba de ella tan vecino,
Y no hay quien apartarse de ella acierte,
Quiso llegar en término mas breve
A pagarle la deuda que le debe.

Pasó a Tabon, un poco antes que Apolo
Llegase a la mitad de su carrera,
También a Llob despues atrás dejólo,
Que si en él se alojara mejor fuera.
Un indio descubrió adelante solo
A caballo subiendo una ladera,
Y era la centinela que habian puesto
Los indios otro dia en aquel puesto.

La gente suya cerca de allí estaba
A este mismo aguardando a que llegase,
Con nueva, si la nuestra ya llegaba,
O en que sitio de aquellos se alojase:
Mas el gobernador a Curazaba
A la suya mandó que caminase,
Porque a su presuncion le convenia
Llegar temprano a Ongol el otro dia.

Llegó ya noche al triste alojamiento,
Que alojamiento fué bien desdichado,
Pues hubo en él tan grande perdimiento
Que tantos perdimientos ha causado:
Causa fué del comun levantamiento
Y el haberse los indios levantado,
No querer alojarse mas temprano
En otro sitio, sin azar y en llano.

Lo cual se pudo hacer muy facilmente,
Que yo lo he visto bien, y soy testigo
Que hay allí otro mejor y suficiente
Para se defender del enemigo:
Mas cuando nuestro padre omnipotente
No quiere dilatar mas el castigo,
No acertamos jamas en cosa alguna
De cuantas hay debajo de la luna.

Hizo la noche lóbrega y oscura
Que lumbre ni crepúsculo no habia,
Que la cara de Febo hermosa y pura
Á los antípodas daba nuevo dia:
Por lo cual se metió en una angostura
Que tres padrastos ásperos tenia,
Una loma tambien a mano diestra
Y el rio barrancoso a la siniestra.

Soltaron los caballos todos ellos
Que fué mas ocasion para perderse,
Que si a tiempo pudieran recogellos
Pudieran ofender y defenderse.
Mas como estaba ya Atropos entre ellos
Lugar no les dejó en que reçojerse,
Que todo lo ocupó con su guadaña
Mostrando su rabiosa y cruda saña.

En tanto que se estan aquí alojando,
Me quiero ir a buscar al enemigo,
A saber lo que estaban ordenando
Que quiero yo de todo ser testigo:
Llegué cuando le estaba cuenta dando
La centinela suya al bando amigo,
De como ya pasaron los hispanos
Adelante de allí con piés livianos.

A diez mancebos ágiles y diestros
Prácticos, belicosos y arriscados,
Solícitos, astutos y maestros
Y en los peligros mas determinados:
Para que reconozcan a los nuestros
Y el sitio a donde estaban alojados,
Pelantaro envió en su seguimiento
Con órden que se vuelvan al momento.

Con tal cuidado y diligencia fueron
Que en poco mas de una hora allá llegaron,
Sin ser sentidos cerca se pusieron
Y los caballos vieron que soltaron:
El sitio mal o bien reconocieron:
A dar cuenta de todo se tornaron;
Al general dijeron que ya estaba
Nuestra gente alojada en Curazaba.

No recibe contento tan crecido
La madre cuando al hijo ve presente,
Que nueva tuvo cierta era perdido,
O mucho tiempo estado de ella ausente;
Como el que tuvo el bando descreido
Cuando oyó que alojaba nuestra gente,
Pues del placer y gusto que tenia
En todo el ancho prado no cabia.

Sin estruendo, ruido, ni alboroto
Los bárbaros hicieron su consulta,
Y fueron de un comun acuerdo y voto
Todos los de la infame turba multa:
De que con gran silencio por un soto
Aquella gente vaya toda oculta,
Sin que nadie la sienta, y en un bosque
Que en Curazaba está, que en él se embosque.

Ordenaron tambien que se partiesen
Los seiscientos soldados en tres partes,
Y que por otras tres acometiesen
Con ánimos soberbios hechos Martes:
Y que las tres cuadrillas se les diesen
A tres varones nobles y de partes:
Pelantaro llevó la una cuadrilla
Las dos Anganamon y Guaiquimilla.

Diéronle a Anganamon los escogidos
Entre todos los prácticos guerreros,
Que fueron señalados y elegidos
A embestir los hispanos los primeros:
Arrogantes, soberbios y atrevidos
Traidores, desleales y embusteros,
Como gente intratable que se cria
Sin fe, sin ley, sin rey, sin policía.

Llegáronse a emboscar, cuando acababan
De velar la modorra los cristianos,
Los cuales sin temor alguno estaban
De que estan de la muerte tan cercanos:
Ni creo que jamas imaginaban
De venir a parar entre sus manos,
¡Pues mirad que ya tiene alzado el brazo,
Y que os ha dado corto y breve el plazo!

Porque está ya afilando la tijera
Con que os ha de cortar el vital hilo,
Y que para cortarlo solo espera
No mas que a darles su rabioso filo:
Mas¡ ay, cómo es razon tan verdadera
Lo que esta parca tiene por estilo,
Venirnos a buscar, cuando pensamos
Que léjos y apartados de ella estamos!

Estuvieron los nuestros en alerta
Hasta que ya se vió la luz del alba
Y fué de todo punto descubierta
Su cristalina y reluciente calva:
Cuando la Aurora abrió su blanca puerta
Y a su esposo Fiton hizo la salva,
A dormir en las tiendas se metieron
Y las rondas tambien se recogieron.

Todas las armas, todos las dejaron
Teniéndolo ya todo por seguro,
Desnudos entre sábanas se echaron
Que ellos no hicieran mas detras de un muro:
Como la noche sin parar velaron
Un sueño les cargó pesado y duro,
Con el cual se quedaron adormidos
Y de él y de los bárbaros vencidos.

No estaba el enemigo descuidado,
Pues tuvo en medio de ellos una posta,
Para que en viendo tiempo acomodado
Le fuese a dar aviso por la posta:
Estuvo el indio allí con mas cuidado
Que el que tiene la guardia de la costa,
Cuando se han descubierto los bajeles
De los cosarios turcos e infïeles.

Cuando vió a cada cual dentro en su tienda,
Retirada la ronda centinela,
El indio se metió por una senda
Y mas veloz que el viento veloz vuela:
Como no le tuvieron de la rienda
Y el odio que nos tiene era la espuela;
No se paró un punto en la carrera,
Antes de su tardanza desespera.

A los suyos llegó, falto de aliento,
Pero con grande sobra de alegría,
A todos hizo un breve parlamento
Que en lengua castellana esto decia:
— "Senado ilustre, heroico regimiento,
El tiempo es ya llegado y claro dia,
En que podreis mostrar los bravos hechos
Y el ánimo feroz de aquesos pechos.

"Ya estan los españoles descuidados,
Y dentro de sus tiendas recogidos;
Han estado la noche desvelados,
Y agora podrá ser que esten dormidos:
Vamos presto nosotros recatados
Y lleguemos allá sin ser sentidos,
Que por esta quebrada tiempo demos
De suerte que la caza no espantemos.

"No se pierda ocasion tan importante,
Asidla, pues podeis, de los cabellos;
Que si una vez se pasa por delante
Otra no volveréis jamas a vellos:
Vamos pues que ya Febo fulminante
Descubre sus dorados rayos bellos,
Sigamos nuestra próspera ventura,
Gocemos de la buena coyuntura."

No gastó mucho tiempo en aquel ruego,
Que ya lo estaban ellos deseando:
Así a caballo se pusieron luego
Y en órden buena fueron caminando:
Estaban los hispanos con sosiego
Al dios Morfeo todos adorando,
Sin entender que estaba ya tan junto
De lo que representan el trasunto.

Con presteza y silencio se llegaron
Sin género ninguno de bullicio,
A vista de las tiendas se pararon
Al trompeta aguardando haga su oficio:
La trompa luego al punto la tocaron
Para ir al humano sacrificio:
Juntos por las tres partes embistieron
Cuando la ronca voz bélica oyeron.

¡Eterno padre, poderoso y alto!
Tu divino favor, señor, me envía,
Con el cual cantaré sin quedar falto
El sangriento destrozo de este dia:
El estruendo, alboroto, el sobresalto,
La espantosa y horrenda notomía,
Que en los tristes y míseros cristianos
Los bárbaros hicieron inhumanos.

La cual, pluguiera a vos, señor, pudiera
Pasarme sin cantar tan gran desgracia,
O que para cantarla yo tuviera
Alguna erudicion, talento y gracia.
Para que tantas lástimas dijera
Con espíritu vivo y eficacia;
Pero aunque falto soy de todo aquesto,
Tengo de proseguir con lo propuesto.

Aun no llegó bien el son a los oidos
Cuando todos a un tiempo arremetieron;
Con gritos, algazaras y alaridos
A las tiendas veloces embistieron:
¡O nefandos, traidores, fementidos!
¡Cuan bien vuestros deseos se cumplieron!
Pues no dejasteis español con vida
Sin haber recibido alguna herida.

Derribaron de aquel primer encuentro
Las tiendas en el suelo y pabellones;
Quedaron los iberos todos dentro
Cual debajo de red los gorrïones:
A muchos les sacaron de su centro
Vivos los palpitantes corazones
Comiéndoselos crudos á bocados
Sin quedar estos pérfidos vengados.

Dieron a Alonso Martin el de Ribera
Al salir de su tienda una lanzada,
Que la vida y entrañas salió fuera
Por los pechos abiertos y la hijada:
El alma por allí salió lijera
De donde estubo tanto aprisionada;
Volando fué a cojer la eterna palma,
Quedando el cuerpo miserable en calma.

Solo Arango tiró un arcabuzaso
Sin dejarle poner derecho el punto;
Que le dió Longobilo un macanaso,
Y a un tiempo disparó, y quedó difunto:
Belmar dió a Chaplequen un tizonaso
Y él recibió tambien al mismo punto,
Sin ver quien se la diese, grave herida:
Salió, por donde entró el hierro, la vida.

A la primera voz saltó desnudo
El desdichado y triste de Loyola,
Que vestirse la cota nunca pudo
Y la espada en la mano sacó sola:
Tomó despues la lanza y el escudo
Y contra el enemigo blandeóla,
Haciendo con valor gran resistencia
A toda aquella bárbara potencia.

Pusiéronsele dos presto a su lado
Entrambos famosísimos caudillos;
Juan Guirao era el uno, un gran soldado,
El otro el animoso Gallequillos:
Bien pudiera Belona y Marte airado
Con todos sus discípulos seguillos,
Que cada cual hiciera de su parte
Lo mismo que Belona hiciera, o Marte.

Pusiéronse los tres juntos a una
Con ánimo aguardando al enemigo;
Para probar la última fortuna
Tomaron la barranca por abrigo:
No se juntó persona otra ninguna
Que en las tiendas murieron como digo,
Escepto quince o veinte que escaparon
Y huyendo en el rio se arrojaron.

Los cuales no seran aquí nombrados
Por haber en el agua fenecido,
Habranse de quedar ya sepultados
En la letea oscura del olvido:
Pues no merecen ellos ser loados
Por haber tan cobardemente huido;
Ni de hombres tales quiero haya memoria,
Ni nombrarles sus nombres en mi historia.

Mas no me olvidaré yo en mi registro
De un heróico varon de santa vida,
Porque su gran valor de Chile al istro
Le publique la fama esclarecida:
Del glorioso seráfico ministro,
De limpia sangre, noble y conocida.
Era frai Juan Tobar su ilustre nombre,
En letras evangélicas grande hombre.

Cuando vió este varon rota la gente
Hincóse de rodillas en el suelo,
Al soberano padre omnipotente
Pidió para aquel tránsito consuelo:
Alzó las manos y ojos juntamente
Con inmensa humildad al alto cielo,
Pidiéndole le dé favor y ausilio
Al celestial angélico concilio.

Tambien mi ruda y torpe lengua pide,
Que le dejen tomar algun aliento,
Porque tan grande lástima me impide
El espacioso y tardo movimiento:
Así hasta el otro canto se despide,
Que no puede sufrir tan gran tormento,
Y a dejarlo le obliga mueve y fuerza
Un intenso dolor de ardiente fuerza.

Canto II.

Muere el gobernador y toda su gente: da la nueva en Ongol un indio amigo: socorre Francisco Jofré la cuidad de Santa Cruz: el cabildo de la de Santiago nombra por gobernador al licenciado Pedro de Vizcarra, y él por su teniente a Francisco Jofré: parte para el Perú don Luis Jofré: el castellano de Arauco hace un parlamento a los caciques del estado: los purenes: borrachera general.

Quien enemigos tiene no dé paso
Sin ver como le da cuando lo diere,
Haga de cualesquiera mucho caso
Porque quien no, a sus propias manos muere:
El ir apercibido a cualquier caso
Es bien, y mas si el caso lo requiere;
A quien puede ofender justo es se tema,
Que la centella un monte a veces quema.

Digo pues que hace mal y es grave yerro
Ser quien tiene enemigos confïado
Que vienen cuando vienen sin cencerro
Y si le trae alguno es bien tapado:
El vulgo dice bien — "dormir sin perro"
A cualquiera que duerme descuidado,
Tambien dice que el hombre apercebido
Es cierto que está ménos combatido.

Descuido no ha de haber en mar ni en guerra,
Porque al primero que hay se pierde todo:
Capitan sin cuidado en todo yerra
Ni en cosa acertará de ningun modo:
Con la nao el piloto dará en tierra
Y a los que en ella van pondrá en el lodo,
Si cuando ve al soberbio mar airado
No pone en el gobierno su cuidado.

Ha de ser en la guerra de ordinario
Recatado el caudillo y vigilante,
Y nunca tenga en poco su contrario
Porque un raton ofende a un elefante:
Es le tambien lo mismo necesario
Al solícito y diestro navegante,
Pues cuando ménos piensa en la tormenta,
Delante y sin pensar se le presenta.

Mas hay algunos hombres ignorantes
Que cualquiera suceso que sucede,
Echan a las estrellas radïantes,
Pudiendo el albedrío lo que puede:
Y cuando así hay descuidos semejantes
Dicen: "lo que ha de ser no hay quien lo vede."
Es un notable yerro en que caemos,
Pues es libre albedrío el que tenemos.

Tampoco diga nadie: "¿quien dijera
(Despues de haber el caso sucedido)
Que un caso como aqueste sucediera?"
Porque es un error grande conocido:
El hombre haga en todo de manera
Que esté a cualquiera trance apercebido,
Que si el deber él hace de su parte
Neptuno le dará favor y Marte.

Mas a mis tristes lástimas volviendo,
Digo que dejé al fin del primer canto
Al padre provincial frai Juan pidiendo
Favor al soberano cielo santo:
Estando en su oracion, el bando horrendo
Llegó con tal furor y orgullo tanto,
Que le hizo pedazos la persona
Con que ganó de mártir la corona.

Degollaron tambien su compañero,
Frai Melchor se llamaba de Arteaga:
Guanorelmo, el perverso carnicero,
En los pechos le abrió una mortal llaga:
Tambien al capitan Gabriel Lucero
La muerte le dió aquí su triste paga;
Del sargento Luzon de Olea y Cabo
Guaiquimilla dió fin de ellos y cabo.

Mil invenciones hórridas de muertes
Jamas vistas ni oidas inventaron,
Crueles todas y de varias suertes
Con que a los tristes mas atormentaron:
Porque fuesen mas ásperas y fuertes
Las canillas aun vivos les sacaron
Que dellas hacen trompas, y cornetas,
Pífanos, pitos, flautas y trompetas.

Anduvo Tesifone con Megera
Con Alecto sembrando su veneno,
Y sembráronle todos de manera
Que a cada un indio de él dejaron lleno:
Y Atropos tambien con su tijera
Anduvo allí solícita, sin freno,
Cortándoles el hilo de la vida
La inexorable parca desmedida.

No quiero relatar uno por uno
Los lastimosos casos de este dia,
Porque para un dolor tan importuno
Requiere mejor pluma que la mia:
Mas como no quedaba otro ninguno
Vivo de la cristiana compañia,
Sino es Guirao, Loyola y Galleguillos,
Fueron contra los tres los tres caudillos.

Creciôles el furor a estos malditos
Cuando vieron que solo tres quedaban;
Con algazaras hórridas y gritos
Derribando las picas se llegaban:
Estaban ellos ya los tres contritos
Viendo cerca la muerte que aguardaban;
Mas aunque defenderse pretendieron,
Por ser tantos los indios no pudieron.

Una montaña entera de hastería
En todos tres a un tiempo derribaron,
Diéronles mil picazos a porfía
Con que el vital aliento les quitaron:
La cabeza con bailes y alegría
A Loyola los pérfidos cortaron,
En una pica larga fué clavada
Y en alto con gran grita enarbolada.

Era Loyola afable, buen cristiano,
Casto, limpio, modesto, limosnero,
Pacífico, discreto, cortesano,
Sufrido, manso y grave caballero:
Conversable, de trato noble y llano,
Piadoso, benévolo, severo,
Animoso, compuesto, reportado,
Sabio, prudente, astuto y confïado.

Habiendo dado fin a esta batalla,
Si nombre tal como este se le debe,
La turba multa y pérfida canalla
Para el despojo el paso apriesa mueve:
Fué tanta la riqueza que allí halla,
Que quedó rico todo el bando aleve,
Habiendo para todos largamente,
Que era rica, aunque poca, nuestra gente.

Pero en efecto fueron desdichados
Pobres, cortos y faltos de ventura,
Por un descuido solo condenados
A tan acerba muerte, infausta y dura:
Gobernador, caudillos y soldados
Tuvieron por igual la sepultura;
Que aunque en la calidad no eran iguales
Lo fueron en los vientres de animales.

Cuando a los cuerpos muertos desnudaron
Las sangrientas camisas y vestidos,
A Pedro de Escalante y dos hallaron
Vivos entre los muertos recogidos:
Por librarse con ellos se mezclaron,
Aunque es verdad que estaban mal heridos:
Como el furor pasó, quedando vivos,
Acordaron llevarselos cautivos.

Vertiendo humor caliente por los ojos
Fueron los miserables de contino,
Descalzos y por ásperos abrojos
De Lumaco tomaron el camino:
Pero yo con mis piés torpes y cojos
Dar por otro la vuelta determino;
A Ongol voy a llevar la triste nueva
Con un indio anacona que la lleva.

Cuando Apolo dejó nuestro hemisfero
Y se entró por las puertas del ocaso,
Entró dentro de Ongol el mensajero,
Y en él la nueva dió del triste caso:
Mirad si el yanacona fué lijero,
Y si alargar el miedo le hizo el paso;
Mas siempre a aquel que lleva nuevas malas
El tiempo suele darle prestas alas.

Contó el caso en Ongol publicamente,
Mas aunque lo contó medio al desgaire,
Despachó el capitan incontinente
A un soldado llamado Juan Donaire,
Con el aviso mísero al teniente
Encargándole vaya por el aire,
Porque la diligencia convenia
Conforme el caso grave lo pedia.

El dia del sagrado nacimiento
Del soberano hijo de María,
La nueva entró en Chillan del perdimiento
Al salir el crepúsculo del dia:
No se detuvo en él solo un momento,
Porque de Mapochó tomó la via
Juan Donaire, marchando a paso largo
Con la nueva que lleva infausta a cargo.

Fué tambien la bisforme y cruel giganta
Con sus alas intrepidas, lijeras
Y rasgándose a voces la garganta
A dar la misma nueva a las fronteras:
De las terribles voces que levanta
El eco resonó por las laderas,
En las quebradas cóncabas retumba
Y en las orejas de españoles zumba.

La temerosa imágen de la muerte
A muchos por delante se les puso,
El cobarde sin ánimo ni suerte
De espanto y de temor quedó confuso:
Mas el despecho valeroso y fuerte
Para cualquiera trance se dispuso,
Separando con tiempo su presidio
Sin enfado ninguno ni fastidio.

Tenia Martin de Erízar á su cargo
La nueva poblacion de Millapoa,
Persona que dió siempre buen descargo
De cuanto se encargó y mucha loa:
También de la frontera se hizo cargo
Quien tiene el apellido de Gamboa
El bravo capitan Nicolas Cerra
Soldado viejo y práctico en la guerra.

Del castillo de Arauco y fortaleza
Era Miguel de Silva castellano,
De su valor, esfuerzo y gran presteza
Temblaba todo el término araucano;
Con cuidado solicito y presteza
Empezó donde bate el mar insano:
José de Castro luego se previene
Porque a su cargo la defensa tiene.

Estas son las fronteras principales,
Y las dos que ya tengo dicho arriba,
A donde siempre van los naturales
A dar o a recibir la muerte esquiva;
Donde probaron muchos por sus males
De aquesta gente indómita y altiva
El peso de sus fuerzas tan terribles,
Y sus mortales golpes insufribles.

Alférez general de aquesta tierra
Y guarda fiel del híspero estandarte,
Era un hidalgo práctico en la guerra,
De mucha autoridad industria y arte,
En cuyo pecho el ánimo se encierra
Del iracundo y vigoroso Marte:
Es Francisco su nombre, y apellido
De Jofré, caballero conocido.

Estaba en este tiempo retirado
Por no sé qué ocasion en una estancia;
Con Loyola se habia disgustado
Por negocios de bien poca importancia:
Fué del suceso mísero avisado
Que estaba de Chillan poca distancia;
La ciudad le avisó, y rogó se venga
A ella sin que un punto se detenga.

En oyendo el suceso lastimoso
Y el daño que los bárbaros han hecho
No tuvo mas un punto de reposo,
Ni sosiego en su bravo y alto pecho:
Antes que el enemigo belicoso
Pusiera Millapóa en grande estrecho,
Quiso por su persona socorrella
Y allí quedarse a la defensa de ella.

Estaba esta ciudad entónces falta
De municiones, gente y bastimento;
Pues ved si adonde todo aquesto falta
Si pasaran los nuestros detrimento:
Y el pueblo en una loma seca y alta
Sin órden, sin compas, sin fundamento,
El fuerte flaco, sin traves la cerca,
El agua léjos, mil azares cerca.

Solo al ponerles el primer asedio
Los bárbaros no mas de su comarca,
No tenian los nuestros mas remedio
Que entregarse a los filos de la parca:
Ni pusieran cual dicen tierra en medio,
En tomándole el paso de la barca;
Así por tantas causas justas quiso
No ser el general Jofré remiso.

Bien es verdad que ya envïado habia
El cabildo con tiempo y despachado
Al capitan Tomas de Olabarría
Con cartas y poder de aquel senado
Para Jofré; y en ellas le pedia
Lo que él tenia ya determinado;
Mas ántes que el socorro ni él se parta,
Llegó a Chillan el dicho con la carta.

Detúvose dos dias aguardando
Sus criados, caballos y el bagaje,
Y al teniente Vizcarra despachando
El aviso y razon de su vïaje:
Mas luego que su gente fué llegando
Mandó fuese adelante el carrüaje,
Y tras de él él despues tomó el camino
Con toda la prestesa que convino.

Llevó pocos soldados, pero tales
Tan gallardos, tan bravos, tan valientes,
Que pongo duda hallarse sus iguales
En todo cuanto habitan los vivientes:
Porque sean sus nombres inmortales
Y que su fama viva entre las gentes,
Aquí quiero nombrar sus altos nombres,
Sus claros apellidos y renombres.

Chaves, Antonio Perez de Aguilera,
Figueroa, Hernandez, y Serrano,
Verdugo, Mansilla, Juarez, y de Herrera,
Mateo de Pineda el sevillano:
Martin Muñoz, y Plaza, que a do quiera
La hace con su brazo y fuerte mano,
Pedro de Silva el animoso y fuerte
Que él solo ha dado a muchos indios muerte.

Este fué solo el número de gente
Que llevó, y aunque toda era tan brava,
No fuera, ni aun diez tanta suficiente
A reparar el daño que aguardaba:
Tambien fui yo con ella juntamente
No mas de solo a ver lo que pasaba,
Porque ha de ser de todo el coronista
Testigo de gran crédito y de vista.

Por lo cual digo en esto haberme hallado
Y en todo o en lo mas que ha sucedido,
Y de lo que no he visto me he informado
De gente de verdad, y que lo vido:
A la cual tengo de ir siempre arrimado
Pues es quien a decirla me ha movido,
Y no será pasion ni aficion parte
Para que de ella un punto yo me aparte.

No tuve ni tendré jamás intento
De quitarle a ninguno lo que es suyo,
Ni ménos me pasó por pensamiento
Por cosa ser de que yo siempre huyo:
Mas volviendo a tratar de nuestro cuento,
Porque ya con aqueste aquí concluyo
Allá llegamos ántes que en su esfera
Pasase el rubio Apolo su carrera.

Habia el capitan Erizar preso
Al cacique de todo Mareguano,
Que luego como supo el mal suceso
Envióle a llamar y echóle mano:
No porque hubiese hecho algun esceso,
Que seguro en su tierra estaba y llano,
Mas ántes que intentase de hacerle
Muy justo y acertado fué prenderle.

Fué la prision de aqueste mucha parte
Para tener cual tuvo algun sosiego;
Que sino no pudiera el mismo Marte
Refrenar el furioso bando ciego:
Forzoso me es pasar de aquí a otra parte
Aunque de allá la vuelta daré luego;
Tratar de Arauco quiero ahora un rato
Que tambien anda vivo allá el rebato.

Supo Silva la nueva miserable
Y del gobernador la triste muerte;
En oyendo la pérdida notable
Redujo la ciudad toda en el fuerte:
Hizo despues un hecho memorable
Fabricado en su pecho altivo y fuerte,
Y fué que al mismo punto ha despachado
A llamar los caciques del senado.

Fué el primero que vino Quintegüeno,
General de los bravos araucanos,
Que mucho tiempo amigo fué, y aun bueno,
Con grande lealtad de los hispanos:
Tarucan el señor de aquel terreno
El segundo llegó con dos hermanos,
Huenterai, y Leviande eran sus nombres,
Caciques ricos y famosos hombres.

Guache, Alpen, y Burí tambien vinieron
Pequeñan el valiente y Pichincura,
Andalí, Quindelefe con él fueron
El bravo Navalgualo y Pincuncura:
Ante, Maulen, Pillan allí acudieron
Navalande el soberbio, Tapancura,
El último tras de estos llegó solo
El nieto del antiguo Colocolo.

Aquestos diez y siete se juntaron
Todos del araucano regimiento,
Otros muchos caciques no llegaron
Por estar desvïados de este asiento:
Despues que todos juntos se sentaron
Mandó Silva hacer un parlamento,
Para lo cual mandó juntarlos
Y del suceso mísero avisarlos.

Sentados sobre pieles y en esteras
Al modo que ellos tienen ya por uso,
Un vacío quedó entre dos hileras
Donde el faraute Góngora se puso:
Hechas los ceremonias agoreras
Aquesta breve plática propuso
Que el castellano Silva les dijera
Y Góngora habló de esta manera.

"Ya tengo, amigos mios, conocido
El amor, voluntad y buen deseo,
Con que siempre me habeis aquí acudido
Con gusto y aficion, que bien lo veo:
Mas ahora sabed que yo he sabido
Un desastrado caso aleve y feo
Que los purenes pérfidos han hecho
Por solo el interés de su provecho.

"A nuestro Apó sabed que ya le han muerto
Con todos sus caudillos y soldados;
Halláronles sin guardia ni concierto,
Desnudos y en sus camas acostados:
Aquesto es lo que tengo ahora por cierto,
Y que andan los purenes alterados:
Antes que ellos viniesen a alteraros
He querido primero yo avisaros.

"Porque no os inquietasen homicidas
Ni engañasen con pláticas dañosas,
De suerte que perdais la fama y vida
Por sus aleves culpas criminosas:
No deis crédito a gentes fementidas,
No escucheis sus palabras fabulosas,
En paz gocen sus hijos y mujeres
Haciendas, casas, chácaras y haberes.

"Pues del daño que han hecho tienen culpa,
Páguenlo solo ellos, los traidores:
Libres estais vosotros y sin culpa
Sin serlo de ello no os hagais hechores:
Que no se ha de admitir despues disculpa,
Sino que paguen todos sus errores,
Que del Perú vendran gentes y de España,
Y habrá mas que vosotros en campaña.

"Que sabed que ha de haber de esto venganzā,
Que son los españoles vengativos,
Y de cuantos pudieren tomar lanza
De esos no han de quedar ningunos vivos:
Vendrá del rei tambien nueva ordenanza
Para que los vendamos por cautivos,
Llevándolos de aquí a tierras ajenas
Porque lo paguen bien con las setenas.

"¿Piensan por que a Loyola degollaron,
Que no ha de haber Apó ya en esta tierra,
Y que los españoles se acabaron,
Y que no hay quien les haga ya mas guerra?
Pues credme que en esto se engañaron,
Y quien tal imagina que lo yerra
Que vendrá el visorey don Luis de Lima,
Si fuere necesario, a darles cima.

"Que con su braso heroico y pecho ardiente
Con poderosa, fuerte y diestra mano
Al yugo sometió ya mucha gente
Enemiga feroz del rey hispano:
La mas soberbia próspera y valiente
Que hay en todo el imperio mejicano,
Que son los arrogantes chichimecas
En la próvincia de los zacatecas.

"Y no tendrá jamas ningun reposo
Hasta que a todos estos los acabe,
Y él hará con su brazo vigoroso
Que Puren de lo hecho no se alabe:
Que es del servicio de su rey celoso,
Como ya por el mundo bien se sabe;
Y si el mismo virey acá no viene
A otro Apó enviará tal cual conviene.

"No pongais duda alguna en lo que os digo,
Que bien sabeis que yo nunca os engaño;
Que por ser como soy tan vuestro amigo
Con voluntad y amor os desengaño:
Y si viniere el pérfido enemigo
Con intento de haceros algun daño,
Yo saldré con mi gente a socorreros
A tiempo que no puedan ofenderos.

"Que bien sabeis que siempre os he ayudado
En todo aquello que me habeis pedido,
Sin haber hombre alguno en el estado
Que haya de mí agravio recibido:
Así estoy en vosotros confïado,
Sin haber cosa en contra yo entendido,
Que siempre me dareis aviso y cuenta
De todo cuanto el enemigo intenta."

Con esto puso fin a sus razones
Quedando de lo dicho y aun del hecho
Todos aquellos bárbaros varones
Y el mismo Quintegüeno satisfecho:
Mas cubriendo sus falsas intenciones
Con sosegado rostro y falso pecho
Mostraron (pero todo fué fingido)
Que de ello gran pesar han recibido.

Mas, para que por todo respondiera
Dieron á Quintegüneo todos mano,
Por ser su mano en todo la primera
En el cabildo pérfido Araucano:
El cual soltó la lengua lisonjera,
Con rostro mústio dijo al castellano:
"No sé si he de poder significarte
Lo mucho que me pesa de mi parte.

"Digo, pues, que en el ánima lo siento,
Y en mas que lo que puede imaginarse,
Por que es notable y grande el perdimiento
Y ha de venir el reino todo a alzarse:
No entendí de este Apó jamás su intento
En querer siempre solo aventurarse;
Mas ¡ ay! que así lo tuve yo entendido
Lo mismo que le ha ahora sucedido.

"Jamás vi yo a otro Apó como Loyola,
Que a los demas vi siempre acompañados,
Y no como a este su persona sola
Sin gente de su guardia y sin criados;
Como si en la nacion noble española
Faltasen capitanes o soldados
De prueba, confïanza y suficiencia,
Cursados en la guerra y de esperiencia,

"A quien encomendar algunas cosas,
Que no se ha de hallar el Apó en todo,
Sino es en las que son dificultosas
Y en esas con recato órden y modo:
Llevando sus escuadras belicosas
De manera que no se pierda todo,
Y no como los perros callejeros
Cruzando los caminos y senderos.

"Tu buena voluntad agradecemos
Y el aviso que de esto nos has dado,
Por dònde vemos claro y conocemos
El amor que nos has siempre mostrado:
De dártele tambien procuraremos
De cuanto los purenes han tratado,
Que para lo saber por todas vias
Despacharé solícitos espías.

"Guarda tú lo que tienes de encomienda
Socorro no le envies a otra parte,
Que siempre que Puren aquesto entienda
Vendrá con grande ejército a cercarte:
Su plaza cada cual bien la defienda
Haciendo lo que debe de su parte;
Pues tú jamas de nadie le tuviste
En cuantas veces menester le hubiste."

Hecho este parlamento se partieron,
Habiendo todos ellos prometido,
A Silva cuando de él se despidieron
Mas de lo que ya dejo referido:
Pero ya que estos bárbaros se fueron
Y yo con sus razones concluido,
Quiero de aquí bajar a Santïago
A donde tienen nueva del estrago.

Habia en la ciudad tanto alboroto
Tanto rumor, estruendo y vocería,
Como cuando se siente un terremoto
O que el mar de sus términos salia:
Pidiendo todos sin que falte voto
Con el mismo cabildo en compañía,
Al teniente Vizcarra se encargase
De este gobierno, y que él le gobernase.

Hasta en tanto que el rey le proveyese
El teniente Vizcarra de él se encarga,
Y fué gran maravilla que el quisiese
Cargarse sobre sí tan grave carga:
Mas para que llevarla bien pudiese
De alguna parte de ella se descarga;
A Francisco Jofré envïó patente
De general del reino y su teniente.

Envióle recaudo y provisiones
Para que los presidios todos vea,
Pero que habiendo justas ocasiones
Que de otros capitanes los provea:
Socorro le envïó de municiones,
Y alguna buena gente de pelea;
Y que cuidado siempre en todo tenga
A encargar le envïó hasta que él venga.

Mandó que Alonso Cid con gran cuidado
Este socorro lleve, y al proviso
A don Luis de Jofré ha despachado
Para que al visorey lleve el aviso:
En corto, en breve tiempo fué embarcado;
Del puerto se partió Valparaiso
Con viento fresco, próspero y galerno
El mar bonanza, manso, alegre, y tierno.

Váyase en hora buena mar abajo
Miéntras que yo allá arriba doy la vuelta:
Volver quiero a Puren por cierto atajo
Que los purenes andan de revuelta.
Pues ya que me encargué de este trabajo
Sin tener mano y lengua desenvuelta,
Andaré de los piés de la manera
Que anda la revuelta lanzadera.

Que para lo que trato me es forzoso
Que aquesta historia vaya de aquesta arte,
Y para mí no es poco trabajoso
Bajar, subir, volver á cualquier parte:
Ya que el inquieto Marte sanguinoso
Reposar no me deja en una parte,
Fuerza será decirlo de este modo,
Pues no se puede junto decir todo.

Llegaron los purenes a Lumaco;
Y en una fresca y plácida floresta
Para sacrificar a su dios Baco
Ordenaron hacer una gran fiesta:
Con la ropa que hubieron en el saco
Aquella gente toda fué compuesta,
Vestida de riquísimas libreas
Adornadas de joyas y preseas.

Llevaron cueras de ante aderezadas
Con pasamanos de oro guarnecidas,
Dagas, espadas finas, plateadas
Los mas de aquestos bárbaros ceñidas:
Los tiros y pretinas pespuntadas,
Vainas de terciopelo muy pulidas,
Terciadas por los cuerpos muchas bandas,
De oro y plata las puntas y las randas.

De raso los valones aprensados
De vistosos romanos las labores,
Otros de terciopelo acuchillados
Con entretelas todas de colores:
Borceguíes de lazos y argentados
Estampados en ellos muchas flores,
Jubones guarnecidos de telillas
Moradas, rojas, verdes y amarillas.

Cintillos de esmaltados camafeos,
Sombreros con airones y plumajes,
Con otros vistosísimos arreos
Y los cuellos de puntas con encajes:
Que para mas blason de sus trofeos
Se quisieron vestir de nuestros trajes,
Y las tiendas armaron en el campo
A la usanza de guerra puesto el campo.

Despacharon de allí sus mensajeros
En furiosos caballos corredores,
Por que rápidos fuesen y lijeros
A llamar los caciques y señores:
Con edicto a la usanza de sus fueros
De los que dan o nombran por traidores
A los que a aquella fiesta no vinieren,
Solo escluyendo a los que enfermos fueren.

De la suerte que suelen los zorzales
Acudir al reclamo en banda espesa,
Así acudieron estos naturales
Al chiflo de Puren y aun mas apriesa;
O como van las bandas de pardales
A las parvas a hacer alguna presa,
O por mejor decir cual las hormigas
Cuando por grano van a las espigas.

Gente vino sin número y sin cuento
A dar el parabién de la victoria,
Que por no ser prolijo no la cuento
O por no tener tanta en la memoria:
Mas digo que pasó de mas de un cuento
La que vino a gozar de aquella gloria,
Que estan los vencedores ya gozando
Y con soberbia pompa allí triunfando.

Nombraré las provincias solamente
Que en esta borrachera se juntaron,
El alborozo, el tráfago de gente
Y todo cuanto en ella practicaron:
Aunque no sé si he de tener torrente
Para decir cuanto estos ordenaron,
Que con las voces, trápala y rüido
Me han de turbar la lengua y el sentido.

Vino la de Puren y de Pedoco,
De Paicaví, Guadava, Boquilemo,
De Elicura, Chichaco, de Malloco,
Conunpullí, Niningo, y de Cotemo:
De Güeteque, Nontuco, y de Nantoco,
Los cuyuncos, Molchen, y Michilemo,
De Rolomo, Guilaco, de Chepimo,
Petereve, Rancheo, y Calcöimo.

La de Pilen, Guareva, Quecheregua,
De Puchanque, de Ongol, de Millapoa,
De Pilmaiquen, Torúa, Videregua,
Cayocupil, de Angolmo, y de Claroa:
Tucapel, Rangoel, de Penqueregua,
Coyuncaví, Birguen, Coipo, Yuncoa,
De Pangue, de Lincoya, los Toltenes,
Queule, Mangalican, y los Cautenes.

Arauco, Lavapié, Quedico, Lebo,
Millarapue, Guyapo, Mareguano,
Catiray, Mulnilla, Jabolebo,
Los Coyunches que viven en lo llano:
No quedó viejo alguno ni mancebo
Que aquí no fuesen juntos mano a mano,
Que no hay para ellos hoy mayor contento
Ni gusto que el beber y el mudamiento.

Ytata fué, Quinel, y Maguelboro,
Gualque, Rere, Gualebo, Lebopia,
Yumbel, Tomeco, Paque, Longotoro,
Arnavilo, y Gualpen en compañia
Guaiquipangue, Coiton con todo el coro
Que el grande Guachemávida tenia;
Los Puelches fuertes, bravos y lijeros
De grandes cuerpos y únicos flecheros.

Otras muchas provincias acudieron
Que de los nombres de ellas no me acuerdo,
Despues que juntos todos estuvieron
Todos juntos entraron en acuerdo:
Beban de la cerveza que trajeron
Miéntras que el instrumento humilde encuerdo,
Que le falta la prima y la segunda
Y no se canta bien con baraunda.

Canto III.

Hacen los purenes borrachera general y el cacique Pailamacho un parlamento: eligen por rey a Pelantaro: despachan embajadores a los indios de paz para que se rebelen: deguellan al capitan Escalante: rescatan el sacerdote: elige Pelantaro generales para Ongol, Arauco y las ciudades de arriba.

Quien de fortuna sabe la costumbre
Verá que es como sombra lo que ofrece,
Pues no ha mostrado bien alguna lumbre
Cuando en el mismo instante se oscurece:
A quien mas ensalzó en su escelsa cumbre
Poco en aquel estado permanece:
Es la mayor firmeza de sus bienes
Estar siempre sujetos a vaivenes.

No hay cosa suya estable ni segura,
Que a la segura firme y mas estable
Le viene sin pensar su desventura,
Que es cuando suele ser irremediable:
¡Cuan poco el tiempo próspero nos dura!
¡Que poco a poco pasa el miserable!
Y es por que tras el raudo bien camina
El espacioso mal a la contina.

Pues mire cada cual que viva alerta
Y tema de la súbita mudanza,
Por que se ha visto, ve, y es cosa cierta,
La tormenta venir tras la bonanza:
Y no ha llegado el mal a nuestra puerta,
Cuando el otro mayor allí le alcanza;
Y si nos viene el bien, solo nos viene,
Y poco en nuestras casas se detiene.

Cuarenta y tantos años tuvo guerra
Sin tener solo un dia de reposo
Aquesta trabajosa y pobre tierra
Con contumaz y bárbaro alevoso:
Que parece que en él solo se encierra
El furibundo Marte sanguinoso
Y tras de ellos un año de paz hubo,
Por que veais el bien cuan poco estubo.

Vino tras la bonanza la tormenta
Que ha revuelto este reino y alterado,
Por que fué tan soberbia y turbulenta
Que todo o lo mas de él tiene anegado:
Oid lo que Puren ahora intenta
Y cuanto en el acuerdo han acordado,
Pues tengo ya encordado el instrumento,
Y a cantar volveré con nuevo aliento.

Con pompa el general sentado estaba
En el mejor asiento y mejor puesto,
Anganamon no mas le acompañaba
Y de allí para abajo todo el resto:
Con el hábito y cruz de Calatrava
Tenia un pardo capotillo puesto,
Que Loyola llevaba de camino,
Y el baston con estremos de oro fino.

De la suerte que en Roma algun triunfante
Entraba con esclavos y tesoro,
Que todo lo llevaba por delante
Y al triunfador guardaban el decoro:
Así estaban Vallejo y Escalante
Y Guzman con la seda, plata, y oro,
Delante el general representando
La victoria de que él está triunfando.

Asidas y trabadas de las manos
Bailaba un coro bello de doncellas,
Otro de aquellos jóvenes lozanos
Danzando andaba al parangon con ellas:
Bravos andaban ellos y galanos
Galanas, bravas, sueltas tambien ellas,
Cantando mil romances en loores
De Pelantaro y fuertes vencedores.

De carne mal asada y de cerveza
Los estómagos todos embarazan,
Y como se brindaban con presteza
Los cántaros do está desembarazan:
En subiendo el vapor a la cabeza
Con soberbia infernal nos amenazan,
Quien la macana rígida voltea,
Quien la pica fornida la florea.

No hay indio alguno entre ellos que no mate
A doce, quince, o veinte castellanos,
Y que no hiera, prenda y desbarate
A treinta y a cuarenta por sus manos;
Y que no hable, diga, o que no trate
Mil injurias y oprobios de cristianos:
Aquel que bebe mas es mas valiente,
Y quien en ménos tiene a nuestra gente.

Las lenguas torpemente las menean
Para decir o echar estas bravatas,
Los embutidos cuerpos bambolean
Y todos o los mas andan a gatas:
Los transparentes ojos centellean,
Aunque llenos de paño y cataratas
Al mas valiente de ellos y bizarro
Los labios se le pegan con el sarro.

Cinco dias duró esta borrachera,
La grita, baile, música y ruido;
Pero el brindar anduvo de manera
Que todos estuvieron sin sentido:
Despues que al ser primero se volviera
Y el juicio tuvieron recogido,
En él trataron juntos muchas cosas
Para el gobierno suyo provechosas.

No cantaré yo aquí las diferencias,
Ni pareceres que hubo entre ellos varios,
Ni otras insufribles menudencias,
Ni votos unos de otros tan contrarios:
Ni cuentos muchos llenos de insolencias
Por no le ser al mio necesarios;
Mas solo cantaré en esta mi rima
Los casos graves y de mas estima.

Pailamacho el cacique mas anciano,
Porque no hubiense entre ellos disensiones
Y ser el general su primo hermano,
Así propuso, y dijo estas razones:
"No esteis vos, primo mio, tan ufano,
Ni vosotros, bravísimos varones,
Porque teneis que andar mas largo trecho
Que lo que aquí habeis dicho ni allá hecho.

"La soberbia templad, y ese accidente,
Y tened lo que os digo en la memoria,
Que el capitan famoso, si es prudente,
Ha de saber gozar de la victoria:
Comun es el proverbio entre la gente
Que se viene a cantar al fin la gloria,
La cual muchos famosos han tenido
Y gozarla de torpes no han sabido.

"Anibal, siendo en armas sin segundo,
A Roma puso un tiempo en tanto aprieto,
Que fuera universal señor del mundo
Y le tuviera todo a sí sujeto;
Si como fué valiente y furibundo
En la de Canas fuera mas discreto,
El gallardo Scipion no le venciera
Ni su famosa patria se perdiera.

"Otros muchos sin él hubo esforzados
Que al tiempo ni ocasion no conocieron,
Y de fortuna fueron ayudados,
Mas por no conocerla se perdieron:
Ni ningunos seran jamas loados
Hasta verse los fines que tuvieron;
Que muchos empezaron en comedia
Y acabaron en mísera tragedia.

"Un ánimo gallardo y valeroso
En quien se halla el don de fortaleza,
No ha de tener descanso ni reposo
Sino siempre afanar por la nobleza:
Que mal podrá hacer un perezoso
Alguna cosa buena con pereza
Por que es la diligencia con cordura
La madre de la próspera ventura.

”Y si quereis ganar renombre claro
Y ser en las batallas invencible,
No seais con los vuestros nada avaro
Ni de condicion áspera y terrible:
Que el nombre volará de Pelantaro
En siendo afable, manso y apacible:
A todos les hareis buen tratamiento
Mandando con prudencia y sufrimiento.

”Y aquel que mereciere algun castigo
Se le dareis conforme a su pecado,
Por que a vos teman mas que al enemigo,
Y no por ser feroz ni acelerado:
El bueno halle en vos continuo abrigo
Que por amor sereis mas respetado:
Al capitan importa ser querido
De los suyos y ser tambien temido.

”Ni victoria jamas os desvanezca
Como desvaneció al rey Alejandro,
Por que a vos, general, no os acaezca
Lo que al jóven Palante hijo de Evandro:
Ni rehuseis peligro que se ofrezca,
Que en ánimo sereis otro Leandro,
Rompiendo con el pecho por las olas
De las terribles armas españolas.

”Mas ha de ser con órden y recato,
Y cuando fuere tiempo necesario,
Que no se ha de embestir a cada rato
A locas y sin órden al contrario:
Que no es valiente, no, sino insensato
Y notado será de temerario
Aquel que peleare sin prudencia
Porque escede a las fuerzas la sapiencia.

"Y pues que todo aquesto en vos se halla
Y el ánimo y valor en vos se encierra,
No os canse el peso leve de la malla
Ni los trabajos grandes de la guerra:
Que si por arte, industria, o por batalla
De españoles limpiásedes la tierra,
Podreis cantar entónces la victoria
Y el triunfo se os dará, palma de gloria.

"Y con razon sereis mas estimado
Si venceis sin llegar a rompimiento,
Conservando las fuerzas del estado,
Evitando cualquiera perdimiento:
Que el general mañoso es mas loado
Que aquel que suele ser sanguinolento:
Mas digna es la victoria de alabanza
Ganada por industria que por lanza.

"Ahora es menester usar de maña
Por que ya el español no tiene gente,
Para poder corrernos la campaña,
Y vos, señor, sois de ella mas potente:
Antes que del Perú venga o de España
Socorro para ello suficiente,
Acertado será necesitallos
De servicios, haciendas, y caballos.

"No pueden sin nosotros sustentarse,
Porque son todos ellos haraganes,
Y lo que mas importa procurarse
Es quitarles pastores y gañanes:
Y que el servicio venga todo a alzarse
Que con este desman y otros desmanes
A su tierra se iran, y nuestra tierra
En paz se quedará, libre de guerra.

"No les detiene mas a esos hispanos
Que la codicia grande del tributo,
Que cobran de los míseros villanos
Sin trabajo ninguno y a pié enjuto:
No pecháran jamas a los humanos
Si nuestra ley guardáran y estatuto:
Fueran como nosotros caballeros,
Y no villanos, pobres y pecheros.

"Mas con buenas palabras y doctrina
Los tiene el español así sujetos,
Diciendo que su fé santa y divina
Se guarda como guarden diez precetos:
Y entiendo que es mas esto golosina
Con que ceban a aquesos indiscretos.
Por que ellos jamas hacen lo que dicen
Y en el decir y hacer se contradicen.

"Dicen que a su dios de ellos que le amemos,
Y nunca jamas vemos que ellos le aman:
Y que su santo nombre no juremos,
Y ellos solos le juran y disfaman:
El dia santo mandan que guardemos,
Mas para trabajar ellos nos llaman:
A nuestro padre y madre que le honremos
Y a los suyos honrarlos nunca vemos.

"Alegan que a ninguno no se mate
Y a todos nuestros deudos nos han muerto,
Que no hay ninguno, no, que bien los trate,
Maltratandolos siempre sin concierto:
Dicen que el fornicar que no se trate
Y ellos fornican siempre al descubierto,
Y está la tierra llena de mestizos,
Hijos bastardos de esos venedizos.

”Manda su ley católica y ordena,
Segun ellos continuo nos predican,
Que no se tome alguna cosa ajena
Y aquesto por verdad lo certifican:
La ley la tengo yo por santa y buena,
Y por buena ellos todos la publican;
Mas son de nuestra sangre chupadores,
Y de nuestras haciendas robadores.

”Tambien su fe sagrada les defiende
Que falso testimonio no se diga,
Por que con él al prójimo se ofende
Y Dios por tal pecado les castiga:
Y veis que en otra cosa nunca entiende
Esa gente feroz nuestra enemiga,
Sino es en levantarnos testimonios
Llamándonos de perros y demonios.

”A la muger casada la desean
Con mandarles no tengan tal deseo;
Las calles donde vive la pasean
Pensando enamorar con su paseo,
Que piensan no hay ningunos que los vean
Como ellos nunca ven su devaneo;
A cuantas ven a tantas las codician,
Y en verlas solamente se delician.

”Pues si mirais vereis la gran codicia
Que tienen todos ellos a lo ajeno,
La envidia, rencor, odio y avaricia,
Que tan de asiento moran en su seno:
No tienen ley con nadie ni amicicia,
Ni de sus lenguas hay ninguno bueno,
No aman a sus prójimos, ni honran,
Mas ántes los disfaman y deshonran.

"Vereislos en el templo pasar cuentas
A todos a gran priesa en sus rosarios;
Que parece que rezan y hacen cuentas
De los indios que tienen tributarios:
Y cuando habran crecido mas sus rentas,
O menguado los gastos ordinarios,
En el oro maquinan que atesoran,
Y nos dan a entender que a Dios adoran.

"Por lo cual creo yo que son tiranos
Algunos hombres de esos, y alevosos,
Y que tomaron nombre de cristianos
Con que encubrir sus artes cautelosos:
¡Ea pues! remitamoslo a las manos,
Y mueran los perjuros mentirosos,
Pues desde el hecho al dicho que ellos dicen
Los largos trechos que hay les contradicen.

"La causa cada cual tome por propia
Pues propia es y justísima la causa
Y ninguno la tenga por impropia
Ni pongan dilacion punto ni pausa:
Pues tenemos de gente tan gran copia
Y nos ofende el híspero sin causa
Pongamos todos manos en la obra
Pues la razon y el ánimo nos sobra.

"Mas para que mejor todo se haga
A todos cuantos somos nos conviene
Que soldado ninguno pida paga
Pues nadie para dársela la tiene:
Cualquiera se contente y satisfaga
Con los despojos que la guerra tiene,
Y con la fama eterna y soberana
Que en restaurar su propia tierra gana.

"Impórtanos tambien que se respete
A Pelantaro solo y obedezca,
Y que a su mando todo se sugete
Pues no hay otro como él que lo merezca:
Que por mil causas justas le compete
El gobierno y de luego se le ofrezca,
Que siendo de un varon tal gobernados
Andaremos en todo concertados."

Fué de este viejo parte la elocuencia
Y el número que dijo de razones,
Para que al primo diesen la obediencia
De estas provincias todos los varones,
Que sin haber entre ellos diferencia
Se conformaron tantas opiniones:
De rei le dieron la corona y nombre
Con que de los purenes rey se nombre.

Mas por que fijo el cargo quede y firme
A todo aquel soberbio ayuntamiento
Pelantaro pidió se le confirme,
Haciéndole el debido juramento:
Y para que cualquiera jure y firme,
Mandó que allí le traigan al momento
Cantidad de carneros de la tierra
Y que a la usanza esten todos de guerra.

El ganado llegado, allí llamaron
A ciertos viejos magos, hechiceros
Los corazones vivos les sacaron
Los pérfidos insanos agoreros:
De un ramo de canela los colgaron
En medio de la escuadra de guerreros,
Y de una flecha cada cual la punta
En ellos mete y con la sangre se unta.

Con estas ceremonias prometieron
De que respetaran a su persona:
Un llauto de chaquira le pusieron
De varia pedrería por corona:
Los caciques en medio le trajeron
Y Pailamacho el viejo los entona,
Y al son de un instrumento dulce y claro,
Cantaron: "¡viva! viva Pelantaro!"

La gente popular iba delante
Bailando juntamente y repetiendo
El canto de los viejos elegante
Con instrumentos bélicos y estruendo:
La cancion repetian resonante
Cada cual por sus puntos respondiendo:
"Para nuestro remedio bien y amparo
¡Viva! viva el valiente Pelantaro!"

De los magos un viejo el mas anciano
Llevó de sangre llena una cazuela
En la siniestra y encorvada mano
Y en la diestra una rama de canela:
En círculo se puso el pueblo insano
Como para jugar la correhuela,
El mago en medio y como isopo moja
En la sangre la rama, y los remoja.

Despues a Pelantaro habló y bendice
Y con la misma sangre le rocia,
Con ronca voz el mágico le dice:
"Siempre nuestro Pillan será tu guia:
Tu reino haga próspero y felice
Sin un punto dejar tu compañía
Y te den gran varon buenos sucesos
Con que des libertad a los opresos.

"Vuele tu fama escelsa y alto nombre
En todo cuanto alumbra el rojo Apolo,
Con el zumbido solo de él se absombre
La gente que hay del uno al otro polo:
Tiemble de tu pujanza cualquier hombre,
Y universal señor seas tu solo
De toda la gran máquina del orbe
Sin que el poder humano te lo estorbe."

No quiero gastar mas el tiempo en esto
Por no dar mayor nota de prolijo,
Y por que quiero ser en todo presto
No digo todo cuanto el mago dijo:
Mas en dejando que dejó aquel puesto
Con grande aplauso, pompa y regocijo,
Anganamon se puso en él ligero
Que quiso en el jurar, ser el primero.

Tres pintadas llevó y agudas flechas
Por las plumas asidas las tres juntas,
Luego las apuntó y puso derechas
Al este, norte, y sur, las crudas puntas:
Despues de algunas ceremonias hechas
Y aquestas gentes bárbaras conjuntas
Anganamon juró que a Pelantaro
Obediente será y amigo caro.

Allí juró tambien por su Pillano
De no tener jamas ningun descanso,
Ni de soltar las armas de la mano
Hasta su reino ver seguro y manso,
Y la corriente rauda del hispano
En sosegado piélago y remanso
Menguado su furor, ánimo, y brio,
O él quedar de su espíritu vacío.

Guaiquimilla juró tras de él lo mismo
Prometiendo él y todos otro tanto:
Despues este perjuro barbarismo
Una ley ordenó que causa espanto:
Y fué que quien el agua del bautismo
Recibido la hubiese y nombre santo,
Que el de cristiano luego lo desponga
Y que el suyo gentílico se ponga.

Y que del padre eterno el alto nombre,
O el de la vírgen santa esclarecida
Que cualquiera que en público le nombre
Solo por el nombrar pierda la vida:
Y que no sea osado ningun hombre
Con pena de la pena referida,
Que sin licencia de su rei no trate
De españoles cautivos el rescate.

Las flechas en que se hizo el juramento,
A los indios de paz las despacharon
Para que las reciban y al momento
Lo mismo juren que ellos ya juraron:
Y a los que fuesen fuera de este intento
A decirles tambien junto enviaron,
Que en ellos se hará ejemplar castigo
Como en quien de su patria fué enemigo.

Y a los que a Pelantaro la obediencia
Dieren y obedecieren su mensaje,
Que el mismo irá con toda su potencia,
A sacarlos del duro vasallaje:
Ayudando con toda diligencia
Como persona que es de su linaje,
Para que queden libres de tributos
De fueros, leyes, pechos y estatutos.

Que no es su intento mas que recatarlos
Sacándolos de triste cautiverio
Y del trabajo mísero ayudarlos
Con que tendran descanso y refrijerio:
Y a los hispanos pérfidos echarlos
De su tierra y antártico hemisferio:
Así es razon que cada cual acuda
A libertar su patria con su ayuda.

Que como aquestos bárbaros no escriben,
Sus cartas son tenor y provisiones
Las flechas con las cuales se aperciben
Para las importantes ocasiones:
Y a los que no las quieren y reciben,
Sin aguardar mas tiempo ni razones,
Contra ellos mueven luego cruda guerra
Como contra enemigos de su tierra.

Fué a la Imperial, Valdivia, Rica, Osorno,
A llevar una flecha y el despacho
Con algunas preseas de soborno
El cauteloso mozo Gueracacho;
A Millapoa, Ongol y su contorno
Un hijo fué del sabio Pailamacho,
A las provincias bélicas de Arauco
Llevó la otra el jóven Jalcamauco.

Nunca peste se vió que mas cundiese
Ni que mas fácilmente se pegase,
Ni que mas los humores removiese
Ni mas en general los alterase;
Ni cera en que mas pronto se imprimiese
El sello, ni mas presto se estampase
Como cundió, alteró y quedó estampada
En esta gente fácil la embajada.

Las flechas todos ellos recibieron
Y la eleccion que hicieron aprobaron:
Al rey de los purenes prometieron
De cumplir todos cuanto allí juraron:
Solo los Mareguanos se eximieron,
Y con esta razon se disculparon,
Que su cacique está en Santa Cruz preso
Y que sin él no pueden hacer eso.

Cuando oyó Pelantaro la respuesta
Que le envió esta gente novelera,
Mandó de nuevo celebrar la fiesta
Y hacer otra grande borrachera:
Sola la de Puren se halló en aquesta
Que esotra era ida ya de la primera.
Lo que en ella trataron ni el decreto
No lo he sabido por que fué en secreto.

A Guzman solo sé que degollaron
Con una tierna y mansa criatura,
A Pedro de Escalante despacharon
Para lo mismo al valle de Elicura:
A clérigo Vallejos rescataron
Que tuvo por ser clérigo ventura,
O por saber la lengua propia de ellos
Que parte fué el hablarla y entendellos.

Un pariente del amo preso estaba
En Ongol, año y medio o mas habia,
Millacalquin el preso se llamaba
Que Flores le prendió en Puren un dia:
Güenomilla por él le preguntaba
Que de esta suerte el amo se decia,
Mas como nueva cierta de él le diese
Sobre el rescate dijo que escribiese.

Una carta escribió y despachó luego
Al capitan de Ongol que era su tio,
En la cual le pidió con justo ruego
Que para le librar no sea tardio,
Sino que con presteza y sin sosiego
Haga con tierno amor su poderio,
Y dé a Millacalquin por su rescate
Sin que un minuto solo se dilate.

Fué la muger del preso mensagera,
Y como era del bárbaro querida,
Mas veloz fué, mas rápida y lijera
Que cuando al agua va la cierva herida:
Apresuraba el paso en la carrera
Que en fuego del amor iba encendida:
A Ongol llegó la bárbara temprano
Y al capitan la carta dió en su mano.

Entretanto que tratan del rescate
Y van con sus contratos adelante,
Quiero que en breve término se trate
Del modo que trataron a Escalante.
Como vió el postrer trance del remate
Y el funesto espectáculo delante
Quiso limpiar el ánima y conciencia
Y Vallejos le oyó de penitencia.

Aunque mozo era afable y buen cristiano,
Y tuvo por costumbre de ordinario
Oir misa los sábados temprano
Y rezar a la vírgen su rosario:
Así el inmenso padre soberano
Por librarle del pérfido adversario
Quiso que de la muerte se librase
Hasta que sus pecados confesase.

Llevabanle estos bárbaros desnudo
Como al forzado que en galeras voga,
Echado al cuello un lazo y fuerte nudo
Que le tiene el anélito y ahoga:
Un bárbaro crüel, perverso y crudo
Las manos le ató atras con otra soga,
Y de la del pescuezo iban tirando
Y como a toro, en coro voces dando.

Cuando se vió llevar de aqueste talle
Conoció que su fin estaba cerca
Y por que no le fuerzen al matalle
A que niegue su fé esta gente terca,
Al padre le rogó dejen hablalle
Que pues que ya su muerte se le acerca
Quiere reconciliarse; y lo que dijo
Aquesto fué con sumo regocijo.

"Conozco, padre mio, al padre eterno
Y su poder conozco que es inmenso,
Y que al mundo envió a su hijo tierno
Por el amor que al hombre tuvo intenso:
Y por que al rey sobervio del infierno
Tributo no pagásemos ni censo
Con su muerte pagó la deuda nuestra,
Como la fé católica nos muestra.

"Y creo resucitó al tercero dia
Y se asentó a la diestra de su padre,
Y de la gloriosísima María
Que vírgen ántes fué y despues de madre,
A quien yo le encomiendo el alma mia
Que su devoto soy, soy su cofrade
A quien suplico, pido y ruego ahora
Con su esposo me sea intercesora.

"Aquesta es la verdad, esta profeso
La cual yo profesé toda mi vida,
Y aquí al presente, padre, la confieso
Por que estoy a la eterna de partida:
Y que si me forzaren como a preso
A decir esta gente descreida
Algo en contra de aquesto que aquí digo
Digo que desde luego me desdigo."

No pudo decir mas porque se dieron
Priesa aquestos feroces vengativos,
Que ya de tiempo antiguo lo tuvieron
El serlo con los míseros cautivos:
Con sollozos los dos se despidieron
Y apretados abrazos en fe vivos,
Que como su congoja y pena es tanta
Un nudo se les hizo en la garganta.

Llegado al fresco valle de Elicura
Por las picas al punto le pasaron:
Aquesta gente bárbara y perjura
Su furiosa pasion en él vengaron:
¡O gente desleal, ingrata y dura
Como tan fácilmente se olvidaron
Buenas obras que de este recibisteis
En las prisiones largas que tuvisteis!

Bien sabeis que en Puren os visitaba
Cuando estábades presos con prisiones,
Con palabras, con obras consolaba
Vuestras penas, angustias y aflicciones:
¿Porque aquesta obra buena no ablandaba
Vuestros empedernidos corazones?
Mas ¡ingratos! el suyo le sacasteis
Y la buena con mala le pagasteis.

De Ongol volvió a Puren con la respuesta
La que llevó la carta y el mensaje,
Que como era solícita y tan presta
No se detuvo mucho en este viaje:
Respondieron los nuestros que a la cuesta
Cuatro leguas de Ongol en mal paraje
De a donde fué poblado Ongol el viejo
Que allí vengan y traigan a Vallejo.

Allí vinieron luego los purenes,
Mas como no hubo entre ellos puestas treguas
Ni de una parte ni otra hubo rehenes
Vinieron bien armados y en sus yeguas:
Armados de los pies hasta las sienes,
Tambien los nuestros fueron cuatro leguas
Y llegaron al puesto señalado
Con ordenanza buena y gran cuidado.

No hubo entre ellos mas que daca y toma
Cada cual con las armas en la mano,
Ellos puestos encima de una loma
Y los nuestros al pie de ella en lo llano:
Cualquier rumor o pájaro que asoma
Piensan que es emboscada del hispano,
Y los nuestros tambien que era de esotros
Que los unos se temen de los otros.

Contó Millacalquin a Pelantaro
Cuanto de los de Ongol habia entendido,
De como su mandato justo y claro
Con grande amor le habian recibido:
Y que ellos se alzarian sin reparo
Cuando el término llegue prometido,
Y que Nabalvurí cuidado tiene
En todo cuanto a todos les conviene.

Nombró a Nabalvurí por su teniente
Y todo lo de Ongol se lo remite
Mandándole que en armas diestramente
A todos sus vasallos egercite:
Y cuando viere el tiempo conveniente
Procure con cuidado y solicite,
Hacer en los de España alguna suerte
Dando a los que pudiere cruda muerte.

Envió a Quintegüeno el mismo cargo
Y le aceptó el traidor de Quintegüeno,
Tomando lo de Arauco él a su cargo
Que ya estaba tocado del veneno:
No sé como dará el traidor descargo
Ni que descargo habrá que sea bueno,
Pues siendo amigo nuestro nos vendiese
Sin que ocasion alguna se le diese.

Anganamon llevó poder y mano
Para que a las ciudades que hay arriba
Les diese a fuego y sangre saco insano
Sin que deje persona en ellas viva:
El rey mandó que contra Mareguano
Su belicosa gente se aperciba
Que quiere castigar el desacato
De no cumplir al punto su mandato.

Mas determino yo, señor, en tanto
Que aquesta gente bárbara se junta
Dejar solo a Puren en algun tanto
Y dar por allá arriba alguna punta:
Aunque mejor será dejar el canto
Que mi cansado espíritu barrunta
Que debe estar alguno ya enfadado
De que soy mal cantor y porfïado.

Canto IV.

Da vista el general Anganamon con poca gente a la ciudad imperial: salen los españoles en su alcance: llega Bernardo de Pereda a la dicha ciudad: intenta Quintegüeno una traicion a los españoles del presidio de Arauco: rebélase el estado: ponen asedio al castillo de dicho Arauco: cuéntase el suceso de él.

Cuando el predicador cristiano hace,
O guarda la ley misma que predica,
Al mismo Dios con ello satisface
Porque su ley católica amplifica:
Pero si lo que dice lo deshace
Con lo mal que lo hace, certifica
A la idólatra gente maliciosa
Ser su doctrina falsa y engañosa.

Muchos vemos que son en su doctrina
Para lo que conviene a su provecho,
Como el cedazo que echa la harina
Y se viene a quedar con el afrecho:
Quien predica la fe santa y divina
Confirma lo que dice con el hecho,
Mas si es el hecho al dicho diferente
Será como campana propiamente.

Con gente en la fe nueva es necesario,
Pues le será a su alma provechoso,
Que haga lo que dice de ordinario
El que predica y sea virtuoso:
Por que si ve que hace al contrario
Del dicho, le tendrá por mentiroso
Pues para que la fe tome y la crea
Importa que ningun vicio en él vea.

El discípulo vemos que deprende
Lo mismo que ve obrar a su maestro,
Y que jamas los vicios le reprende
Aquel que en ellos es cursado y diestro:
Bien claramente vemos que pretende
Seguir el potro el paso del cavestro,
Así cual tras del manso van las reses
Iran tras del pastor sus feligreses.

Una alma es tabla rasa en quien se pinta
Varias y finas suertes de labores,
Y las palabras el pincel y tinta
De los de nuestra fe predicadores:
Pero cuando mal obran se despinta
Perdiéndose del todo los colores,
Que lo que en ellos ve eso concibe
Y aqueste color misma lo recibe.

La sagrada y católica escritura
Aqueste ejemplo altífico declara
En las varas que puso y la pintura
Al ganado Jacob en agua clara:
Que de la misma suerte y de la hechura
Que las labores iban en la vara
De esa suerte los hijos concebian
Y si eran blancas blancos los parian.

Pues mire bien quien de ánimas se encarga
La carga que se carga tan pesada,
Porque ha de dar de todas cuenta larga
Que ovejas son al fin de su manada:
Y que de él solamente pende o carga
Recoger la que fuere desmandada,
Procurando no venga a su rebaño
Por darle mal ejemplo el algun daño.

Que si los nuestros, bueno se lo dieran
A aquestos miserables hombres viles,
Nuestra sagrada fe la recibieran
Y dejaran sus fábulas gentiles:
Y allá en sus borracheras no dijeran
Palabras tan dañosas y sutiles;
Mas dímosles nosotros al principio
La rienda larga, y a la mano ripio.

Así por nuestras culpas y pecados
Nos ha enviado Dios de ello el castigo,
Y quiere que seamos castigados
De la mano del bárbaro enemigo:
Dejar quiero estos puntos malhadados
Y arriba me quiero ir como atras digo,
Que amarga la verdad mucho y lastima,
Y a quien la trata en todo no se estima.

Atras dejo, señora, referido
Que en Cauten capitan era Valiente;
En obras lo era como en apellido
Aunque precipitado e imprudente:
Nueva tuvo del paso sucedido
Y muerte de Loyola y de su gente;
Otro dia la tuvo y por la tarde
Con la suya salió en vistoso alarde.

En la ciudad halló por lista y cuenta,
Que salieron armados a la muestra
Un número de ciento y mas cincuenta
Lucida gente y en las armas diestra:
Cada cual a Belona representa
Con las vibrantes lanzas en la diestra.
Aquesta toda fué caballeria
Y mas cuarenta y tres de infanteria.

Las casas fuertes del obispo escoje
Con otras dos que estaban en la cuadra,
Allí la gente femenil recoje
Que aquesto a todos les conviene y cuadra:
A la de guerra le mandó se aloje
En sus cuarteles y que la una escuadra
De cuatro que eran por sus cuartos velen
Con el cuidado mismo con que suelen.

Cerró las calles todas con maderos
Y puso el pueblo mísero en defensa,
Trincheras hizo, muros, caballeros,
Reparos altos y de fuerza inmensa,
De do podran hacer nuestros guerreros
Al bárbaro pujante mucha ofensa,
Que con recelo estan y sobresalto
Que ha de venir a darles el asalto.

Estuvieron un mes en las trincheras
Al bárbaro por horas aguardando,
Desplegadas al viento las banderas
Suave y blandamente tremolando.
Estaba el indio allá en sus borracheras
En Puren, la victoria celebrando:
Así no se ofreció cosa ninguna
En que poder tentar a la fortuna.

Hasta que Anganamon llegó a su tierra,
Que luego que llegó probó la mano;
Con setenta famosos en la guerra
Fué a descubrir las fuerzas del hispano:
Salieron por las faldas de una sierra
Vestidos a nuestro uso castellano,
Fuertes lanzas traian todos largas,
Cotas puestas y al cinto las adargas.

No fué esta gente de la nuestra vista
Hasta que llegó al rio de las Damas,
Que una india volvió y tendió la vista
Al tender ropa limpia en unas ramas:
Como la vió y no vió quien la resista
Ella y otras huyeron como gamas
A la ciudad, diciendo: "¡al arma! cierra
Que el enemigo viene a darnos guerra."

Estaba el capitan Andres Valiente
Indispuesto en la cama y puesto en cura,
Que de un furioso y cálido accidente
Se le encendió una récia calentura:
Mandó saliese al arma con la gente
Un capitan y pruebe a la ventura:
A ella fué con ochenta y dos soldados
De todas armas, todos bien armados.

Hizo el contrario sin defensa presa
En la ropa que halló en el rio blanca,
A cogerla se dió notable priesa
Con mano liberal al tomar franca:
Retiróse con ella en banda espesa
Tomando por reparo una barranca
Que una quebrada hace y alta loma
Por do el camino de Puren se toma.

Vínole nuestra gente a dar alcance
En un paso fortísimo y estrecho,
A donde no se pudo hacer buen lance
Ni cosa de momento ni provecho,
Que como se vió el bárbaro en tal trance
Forzoso fué volver su fuerte pecho:
Allí esperaron juntos y apiñados
A vencer ó morir determinados.

Con tal brio y teson se defendieron
Y tan gallardamente pelearon
Que sufrirlos los nuestros no pudieron
Y por no poder mas se retiraron:
Y aunque a los mas valientes mal hirieron
Y de un balazo a uno derribaron,
Perdieron la victoria los de España,
Honra, gloria, el honor, fama y campaña.

Lleváronles delante de los ojos
A los nuestros los bárbaros la ropa
Volviéndose cargados de despojos
Todos cuantos vinieron en la tropa:
Que por mostrarse tímidos y flojos
Los mas fuertes varones de la Europa,
Ganaron los antárticos la gloria
Y con ser muchos ménos la victoria.

Fué causa aquesta retirada y parte
Para que conociese el enemigo
Que la ventura estaba de su parte
Y la fortuna lúbrica consigo:
Y el furibundo y sanguinoso Marte
Se le mostraba plácido y amigo;
Y los planetas, signos y los hados,
En contra de nosotros conjurados.

Por la soberbia vana y arrogancia
O de tener en poco algunas cosas
Ocasiones se pierden de importancia
Y mas las que no son dificultosas:
Nadie tenga por cierta la ganancia
En las batallas varias y dudosas,
Que en nuestra mano está el acometellas
Y en la de Dios está el suceso de ellas.

No puede sin su mando cosa alguna
Moverse un solo punto de su asiento,
Ni el rubicundo sol ni blanca luna
No hicieran sin él su movimiento:
La voluntad, las suertes, la fortuna
El fuego, tierra, el mar, el sútil viento,
Las estrellas, los astros, los planetas,
A su voluntad sola estan sujetas:

Antes que de aquí pase contar quiero
Un caso cierto y digno de memoria,
Por ser milagro heróico y verdadero
Que mas puede el alto rey de gloria.
En el segundo canto y el primero
De aquesta desdichada e infausta historia
He tratado el suceso miserable
Y muerte de Loyola lamentable.

De la Imperial salió en su compañía
Bernardo de Pereda, un buen soldado,
Mancebo era de fama y nombradía
Y en la misma ciudad recien casado:
En el conflicto triste de aquel dia
Quedó con los demas acribillado
De veinte y tres heridas penetrantes
Que le dieron los bárbaros pujantes.

Dejáronle por muerto entre los muertos
En su espumosa sangre rebolcando,
Los hígados y bofes descubiertos
Le vieron claramente palpitando:
Los caños del vital humor abiertos
Por donde poco a poco fué estilando,
Negros los labios, la color perdida
Como quien ya perdió la dulce vida.

Desnudo le dejaron en el suelo
El cuerpo del espíritu vacio,
El rostro vuelto arriba al alto cielo
Mas tieso que un garrote helado y frio:
Cuando Telus tendió su negro velo
Se levantó y pasó nadando el rio;
Metióse al márgen de él entre unas matas
Como pudo arrastrando el pobre a gatas.

En el tronco de un roble antiguo y seco
Que ya de viejo estaba carcomido,
Capaz concavidad halló en lo hueco,
Donde estuvo ocho dias escondido:
No se osaba quejar porque del eco
No retumbase afuera algun ruido,
Solo se sustentó con lagartijas
Y con otras dañosas sabandijas.

Dos culebras disformes y espantosas
A las sabandijuelas perseguian,
Y ellas huyendo de ellas temerosas
En el cóncavo tronco se metian:
Las deleznables sierpes ponzoñosas
Desde la propia puerta se volvian,
Y esotras se llegaban a Pereda
Y cada cual se estaba mansa y queda.

Todo el tiempo que estuvo allí acudieron
Las sucias sabandijas a sus manos,
Muchos indios tambien a ver vinieron
Los míseros cadáveres hispanos:
Mas como el suyo entre ellos no le vieron
Buscándole anduvieron como alanos,
Y llegaron al pié del roble seco,
Mas ninguno miró dentro del hueco.

Sin estos tristes trances peligrosos
Cada noche sentia otros mayores,
De alaridos que daban espantosos
Con suspiros horrendos y clamores:
Oyó de cascabeles sonorosos
Estruendo y de caballos bufadores,
De temerosas quejas los acentos
Disonantes y míseros lamentos.

Por una parte el miedo le apretaba
De aquel estruendo grande que allí oia
Y por otra la hambre le aquejaba
Con las muchas heridas que tenia:
Por otra el riezgo en que el mísero estaba
Por la distancia que a poblado habia,
Mas una noche lóbrega y oscura
Probar quiso su próspera ventura.

Tomó el camino de Cauten derecho
En Dios y en su fortuna confïado,
Cosido con la tierra el débil pecho
Caminó cual el galgo derrengado:
Anduvo cada dia poco trecho,
Que como estaba flaco y desangrado;
Diez leguas caminó en setenta dias
Por ásperas montañas y sombrías.

Era su suegro muy caritativo
Humilde, manso, quieto, afable y llano,
En público afirmaba que era vivo
Su yerno y que esperaba verle sano:
Que no puede ser muerto ni cautivo
Decia, que el glorioso lusitano
Librará y me traerá sano a mi yerno
Con el favor del alto padre eterno.

Tuvo con este tema gran porfia
Y por seguro y cierto lo afirmaba,
Diciéndolo mil veces cada dia
Y con muchos sobre ello porfïaba:
Viendo cuan de ordinario lo decia
La mas gente entendió que caducaba,
Y le tenian ya por ello en poco
Haciendo burla de él como de un loco.

Pero vióse despues el desengaño
Que a lo que el viejo dijo fue conforme
Cuando él llegó, y se vió patente el daño
En las señales del trabajo enorme:
Espectáculo fué por cierto estraño
Ver la figura que llevó disforme
Pues entendieron todos que era un monstruo
Segun llevó de hinchado cuerpo y rostro.

De los terribles golpes y heridas
Solamente llevó los cardenales,
Que aunque fueron rasgadas y crecidas
Sin ungüentos sanó medicinales:
Mas como fué por breñas escondidas
Llevó algunos rasguños y señales
Del viento fué y del sol tostado y negro
Que apénas pudo conocerle el suegro.

Admirable suceso fué y de espanto
Este caso que tengo referido,
Digno de celebrarse en mejor canto
Y de no sepultarlo en el olvido:
Pues fué milagro del glorioso santo
El que tiene de Padua el apellido,
A quien la gloria de ello se atribuya
Ya quien para ello mano dió a la suya.

Pues ya Pereda queda bueno y sano
Sano de las heridas digo y bueno,
Volver quiero a tratar del araucano
Y de lo que ordenaba Quintegüeno:
Andaba con el cargo nuevo ufano
Y de traiciones y maldades lleno,
Procurando enviar al rey presente
De las cabezas de española gente.

Solícito procura y solicita
Hacer una traicion a los de España
Y con facilidad lo facilita
A los suyos salir con su maraña
No se viera traicion tan esquisita
En cuanto alumbra Febo y el mar baña,
Si saliera con ella el araucano,
Mas no se fió de él el castellano.

Pensó con su cautela el cauteloso
A todos los hispanos dar là muerte,
Porque sin punto alguno de reposo
Así lo iba ordenando de esta suerte:
Mandó que el enemigo belicoso
Viniese a poner cerco luego al fuerte,
Echando nueva voz que sobre él viene
Por la amistad que con los nuestros tiene.

Mandó que Andalican luego se alzase
Con todos los demas a un mismo punto,
Cuando la nueva cierta les llegase
Que el bárbaro escuadron ya estaba junto:
Y a un español, primero que cortase
La cabeza, que estaba allí conjunto,
Y a Chivilingo el pérfido y austero
Degollase, y tambien a un molinero.

Quintegüeno se fué con esto luego
A dar aviso de ello al castellano,
Dejando ya entablado aqueste juego
Acordó de ganarle por la mano:
Llegó como llegó Sinon el griego
Delante del incauto rey troyano
Cuando romper de Troya hizo el muro
Sin recelo del daño o mal futuro.

Perdida la color y alborotado
El rostro mústio, pálido, y marchito,
Mortal, sudando, laxo y fatigado,
Congojoso, espantado, triste, aflito:
Ante Silva llegó y dijo: "el estado
Con todo lo demas de su distrito
Estan de parecer sin diferencia
De negar a Felipe la obediencia."

Dijo como Puren viene marchando
Con soberbio escuadron segun le han dicho,
Y con furor sangriento, amenazando
A quien la rebelion ha contradicho:
Yo solo soy quien es de vuestro bando
Y quien quiso poner el entredicho,
Por lo cual contra mí el contrario viene
Con el poder indómito que tiene.

No puedo ya en mi casa estar seguro
Ni librarme del pérfido enemigo,
Así os pido me deis dentro del muro
Acojida, favor y dulce abrigo:
Que por mi firme fe os prometo y juro
De seros como he sido, siempre amigo,
Que el amor que yo os tengo y ley me obliga
A que vuestra amistad sin fraude siga.

El capitan le abraza y agradece
La voluntad y aviso que le ha dado,
El aposento suyo se le ofrece
Para que sea en él aposentado:
Respondió Quintegüeno: "me parece
Que será mas seguro y acertado
Hacer una albarrada suficiente,
En que esté junto al muro con mi gente."

Silva le respondió que él mismo escoja
El sitio que mejor le pareciere,
A donde con su gente se recoja
Haciendo lo que mas bien le estuviere:
Y que no tenga pena ni congoja
Porque él le ayudará en cuanto pudiere,
Hasta que Puren lleve en recompensa
El daño propio que él hacerle piensa.

Quedó de la promesa muy contento
Que para lo que el bárbaro intentaba,
Y que tuviese fin su mal intento
Arrimarse al castillo deseaba:
Por poder avisar cada momento
Todo cuanto el alcaide practicaba,
Y en hallando ocasion por un postigo
Darle franca la entrada al enemigo.

Llegó en aqueste tiempo un mensajero
Sin color, sin aliento y demudado,
En un caballo vayo, fiel, lijero
De espuma y de sudor todo bañado:
Aviso dió que han muerto al molinero
Y Andalican tambien a otro soldado,
Y que la gente toda ya se altera
Con el favor que de Puren espera.

A Quintegüeno dijo amenazando:
"Te vienen a buscar los Tucapeles,
Y con voz general todos tratando
De matarte a tormento de cordeles:
Por que a tu nacion misma estas negando
Y tienes amistad con los fïeles,
Tambien piensan beber con tu cabeza
En borracheras públicas cerbeza.

"Pon en cobro tus hijos y mugeres
Tus parientes amigos y alïados,
Sino es que por descuido tuyo quieres
Verlos a todos ellos asolados:
Mira que si hoy socorro no les dieres
Que los veras mañana degollados,
Pues tienes tiempo, luego los socorre
Que mas lijero que él, Puren ya corre.

"No vengo a mas que a darte de esto aviso
Y de que Arauco todo se levanta,
Si perezoso fueres o remiso
El cuchillo veras en tu garganta:
Vámonos Quintegüeno, y al proviso
Tu gente la recoje por que canta
La garladora fama que a buscarla
Los enemigos vienen y a llevarla."

No es mas veloz el mas lijero viento
Cuando Eolo sopla embravecido,
Ni tan lijero el ávido elemento
En las aristas leves encendido:
Ni de un raudal el raudo movimiento
Del riguroso tiempo compelido,
Como partió el aleve Quintegüeno
De alevosa maldad colmado el seno.

Como el furor frenético le rije
Y el fin que piensa dar a su cautela
Sin tasa le hace al bárbaro que aguije
Sirviéndose de aguda y viva espuela:
La tardanza no mas es quien le aflije
Y así mas que el alado tiempo vuela,
A su casa llegó y halló su tierra
Llena de alteracion, rumor, y guerra.

Su intento a los rebeldes les declara,
La traza en que estan puestas sus traiciones,
Complacida, serena, alegre cara
Sin pompa ni artificio de razones:
Loaronle su industria heróica y rara
A todos estos pérfidos varones,
Quedando cada cual tan satisfecho
Como si ya estuviera el caso hecho.

Partióse de allí luego acelerado
Siguiéndole su gente presurosa,
Habiendo a los purenes cuenta dado
De la dicha maraña cautelosa:
Ordenado dejó que con cuidado
La venidera noche tenebrosa
Al escuadron lijero que se acerque
A nuestro fuerte muro, y que lo cerque.

Cuando el luciente gnomio trasmontaba
Por el ocaso y fin del orizonte,
Y escasa luz y pálida dejaba
En la cumbre del mas escelso monte.
Y la nocturna sombra le incitaba
A que de todo punto se remonte,
Quintegüeno y su gente llegó al fuerte
Y al castellano dijo de esta suerte:

"Famoso capitan de quien la fama
En alta y sonorosa voz pregona,
En este polo antártico y derrama
Los hechos altos de tu gran persona:
Sabe que con furor y ardiente llama
El aleve Puren dice y blasona,
De que nos ha de dar la muerte a todos
Por diferentes géneros y modos.

"De la victoria estan envanecidos,
Arrogantes, soberbios e inchados,
Coléricos, feroces, atrevidos,
Y en su locura vana confïados:
No entienden que han de ser jamas vencidos
Ni de su cumbre altiva derribados,
No tienen miedo ya de los hispanos
Ni de venir con ellos a las manos.

"Su venida la ten aquí por cierta
Que ya vienen marchando ha cinco dias,
Hoy ha sido su gente descubierta
Segun me han informado mis espias:
Ten, capitan, cuidado, vive alerta,
Por descuido no tengas averías,
La tuya la ten junta en la muralla
Como sueles en tiempo de batalla.

"El tiempo claramente ellos conocen
De que les es ahora favorable,
Y que está de su parte reconocen
Alegre la fortuna varïable:
Haced que la victoria no la gocen
Ganándola vosotros memorable,
Que yo os prometo que ántes que amanezca
Que aquí la gente pérfida parezca.

"No quieren ellos mas que asediaros
Sustentando gran tiempo aqueste asedio
Hasta por hambre mísera obligaros
A que os rindais a ellos sin remedio:
Quieren hacer trincheras y reparos
De manera que el fuerte quede en medio
Para quitar el paso a los caballos
Por que no vais en ellos a inquietallos.

"Conozca de esta vez el enemigo
Sino lo ha conocido a su despecho
Que el temor no halló jamas abrigo
En el hispano fuerte y bravo pecho:
Justo será que lleven el castigo
Del daño que a los vuestros les han hecho,
Para que sea ejemplo y escarmiento
De su locura y vano atrevimiento."

Con la verdad engaña y asegura
Dejando su traicion disimulada
Cubierta con dorada cobertura
Como vemos la píldora dorada:
Que por que no se sienta su amargura
Es menester que vaya disfrazada
Con el metal precioso que hay de tíbar.
Cubierto el gusto amargo del acíbar.

Mas Silva el cuidadoso, con cuidado
Su gente toda luego en órden pone
Su puesto señaló a cualquier soldado
Trabeces, cubos, piezas lo compone:
Repara mira y vuelve a cualquier lado,
Ordena, quita, manda, y se dispone
Para esperar al bárbaro furioso,
Que ya viene marchando presuroso.

No duerme, no reposa, ni sosiega,
A todos por momentos vé y visita,
Y para la ocasion de la refriega
Esfuerza, exorta, mueve, anima, incita:
Con término cortes les pide y ruega
Que cuando en ella esten que no den grita,
Por que el silencio importa y es gran mengua
Cuando es menester manos tener lengua.

Anduvo así la noche hasta que el dia
Mostró su alegre luz por el oriente,
Y Filomena en dulce melodía
Su venida declara alegremente:
Caminando con él tambien venia
El enemigo bárbaro potente,
Haciendo con la grita tal estruendo
Que el eco retumbaba un son horrendo.

Pusiéronse a manera de un erizo
Formado el escuadron de los piqueros,
Mas espeso que un monte de carrizo
Guarnecido de pérfidos flecheros:
Como suelen las guardas del panizo
O como los solícitos vaqueros
Cuando quieren juntar todas las vacas
Así les daban voces y matracas.

La gente mal nacida y bando ciego
En formado escuadron como venía,
Intentó de asaltar el fuerte luego
Con ímpetu gallardo y lozanía:
Mas el artificial y ardiente fuego
Que el cálamo broncino despedia,
Refrenó su furor de tal manera
Que no osaron llegar a la trinchera.

De las tronantes piezas espantados
En confuso monton se retiraron,
En los mas altos cerros y collados
Su belicoso ejército alojaron:
Con el capote negro disfrazados
Trincheras en lo llano levantaron
Cercaron desde el pié de una alta sierra
Hasta do el mar se abraza con la tierra.

Fuertes cubos alzaron y bastiones,
Revellines murallas y traveses,
Con tierra, con fagina con cestones,
Como los alemanes o franceses:
Con tablas, palos, duelas y tablones
Parapetos hicieron y paveses,
Plataformas, rastrillos y troneras
Torres, dientes, tenazas, y tiseras.

De allí la gente infame se deslengua,
Y los nuestros atentos los escuchan;
Cualquiera oprobio, agravio, o cualquier mengua
Que de españoles saben desenbuchan:
Dejaron reposar despues la lengua
Y armados corren, saltan, juegan, luchan,
Mandando a cada cual luchar por fuerza
Para que se ejercite así la fuerza.

A todos los que en tierra derribaban
Como si acaso fueran los hispanos,
Fingen que de vida y alma los privaban
El corazon sacando con las manos:
En esta vana ceguedad estaban
Aquestos agoreros inhumanos,
Creyendo lo que finjen por tan cierto
Y aun mas que si de veras fuera al muerto.

Despues de aquesto, aquesta vil canalla
Levantó enarbolada la bandera,
Diciendo que se asome a la muralla
El capitan del fuerte o salga fuera:
Puestos ellos a punto de batalla
Y los nuestros tambien de esa manera
Fuera salió del muro el castellano
Y esto fué lo que dijo un araucano.

"Parece, capitan, que es desvario,
Quereros defender en ese fuerte
De este poder tan grande de gentío
Que os está amenazando con la muerte:
Tomad mi parecer que es justo y pio
Pues no podeis libraros de otra suerte
Que os vais y nos dejeis libre la tierra
Y no nos hagais mas injusta guerra.

"Que aunque la vecindad ha sido buena
Y la favoreceis con tantas veras,
Recibimos nosotros mucha pena
De que la gocen gentes estrangeras;
Y mas en ver que está de viñas llena
Cualquiera de esas asperas laderas:
No queremos se diga eternamente
Que a Arauco ha cultivado estraña gente.

"El consejo que os doy tomad que es bueno
Sabed con tiempo de él aprovecharos,
No vengais a gozaros con lo ageno
Cuando no lo tengais para libraros;
Por que ese desleal de Quintegüeno
Tambien vendrá despues él a negaros
Como ahora su patria insano niega
Sin saber quien al mísero le ciega."

No quiso responder la hispana gente
A la soberbia y bárbara arrogancia,
Pareciéndoles ser impertinente.
La prática propuesta y sin sustancia:
Ni pudo Quintegüeno el insolente
Hacer alguna cosa de importancia
Por que con él se tuvo mas cuidado
Que con el enemigo rebelado.

Con voces, gritos, saltos, con clamores,
Con algazaras dísonas y estruendo,
Con amenazas crueles los traidores
Estan la tierra y mar ensordeciendo,
Llamándolos de perros malhechores;
Pero los españoles no queriendo
Responder a tan bárbaras torpezas
Responden por las bocas de las piezas.

Doce dias el cerco sustentaron
Sin ofrecerse cosa de momento,
El pasto a los caballos les quitaron
Que solos nabos fueron su sustento:
A media noche el cerco levantaron
Dejando solo y huérfano el asiento.
Tambien junto con ellos me levanto
Por no poder cantar de una vez tanto.

Canto V.

Sale el castellano de Arauco a correr la tierra: prende a un enemigo de quien se informa como el ejército de los rebeldes estaba en Colican con intento de dar en la escolta: pasados cuatro dias sale el capitan Urbaneja a tomar lengua: a la vuelta encuentra con los enemigos; traba con ellos la batalla: muere en ella el dicho capitan y siete españoles: degüella Navalvuri otros siete de los que estaban de presidio en su tierra: Pelantaro hace muestra general de su ejército.

Muchos vemos en esta edad presente
Con máscara de amigos verdaderos,
Que por de fuera muestran cautamente
Que son mucho mas mansos que corderos,
Tratando de ordinario con la gente
Con amorosos tratos lisonjeros:
Así con semejante rostro cubren
El engaño que a tiempo le descubren.

Si por el pecho fuera el hombre abierto
Ninguna falta Momo le pusiera,
El corazon se viera descubierto
Y lo que en él está se conociera;
Mas si está como está, tan encubierto
¿Quien podrá conocer desde acá fuera
Aquel que al hombre trata trato doble,
O a quien en ellos es hidalgo y noble?

Al que es amigo leal y verdadero
Con justa y gran razon ha de estimarse,
Que si es de pecho y ánimo sincero
Pueden seguramente de él fiarse:
Aqueste tal amigo que refiero
Es con quien debe el hombre acompañarse,
Que ya no mostrará abierto el pecho
Dejándole cual debe satisfecho.

Mas ¿a donde hallaremos uno bueno
Descuido de artificios y malicia,
Que ya este mundo pérfido está lleno
De maldades traiciones y codicia?
Mirad lo que decia Quintegüeno
Fingiendo con los nuestros amicicia,
Y la traicion sutil que iba transando
Debajo de amistad ¡oh vil nefando!

Que sino se tuviera gran recato
Como con él se tuvo, yo prometo
Que dieran a los hísperos mal rato
Metiéndolos quizá en algun aprieto;
Mas viendo el escuadron bárbaro ingrato
Que no podia ya hacer ningun efeto,
El cerco, como dije, levantaron
Y a Colican su gente retiraron.

Quintegüeno el traidor quedó burlado
Y de un furor diabólico desecho,
De ver lo mucho que él ha prometido
Y que no es nada todo lo que ha hecho;
Mas luego con la trápala y ruido
Debió de despachar, segun sospecho,
Aviso a los purenes en secreto
Que no se vayan sin hacer efeto.

Salió a reconocer Silva otro dia
Si estaban emboscados los contrarios,
Llevando su pequeña compañia
En un pequeño término apiñados:
A Pengueregua fué y tomó un espia
De quien fueron los nuestros informados
Que en Colican el campo junto estaba
Y de cojer la escolta se trataba.

Certificó que dentro de ocho dias
Vendran sin falta a echar dos emboscadas,
O en dando nueva cierta sus espias
Que nuestras gentes andan desmandadas:
Los pasos cerraran por todas vias
Con escuadras de picas apiñadas,
De suerte que no escape alguno de ella
Ni puedan los del fuerte socorrella.

"La escolta vaya, dijo, hasta la playa
Recogida llevándola y de suerte
Que no salga ni pase de la raya
Del limitado término del fuerte,
Que si adelante va podrá ser vaya
A parar en las manos de la muerte:
Ellos no quieren mas que veros fuera
Para os cerrar los pasos y carrera."

Por tener como tuvo aqueste aviso
Que de importancia fué y grande interese
No consintió jamas Silva ni quiso
Que la escolta a lo largo se hiciese:
Mandó que a la mañana desde un viso
Divisase una posta y descubriese,
Miéntras que alguna yerba se cojia,
Si el enemigo pérfido venia.

Anduvo recojida así la gente
Con el recato y órden como digo,
Temiéndose no diese de repente
Sobre ella el escuadron del enemigo.
Pasados cuatro dias justamente
Mandó que con un indio fiel amigo
Urbaneja saliese a tomar lengua
Que estar mas encerrados es gran mengua.

Salió con brio y ánimo gallardo
Corriendo el fértil valle y ancha vega,
Llevando el mar insano por resguardo
Por si ocasion hubiese de refriega:
Llegó hasta donde al mar con paso tardo
Sus cristalinas aguas Rauco entrega,
De quien el alto nombre soberano
Le toma todo el término araucano.

A la boca del rio en la marina
A un bárbaro de léjos divisaron,
Que con paso veloz solo camina;
Mas luego los hispanos le alcanzaron
Dentro del agua clara y cristalina:
Por todas partes todos le cercaron,
Mas viendo que no puede defenderse
Quiso en el mar hinchado guarecerse.

De en medio de entre todos se escabulle,
Sin que pudiese mano echarle alguno,
Que por no verse preso se sambulle
En el salado charco de Neptuno:
Bullendo el agua líquida se bulle
Huyendo del celtíbero importuno,
Que mas quiso morir entre sus olas
Que vivir entre gentes españolas.

Arrojóse tras de él un indio amigo
Rompiendo el mar soberbio con la lanza,
Que bien hizo en llevársela consigo
Por que con ella al araucano alcanza.
No se quiso rendir el enemigo:
Contra el infiel el fido se abalanza,
Apechugó con él y por el pecho
El mortífero hierro entró derecho.

Al duro corazon el golpe apunta,
Y encaminó la punta tan derecha
Que le metió por él la cruda punta
Dejando por dó entró la puerta hecha:
El alma con el hierro salió junta
Por la pequeña llaga y boca estrecha:
Del agua bajó al fuego del infierno
En donde penará por tiempo eterno.

Despues de haber ya dado al indio muerte,
Sin ser para cojerle vivo parte,
El yanacona, aunque era bravo y fuerte,
El escuadron belígero se parte:
A vísperas entraron en el fuerte
Los heróicos discípulos de Marte,
Habiendo todo el dia sin provecho
Corrido y sin hacer mas de lo hecho.

La centinela bárbara lo vido,
Pero ninguno vió a la centinela,
Que en un lugar oculto y escondido
Está, y mas que el pastor de Juno vela:
Habiendo en el ocaso ya metido
La lámpara divina su candela,
Salió la oculta posta de su puesto
Y a dar aviso fué a los suyos presto.

La nueva les llevó y aviso cierto
De que los españoles andan fuera,
Y que dentro del mar furioso han muerto
A un indio que rendirse no quisiera.
Fué el escuadron indómito cubierto
Por detras de una altísima ladera;
Media milla del fuerte se emboscaron
Y a que la nueva luz llegue se aguardaron.

Aquesta misma noche el castellano
Mandó segunda vez correr la tierra,
Dándole para hacerlo toda mano
A Luis de Urbaneja, diestro en guerra:
Mandó correr la vega monte y llano
Y del gran Carampangue la gran sierra
Por que saber importa y le conviene
El intento que el enemigo tiene.

Ordenóse que fuese con cuidado
Y que su gente lleve recojida,
Por que si el enemigo está emboscado
No será bien la halle dividida;
Pero que si se viere de él cercado
Y fuere la contraria sin medida,
Se venga retirando por la costa
Con órden, con concierto, y por la posta.

Rendida la modorra salió fuêra
Que le fuera mejor tener modorra,
Que para su salud mejor le fuera
O que nunca rindieran la modorra.
Cubrió de Carampangue la ladera
Y a su gente mandó que luego corra
Para tomar si puede algun espia
Por que corriendo viene apriesa el dia.

Por cima de una altísima cuchilla
Nuestra gente pasó sin sentir nada,
A donde la cruel bárbara cuadrilla
Estaba al mismo pié de ella emboscada;
La pérfida bien vió a la de Castilla,
Pero dejóle franca la pasada
Sin que se le pusiere algun embargo
Por cojerla de dia y a lo largo.

Cuando de Esperion la hija cara
En el oriente claro parecia,
Y la nocturna sombra de su cara
Huyendo en el ocaso se escondia;
Y el manto nubital, que nunca para,
Los antípodas árticos cubria,
Entónces salió el bárbaro encubierto
Mostrando en campo el suyo descubierto.

De treinta y siete picas por hilera
Un escuadron formaron prolongado,
Su forma tan igual y tan entera
Que tuvo ciento y once de costado.
Estaba el fondo y frente de manera
Y tan perfecto y bien proporcionado
Que mejor no lo hicieran alemanes
Ni en Flandes los mas diestros capitanes.

Solícito el sargento mayor anda
Dando cumplidamente buen descargo,
De cuanto el general ordena y manda
Sin faltar una mínima en su cargo.
Pusieron de la una y de otra banda
De a caballo dos mangas a lo largo,
Una que a los de fuera el paso impida
Y la otra a los del fuerte la salida.

Mas, como el enemigo descubriese
La centinela desde una garita,
Para que en arma luego se pusiese
La castellana gente ¡al arma! grita.
No quedó quien con ellas no saliese;
Y viendo que es la bárbara infinita
Mandó Miguel de Silva diesen luego
A una pieza reforzada fuego,

Para que el duro son terrible y fiero
En las cavernas cóncabas retumbe
Rompiendo el viento bramador lijero
En las orejas de los nuestros zumbe,
Por que el pequeño número guerrero
De su intento a los bárbaros retumbe,
O abra con su pecho diamantino
Por medio de un ejército camino.

Con el tremendo son de la respuesta
Que dió la gruesa pieza reforzada,
Tembló la vega, valle, monte, y cuesta,
El mar, la sierra, el alto, y la quebrada.
El eco retumbó con la tempesta
Que dejó a mas de dos la sangre helada
Hiriendo velocísimo en la oreja
Del bravo capitan Luis de Urbaneja.

El natural color del rostro pierde,
En un funesto y pálido le muda
Con una mezcla blanquecina y verde
Sin otros muchos que andan de remuda:
Que al corazon que el ánimo remuerde,
Es fuerza que la sangre noble acuda
Y como de la cara el propio falte
Queda como figura sin esmalte.

Mas no por eso el ánimo le falta
Ni de ver que es sin número la turba,
El miedo ni temor le sobresalta
Ni otra cosa le espanta ni le turba:
Ni la tremenda grita horrenda y alta
Que el bárbaro levanta le perturba,
Antes con mayor ánimo y esfuerzo
Tendió las velas al furioso cierzo.

Su gente, aunque era poca, en órden puso
Y un escuadron formó de ella pequeño,
Despues aquesta plática propuso
Con rostro grave, plácido, y risueño:
"Ya que el acerbo hado se dispuso,
Como de la fortuna propio dueño,
Traernos a peligro tan patente
Importa a cada cual hoy ser valiente.

"Y entienda que no hay mas en todo el mundo
Que solos estos pocos que aquí estamos,
Fundándome en aquesto que me fundo
Que no hay mas tierra que la que pisamos;
Pues vuelen desde el cielo hasta el profundo
Nuestros heróicos hechos, y hagamos,
Que caramente vayan bien vendidas
A costa de las suyas nuestras vidas.

"Que no por que el ejército es pujante
Y estan los campos de enemigos llenos,
El temor se nos ponga por delante
Sino que estemos de él todos agenos:
Haciendo que la fama resonante
Nuestros hechos divulgue como buenos,
Por que de nuestros nombres, fama y gloria
Eterna quede al mundo la memoria."

Con esto el miedo torpe sacudieron,
Y con furor honroso y justa saña
Juntos a los contrarios embistieron
Diciendo: — "¡Santiago! cierra España!"
Al encuentro los bárbaros salieron
Cercándoles entorno la campaña,
De la suerte que suelen los monteros
A los venados sueltos y lijeros.

Mas como los cerdosos acosados
Que se ven de los mismos perseguidos,
Y en una estrecha parte acorralados
De lanzas y venablos mal heridos,
Que por entre los hierros afilados
Se arrojan de la muerte compelidos,
Rompiendo los venablos y cuchillos
Con los agudos rábidos colmillos;

De aquesta misma suerte los hispanos
Embisten a las armas contrapuestas,
Haciendo con las suyas en las manos
Que las contrarias queden descompuestas:
Pero volviendo en sí los araucanos
Con ámino gallardo y manos prestas,
Se ponen con los nuestro firme a firme
El cuento de la pica en el pié firme.

La desigual batalla se comienza
Y la victoria cada cual pretende,
Mas por que el uno al otro no se venza
Con golpes pesadísimos le ofende:
Movidos los hispanos de vergüenza
En ver que el paso el bárbaro defiende,
Con ímpetu soberbio, todos parten
Y el bárbaro escuadron por medio parten.

Fué Bernardo de Arroyo en la vanguarda,
Un animoso bravo y fuerte mozo,
Al mas valiente bárbaro acobarda
Haciendo por do pasa gran destrozo:
El capitan llevó la retaguardia
Con sobra de contento y alborozo,
Que su ánimo invencible no se espanta
De que la pérfida turba sea tanta.

De veinte y siete que eran los hispanos
Pasaron juntos solos diez y nueve
Rompiendo por los bravos araucanos
Haciendo cada cual cuanto se debe:
Mas de cólera y rabia casi insanos
Aquel poder indómito se mueve;
El paso abierto cierran al instante
Con mas de seis mil puntas de diamante.

El capitan quedó con otros siete
En medio de las picas homicidas,
Con mas denuedo y ánimo acomete
Quitando a muchos pérfidos las vidas:
Pasó de una lanzada el coselete,
Abriendo juntamente dos heridas,
Al bravo Lienmanguen, mozo fuerte,
Con que se remató su triste suerte.

Quebró la lanza y con presteza arranca
La cortadora espada, corta y ancha,
De un alto a bajo a Quilamangue manca
Y con su sangre el verde campo mancha:
A su caballo hirieron en el anca,
Pero el bravo español la plaza ensancha,
Cabezas, cuerpos, piernas, brazos parte,
Sin ser para impedirlo alguno parte.

En el mayor peligro se comporta
Y un golpe crudo a Cacho dió en el hombro,
El brazo a cerce le derriba y corta
Como si acaso fuera algun cohombro:
A los suyos anima y los exorta
Poniendo a los contrarios grande asombro,
Haciendo con la espada tales cosas
Que seran de creer dificultosas.

Juan Ramirez, Arévalo y Mendoza,
Como quien ya no tiene algun remedio,
Cada cual con valor rompe y destroza
Cien belícosos ínfimos por medio:
Hiriendo y ofendiendo a toda broza,
Tomaron por mejor y último medio
El morir peleando en la batalla
Que rendirse a tan pérfida canalla.

Gutierrez, Juan Rodriguez y Collasos,
El jóven belicoso Andres Hurtado
De cuerpos divididos en pedasos
Tienen cubierto en torno el verde prado:
Queriendo con la fuerza de sus brasos
Remediar aquel trance desdichado,
En que la varia diosa los ha puesto
Echando por las vidas todo el resto.

Pero, en efecto, como varïable
En todo fué a los míseros contraria,
Siendo a los atrevidos favorable:
Con estos que lo fueron fué ella varia.
Ganaran fama eterna y perdurable
Los ocho si la lúbrica voltaria,
Alegre les mostrara su semblante;
Si ella con ellos fuera mas constante.

Farucan, Perguinande, Nabalguala,
Quenteray, Oninelefe, Pichincura,
Con soberbia, infernal horrible y mala
Esfuerzan a su gente brava y dura:
Pusiéronse los bárbaros en ala
Iguales en el ánimo y postura;
Con furor infernal bravos embisten
A los que los maltratan y resisten.

La gente de a caballo hecha una piña
Embistió de tropel por otra parte,
Y luego todo el campo de campiña
Cerró con los del célebre estandarte:
Como suelen las aves de rapiña
Embestir con la presa, de aquesa arte
Furiosos embistieron a la presa
Veloces y hambrientos a gran priesa.

Farucan, que de cólera revienta,
Dió a Gutierrez el viejo una lanzada
Tan hórrida, mortal y tan violenta
Que abrió la puerta al alma encarcelada:
Ya Arévalo, que bravo se presenta,
En la trabada lid ensangrentada,
Antemaulen hirió con tanto brio
Que el cuerpo le dejó sin alma y frio.

Un número copioso de a caballo
Embistió al capitan Luis de Urbaneja,
Con intento del suyo derriballo
Porque a muchos maltrata y los aqueja:
No pudieron al fin ejeculallo
Que él de sí los aparta y los aleja,
Sin que ninguno llegue en cuanto alcanza
De su braso el vigor y la pujanza.

Conapillan el bélico le acecha
Y la ocasion, el tiempo mide y marca,
Pero cuando le vió tira una flecha
Guiada de la mano de la parca:
Por el ojo derecho entró derecha
Con que rompió la humana y frágil arca,
De donde salió el alma incontinente
A dar cuenta al autor omnipotente.

A Rodriguez, Mendoza, y a Collasos,
A Hurtado y a Ramirez de tal suerte,
Hicieron estos bárbaros pedasos,
Que a lástima movió a la cruda muerte:
Cortáronles cabezas, piernas, brasos
Mostrándose cualquiera bravo y fuerte,
Tomando en los cadáveres venganza
Probando en ellos cada cual su lanza.

Los bárbaros cantaron la victoria
Con solemne algazara, horrenda y grita,
Que su soberbia vana y vanagloria
A tales crueldades los incita:
Nunca se vió jamas alguna historia
De gente de razon hasta hoy escrita,
Que la victoria cante su ganancia
Ni sujeta como esta a la ignorancia.

Por que aunque de su parte hayan perdido
La mayor de su ejército en batalla
Si un español no mas ha fenecido
La victoria por suya ha de cantalla:
Y luego el bando crudo fementido
Cuando quiere volver de nuevo a dalla,
Sin número, sin tasa mas se aumenta
Haciendo de los muertos poca cuenta.

Con las ocho cabezas que cortaron
Se encendió mas el fuego de la guerra,
Que solamente en verlas se alteraron
Las gentes de lo llano y de la sierra:
Que como a Pelantaro las llevaron,
A todas las provincias de su tierra
Mandó que las llevasen, para prueba
De la victoria que ha tenido nueva.

Nabalvurí el soberbio casi insano
De honrosa envidia a impulso se remuerde,
En ver que le han ganado por la mano
Y que su presuncion toda se pierde:
Jura por la deidad de su Pillano
De manchar con la sangre el campo verde
De los mas esforzados castellanos,
Vertida a pura fuerza de sus manos.

Habia el fanfarron a Pelantaro
Con juramento eterno prometido
Que él seria el primero sin reparo
Que españoles degüelle en su partido:
Así ahora con ánimo preclaro,
Visto que su palabra no ha cumplido,
Determina en su pecho furibundo
Ya que no fué el primero, ser segundo.

Iba tejiendo el pérfido una tela
Que tenia de mucho atras urdida,
Solícito trabaja siempre, y vela
Porque en efecto vaya bien tejida:
Mas para que se entienda su cautela,
Si vos, señora, sois de ello servida,
Traeros me conviene a la memoria
El principio y oríjen de esta historia.

Un fuerte en Longotoro, dije, habia
Y un caudillo con pocos castellanos,
Que guardia importantísima hacia
A los indios amigos comarcanos:
Que a ofenderles un bárbaro venia
Con los rebeldes bárbaros serranos,
Los hijos las mugeres les llevaban
Y a muchos muchas veces degollaban.

Mas por algunas causas que no ignoro,
Aunque no las declaro en mi escritura,
Lo fueron para alzarse Longotoro
Y el principio de tanta desventura:
Perdieron a los nuestros el decoro,
¡O gente sin verdad, infiel, perjura!
Al caudillo mataron y a un soldado
Como ya tengo arriba declarado.

En oyendo la nueva del fracaso,
El capitan Vallejo incontinente
Salió a tomar al enemigo el paso
Apresurando el suyo dilijente:
No hizo su salida nada al caso
Que ya era puesto en salvo con su gente,
Sacó la que en el fuerte nuestro habia
Y fué a Molchen con ella el mismo dia.

Pidió Nabalvurí que a los molchenes
Guarnicion de españoles les pusiesen,
Para que de los ínfidos purenes
Y demas enemigos defendiesen:
Por que mujeres, hijos y sus bienes
Seguros en sus casas estuviesen,
Por que si no les ponen el presidio
Tendran con los contrarios gran subsidio.

Con parecer de muchos y consejo
Que con razones justas aprobaron,
De guarnicion dejó en Molchen Vallejo
Los que de Longotoro se libraron:
Por caudillo dejó un soldado viejo
Y catorce con él no mas quedaron,
En un fuerte sin fuerza, roto el muro
Aportillado todo y mal seguro.

El caudillo envió siete soldados
A descubrir la tierra una mañana,
Para que de los indios rebelados
Aseguren la sierra y vega llana:
Quedó con otros siete, y descuidados
De que estaba la muerte tan cercana,
A dormir se acostaron, y la puerta
La dejaron de par en par abierta.

Mas, como la ocasion tan buena vido
Nabalvurí ¡o traidor! echóle mano
Para poder cumplir lo prometido
Y que no fuese el juramento vano:
Tenia en gran secreto prevenido
El alevoso pérfido tirano
Que su gente a la nuestra visitase,
Y el fuerte cada dia frecuentase.

Entraban cada vez que lo querian
Con armas o sin ellas en el fuerte,
Que la entrada jamas les defendian
Por no se recelar de mala suerte:
Mas, como ahora los vándalos dormian
Acordaron de darles cruda muerte,
Antes que se levanten ni recuerden,
Que nunca la ocasion buena la pierden.

Entraron seis o siete en cada casa
Llevando cada cual oculto un leño:
De aquesta miserable vida escasa
Sacaron al dormido y triste dueño;
Que como es sueño cuanto acá nos pasa
En apacible blando y dulce sueño,
Pasaron los cuitados de este mundo
Sin despertar de sueño tan profundo.

Habiendo ya los indios acabado
De rematar el triste y mortal juego,
A un tiempo por tres partes han pegado
Al fuerte y a las casas vivo fuego:
Despues de haber las suyas abrasado
De allí se fueron juntos todos luego,
Con hijos y mugeres a la sierra
Dejando su nativa y fértil tierra.

Los siete corredores cuando vieron
El incendio del fuerte repentino,
Por ver lo que seria se subieron
En un cerrillo próximo y vecino:
Como el horrendo caso conocieron
De la ciudad tomaron el camino,
Al capitan la nueva dieron cierta
De que la demas gente ya era muerta.

Hubo en el pueblo llantos y dolores
Por el amigo caro y el pariente,
Al cielo levantando los clamores
Segun que cada cual el dolor siente:
Nabalvurí envió al rey embajadores
Y las ocho cabezas de presente,
Avisando del órden modo y suerte
Que dió a los españoles cruda muerte.

Recibió Pelantaro gran contento
Con el presente, y próspero suceso:
Estubo grave el bárbaro y atento
Miéntras le relataban el proceso:
Mandó despues a Palco, su sargento,
Que el ejército marche fuerte y grueso,
Que quiere ir en persona y de su mano
Castigar al rebelde Mareguano.

Tenia ya su campo congregado
Para ir a hacer el hórrido castigo,
Que por no haber cumplido su mandado
Puren le declaró por enemigo:
Que sino estais, señor, vos trascordado
En el tercero canto claro digo,
Como la flecha nunca recibieron,
Por lo cual contra él se apercibieron.

Mas para que a su gente en órden viese
La que fué de Molchen con la embajada,
Mandó que allí delante de él viniese
En ordenanza toda y bien armada:
Y que despues apriesa prosiguiese
Marchando a largo paso la jornada,
Antes que Mareguano tenga nueva
Del poderoso ejército que lleva.

Ya el son horrendo y bélica armonia
Retumba, suena, y se oye en cualquier parte,
Ya el belicoso mílite venia
Buscando su caudillo y estandarte:
Ya en órden el sargento los ponia
Y en iguales hileras los reparte,
Y a los soldados bravos y galanes
Siguiendo en órden van sus capitanes.

Estaba Pelantaro acompañado
De los grandes caciques y señores,
En un alto teatro aderezado
Con rosas, con jazmines y otras flores:
De un fuerte arnes de limpio acero armado
En medio de los dos embajadores
Que para les mostrar su gente diestra
Mandó que se hiciese allí esta muestra.

Salió Millacalquin, bravo el primero,
Con semblante galan se contonea,
Calado un morrion lleva de acero
La pica por el cuento la florea:
Y todo su escuadron fuerte y guerrero
Lleva de azul y blanco la librea:
Son purenes, lumacos, y pidocos,
Valientes y galanes aunque pocos.

Tras de él salió, soberbio y arrogante,
Con orgulloso brio y furia brava,
El ínclito y famoso Nereante
Con la famosa gente de Guadaba;
Vestida una costosa cuera de ante
Encima de un jubon doble llevaba,
Y su gente con ánimo gallardo
Vestida va de verde azul y pardo.

No ménos que el gallardo se presenta
Representando a Marte y a Belona,
Ranguel, que en casos arduos y de afrenta
Acreditada tiene su persona:
Su gente es valerosa y de gran cuenta
Arrogante, soberbia, y fanfarrona:
Es la del fértil valle de Elicura
La librea encarnada y verde oscura.

Procede el impaciente Guaiquimilla,
Mostrando la pasion, rencor y saña
Que tiene él y su pérfida cuadrilla
A la nacion fortísima de Espana:
Morada es la librea y amarilla
Y la gente que trae en la compaña,
De Ongolmo, de Turua, de Boroa,
De clara fama, eterna y alta loa.

El precio de la gala llevó y joya
El bravo Millanquen, diestro y galano
Que pasó con la gente de Lincoya
Haciendo estremecer en torno el llano:
Es el estribo y base donde apoya
La fuerza del ejército araucano,
Y la librea blanca y de azul claro,
Colores de su amigo Pelantaro.

Viene la retaguardia guarnecida
Con la gente de Pailagüeno sola
Por ser soberbia, indómita, atrevida
Y enemiga mortal de la española:
Anganamon la lleva recojida
Armado de las armas de Loyola,
Y los suyos con ellas, todos dobles,
Con blasones y símbolos de nobles.

En pasando los últimos, al punto
Pelantaro mandó que marche luego
Su campo en escuadron formado y junto
Sin género ninguno de sosiego:
Mas por que no me atrevo a ir con él junto
Os suplico, señor, os pido y ruego
Me concedais que tome algun descánso
Porque, si apriesa marcho, yo me canso.

Canto VI.

Llega Pelantaro a Mareguano: asalta a los naturales: el cacique Quelantaro junta su gente: quita parte de la presa que los purenes llevaban: va el general Francisco Jofré a socorrerlos: da alcance a los enemigos: degüella muchos de ellos: llega don Luis Jofré a la ciudad de los Reyes: el virey y audiencia nombran por gobernador de Chile a don Francisco de Quinoñes: vuelve Pelantaro a juntar nuevo ejército.

¡Oh cuantos nombres bélicos ha habido
En este nuestro tiempo y el pasado
Que por su gran valor han merecido
Subir al mas sublime y alto estado!
¡Qué fortuna les ha favorecido
Y su ventura próspera ayudado,
Pues sin ser conocidos, merecieron
Llegar a los estados que tubieron!

Varo de cavador y vagajero
Por su valor subió a cónsul romano,
Y de hijo de un pobre gondolero
A augusto emperador, Valentiniano:
Carmañola, tambien, de ganadero
Vino a ser general del veneciano.
Nícolo, Maximino, Cayo Mario,
El Taborlan, Tendulo y Belisario,

Por el valor de su ánimo preclaro
Ganaron altos títulos y nombres,
Y a su linage oscuro hicieron claro
Con nuevos apellidos y renombres.
Bien podemos contar a Pelantaro
Con estos fuertes bravos y altos hombres,
Pues siendo humilde, bajo y vil plebeyo
Llegó a tener mas pompa que Pompeyo.

Sin otra pretencion que ser valiente
Tiene de aqueste reino el señorio,
Y todo le obedece llanamente
Por su valor, esfuerzo, fuerza, y brio:
Pues va alargando el paso con su gente
Tender apriesa quiero el corto mio,
Porque si me detengo en este trance
No podré, sino corro, darle alcance.

Llevó su campo el órden de contino
La vigilancia grande y el silencio,
Que llevó el del constante Constantino
Cuando venció al tirano cruel Magencio:
Mas yo, segun el órden, ya imagino
Y por sentencia pública sentencio
Que sino se repara Mareguano
Que le ha de cargar bien la dura mano.

En una oculta, honda y gran quebrada
Cerca de Catiray su gente embosca,
Y estubo tan oculta en la emboscada
Como pudiera estar sola una mosca:
En saliendo la luz de la alborada
Al son de una corneta ronca y tosca,
Salió a correr la bélica cuadrilla
Del belicoso y bravo Guaiquimilla.

Cuando Febo mostró su rostro claro
Sin punta de nublado en el oriente,
Al pueblo del famoso Quelantaro
Asaltó Guaiquimilla de repente:
Como no tuvo nueva ni reparo
Degollaron alguna de su gente,
Las casas y las chacaras quemaron
Las mujeres e hijos les llevaron.

Estaba Quelantaro descuidado
Del caso repentino y nueva guerra,
Y de que el enemigo fuese osado
A pisarle sin término su tierra:
Pero viendo el suceso no pensado
Su gente junta luego y con él cierra,
Por la crecida fuerza de sus manos
Vencieron los famosos Mareguanos.

Quitáronles gran parte de la presa
O casi todo cuanto les llevaban,
Que como el hijo es prenda al fin que pesa
Con mas valor por ella peleaban:
Despachó Quelantaro a toda priesa
Aviso al general de como estaban
Revueltos con el ínfido enemigo
Y que les fuese a dar favor y abrigo.

Estubo el general Jofré suspenso
Un rato aqueste caso contemplando,
Y como capitan viejo en lo intenso
Si seria traicion imaginando,
Por que el poder indómito era inmenso
Y poco el que él tenia de su bando:
Así lo mira bien y considera
Y al fin determinó de salir fuera.

Mandó tocar al arma y que su gente
La de a caballo, digo, que le siga,
Por que en lei de amistad no se consiente
Que a la nuestra degüelle la enemiga:
Ni es justo que en el mundo eternamente
Que su favor negó, jamas se diga:
Así a caballo armado salió luego
Brotando por los ojos vivo fuego.

El capitan Duran salió el primero
Por ser el primogénito estimado
Del viejo Marcos Veas y heredero
De su valor, honor, fama y estado:
El segundo fué Barrios, y el tercero
Simon Diaz, hidalgo y buen soldado,
Solícito, animoso, vigilante
En el oficio y cargo de ayudante.

Don Luis de Fuentes, Sanchez, Espinosa,
Juan Gago, y Juan Ortiz el de Rivera,
Con otra gente noble y belicosa
Procuraban tomar la delantera:
Alejo de la Fuente no reposa
Pedro de Silva, Rubio, y Aguilera,
Tomas de Toro, Soto, Liberona,
Mas furiosos salieron que Belona.

Francisco Fris, Ramirez, Busca y Sande
Martin Muñoz, Leon, Bettrem de Mella,
Entre una nube van espesa y grande
Del polvo que levantan con la huella:
Mandó Jofré que nadie se desmande
Por que su gente quiere recogella,
Hasta que toda esté junta hagan alto
Al pié de un mogotillo áspero y alto.

Bernardo de Madrid salió y su hermano,
Pineda, Cerda, Prados, Alegria,
Anton Sanchez, Arenas, y Lircano,
Con Juan Ortiz de Araya en compañía:
Marcos Veas, un nieto del anciano
Con quien Lautaro habló en su fuerte un dia,
Estrada, Salvador, y Figueroa
A quien la heróica fama ensalsa y loa.

Francisco Lois salió en la retaguarda,
Miranda, Alonso Sanchez, y Delgado,
Peñafiel un punto no se tarda,
Ni el moreno Gerónimo de Prado:
Llegó Diego Lorenzo a la vanguarda
De fuertes armas todo bien armado;
Fué Francisco Martinez el postrero,
Llegando a un tiempo allá con el primero.

Pues junta ya la escuadra belicosa
El general intrépido se parte,
Delante de su gente valerosa
Representando va el sangriento Marte:
Y como si a la varïable diosa
Segura la llevara de su parte
Así va asegurando la victoria
Y de ella el premio heróico y alta gloria.

Despues de haber corrido un largo trecho
En un angosto y áspero sendero,
A la subida eniesta de un repecho
Encontraron segundo mensajero:
El bárbaro habló allí con gran despecho
Al general Jofré que fué el primero
Con quien él se encontró en la delantera,
Y el indio dijo allí de esta manera.

"Bravos hispanos, si en la edad pasada
Vuestros brazos indómitos pudieron
Poner el duro yugo con la espada
A aquestos mismos que hoy nos destruyeron:
Y si por vuestra mano fué vengada
La injuria que otros muchos recibieron,
¿Por que no socorreis a los amigos
Pues los destruyen vuestros enemigos?

"Mirad que nos robaron el ganado,
Mirad que nuestros hijos van cautivos,
Mirad que nuestras casas han quemado
Aquesos perros bárbaros altivos:
Mirad que va su ejército cansado
Caminad, no dejeis ningunos vivos
Id de priesa españoles. ¿Qué os detiene?
Mirad que andar lijero nos conviene.

"Desbaratados van, y van huyendo
Y nosotros a muchos hemos muerto,
Quelentaro los va solo siguiendo
Sin órden, sin reparo, sin concierto:
Mas por lo que yo he visto claro, entiendo
Que algun escuadron suyo está encubierto
En parte oculta, puesto en emboscada
Por cojer nuestra gente desmandada.

"Antes que mal alguno le suceda
Podreis con gran presteza darle ayuda,
Que bien cerca de aquí es donde queda
Y en esto no pongais alguna duda:
Pues bien sabeis que la inconstante rueda
Que con facilidad se vuelve y muda,
Y suele muchas veces la voltaria
A quien favoreció serle contraria."

En diciendo Guatil estas razones
Tomó Jofré la lanza y una adarga,
A su caballo arrima los talones
Y parte con furor a rienda larga:
Al capitan Duran con diez varones
La retaguardia deja y se la encarga,
Y en la vanguardia va él tan bravo y fuerte
Que al indio espanta, y tiembla de la muerte.

Y aun que pudiera ser su lanza entena
De tal suerte la lleva saca y libra,
Como a caña sutil, seca de avena
O cual sino pesara media libra:
El ruido silvante en torno suena,
Cuando el fornido y grueso fresno vibra
Haciendo que aunque seco y duro cimbre
Como si fuera junco verde o mimbre.

Iba el hierro luciente amenazando
Con gran rigor al cieló y a la tierra,
Y al bárbaro soberbio amedrentando
Que en verle solo el ínfido se aterra:
Su caballo colérico saltando
Ganoso de hallarse ya en la guerra,
Por que alarguen las riendas mas relincha
Con las manos rosándose la cincha.

No hubieron bien dos millas caminado
Cuando encontraron junto el resto todo,
Que marchando venia descuidado
Sin concierto, sin límite, ni modo:
En viéndole, Jofré ha determinado
Probar a ver si puede darle un todo,
Así su gente bélica apercibe
Y al encuentro le sale y le recibe.

Delante de los suyos como un Marte
Los iba asegurando y los esfuerza,
Mandando que ninguno se le aparte
De su lado ni que el camino tuerza:
Sino que con valor esfuerzo y arte
Sacando de flaquesa ánimo y fuerza,
Haciendo de las tripas corazones
Embistan cual a ovejas los leones.

Al bárbaro escuadron bravo atropella
Y cual hambriento tigre despedaza,
Derriba, mata, hiende, pisa, huella,
Castiga, daña, espanta, y amenaza:
Parte, corta, machuca, abre, degüella,
Atormenta, deshace y hace plaza,
Esparce, siembra, estrella, y arrebata,
Asuela, descoyunta, y desbarata.

No hay coselete fuerte que resista
El golpe fuerte de su brazo y lanza,
Ni bárbaro valiente a quien no embista
Que en viéndole dañar a él se abalanza:
Puso en el ínfido Mávida la vista
Y con presteza y ánimo le alcanza
Porque habia a Gerónimo de Prado
En él de un récio encuentro derribado.

Ya le tenian los bárbaros asido
Y a punto de cortarle la cabeza,
Mas fué del general favorecido
No ménos que con toda su presteza:
Al que le derribó, dejó tendido
Que con donaire brio y gentileza
La lanza le metió por la tetilla
Y el hierro salió rojo a la espaldilla.

Tomas Duran tan duros golpes daba
Que de ellos los verdugos deja impresos:
El cuero y blanda carne magullaba
Machuca, rompe, quebra, y muele huesos:
A Pangue en la cabeza uno alcanzaba
Con que los ojos, cascos, vida, y sesos,
Por el florido campo esparce y siembra,
Y a Pailaregua de otros dos desmiembra.

Pineda, Juan de Barrios, y Juan Gago,
Juan Ortiz, Anton Sanchez, Cerda, y Buiza,
Hicieron en los bárbaros estrago
Y cruda mortandad y horrenda riza:
La tierra está de sangre como lago
De los que Simon Diaz descuartiza;
Dejó don Luis de Fuentes en sus pechos
Fuentes de sangre y manantiales hechos.

Pues Toro, cual si fuera madrigado
Despues que en el palenque o ancha plaza
Con rígidos rejones le han picado,
Así los va siguiendo y dando caza:
Pues Pedro de Leon, encarnizado,
Los hiende, rompe, corta, y despedaza;
Francisco Fris colérico los frisa
Y Francisco Martinez tumba y pisa.

Pedro de Silva el fuerte los aqueja
Y con mortales golpes desatina,
Martin Muñoz a todos empareja
Y envía a la infernal y horrenda tina:
Alejo de la Fuente los aleja
Y Forcen de Espinosa los espina,
Miguel Sanchez los rompe y desbarata
Y Francisco Delgado ofende y mata.

Bernardino Beltran de Mesa solo
Tan grande en los contrarios las hacia,
Que es bien que desde el uno al otro polo
Se celebren sus hechos de este dia:
Y Juan de Liberona dió a Antecolo
Un revez y en dos partes le partia;
Mas Hernando de Prado de los muertos
Los deja por do pasa bien cubiertos.

El bravo Antonio Perez de Aguilera
Andaba entre los míseros peones,
Cual águila caudal, suelta y ligera
Entre los temerosos gorrïones:
A Calco asienta un golpe en la mollera,
Y en dos le dividió hasta los riñones,
Y a no topar primero en el escudo
Llegara mas abajo el golpe agudo.

Ningun golpe los nuestros dan en vago
Por que todos se dan de lleno en lleno,
Así en ellos hicieron tal estrago
Que el campo de los muertos quedó lleno:
Caropil cara a cara dió a Juan Gago
Sobre el alto creston de bueno a bueno
Un golpe con un roble, y fué de suerte
Que le quitó la vida y dió la muerte.

El mástil duro el bárbaro revuelve,
Como si fuera alguna leve paja,
Entre los españoles se revuelve,
Escudos, cotas, yelmos, petos raja:
Entra, hiere, derriba, sale, y vuelve
Con lijeresa grande a la baraja
Lastima, rompe, tira, abre, trabuca,
Señala, quebra, hunde, da, y machuca.

Alcanza a Juan Ortiz el de Ribera
Un golpe con el arma horrenda y basta,
Que la celada sesos y mollera
Como si fuera masa, así la aplasta:
Mas viendo el general de la manera
Que ofende un indio solo, enristra el hasta;
Al bárbaro le dió tan récio encuentro
Que el alma le envió volando al centro.

La gente castellana junta cierra
Con la soberbia y pérfida canalla,
A su pesar ganaron fama y tierra
Perdiendo ellos la suya y la batalla:
Fuéronse retirando a una alta sierra
Y ya que no pudieron sustentalla,
Quisieron guarecer la cara vida
Para venderla en otra bien vendida.

Mas como vió Apolo la retirada
Habiendo estado atento a todo el caso,
Apresuró a gran priesa su jornada
Y zabullóse en el profundo ocaso:
Tambien la heroica gente bautizada
A la ciudad volvió la rienda y paso,
Quedándose los bárbaros corridos,
Coléricos, espulsos y vencidos.

Al son horrible de la ronca trompa
Su gente el crudo bárbaro recoge,
Con ménos brio, orgullo, fausto, y pompa,
Manda que aquella noche allí se aloje:
Mas ántes que la luz del alba rompa
Ni el bélico español le desaloje,
A Puren a gran priesa se retira
Impaciente, furioso, ardiendo en ira.

Volvieron los amigos del alcance
Y fué desbaratado Guaiquimilla,
Estubo de perderse en un balance
Quelantaro con toda su cuadrilla:
Segura de cualquier peligro y trance
Llegó la valerosa de Castilla
A la ciudad, y en ella se alojaron
A dó a los mal heridos bien cuidaron.

Quiero dejar ahora por un rato
El horrísono estruendo de atambores,
Las armas, el rüido, el aparato,
Y del sangriento Marte los furores,
La turbacion confusa del rebato,
Las voces de heridos, los clamores
Los trances peligrosos de la guerra,
Las continuas batallas de esta tierra:

Bajar quiero al Perú que me conviene
Ver lo que el visorey en Lima ordena
Y el socorro de gente que previene
Para esta tierra de miserias llena:
Aunque sé que cuidado grande tiene
Por que ya en mis orejas zumba y mena
El alboroto, tráfago, el bullicio
Del militar y bélico ejercicio.

Llegó don Luis Jofré con la embajada
A la ciudad famosa de los Reyes,
La mas rica del orbe y mas nombrada,
Asiento de los ínclitos vireyes:
De templos y hospitales muy poblada,
Archivo de las santas y altas leyes,
Cuchillo de los pérfidos tiranos,
Asombro de piratas luteranos.

Don Luis de Velasco gobernaba
Entónces el gran reyno peruano,
A cuyo cargo y órden Chile estaba
Y su vida y salud puesta en su mano:
En oyendo que oyó lo que pasaba
Con celo santo y ánimo cristiano,
Acordó enviar socorro a Chile
Antes que por su falta se aniquile.

Así mandó que luego se juntase
En general acuerdo allí la audiencia,
Para que al mismo punto se nombrase
Una persona grave y de esperiencia:
Que a Chile en paz y guerra gobernase
Con rectitud, cuidado y diligencia,
Y al bárbaro castigue asperamente
Desarraigando de él tan vil cimiente.

No gastó mucho tiempo ni razones
En demanda y respuestas el senado,
Que de un comun acuerdo y opiniones
En el primero fué luego acordado
Que fuese don Francisco de Quiñones,
Valiente caballero y gran soldado
Tenido en todo el mundo como en Lima
En la reputacion de su alta estima.

Por ser de estirpe clara y descendiente
De Gonzalo Gutierrez de la Vega,
Vega próspera, florida, excelente
Que al monte mas escelso iguala y llega:
Fué señor de la casa preeminente
Villa Padrina, y luego se la entrega
A don Diego Gutierrez, su hijo amado,
Que maestre fué en Alcántara estimado.

Desciende por la línea masculina
El claro don Francisco de Quiñones
De aquesta heroica casa de Padrina
A donde ha habido célebres varones:
Y por la via recta y femenina,
No ménos que ella ilustre de blasones,
De la noble de Sena, casa antigua,
Segun que claramente se averigua.

Siguiendo las pisadas y el camino
De sus progenitores esforzados,
Fué don Francisco célebre contino
Señalándose en hechos señalados:
Soldado fué en el reino del latino
Cuando mas se estimaban los soldados,
A donde por su heroico braso y mano
Ganó renombre altivo y soberano.

La prueba y testimonio cierto de esto
Y del mucho valor de su persona
Es público, notorio y manifiesto
Como la clara fama lo pregona:
Y mas cuando en los Gelbes echó el resto
Que puso espanto a Marte y a Belona,
Y absombro y miedo al turco bravo y fiero,
El esfuerzo de aqueste caballero.

Hallóse en esta mísera jornada
En la galera Leyba con su hermano,
Vencida fué la gente bautizada
Y vencedor el bárbaro otomano:
Perdióse la infeliz y grande armada
Y casi todo el crédito cristiano,
Mas hizo don Francisco de su parte
Mas de lo que pudiera el mismo Marte.

Solos él y su hermano defendieron
De tres galeras turcas su galera,
A muchos turcos bravos rebatieron
Echándolos por fuerza de ella fuera:
De los pesados golpes que les dieron
El eco retumbaba en la ribera,
Haciendo mas horrenda la armonía
Que la tremenda y gruesa artillería.

Era de mas de ser soldado viejo
Caballero del hábito de Malta
Su hermano don Antonio Mogrobejo
De mucha presuncion y virtud alta:
Varon acreditado y de consejo
En quien jamas se vió ninguna falta,
Porque supo mostrar en ocasiones
Ser de la estirpe clara de Quiñones.

Mas como el turco vió el vigor y esfuerzo
Y de dos españoles tan gran fuerza,
Mas hinchado que ponzoñoso escuerzo
A los suyos anima, exorta, esfuerza:
Así con mas furor que el brabo cierzo
Cuando el tímido Boreas le refuerza,
Volvió la turba pérfida turquesca
Con nuevo orgullo y ánimo a la gresca.

Mas como estaban ambos mal heridos
Y descubiertos los fornidos huesos,
Cansados fueron pero no vencidos
Y de los otomanos al fin presos:
Por poca cantidad fueron vendidos
Que el precio no subió de nueve pesos,
Por estar don Antonio maltratado
Y don Francisco todo acribillado.

Don Antonio murió de las heridas:
Estubo don Francisco a punto de ello,
Que por doce mortales y crecidas
Echaba fuera el ánimo y resuello:
Pero siendo curadas y cosidas
El padre eterno quiso guarescello,
Que no hay fuerzas humanas en el suelo
Que puedan contrastar con las del cielo.

Así no es necesario que aquí diga
El gran trabajo, enorme y espresivo,
Las miserias, afanes, la fatiga,
Que en Bizancio pasó siendo cautivo:
Ni de la gente bárbara enemiga
El tratamiento mísero y esquivo
Ni como a pura fuerza de dinero
Salió de la opresion del turco fiero.

Ni deciros tampoco es necesario
De cuando en el combate y desafío
El golpe horrendo crudo y temerario
Que a su enemigo dió con tanto brio,
Que le cortó cual junco a su contrario
El montante por medio, y el vacío
Del cerebro le abrió todo de un golpe
Con que en tierra cayó muerto de golpe.

Ni los naufragios grandes ni tormenta
Que en servicio del rei ha padecido,
Que ya os habrá de todas dado cuenta
Mejor de lo que yo lo he referido:
Por que han sido sin número y sin cuenta
Las peregrinaciones que ha corrido
De las cuales no trata aquí el suceso
Que la historia se fuera toda en eso.

Mas digo que de cuanto tuvo a cargo
Así en cosas de paz como de guerra,
Que dió de todas ellas buen descargo
Mostrando el gran valor que en él se encierra;
Como en el tiempo venturoso y largo
Que fué corregidor en esa tierra,
El cuidado que puso y diligencia
Cuando la mortal hambre y pestilencia.

Aquello que faltaba hizo que sobre
Y tuvo en procurarle tan buen modo,
Que jamas le faltó para el mas pobre,
Hallándolo a do quiera siempre arrodo:
Que como caridad fabrique y obre
Con gran facilidad se hace todo,
Así lo halló todo siempre hecho
Por obrar caridad dentro en su pecho.

Alerta estuvo a todo el nuevo Atlante
Y puesto de ordinario en centinela,
Tan firme cuidadoso y vigilante
Como suele la grulla cuando vela:
Y desde que a la lumbre radiante
Cubria la nocturna y negra tela
Hasta que nuevamente se mostraba
La ciudad sin parar siempre rondaba.

Limpióla de ladrones holgazanes
Que fué siempre enemigo de ladrones,
De mosos perniciosos, araganes,
Rompedores de poyos y cantones,
De inquietos, vagabundos y rufianes
Blasfemos, arrogantes, fanfarrones:
Al malo castigaba su malicia,
Usando de equidad y de pulicia.

Tambien mostró valor estraordinario
En el gobierno de la infantería,
Siendo maese de campo y comisario
General de la gran caballería:
Y cuando del pirata ingles corsario
El virey don Martin nueva tenia,
Por general le enviaba con la plata
Del rey a Panamá, y contra el pirata.

El mar se le mostraba alegre y blando
Haciéndole Neptuno mil favores
Y la fortuna y Marte de su bando
Como súbditos suyos o factores:
Así sus hechos bélicos mirando
El ínclito virey y los oidores
Le cargan sobre sí el chileno cargo
Por dar de los que tuvo buen descargo.

Acéptale contento, y no se usa
Hacer a Dios y al rey tan gran servicio,
Que no por ser como es viejo se escusa
Que siempre fué el servirle su ejercicio:
Quisiera yo tener sonora musa,
Erudicion, talento y artificio,
Para que en dulce canto y contrapunto
Sus méritos subir en su alto punto.

Mas aunque la verdad anda corrida
Huyendo de mordaces atrevidos,
Será de sus amigos recibida
Aunque vayan mis versos mas corridos:
Que no queda ella manca ni tullida
Porque ellos vayan mancos y tullidos,
Ni por ser dicho en rústico lenguage
No es justo que la haga nadie ultrage.

No pierde su alto precio la esmeralda
Por estar engastada en bajo cobre,
Ni su valor la perla entre la grialda
Ni el oro en casa mísera aunque sobre:
Ni su vistosa vista la guirnalda
En la cabeza humilde de algun pobre,
Ni la Quiñonea gloria que celebro
Por ser yo falto y pobre de cerebro.

Que aunque es tan rica y alta la materia
Y el estilo tan pobre humilde y basto,
No pierde porque es grande mi laceria,
Y sí en metal mas rico no la engasto;
Que causa muchas veces la miseria
Ser mayor el recibo que no el gasto,
Y por que el dicho al hecho no se iguale
No ha de perder el hecho lo que vale.

Las fábulas, mentiras, las ficciones
Es menester que vayan adornadas,
Con nuevos trages, galas e invenciones
Por que no las conozcan disfrazadas:
Pero sin artificio de razones
Compuestas de atavíos ni afectadas
A decir la verdad limpia y descubierta
No con rebozo o máscara cubierta.

Por que tiene ella en sí tanta hermosura,
Tanta gracia, donaire y gentileza,
Tan agradable y bella la figura
Que no creó otra tal naturaleza:
No ha menester adorno o compostura
Que siempre ha sido amiga de llaneza,
Es vergonzosa, afable, grave, honesta
Y mas grave desnuda que compuesta.

Pero aunque flaca tiene tanta fuerza
Que por mas que adelgase no se quebra,
En el mayor peligro mas se esfuerza
Teniendo firme la delgada hebra:
Y aunque han querido muchos que se tuerza
De estos heroicos triunfos que celebra,
No han podido en efecto convencella
Con ser tantos los enemigos de ella.

Mas ha de poder, pudo y puede tanto
Que ha de salir triunfando con la suya,
Tan firme como roca o peña en tanto
Por quererle ofender se le atribuya:
Dejando estos asuntos vuelvo al canto
Antes que algun mordaz muerda y me arguya,
Que me entretengo en esto por que falta
Materia pues la tengo heroica y alta.

No faltaran Catones envidiosos
Calígulas, Caines, Adrianos,
Que mas que canes rábidos furiosos
Morder quieran sus hechos soberanos:
Ni Salustios, Tofilos maliciosos
Momos, Mucios, Ginosofistas varios
Que adiccionen mis faltas y mis menguas,
Mas no me detendran mordaces lenguas.

Ofrece su persona y mas su hacienda
Y demas de su hacienda y su persona,
Don Francisco empeñó su casa en prenda
Por mas servir a la real corona:
Que no con ser tan aspera la senda
Del inmortal trabajo le perdona,
A su querido hijo don Antonio
Por dar de su valor mas testimonio.

Pero para le dar yo verdadero
De todos los sucesos de esta historia
Volverme a Chile por la posta quiero
Que de él perdido habia la memoria:
Yo volveré a su tiempo mas lijero
A eternizar su fama tan notoria
Que me es forzoso hallarme en el presente
Miéntras que en el Peru levantan gente.

En viva rabia y cólera deshecho
A Puren llegó roto Pelantaro,
Y su escuadron soberbio con despecho
Del costoso suceso horrendo y caro:
Para tomar venganza de lo hecho
Y levantar su nombre al cielo claro,
Mandó juntar de nuevo gente nueva
Y que se reformase la que lleva.

Juntóse en breve tiempo una caterva
De gente bulliciosa y holgazana,
Indómita, feroz, cruel, proterva,
Colérica, soberbia, e inhumana:
Del oficio marcial no se reserva
La juvenil robusta ni la anciana
Que su descanso, gloria y su contento
Solo tiene en la guerra el fundamento.

Viendo, pues, Pelantaro tan gran suma
De gente belicosa y bien armada,
Y que su campo crece como espuma
En Cauten quiere echar una emboscada:
Y yo tambien cortar quiero la pluma
Para que esté mas blanda y delicada,
Que ya la siento dura, gruesa y bronca
Y cansada mi voz, cerrada y ronca.

Canto VII.

Pelantaro va con poderoso ejército sobre la Imperial: los españoles tienen aviso de ello: sale con algunos a reconocer el capitan Pedro de Olmos: traba con el enemigo batalla: muere en ella y otros seis españoles: retíranse los enemigos a Puren con la victoria: el teniente va en busca de Anganamon a su tierra: llega el gobernador a Pencocea: Nabalvurí con otro ejército sobre la ciudad de Ongol.

Excelente virtud es la obediencia
Y la que mucho al sumo verbo agrada,
Por ser de la humildad y de paciencia
Hija la mas querida y mas amada:
Guia de las demas por su excelencia
De la concordia madre regalada,
De la voluntad propia es enemiga
Guarda de la justicia y fiel amiga.

La religion con ella se sustenta;
Por ella las repúblicas florecen;
El ser de los monarcas alimenta;
Sus estados con ella permanecen:
La fuerza en los ejércitos se aumenta
Si a los que los gobiernan obedecen;
Mas valen mil soldados obedientes
Que setecientos mil desobedientes.

El que perfectamente obedeciere
Lo que su superior le ordena o manda,
Aunque sea cualquiera que se fuere,
Merece mucho mas que quien le manda:
Y quien del justo límite saliere
O del término puesto se desmanda
No guardando lo que el mayor ordena
Es digno de cualquiera grave pena.

Por no ser obedientes se han perdido
Muchos que si lo fueran se ganaran,
Mas por haber las órdenes rompido
No suenan tanto al fin como sonaran:
No hubieran tantos daños sucedido
Si al puesto limitado repararan:
Ejemplos se veran de lo que digo
En este mismo canto que prosigo.

Así volviendo al hilo de la historia
Digo que Pelantaro partió luego
A cobrar su perdida fama y gloria
Mas rápido y veloz que el veloz fuego:
Y de como perdió tan gran victoria
Furioso de la cólera iba ciego
Camino de Cauten con presupuesto
De echar para vengarse todo el resto.

Pero el eterno padre poderoso
Como de su rebaño no se olvida,
Permitió que del bando cauteloso
Un bárbaro anticipe su partida:
Y a la ciudad camine presuroso
A dar la nueva en ella no sabida
Del órden, la manera, como y cuando,
Llegará Pelantaro con su bando.

Aviso dió de todo y que no salgan
Fuera de la ciudad, que no conviene
Sino que dentro de ella que se valgan
Contra el potente ejército que viene:
Que como muchas veces se desgalgan
Sin concierto, ni el vándalo le tiene,
Quieren sacarlos de ella y desviados
Asaltar la ciudad por todos lados.

No hicieron caudal del indio amigo
Ni de su aviso práctica o razones,
Pero tuviéronle por enemigo
Que venia con tramas de traiciones,
A ver o conocer el fuerte abrigo
Los reparos, trincheras, y bastiones,
La gente, la ciudad, artillería,
Y todo cuanto dentro de ella habia.

Pero no pasó mucho sin que viesen
A su pesar el triste desengaño,
Para que claramente conociesen
Que el bárbaro no vino con engaño:
Y quiso el redentor que recibiesen
Los mas de los incrédulos el daño,
Y que a su misma costa viesen cierto
Lo que tuvieron ántes por incierto.

De la suerte que dejo referido
Dejó el artificioso Pelantaro,
Su belicoso ejército escondido
Cerca de la ciudad con gran reparo:
Despues de haber ya claro amanecido
Y vístose la luz de Apolo claro,
Poca gente envió a trabar refriega
Con los indios amigos de la vega.

No fueron los indómitos sentidos
Por estar los domésticos durmiendo,
Pero salieron luego apercibidos
Al encuentro mortífero y horrendo:
De las tremendas voces y alaridos
En la ciudad oyeron el estruendo;
Al arma tocan luego, y de improviso
Al capitan Valiente dan aviso.

Estaba todavia enfermo y falto
De salud en la cama Andres Valiente,
Y así mandó que hiciesen todos alto
Y que en órden esté toda la gente:
Por que se recelaba del asalto
Que el acuerdo se entiende fácilmente,
Y no quiere que salga nadie fuera
Por ser cierta la nueva y verdadera.

Puso fuego a unos ranchos el contrario
Y volviéronse luego en vivas brasas,
Que ya es costumbre entre ellos de ordinario
Quemarse las haciendas y las casas:
Por parecerle que era necesario
Ayudar a las fuerzas mas escasas,
Pedro de Olmos pidió para ir licencia
Contra la turba y pérfida potencia.

Eran suyos los indios de la vega,
Y por el interese de su hacienda,
Al teniente importuna, pide y ruega
Que el socorrer su gente no defienda:
La licencia el teniente se la niega
Diciendo que su intento se suspenda,
Pues claramente ve que se ve cierto
El cauteloso engaño descubierto.

Otra vez Pedro de Olmos le suplica
Que le dé dos docenas de soldados,
Que él le da su palabra y certifica
De no pasar los términos vedados:
Visto que tantas veces lo replica
Con otros tres o cuatro interesados,
Contra su voluntad y el órden dado
Se las dió por no ser mas porfïado.

Pero con órden, límite y concierto,
Que de un término puesto no pasase,
Y en descubriendo al bárbaro encubierto
Que con gran brevedad se retirase:
No guardó el que le dió por no ver cierto
Quien ir mas adelante le estorbase,
Pero para traer razon del hecho
Pasó mas adelante no gran trecho.

Cual suele andar huyendo el delincuente
De la justicia a sombra de tejados,
Y a cualquiera rumor o voz que siente
De temor vuelve y mira a todos lados:
Así va de ese modo nuestra gente
La vista pronta y cuellos levantados,
A cualquiera ruido que se ofrece
Que es el bravo enemigo le parece.

Pero con ir como iban con cuidado
No vieron la insidiosa infantería
Que con intento y ánimo dañado
Oculta entre unos médanos venia:
Con el robusto braso en alto alzado
La bárbara canalla se movia
Para trabar dispuesta ¡oh cruel canalla!
Con nuestra brava gente la batalla.

De la ciudad la vieron claramente
Y el órden con que viene y ligereza,
Mas para dar aviso a nuestra gente
Al punto dispararon una pieza:
Pero en oyendo el son incontinente
Pedro de Olmos revuelve con presteza
Que bien entendió luego ser aviso;
Mas no pudo volverse como quiso.

Que como entró sin orden tan adentro
Y pasó de la raya señalada,
Al revolver salíéronle al encuentro
Los caballos que estaban de emboscada:
Tuvieron con los bárbaros reencuentro
No mas de solamente a la pasada,
Al pueblo nuestra gente dió la vuelta
Mezclada con la indómita y revuelta.

Venia recogiendo por delante
Su gente Pedro de Olmos de Aguilera,
Y deteniendo al bárbaro pujante
Con mano poderosa, horrenda y fiera;
Pero la fuerza humana no es bastante,
Cuando la rueda lúbrica y ligera
Quiere volver su curso miserable,
A detener su vuelta variable.

Iba delante de él pequeño trecho
Juan Lopez del Ollaure, un buen soldado,
Mostrando al enemigo fuerte pecho
Con denuedo y valor determinado:
Su caballo cayó en un paso estrecho,
De los bárbaros fué despedazado,
Mas como Pedro de Olmos le seguia
Encima de él cayó en la propia via.

A Pedro de Olmos iba dando caza
El furibundo bárbaro de Ongolmo,
Lleva el robusto y pérfido por maza
Un fornido y macizo tronco de olmo:
Pudiera al mas valiente en campo y plaza
Llenarle bien las manos con su colmo,
El español gallardo y belicoso
Segun era valiente y animoso.

Mas, como por desgracia su caballo
En el de Ollaure súbito tropieza,
Hubo lugar y tiempo de alcanzallo
Con un terrible golpe en la cabeza:
No hizo mas que en tierra derriballo
Y el árbol luego arbola con presteza;
Encima de Vetanzos le derriba
Y del vital aliento y alma priva.

A la tercera vez que alzó la viga
Tan gran desaforcido golpe asienta
Que cual si fuera miserable hormiga
Así con él deshizo a Juan de Armenta:
A los nuestros el bárbaro castiga
Espanta, daña, ofende, y atormenta;
A Martin de Herrera de la cuarta
Del mortal cuerpo el alma aparta.

Al jóven Juan Orosco de Velasco
Otra mortal el bárbaro endereza,
Y sin valerle un acerado casco
Menudos le hizo sesos y cabeza:
No se vió roca firme ni peñasco,
Oso, tigre, o leon de tal braveza
Ni toro bravo de Jarama en coso,
Como el gallardo bárbaro furioso.

Viendo de la ciudad lo que pasaba
Y el término en que estaban los hispanos
Y del modo que Ongolmo los trataba
Con los terribles golpes inhumanos:
El teniente salió con furia brava
Con otros treinta y cinco castellanos
A vengar a los nuestros de la injuria,
Y refrenar del bárbaro la furia.

Juntos en órden buena y recojidos
Los valerosos héroes de la España
Embisten con los indios atrevidos
Bañando con su sangre la campaña;
Pero como se vieron ofendidos,
Revuelven con orgullo nuevo y saña,
A su pesar los nuestros dan la vuelta
Segunda vez huyendo a rienda suelta.

El que tiene caballo mas ligero
Se tiene por mas bien aventurado
Y el que pesado, tépido y zorrero
No se quisiera ver en tal estado:
¡Oh como era envidiado el delantero!
¡Oh como viene el último espantado!
¡Oh que largo el camino se le antoja
Y se le aumenta de ello la congoja!

La desenvuelta y bárbara canalla
Tras ellos va con ímpetu maligno
Diciéndoles: — "volved a la batalla,
Cobardes, que ya habeis perdido el tino."
Mas, como entre los últimos se halla
El capitan Arana, el vizcaino,
Revuelve, de la honra compelido,
A sustentar él solo aquel partido.

Al bárbaro escuadron, que era sin cuenta,
El cantabres magnánimo acomete,
Sin hacer de la dulce vida cuenta
Cual bravo leon feroz por él se mete:
¡Oh como su valor los ahuyenta!
¡Oh cuan gallardamente que arremete!
A todos los maltrata y los deshonra
Ganando con sus altos hechos honra.

Con ánimo invencible los ofende
Y con mortales golpes los quebranta,
Mata, desgarra, rompe, corta, hiende,
Atemoriza, muele, daña, espanta:
Cada vez que su brazo heroico tiende
A uno, a dos, a tres, en tierra planta
Pero al que en lleno un golpe alcanza a darle
No es menester con otro asegundarle.

Mas viendo su vigor exelso, y como
Un solo braso humano los baraja,
Y la cerviz eniesta y duro lomo
La supedita, rinde, humilla, y baja;
Con furibunda cólera Rolomo
De un seco roble un ramo abre y desgaja,
Con él se vuelve rápido y furioso
A la batalla el bárbaro orgulloso.

Con el maciso y duro tronco en alto
El ínfido gallardo aguarda venga
El español a darle algun asalto
O a que con otro alguno se entretenga:
Dió al pasar cerca de él Rolomo un salto
Y a su caballo rápido derrenga;
Que como al dueño no pudo alcanzallo
El golpe dió en las ancas del caballo.

El temerario golpe fué tan recio
Que le sumió al caballo toda una anca,
Y con ser de valor subido y precio
De aquel solo le tulle, muele y manca:
Teniendo al español en menosprecio
El ínfido dejó la dura tranca,
Y del brazo derecho le echó mano
Y del primer tiron le bajó al llano.

En viéndole los bárbaros caido
Sin caballo, sin lanza y en el suelo,
Acudió todo el bando fementido
Cual los pájaros sueltos al señuelo:
Y sin querer concierto ni partido
Le parten los idolatras sin duelo
Cada cual cortándole una pieza
O pierna, o brazo, mano, o la cabeza.

La vuelta dió a Puren la gente insana
Victoriosa y pagada de lo hecho
Arrogante, soberbia, alegre, vana,
Y pagado su rey y satisfecho:
Mustia y triste quedó la gente hispana
El corazon saltándole en el pecho,
Que del presente daño horrendo y duro
Ya se le figuraba lo futuro.

Mas para sacudir el torpe miedo
Que apoderado estaba del cobarde,
Hernando Ortiz salió con gran denuedo
Y setenta españoles una tarde,
Que no era tiempo ya de estarse quedo;
Y habiendo de los suyos hecho alarde,
En busca se partió del enemigo,
Con el pequeño número que digo.

Por altos cerros, riscos, por collados
Por lomas, montes ásperos enhiestos,
Por breñas, y caminos desusados,
Por mil inconvenientes contrapuestos,
Por récios matorrales intrincados
Los nuestros pasan ágiles y prestos,
Y con ser tan incógnita la via
Llegan a Piulaguen ántes del dia.

Sin ser sentidos llegan de repente
Y la gente que hallaron descuidada
La pasó con coraje y furia ardiente
A toda por el filo de la espada:
Anganamon estaba de allí ausente,
Que desde la infelice y desdichada
Derrota de los mílites de España
A su casa dejó por la montaña.

Que como capitan y gran soldado
Se recató, guardó y tuvo entendido,
Que él habia de ser solo buscado
Y de los españoles perseguido:
Así con vijilancia y gran cuidado
De dia estaba siempre apercibido,
Y en trasmontando Delio el horizonte
Con toda su familia se iba al monte.

Aquesta sola noche dejó en casa
La mas bella de todas sus mujeres,
Con quien pasaba el bárbaro sin tasa
Sus amorosos gustos y placeres:
Mas como la fortuna vuela y pasa
Usando por do quiera sus poderes,
Volvió como lo tiene de costumbre
Y derribó a esta dama de su cumbre.

No sé yo quien fué el rústico villano
Que con airada mano criminosa
Sin lástima y sin duelo el inhumano
Degolló aquesta bárbara hermosa;
Mas luego el breve número cristiano
A Cauten dió la vuelta presurosa:
La venganza cruel dire adelante
Que por su dama hizo el fino amante.

Quedaron los cautenes satisfechos
Y con aquesta suerte sosegados,
Y quietos ya sus animosos pechos,
Que inquietos los tenian y alterados;
Que como son tan fáciles y estrechos
De corazones y ánimos dañados
Cualesquiera victorias les obligan
A que la parte victoriosa sigan.

Estaban a la mira y aguardando
Todos los naturales de esta tierra,
Algun suceso malo a nuestro bando
Para irse en habiéndolo a la sierra:
Y el nuevo Apó, que viene ya marchando,
Que de Mapocho gente trae a la guerra
Por que conforme fuere la que viene
Veran lo que a ellos todos les conviene.

Pero fueron las cosas de manera
Que nadie de ellas hizo ningun caso,
Que si como era justo se hiciera
Detuvieran con tiempo al daño el paso:
Mas Dios sabe quien gusto recibiera
De Loyola la pérdida y fracaso
Por sus interesables ambiciones
Y el odio de sus íntimas pasiones.

No se pudo encubrir el mal intento
Que claramente vimos las albricias,
Que a quien la nueva dió del perdimiento
Le dieron con alhagos y caricias:
Por cuya causa y otras que no cuento
De vicios infernales y delicias
Es la total ruina de esta tierra
Y la ocasion de haber en ella guerra.

Y con no haber persona que no entienda
De adonde nuestro daño nos redunda,
No veo que jamas nadie se enmienda
Antes quiere que el vicio mas se cunda:
Y quiere mas hollar la inmunda senda
Adonde mas el ánima se inunda,
Dejando la derecha inperdurable
Por la breve caduca y miserable.

Así fueron las cosas sucediendo
Tan mal como se hizo de ellas cuenta
Y nuestra perdicion tambien creciendo
Al paso que crecia la tormenta:
Fueron algunas plazas proveyendo
En mancebos inhábiles sin cuenta:
Alguno, sí, la dió en lo que guardaba
Como de su persona se esperaba.

Sesenta y cinco dias se detubo
En cinco leguas ménos de camino,
Porque veais, señor, cuan poco andubo
El socorro y la priesa con que vino:
Ni de él provecho alguno despues hubo
Por no ser suficiente cual convino,
Que solo fué de veinte aduladores
De públicos oficios pretensores.

Pudieron bien traer gente bastante
Para ofender al pérfido enemigo,
Y a detenerle el ímpetu pujante
Haciendo en él un hórrido castigo:
Con que estuviera firme y mas constante
El incrédulo bando del amigo,
Que como vió ser poca nuestra fuerza
La suya mas y su ánimo se esfuerza.

Pasó la nueva entre ellos luego al punto
De como ya eran pocos los hispanos,
Que bien claro se ha visto en el trasunto,
Pues vienen a la guerra los ancianos:
Así determinó este reino junto
De venir con nosotros a las manos
Y todo con Puren se reconcilia
Para librar su patria y su familia.

Con su breve y anciana compañía
Llegó el gobernador Vizcarra a Penco,
A do a reconocer y oler venia
El bárbaro vecino cual podenco:
Y de cuanto pasaba o entendia
Aviso daba el pérfido mostrenco
A todos los que estaban conjurados
Y en contra de nosotros declarados.

Jamas entre ellos hubo quien nos diese
Aviso cierto de lo que intentaban,
Ni por pago ni amor ni otro interese
Perpetuamente cosa declaraban:
Hasta que el mal suceso sucediese
Con grande sufrimiento lo ocultaban,
Sin querer descubrir jamas su intento
Ni por muertes, martirios, ni tormento.

El general Jofré con justo ruego
Por embajadas públicas demanda,
A Pedro de Vizcarra que entre luego
En Santa Cruz con una gruesa banda;
Porque se va encendiendo mas el fuego
Y Mareguano en todo se desmanda,
Y a la ciudad no viene ni parece
Ni las órdenes suyas obedece.

Y la gente que tiene en su distrito
Le pierde sin respeto la vergüenza,
Y a cumplir su deseo y apetito
La pérfida canalla ya comienza;
Que como su poder es infinito
Con grande libertad se desvergüenza,
Haciendo al descubierto mil insultos
Borracheras, concilios y consultos.

Mas con tener por cierto aqueste aviso
El licenciado Pedro de Vizcarra,
Tirar a Millapoa nunca quiso
Por ser el peso grande de la barra:
Dejando pues así lo mas preciso
A Penco echó las áncoras y amarra:
Agradable, seguro y ancho puerto
De tormenta y borrascas encubierto.

Estubo de propósito y de asiento
En aquesta ciudad, y despachando
Algunos negocillos de momento,
Y gente nueva del Peru aguardando:
Repartió en general repartimiento
Los indios que Loyola fué en durando
Los mas y los mejores se llevaba
Quien mejor y mas veces adulaba.

Capitanes nombró y corregidores
De todas las ciudades y partidos,
Y fueron los que son mas habladores
En los mejores cargos admitidos;
Que como es tierra, en fin, de aduladores
En todo tiempo han sido preferidos:
Aquesos solos son los que aquí valen
Y de cuentos sofísticos se valen.

Era este reino al fin de belutría
Pues él de ménos partes y servicios,
Viendo como se daban pretendia,
Sin calidad ni méritos, oficios:
Y a quien primeramente los pedia
O se entendió quererlos por indicios,
Sin dilacion alguna se los daban
Y con ellos a muchos convidaban.

El general tambien, por otra parte,
Con el poder que tubo y provisiones,
Las plazas de importancia da y reparte
En los faltos de partes y razones:
Mirad como será servido Marte
Si le sirven inútiles varones,
O como puede haber buenos efetos
Adonde mandan mozos indiscretos.

Pudiera acerca de esto decir tanto
Aunque en estilo bajo y escabroso,
Que al mundo admiracion fuera y espanto;
Pero no tengo tiempo ni reposo:
Volver la pluma a Ongol, quiero y el canto
Que el infido soberbio y belicoso
No me deja poner los pies en tierra
Ni las manos levanta de la guerra.

No descansa sosiega ni reposa
Nabalvurí el indómito y gallardo,
Que con su escuadra bélica y famosa
Mas bravo anda y feroz que un suelto pardo:
A la española gente valerosa
La campaña le corre a paso tardo,
El servicio le lleva y el ganado,
Las estancias destruye y el sembrado.

Inquieta a los amigos y levanta
Degüella, disminuye y alborota,
Consume, apoca, hiere, corta, espanta,
Acribilla, cercena, mata, escota:
Los ánimos hispánicos quebranta,
Ya siguen los amigos su derrota,
Todo lo desbarata y lo destruye
Y al eco de su voz cualquiera huye.

Aviso tuvo y nueva verdadera
De un indio que tomó en una emboscada,
Que a pretender a Penco ida era
De la gente de Ongol la mas granada,
Y entre tanto que vuelve, que pudiera
Hacer alguna cosa señalada
Sin haber quien le estorbe ni le impida
La entrada en cualquier parte ni salida.

Con pagas, por amor, por fuerza, y ruego,
Al vecino, al amigo y al pariente
Incita, obliga, mueve y junta luego
De a caballo y de a pie infinita gente:
Y como el infernal ardiente fuego
Parte el bélico bárbaro valiente
La vuelta de Mavel, donde se encierra
En las mismas entrañas de la tierra.

Estubo dia y medio allí aguardando
Con toda aquella bárbara caterba,
A que de Ongol viniese nuestro bando
Al valle de Mavel por leña o yerba:
Y su guadaña rábida afilando
La vengativa parca, cruel acerba,
Para cortar a muchos el estambre
De la vida, y hartar su mortal hambre.

Estando pues del modo que he contado
La escuadra de los pérfidos guerreros,
Con órden, con silencio, con cuidado
Oculta entre unos ásperos oteros:
El capitan Gutierrez, gran soldado,
Salió con solos once compañeros
De la ciudad en guardia del servicio
Que de herbajeros tienen el oficio.

Entró en el verde, fresco y ancho valle,
Con el cuidado al fin que convenia,
Sin entender que hay quien pueda enojalle
Ni que tan cerca al bárbaro tenia:
Mas cuando le vió el pérfido detalle
Que a la ciudad volverse no podia,
Al son salió de roncos instrumentos
Haciendo estremecer los elementos.

En viendo la gran cáfila que sale
Y al bárbaro escuadron cerrado y junto,
Por no perder el resto sino el vale
No quiere por que tiene poco punto:
Antes que el enemigo al morro cale
Con todo su poder y cruel conjunto
Con la velocidad que va una vira,
Para una casa fuerte se retira.

Que como a la ciudad volver no pudo
Protestar el contrario puesto en medio
Por librarse del trance horrendo y crudo
Tomó por mas seguro aqueste medio:
A los suyos sirviendo va de escudo,
Pero no pudo a todos dar remedio:
A cuatro yanaconas degollaron
Que largo trecho de él se desviaron.

Estaba la bodega cerca y fuerte
Del capitan Gamboa y con su cerca,
Que para se librar todos de muerte
De grande efecto fué él estar tan cerca:
Mas viendo ya perdida aquesta suerte
Volvióse desde allí la gente terca
A recojer al valle los caballos
Que fuerza fué a los híspalos dejallos.

A la ciudad la fama fué volando
Y de ello aviso dió a la gente de ella,
De como el inclemente y crudo bando
A nuestra gente mísera degüella:
Apenas dió el aviso triste cuando
Salieron treinta y tres a socorrella
Con ímpetu gallardo y deseosos
De alcanzar a los bárbaros famosos.

Estaba el capitan Vallejo ausente,
Que a Penco tambien fué a procurar parte,
En su lugar quedó por su teniente
Quien lo pudiera ser del mismo Marte,
El capitan Ortiz, diestro y prudente
Persona de valor, industria y arte,
Varon acreditado de esperiencia
En obras, en consejo, en diligencia.

Mas como nuestra gente llegó y viese
De bárbaros el valle todo lleno,
Quien duda que el mas bravo no sintiese
De frígido temor colmado el seno:
Y que el miedo cobarde le pusiese
Al ímpetu primero duro freno,
Que aquel de quien aqueste se apodera
Parar de golpe le hace en la carrera.

Así los españoles se pararon
En viendo el gran poder del enemigo,
La cólera, la furia mitigaron
Despues que el miedo en ellos halló abrigo:
Y mas cuando a la escolta no hallaron
Ni español vieron de ella ni indio amigo;
Entónces el temor mucho mas crece
Y cada árbol un indio les parece.

En viendo que vió el pérfido hacer alto
A la española gente detenida,
Despachó un escuadron por lo mas alto
Para que le tomase la hüida
Mas como el capitan se vió tan falto
De fuerza y la ciudad desguarnecida,
Antes que el paso estrecho le tomasen
A los suyos mandó se retirasen.

No hubieron bien las ancas todos vuelto
Para de la ciudad tomar la vuelta,
Cuando gente del bando desenvuelto
Ya con la nuestra andaba desenvuelta:
Mezclado todo estaba ya y revuelto
Y la sangrienta lid, cruel revuelta,
Cuando Nabalvurí con todo el resto,
A socorrer su gente vino presto.

El sabio capitan viendo la fuerza
Que viene de la bárbara enemiga,
Y que con ella el ánimo refuerza
Con quien la suya bélica litiga,
Volverse a su camino le fué fuerza;
Así a su gente manda que le siga,
Que no es varon discreto ni maduro
Quien pone en contingencia lo seguro.

Apriesa los talones van batiendo,
Aquel que corre mas piensa que tarda,
Cualquiera por librarse va corriendo
Que al deudo ni al amigo nadie aguarda:
El bárbaro feroz los va siguiendo
Entre una polvadera espesa y parda:
Con palabras de afrenta los ofende
Mas todos sordos son que nadie entiende.

Nabalvurí, Molchen, y Longotoro,
Los siguen con valor denuedo y brio,
Haciéndoles sudar por cada poro
De frígido vapor un grueso rio:
A Juan de Leon alcanza Magüelvoro,
El ínfido Molchen a Riofrio,
Que por no traer caballos mas ligeros
Vinieron a quedarse los postreros.

Cojieron vivo a Alonso de Toledo
Por estar su caballo fatigado,
Que le faltó el aliento y el denuedo
Y no pudo pasar de allí encalmado:
Ni yo pasar de aquí tampoco puedo
Que demas de que estoy tambien cansado,
De ver la gran barbárica braveza
Un vahido me ha dado de cabeza.

Canto VIII.

Siguen los enemigos el alcance hasta las puertas de la ciudad, de donde se volvieron: llévanse los bueyes y caballos de la vega: vienen los pretensores el mismo dia, y los enemigos a la bodega de Gamboa: degüellan en ella a tres españoles: revélanse los naturales de Michilemo: asalta Nabalvurí la ciudad de Ongol: muere en el asalto mucha de su gente: vuelve segunda vez con nuevo ejército: quema gran parte del pueblo. Despuebla el general Francisco Jofré la ciudad de Santa Cruz de Oñez: cerca Talcamavida el fuerte de Jesus: cuéntase el suceso de él.

De una pequeña llaga o rascadura
Muchas veces se hace una gran llaga,
Que como a su principio no se cura
Es fuerza que mayor despues se haga:
Así cuando el remedio se procura
Ninguno hay que al presente satisfaga,
Y por que cuando llega a encancerarse
Con hierro es menester al fin curarse.

Que por no hacer con tiempo de ella caso
Se estiende, cunde, ensancha de tal modo,
Que si en un dedo estaba el daño escaso
Se estiende por las manos hasta el codo:
Y cuando quieren detenerle el paso
Por que no se corrompa el cuerpo todo,
Se toma por el último remedio
Cortar el miembro inútil por el medio.

Así por no cortar a Chile un dedo
Que dañado y corrupto le tenia,
El cancer subió arriba del molledo
Y despues por el cuerpo le tendia:
Mirad lo que ha causado un torpe miedo
O el caso no hacer que convenia,
Que por guardar un dedo afistolado
El cuerpo se haya todo encancerado.

Y tanto el mal pestífero ha cundido
Que apenas ha dejado miembro sano,
Por descuido se ha todo corrompido
Cabeza, cuerpo, piernas, braso, y mano:
Pero para cumplir lo prometido
Volver quiero a cantar mi canto llano,
Que aunque he subido ya a tan alto trono
En canto llano canto, y bajo tono.

Huyendo van los nuestros todavía
Y el orgulloso bárbaro tras de ellos,
Que de ver tan infame cobardía
El ánimo y la furia creció en ellos:
Y no porque a los últimos heria
Fué parte para un punto detenellos,
Ni el ver caido a Juan de Balmaseda
Ni que otro compañero entre ellos queda.

Juntos a la ciudad todos llegaron,
Mas en llegando ya a la entrada de ella,
El ánimo perdido recobraron
Los nuestros con temor de no perdella:
A la canalla bárbara enfrenaron
Y a su pesar hicieron detenella,
Que a no mostrarles pechos de diamante
Lleváransela toda por delante.

En viendo a los católicos que vuelven
Con el ánimo nuevo que han cobrado,
Los pérfidos apostatas revuelven
Y tiéndense por todo el verde prado:
En un parecer todos se resuelven
Que es llevarse los bueyes y el ganado,
Los caballos que estaban en la vega
Y en no dejar estancia ni bodega.

Lleváronselo todo de camino
Sin dejar en el campo cosa alguna,
Robaron la bodega, estancia y vino
Del capitan Juan Albarez de Luna:
Victorias han tenido de continuo
Gozando de su próspera fortuna,
Que siempre la han tenido de su parte
Y al iracundo y encendido Marte.

A las seis justamente de la tarde,
Al trasmontar la luz del claro dia,
Cuando el fuego de Febo ménos arde
Ni el bárbaro escuadron no parecia;
Con temor de que el ínfido no aguarde
A la española y triste compañía,
La escolta llegó al pueblo libremente
Sin encontrar al bárbaro potente.

Pusieron fin al tierno y triste llanto
Y alivio a la fogosa y dura pena,
Al horrendo temor al grande espanto
De que la ciudad toda estaba llena:
Pero despues de haberse puesto el manto
La noche escura lóbrega y serena,
Quedando de un color solo las flores,
Vinieron los ausentes pretensores.

Don Juan Rodulfo vino con la plaza
De sargento mayor del reino todo,
Y luego el otro dia ordena y traza
De cercar la ciudad a piedra y lodo:
Las casas del cabildo, iglesia y plaza
Fortifica y repara de tal modo,
Que pudieran estar allí seguros
Mas que dentro de los troyanos muros.

La victoriosa gente dió la vuelta
A ganar mas renombre fama y loa,
Y con intento y voluntad resuelta
De quemar la bodega de Gamboa:
Ordena que una escuadra vaya suelta
Al pasage del rio, y la canoa
Que la quemen al punto, y sin estremo
Degüellen sino se alza a Michilemo.

En cuanto intenta y quiere le sucede
Tan cabal tan medido y tan al justo,
Que la fortuna todo le concede
Cortado al mismo talle de su gusto;
Y tanto cuanto quiere tanto puede
El orgulloso bárbaro robusto,
Pues no intentó jamas alguna cosa
Que fácil no le fuese y provechosa,

Como veremos claro en la presente
Y lo hemos visto en todas las pasadas,
Y no quedará en ellas solamente
Que aun no son las mas horridas llegadas:
Pero como llegase aquesta gente
A ejecutar las ordenanzas dadas,
Hallan en la bodega descuidados
A un vecino de Ongol y dos soldados.

Pusiéronse los tres en resistencia
Defendiendo con ánimo la vida,
Por saber que no tiene la clemencia
Con esta gente bárbara cabida;
Pero como era grande su potencia
Y la ventaja fuera desmedida,
Aunque mostraron pecho y brazo fuerte
No pudieron librarse de la muerte.

Quemaron la bodega en un momento
Y el fuego se emprendió de tal manera,
Que desde el bajo y último cimiento
Al punto se encendió hasta la cumbrera;
Y como le ayudaba el recio viento,
Y la furiosa rábida Mejera
De su parte tambien sopla y atiza,
En breve se volbió toda en ceniza.

Alzóse la soberbia y varia gente
Del brabo Michilemo y Biobio,
Quitaron el pasage, barca y puente
Al raudo, caudaloso y ancho rio:
Nabalvurí de bravo no consiente
Que una hora esté su ejercito valdío,
Que como gente nueva se le ofrece
Mas la soberbia y ánimo le crece.

Corriendo el campo tala cuanto halla,
Abrasa, quema, corta sin sosiego,
No deja cosa en él de vitualla
Que toda se la entrega al vivo fuego:
Pretende a la ciudad necesitalla
Y estando que lo esté, cercalla luego
Y apretar a los nuestros de manera
Que nadie entre ni salga de ella fuera.

Mas cuando mas soberbio el indio estaba
Mas bravo, mas inchado, y mas pomposo,
Y mas en su fortuna confiaba
Y en su potente ejército copioso:
Cuando ménos al híspero estimaba
Y de él estaba ménos temeroso,
Un caso les sucede áspero y fuerte
En que se vió en los brazos de la muerte.

Que como estaba ya desvanecido
Y puesto en lo mas alto de la cumbre
Por dos victorias solas que ha tenido,
Como es de vencedores la costumbre,
Con ánimo soberbio y atrevido
Al señalar la nueva y clara lumbre
Del hijo de Latona en lo mas alto,
A la ciudad de súbito dió asalto.

Por entender que estaban descuidados
Los españoles de ella y divididos,
O en sus alojamientos apartados
Y no, como lo estaban, recojidos,
Se fué con solamente los soldados
Mas bravos, mas valientes y atrevidos,
Que en número llegaron a trescientos,
De nobles y de honrosos pensamientos.

Pero como ya estaba de otra suerte
Cercada de muralla y en defensa,
Cabildo, iglesia, plaza, digo, y fuerte
El bárbaro no pudo hacerla ofensa;
Mas ántes como suele estar la muerte
A donde el hombre nunca jamas piensa,
Allí con ella muchos encontraron
Cuando ménos en ella imaginaron.

Estaba lo demas del pueblo vaco
Por no poder estar allí seguros,
Así los enemigos dieron saco
A cuanto estaba fuera de los muros:
Mas como la codicia rompe el saco
Y romperan con ella montes duros,
Siguiéndola los indios se derraman
Y en los desvanes altos se encaraman.

Dejaron junto al muro poca gente
Con quien los españoles se entretengan,
Y para que con ánimo valiente
Si salieren a fuera los detengan
Mostrando con valor altiva frente
De modo que no pasen sin que vengan
Con ellos a batalla y dura prueba
Y a los que estan robando con la nueva.

Muy luego los hispanos conocieron
La poca fuerza de ellos y el engaño,
Así con furia bélica salieron
Jugando apriesa todos de calcaño:
A defender el paso se pusieron
Con un furor diabólico y estraño,
Aquellos que quedaron de resguardo
Mostrando pecho y ánimo gallardo.

Delante de los suyos largo trecho
El bravo Pailaguala se adelanta
Desnudo, mas no de ánimo, su pecho,
Que a mas de dos celtíberos espanta:
El cuento de la pica y pié derecho
Con ligereza grande en tierra planta
Bajando el hasta larga con denuedo
Poniendo a los de mas ánimo gran miedo.

En medio de la calle se atraviesa
El iracundo bárbaro importuno,
Jugando de la pica tan apriesa
Que tiempo ni lugar no dió a ninguno:
Pero blandiendo una hasta dura y gruesa
Con la pujante fuerza que Neptuno
Cuando le mueve el bravo cierzo guerra,
El capitan Vallejo con él cierra.

Del encuentro primero le derriba
Y trabuca de espaldas en el suelo,
De vida, del aliento, de alma priva,
De gloria, de esperanza y de consuelo:
A aquel que la perdió cayó de arriba
Abajo a visitar en raudo vuelo
A donde verá claro el desengaño
Y de su error idólatra el engaño.

En viéndole los suyos sin aliento
La faz difunta, la color perdida,
Con mas miedo y temor que sufrimiento
Anticipan sin tiempo la huida:
Creció el vigor orgullo y ardimiento
En la gente de España esclarecida,
Y hacen en los contrarios cruel estrago
De su temeridad en justo pago.

Los unos y los otros van huyendo
A la vuelta del barrancoso rio,
Y los hispanos bélicos siguiendo
Con denuedo, valor, ánimo y brio:
Ya van los enemigos conociendo
Su atrevimiento y loco desvarío,
Y maldiciendo el hado triste y fuerte
Que en tal trance les puso y de tal suerte.

Va el sargento mayor Don Juan delante
Haciendo riza cruel con cruda mano,
Tan bravo, tan valiente, tan pujante
Que no hay quien se le oponga en todo el llano:
Síguele Juan Pulgar y su ayudante
Vallejo, Alvaro Nuñez, Maturano,
Juan de Agurto, don Pedro la Barrera,
Gonzalo Rodriguez, Córdova, Olivera.

Una legua siguieron el alcance
Los bravos españoles raudamente:
Perdió Nabalvurí en aqueste trance
El tercio de su mas lucida gente:
El estubo tambien a punto y trance
De perderse con ella de imprudente:
Cosióle adarga, cota, cuerpo y braso,
De un bote duro el jóven Juan Tuaso.

Los demas fueron rotos y heridos
Rasgadas las entrañas y los pechos,
Despedazados, tristes, abatidos
Y de vergüenza rábida desechos:
Que como pocas veces son vencidos
Ni a volver las espaldas estan hechos,
Sienten en mayor grado la huida
Que perder en batalla el alma y vida.

¿Que griegos, que franceses, que romanos
O que gente del mundo belicosa,
Ni que godos, flamencos, o africanos,
Osaran emprender tan ardua cosa,
Que a ciento y veinte y cinco castellanos,
Siendo gente tan brava y tan famosa,
Estando tras de muros bien armados
Acometan trescientos desarmados?

Pocos dias despues de este volvieron
Con mas temeridad que valentía,
Segunda vez al pueblo acometieron
Estando ausente el grande autor del dia:
Pero como ganarle no pudieron
Por el mucho valor que dentro habia,
A todo cuanto estaba en lo de afuera
Abrasan con furor y llama fiera.

Quiero antes que del todo se consuma,
Pues yo en decirlo solo me consumo,
Volver a Santa Cruz mi débil pluma
Que no hay allá en efecto tanto humo:
Y no pretenda nadie ni presuma
Lo que yo no pretendo ni presumo,
Que suceso ninguno verdadero
Que se quede olvidado en el tintero.

Ni entienda que es pasion la que me obliga,
Ni que por aficion ménos me obligo,
Para que la verdad llana no diga
Como en todo lo dicho atras la digo:
Que por haber persona que la siga
Y yo la digo, trato en esto y sigo
Me siguen y persiguen cautelosos,
Trapaceros, falsarios y envidiosos.

Entiendo que es, señor, notable falta
Decirla en parte donde nunca se usa,
Que como en esta de ella hay tan gran falta
Decirla cualesquiera se reusa:
Pues ved si adonde no hay virtud tan alta
Si la disçordia o guerra estará infusa,
Que a donde no hay verdad no habrá justicia
Ni paz, ni amor, ni fé, ley, ni amicicia.

Mas diga quien dijere que yo trato
Verdad de que mi historia va amplia y llena,
Y aquel que le pesare envíese el plato
Del modo que el proverbio antiguo suena:
Pues es de ella el trasunto ella y retrato,
No hay para que reciba nadie pena,
Y no es razon, ni justo la reciba
De que la verdad justamente escriba.

Pues como vió Jofré de tal manera
Que van los varios casos sucediendo,
Profundo mira bien y considera
Lo presente y pasado revolviendo:
Despues de haberlo visto, delibera
Su pretendido fin al fin siguiendo,
Que el pueblo de su puesto se moviese
Á parte do mas cómodo estuviese.

Aprueba con razones y sustenta
Que adonde está que estaba mal seguro,
Por que para los trances que hay de afrenta
No tiene casa fuerte ni alto muro:
Y que es la gente poca, aunque es de cuenta,
Y el peligro en que estan horrendo y duro,
De bastimento falto y municiones
Y por hacer algunas prevenciones.

Dice, pues, con aquesto que si acaso
Con el barco el amigo se levanta,
Que quedaran tomándoles el paso
Con la soga y cuchillo a la garganta:
O que si por desdicha, suerte o caso
El pérfido su campo a vista saca,
Que les quitará el agua y la salida
Y con eso despues tambien la vida.

Así que le parece temerario,
O vano parecer y loco intento
Aguardar allí el golpe del contrario
Y el miserable y triste fin violento;
Pero que es conveniente y necesario
Antes que todo venga en rompimiento,
Ni el sospechoso amigo se declare
Que con tiempo el futuro se repare.

Ejemplo manifiesto nos ha dado
Para que remediemos lo presente,
Michilemo en haberse rebelado,
Cosa que nunca hizo eternamente:
Pues ¿como estar en esta confiado
Siendo tan novelera y varia gente,
O como tendré en ella confianza
Siendo cual es amiga de mudanza?

Pues antes que este tiempo vuele y pase
Volemos y pasémonos con tiempo,
Que el buen tiempo es razon se mida y tase
Para que no nos falte despues tiempo:
Por que si el tiempo a tiempo nos faltase
Y nos queremos ir despues sin tiempo,
Nos dará un temporal de tiempo incierto
Que no deje tomar con tiempo el puerto.

Del general el áspero mandato
La gente popular fué obedeciendo,
Prepara y adereza el aparato
Para le despoblar sin causa habiendo:
Ya revuelto anda todo y de rebato,
Todo es murmullo, trápala y estruendo,
Quien entra en casa, sale, vuelve, y torna,
Quien tienta, lia, envuelve, quien trastorna.

Quien grita, quien suspira, quien se queja,
Quien se aflige y angustia, quien se amarga,
Quien mira, quien coloca, y apareja,
Quien lamenta, quien llora, quien ya carga,
Quien el tercio tantea y empareja,
Quien busca cincha, lazo, o sobrecarga,
Quien con el lio sale, quien con caja,
Quien alza, quien no puede, quien se ataja.

Quien ata, quien aprieta, quien afloja,
Quien por llevarlo todo nada abarca,
Quien los trastos inúlites arroja,
Quien los hombros encoje y ceja enarca,
Quien suda, quien no puede y se congoja,
Y quien quisiera verse ya en la barca,
Quien parte, quien camina, quien se para,
Quien vuelve suspirando atras la cara.

Quien se muerde los labios, quien la barba
Se tira con la una y otra mano,
Y quien con la certeza el suelo escarba
Haciendo cuentas fríbolas en vano:
Y quien cual las hormigas a la parva
Van y vienen cargadas con el grano,
Así del pueblo salen y otros entran
Y cargados los míseros se encuentran.

Ninguno anda despacio ni valdío
Cualquiera va cargado con su carga,
Al márgen del famoso Biobio
Ya sin aliento y fuerza la descarga:
Quien se mete con ella por el rio,
Quien antes de llegar a él la alarga,
Quien con ella y consigo da en el charco
Por quererse arrojar con tiempo al barco.

Apriesa van pasando a la otra parte
Y quiere cada cual pasar primero,
Sin ser para estorbarlo alguna parte
El afligido y mísero varquero:
Era el espanto y miedo de tal arte
Que no quiere ninguno ser postrero,
Seguro estando todo quieto y llano,
Fuera del temeroso pueblo hispano.

La priesa y el cuidado fué de modo
Y la solicitud de quien lo manda,
Que en ménos de dos dias pasó todo
Con no poco trabajo a la otra banda:
El rio al pie del cerro hace un recodo
Cubierto con menuda arena blanda,
Allí estaba hecha una estacada
Mal hecha, mal segura, y mal trazada.

Tenia ya con tiempo apercibido,
Como de despoblar era su intento,
El cauto general y prevenido
Que se fortificase aquel asiento:
El sitio era arenoso y removido
Del áspero intratable y recio viento,
Y aun cuando el blando céfiro soplaba
El movedizo suelo levantaba.

¡Oh cuanto la pasion puede y obliga
A aquel que está de ella tocado,
A que la sin razon sin causa siga
Mostrando el pecho pésimo dañado!
Y quiere mas que el vulgo no lo diga
Aunque el mismo conozca que va errado,
Que tanto esta pestífera le ciega
Que a la misma verdad confunde y niega.

Yo sé que si Loyola no poblara
Contra la voluntad de alguna gente,
Que nunca esta ciudad se despoblara
Como se despobló tan facilmente:
Y que con mas calor se reparara
Pues tiempo y lugar hubo suficiente,
Para poderlo hacer y abastecerla
Y de lo necesario proveerla.

Demas de que en sus términos tenia
Maiz, cebada y trigo en abundancia,
Ganado de cualquiera especie habia,
Con otras muchas cosas de sustancia:
Pero como a ninguno le dolia
Prevencion no se hizo de importancia,
Que cuando está doliente la cabeza
Tambien el cuerpo lánguido empereza.

No falta quien en público sustente
Que esta ciudad convino despoblarse,
Sin dar razon para ello suficiente
Ni aun rastro de ella halle a que arrimarse;
Mas yo sé que otra cosa dentro siente
Y que ha venido ya a desengañarse,
Pues el tiempo nos ha desengañado
Y el daño que de hacerlo ha redundado.

No tiene ya remedio ni yo alabo,
Ni apruebo, ni condeno aqueste hecho,
No dé en la herradura y no en el clavo,
Alegue cada cual en su derecho:
Pasar quiero con tiempo al otro cabo
A ver el sitio blando y fuerte estrecho,
Que por no porfiar con el barquero
Hube de ser el último y postrero.

Apénas hubo todo allá pasado,
Cuando mandó Jofré y ordenó al punto
Se vayan los casados a poblado
Con hijos y mujeres todo junto:
Despues de haber a todos despachado
Buscaron otro sitio allí conjunto,
A donde con presteza se mudaron
Y otra estacada en breve levantaron.

En unos pantanales con madera
Levantaron apriesa un nuevo fuerte,
Mas no para que allí permaneciera,
Que bien se vió en su traza, modo y suerte
Cuando un enfermo muda cabecera
Es que anda ya arqueando con la muerte,
Y como está a la eterna de partida
No le da cosa gusto en esta vida.

Así andaban los nuestros arqueando
Para partir de allí con todo el resto,
Por lo cual no hallaban lugar blando
Ni gusto ni contento en algun puesto:
Estaban por minutos aguardando
Que dársele pudiera solo aquesto,
Respuesta o mandamiento de Vizcarra,
Para levar las áncoras y amarra.

Mas como el campo limpio quedó y raso
Y puerta franca abierta al enemigo,
Llano, libre, seguro, y ancho el paso,
Por despoblar el pueblo que atras digo,
Haciendo de los nuestros poco caso
Talcamavida, un cauteloso amigo,
Con silencio y secreto en tiempo breve
Juntó su gente el pérfido y aleve.

A vista de su tierra luego en frente
Pasado Biobio de esta parte,
Estaba de presidio poca gente
En un pequeño y flaco baluarte:
El bárbaro despacha ocultamente
De su escuadron belígero una parte
Para que con presteza, industria y maña
Dejen a pié a los mílites de España.

Tenia, Talcamavida, por cierto
Que como los caballos les quitasen,
Que era imposible haciendo buen concierto
Que españoles algunos se librasen:
Por que en sacando el campo al descubierto
Y el fuerte al mismo punto les cercasen,
Los cojeran a pié entre las paredes
Cual suelen a los pájaros con redes.

Estaban los hispanos confiados
En estos alevosos y perjuros,
Y los caballos sueltos apartados
Paciendo largo trecho de los muros:
Estando como digo descuidados
En el fuerte, los bándalos, seguros
Vieron que los caballos les llevaban
Y que en ellos apriesa caminaban.

Luego vieron venir tres escuadrones
Pasando a vado el ancho Biobio,
Y al fuego de sus bravos corazones
Herbir las aguas frígidas del rio:
No desmayan ni temen los varones
De ver tan temerario poderío,
Antes cuando mas número parece
Mas el orgullo bélico les crece.

Repáranse con tiempo y aperciben
Lo mas menesteroso y necesario,
Y en sus ardientes animos conciben
Sumo gusto y contento estraordinario:
Pesar de cosa alguna no reciben
Sino es de que se tarda ya el contrario,
Que siempre le parece a quien aguarda
Que a quien está esperando que se tarda.

Estaba cada cual puesto en su puesto
Por el caudillo de antes señalado,
Para tirar mas cierto y de manpuesto
El mosqueto tenia ya asestado,
Cuando llegó el indómito dispuesto
De asaltar el castillo por un lado
Que el mas bajo de todos parecia,
Á causa de un padrasto que tenia.

El capitan del fuerte estaba ausente,
Mas no fué necesaria su persona,
Que era Hernando de Andrade, su teniente,
Particular amigo de Belona:
El cual con pecho y ánimo valiente
Y digno de inmortal fama y corona
Á los suyos esfuerza de tal arte
Que infunde en el mas flaco al fiero Marte.

Anímalos diciendo que no tengan
Espanto ni temor del barbarismo,
Aunque vean que en contra suya vengan
Todos cuantos estan en el abismo:
Y que con la mitad ellos se avengan
Por que a la otra mitad se atreve el mismo
Enviar con su brazo furibundo
Las ánimas dañadas al profundo.

En esto ya los bárbaros llegaban
Con ímpetu soberbio junto al fuerte,
Y para el duro asalto se aprestaban
Los de mas valor, ánimo y de suerte:
Los instrumentos bélicos tocaban,
A cuyo horrendo son la horrenda muerte
Acudió veloz, rápida y ligera,
Con Tesifone, Alecto, y con Mejera.

Comienzan el combate bravo y duro
La furia, la soberbia, el teson crece,
El suelo, cubos, fuerte, plaza, el muro,
El rio, el cerro, el llano, se estremece;
El cielo, el sol, el fuego, el aire puro,
Se turba, ofusca, cubre, y obscurece;
El muro cual aspid bravo se eriza
Con las flechas que el bárbaro graniza.

De retorno le vuelven los hispanos,
Aunque no tan espesas, duras balas,
Abaten los mas bravos y lozanos
El corazon, el ánimo y las alas:
Mas otros, mas coléricos y vaños,
Subir quieren arriba sin escalas
Por las fornidas picas gateando,
Y por el aire van tierra ganando.

Al estrépito grande y vocería
Al horrendo estallido de las hondas,
A todo la triste Eco respondia
De las quebradas cóncavas y hondas:
Dentro del fuerte trémulo caia
Lluvia de guijas lisas y redondas,
Tiradas de los ínfidos furiosos
A fuerza de sus brazos vigorosos.

No estaba el capitan Andrade ocioso
Que como capitan astuto manda,
Y ofende con su brazo vigoroso
Al indio que de bravo se desmanda:
Tambien Martin Melendez orgulloso
En el cuartel solícito él solo anda
Tan bravo, tan feroz, tan denodado
Que está seguro el fuerte de aquel lado.

Diez y seis horas justas pelearon
Con un furor diabólico y sanguino,
Los bárbaros al fin se retiraron
Despues que la cerrada noche vino:
Otros dos sin aqueste pelearon
Con el mismo teson y desatino,
Sin dejar solo un punto la baraja
Ni conocerse punto de ventaja.

Tres leguas de este fuerte rio arriba
Estaba el general Jofré alojado,
Aviso tuvo cierto y nueva viva
Que estaba de los bárbaros cercado:
Mandó que al mismo punto se aperciba
Alguna de su gente, y a Delgado
Que con ella socorra los del fuerte,
Antes que les dé el bárbaro la muerte.

Catorce solos fueron los soldados
Que osaron emprender tan alto hecho,
En muchos como en este señalados,
Varon cualquiera de animoso pecho:
No estaban los contrarios descuidados,
Pero a su pesar de ellos y despecho
Entraron en el fuerte los de España,
Dejando limpia en torno la campaña.

Que luego que vió el pérfido que entraron
En él los españoles francamente,
El cerco en aquel punto levantaron
Con temor de la nueva y brava gente.
Al general aviso despacharon
De todo lo pasado y lo presente:
Mandóles que al momento se voviesen
Antes que los contrarios revolviesen.

Tambien mandó que el fuerte desmantelen
Sin dilacion alguna al mismo instante,
Primero que los bárbaros le asuelen
Pues para sustentarle no es bastante:
Y que ellos en la noche obscura vuelen
Sin que rumor alguno se levante,
Y al suyo sin parar en órden vengan
Y que descuido alguno no le tengan.

Caballos envió, y para este efeto
A Pedro de Leon con mas soldados:
Volvieron con silencio y gran secreto
Sin ser de los contrarios infestados;
Péro por no se ver en tanto aprieto
Como él en que se vieron los sitiados,
Antés que vuelva la nocturna niebla
Al nuevo fuerte el general despuebla.

No quiso con algunos consultallo
Ni aguardar de Vizcarra el mandamiento,
Despues que ya estubieron a caballo
Entónces descubrió a todos su intento:
Mas yo que en estos términos me hallo
A pié, cansado, flaco, sin aliento,
Para tener con ellos me es forzoso
Descansar o tomar algun reposo.

Canto IX.

Desmantela el general Francisco Jofré el segundo fuerte. Anganamon asalta el fuerte de los Magues. Revélanse los indios de los términos de la Imperial: sale de la ciudad el capitan Andres Valiente con toda la mas gente de ella en alcance de los rebelados: muere con toda su gente: despacha la ciudad a pedir socorro a la de Ongol.

Quien de su parecer solo se fia
En todo o en lo mas irá errado,
Del modo que va el ciego sin la guia
Por el camino de árboles cerrado,
O cual suele el piloto hacer la via
Sin aguja y timon yendo engolfado
Que por la fantasía va y a tiento
A solo el disponer de mar y viento.

En todo y en la guerra mayormente
Es el consejo al hombre necesario,
El cual debe tomar el que es prudente
Y por guia llevarle de ordinario:
Mas él que no le admite es imprudente,
Confiado, soberbio, temerario,
Falto de entendimiento y de cordura,
Pues tendrá por contraria a la ventura.

Que la fortuna y ella favorecen
Y en las adversidades dan la mano
A los que de consejo se guarnecen,
Y el áspero camino le hacen llano:
El nombre de prudentes bien merecen
Aquellos que imitaren mas a Jano,
Y con tiempo reparan y previenen
Que las victorias de esto siempre vienen.

Las cuales no tendrá de ningun modo
El tépido remiso y descuidado,
Porque importa tener cuidado en todo
Y prevenir en todo con cuidado:
Quien sabe prevenir antes de todo
No se verá despues necesitado,
Y el que hace las justas prevenciones
No pondrá su opinion en opiniones.

Que a nadie el vulgo pésimo perdona,
Que como de maldades está lleno,
Lo malo y feo en público pregona,
Y calla y obscurece lo que es bueno:
No queda estado alguno de persona
De que no hable el rústico sin freno,
Y mas cuando algun blanco ve y sujeto
Es cuando apunta y habla el indiscreto.

Su objeto no a de dar al envidioso
El hombre que es de suerte, lastre y vaso,
Para que de él hable el malicioso
De vicios lleno y de virtud escaso:
Ni será en ningun caso presuroso
Que de serlo quien digo en este caso,
Por despoblar sin causa tiempo ni órden
Ha sido causa de mayor desórden.

Que gran parte del daño sucedido
De esto solamente ha redundado,
De haber sin ocasion desguarnecido
Este segundo fuerte y despoblado:
Si se hubiera dos horas detenido
Y sin tiempo no hubiera madrugado,
Socorro le llegara suficiente
De buena, de lucida y brava gente.

Porque el gobernador mandó y previno,
Que de Penco y Chillan luego saliese
El número de gente que convino,
Y adonde el general estaba fuese:
Encontróle el socorro en el camino
Por que antes que Fetonio pareciese,
Salió del flaco fuerte a largo paso
Por entre niebla obscura y campo raso.

Jofré al gobernador escrito habia
Y su parecer solo despachado,
Que despoblar con tiempo convenia
Por cuanto andaba el bárbaro alterado:
Mas como la respuesta no venia
Y el hivierno furioso era llegado,
El fuerte despobló ántes que cargasen
Las aguas, y los pasos les cerrasen.

A la salida de él y de Timbreo
Encontró la gallarda y brava gente,
Que con fogoso y bélico deseo
Al fuerte iba marchando raudamente:
Pareciéndole que era devaneo,
Y el socorro que le iba insuficiente,
Sin atender al público provecho
Con el resto a Chillan se fué derecho.

Sintió el gobernador, como era justo,
No haber del órden suyo hecho caso,
Y que siguiendo el suyo y propio gusto
En caminó a Chillan el raudo paso:
No fué poca la pérdida y disgusto
Que recibió este reino de este caso,
Que de haber despoblado como digo
Creció mas el furor del enemigo.

Los Cuyunches quedaron agrabiados
De que sin haber causa los dejasen,
Y con los enemigos empeñados,
Pues ved si era razon que se agrabiasen:
Sirvieron a Loyola de soldados
Y como a muchos de ellos degollasen
Quedaban con temor de la venganza,
Por ser mayor la indómita pujanza.

Los míseros sucesos de allá arriba,
La turbacion confusa, el sobresalto,
Y la violencia bárbara y esquiva,
Me obligan que a Cauten pase de un salto:
Anganamon con mano vengativa
Al fuerte de los Magues dió un asalto:
Estando los de dentro descuidados,
Fueron sin resistencia degollados.

Con un granado ejército orgulloso
El campo corre el bárbaro y rodea,
Vengando con su brazo vigoroso
La muerte de su dama Millarea:
No intenta cosa alguna el victorioso
Que no le salga al fin como desea,
Con un furor violento crudo y ciego
Lo lleva todo a hecho, a sangre y fuego.

Despachó a los de paz embajadores
Mandándoles que se alcen sin tardanza,
Y sean de su patria defensores,
Sino que tomará de ellos venganza:
Pues conocen del tiempo los favores
Que les da con su próspera mudanza,
Que de él ántes que pasen se aprovechen
Y que su libertad no la desechen.

De temor muchos de ellos sacudieron
El yugo duro y áspero del cuello,
O por que el tiempo afable conocieron
O por que voluntad tubieron de ello:
Otros en gran secreto respondieron
Que ocasion buscaran para hacello,
Y no la perderan en ningun modo
Por el precio mayor del mundo todo.

En cumplimiento, pues, de esta promesa
La gente de Maquegua cautelosa,
Hizo primero que se alzase, presa
En alguna de España belicosa,
Que como verdad, ley, ni fé profesa,
Ni tiene lealtad jamas en cosa,
A siete castellanos dieron muerte
Que de presidio estaban en un fuerte.

Amigos los Maqueguas eran nuestros
Sin querer revelarse vez alguna,
Y soldados muy prácticos y diestros,
Pero al fin mas mudables que la luna:
En viendo nuestros hados tan siniestros
De Anganamon siguieron la fortuna,
Haciendo al duro suelo que se esponje
Con la sangre del bravo Martin Monge.

Conocen los demas por esperiencia
De Españoles la pérdida y ruina,
Y que su alcazar alto y excelencia
Para venir al suelo se declina:
Viendo de Anganamon la gran potencia
De seguirle cualquiera determina,
Pero con gran silencio lo trataban
Hasta que el tiempo llegue que aguardaban.

No fué el concierto y trato tan secreto,
Que de la rebelion escandalosa
Aviso el capitan tubo en efeto
De la bárbara gente cautelosa:
A revocar el áspero decreto,
Antes que se declare mas la cosa,
Salió de la ciudad Andres Valiente
Con toda la granada y noble gente.

Iba a Rangalican, y en el camino
Supo como Boroa se alteraba;
Volver a Boroa el paso le convino
Y dejar el primero que llevaba:
Pretendian hacer que pierda el tino,
Que era lo que el indómito trataba,
Para le divertir de aquesta suerte
Hasta traerle al trance de la muerte.

En llegando a Boroa tuvo nueva
Que a darla solo vino una estafeta,
Que al fuerte donde estaba Villanueva
El furibundo bárbaro le aprieta,
Y que la gente amiga anda de leva
Para se revelar y muy inquieta,
Y que estan en gran riesgo los cristianos
Aguardando el remedio de sus manos.

Salió al socorro de él Andres Valiente
Con furor iracundo y repentino,
Dejó en Boroa parte de su gente
Que dejarla en el fuerte le convino:
Habia caminado justamente
Una de las tres partes del camino,
Cuando los enemigos de Claroa
Asaltaron el fuerte de Boroa.

Defienden con valor el recio asalto
Los invencibles ánimos de dentro,
Haciéndoles bajar en raudo salto
A muchos de los réprobos al centro:
Y aunque con gran denuedo y valor alto
Resistian los nuestros el encuentro,
No sé como el fin de ello sucediera
Si el capitan Valiente no volviera.

Oyó las voces grandes y alarido,
Y del polvo flamígero el estruendo,
Que en el opaco bosque y monte erguido
Retumbaba la voz del son tremendo:
Volvió como era lícito al ruido
El acicate rígido batiendo,
Pero cuando los bárbaros le vieron
El asalto dejaron y huyeron.

Allí se averiguó por caso cierto,
Con número bastante de testigos,
Que vieron pelear al descubierto
Con los nuestros los ínfidos amigos:
Por donde se entendió mas no fué incierto
Ser los unos como otros enemigos;
Así viendo el peligro en que se hallaba
A la ciudad de todo aviso daba,

Pidiendo que al momento se juntasen
En el cabildo el clero y seculares,
Y que al acuerdo y cónclave llamasen
A todos los monásticos reglares:
Y que con santo celo le avisasen,
Sin las causas mirar particulares,
Pero atendiendo al general provecho,
Lo que mas le convenga a su derecho.

Luego que su demanda justa vieron
Los prelados, el clero, y regimiento,
Todos juntos a un tiempo respondieron
Que a la ciudad la vuelta dé al momento:
Que pues tan claramente conocieron
De los dañosos Boroas el intento,
Que sin aguardar mas se vuelva y guarde
La ciudad, que eso importa y que no tarde.

Que pues que los Maqueguas se han alzado
Sin ser a tal impulso compelidos,
Y los de Boroa y otros declarado
Que es claro que estan todos corrompidos;
Y con presteza importa y gran cuidado
Estar en tales trances recogidos,
Pues al presente en riesgo está, se venga
Y para lo futuro se prevenga.

Dentro de un cuarto de hora despacharon
El parecer de todos y el aviso,
Con dos indios amigos le enviaron,
Porque a sus manos fuese en un proviso:
En el fuerte de Boroa le hallaron
Mas partirse de allí luego no quiso,
Dos dias mas sin causa se detubo
Para la perdicion que despues hubo.

De Valdivia salió este mismo dia
Para ir a la Imperial Liñan de Vera,
A traer plomo y pólvora venia
Que falta estaba de esto esta frontera:
Trece solos llevó en su compañía,
Mas cuando fueran mas lo mismo fuera,
Que mal puede guardarse un hombre humano
Del traidor que está en casa quieto y llano.

Tres veces cuatro leguas caminaron
En cosa de diez horas raudamente,
A Queule rio planífero llegaron
Cuando Febo se entró en el occidente:
En dos barcas los siete al fin pasaron,
Y el capitan y resto de la gente
Sin pasar se quedó por que ya el cielo,
Cubierto estaba del nocturno velo.

O por que el padre eterno lo dispuso
Permitiéndolo así de esa manera,
O Cloto no tener aun lleno el uso,
O el Atropos a mano su tijera,
O fué que su ventura se antepuso
Porque no pase allá Liñan de Vera
Y los seis que con él allí quedaron,
Que de la parca horrible se libraron.

Los otros siete míseros soldados
Sin recelo ninguno ni sospechas
Aquella noche fueron hospedados
Del cacique en su casa aunque era estrecha:
Estaban ya los Queules congregados
Y recibido ¡oh pérfidos! la flecha
Para se rebelar y alzar el cuello,
Pero aguardaban causas para ello.

Mas como esta ocasion ella se vino
Tan buena y a propósito a sus manos
Para su intento pérfido y malino,
No quisieron perderla los tiranos:
Mediado habia la noche su camino
Y en dulce sueño estaban los hispanos,
Cuando llegó la bárbara canalla
Con la resolucion de ejecutalla.

No fueron de los crédulos sentidos
Los incrédulos, pérfidos y malos
Por estar ocupados los sentidos
De Morfeo en los últimos regalos:
En cera se encontraron convertidos
Y a porrazos horrísonos y a palos
Les hicieron pedazos las cabezas,
Y de los duros cascos blandas piezas.

Cual suelen los tiznados caldereros
Batir con vehemencia una caldera,
De los golpes que dan los indios fieros
Así retumba el son de esa manera:
En oyendo el estruendo los guerreros
Que atras quedaron con Liñan de Vera,
Por no verse en el trance que se vieron,
Para Valdivia rápidos volvieron.

Los traidores queulenses despacharon
El aviso y cabezas a la sierra
De los siete españoles que mataron
Debajo de amistad dentro en su tierra:
Todos las recibieron y alteraron
Contentos y gritando ¡guerra! guerra!
Mueran mueran los pérfidos cristianos,
De nuestra patria próspera tiranos!

Alzáronse de todos los primeros
Los prácticos Cautenes y ladinos
Cansados de sufrir los desafueros
De sus encomenderos y vecinos;
Que de labrar los cóncabos mineros
Y de otros mil horrendos desatinos
Estaban macilentos y apurados,
Y de los españoles enfadados.

El lúcido fulgente autor del año
Del antártico polo estaba ausente,
Cuando a la rebelion y nuevo daño
Principio dió esta variable gente:
A dos hombres y a, Malta, un hermitaño
Gran siervo del señor y penitente
Con bárbaro furor y airado intento
Les dieron muerte cruel y fin violento.

En los caminos ásperos y estrechos
En cienegas, pantanos, en quebradas,
Pusieron estos bárbaros a trechos
Tres armadas cuadrillas emboscadas:
En los mogoles, cerros, y repechos,
A la vista unas de otras amparadas,
Atalayas que avisen prestamente
Si vuelve a la ciudad Andres Valiente.

Quitaron las canoas del pasage
Al rio de Cauten manso y fondoso,
A la vista del pueblo al desparage
Un escuadron le puso poderoso:
Hicieron en su bárbaro lenguage.
Aqueste parlamento ponzoñoso:
"Al tiempo, al plazo, al término has llegado
Para pagar las deudas de contado.

"Mañana morireis sin falta alguna
Embusteros tiranos invasores,
Hoy podeis solo ver el sol, la luna,
Las estrellas, el cielo, el campo, y flores:
Que ya nos favorece la fortuna
Contra vosotros, pérfidos traidores."
Diciendo aquesto, corren, vuelven, cruzan,
Y en tropel ordenado escaramuzan.

Quedóse la ciudad maravillada,
De ver la novedad de aquella gente,
Y de la alteracion jamas usada
Ni de ella imaginada eternamente:
Pero viéndola junta y alterada
Y el peligro en que estaba tan urgente
Una pieza disparan rimbombante
Por que el capitan venga vijilante.

Ya venia Valiente caminando
La vuelta de Cauten con gran presteza,
Cuando el eco en los montes retumbando
Oyó de la respuesta de la pieza:
No quiso ir, a los suyos aguardando
Que atras habian quedado una gran pieza,
Con los que allí venian a su lado
Caminó a la ciudad acelerado.

Creyendo que los ínfidos purenes
Descubierto se hubiesen cerca de ella,
O que el Anganamon y Pailaguenes
Como suelen vinieran a ofendella;
No entendió que los pérfidos cautenes
Rebelado se hubiesen contra ella,
Por esto se partió cual raudo viento
Que al imprudente engaña el pensamiento.

Cuando le vió venir el atalaya
Aviso de ello dió a la turba multa,
En entrando en sus términos y raya
Salió del puesto a donde estaba oculta:
Tomáronle los pasos dando vaya
Como es costumbre de esta gente insulta,
Ofende con sus lenguas ponzoñosas
En las duras batallas sanguinosas.

Al rio de Cauten llegó Valiente,
Mas como ya no estaba en él la barca
Ni tiene vado en él, balsa ni puente
Ni en toda su rivera ni comarca,
Arrojóse en el rio incautamente
Huyendo de los filos de la Parca,
Mas como iba herido y todo armado
En el rio acabó el mísero ahogado.

Y como los demas iban llegando
A do estaba la bárbara potencia
Uno a uno los iba degollando
Sin resistir la pérfida violencia:
Cristobal Conde pasó el rio a nado
Apesar de la idólatra inclemencia,
El solo se libró aunque mal herido
Por ser mas ágil, suelto y atrevido.

Dos o tres de los últimos guerreros
Se libraron tambien de nuestro bando,
Que como vieron muertos los primeros
A la Rica volvieron galopando:
Valiéles los caballos ser ligeros
Y el irse a tan buen tiempo retirando,
Que por no verse en pasos tan estrechos
Trocaron las espaldas con los pechos.

Si vinieran los nuestros recojidos
Con el recato y órden de soldados,
No fueran del contrario acometidos,
Ni de sus crudas manos degollados;
Pero como venian divididos
Y del horrendo trance descuidados
Fenecieron así tan tristemente,
Por ser precipitado Andres Valiente.

Fué aquesta grande pérdida y quebranto
La mayor que este reino ha padecido,
De donde ha redundado todo cuanto
En todo lo de arriba ha sucedido:
Y el jueves de la cena sacrosanto
Que el redentor del mundo fué vendido
Para que fuese obrado aquel misterio
Con que nos libertó del cautiverio,

Gran parte acabó aquí de los vecinos
De la propia ciudad y forasteros,
Por justos juicios, altos y divinos
Y sus desaforados desafueros.
No son de gloria, fama, ni honra dinos,
Por no haber muerto como caballeros
Ni es justo ni razon que aquí los nombre,
Pues no correspondieron con el nombre.

¡Oh cuanto fué el dolor y las querellas,
La turbacion, las voces, los lamentos,
De las dueñas, las viudas, las doncellas,
Los clamores horrísonos, y acentos!
Punzaban con el llanto a las estrellas,
Turbaban los confusos elementos,
Pidiendo al soberano rey del cielo,
Para tan grande lástima consuelo.

Lloraron por su pueblo aquestos dias
Con tiernos y afligidos corazones,
Cual hizo el gran profeta Jeremias
Por la ciudad de Dios lamentaciones:
Contritas, tristes, pálidas, y frias,
Iban a las tinieblas y estaciones,
Por la pasion de Cristo y suya propia
Derramaban de lágrimas gran copia.

Los pocos hombres que quedaron de ella
Lamentaban con órgano mas bajo
Llevando al tiple de ellas y querella
Un disonante y triste contrabajo:
No hay mas que llanto horrendo dentro de ella
Insufribles angustias, y trabajos
Aflicciones inmensas y dolores,
Voces horrendas, disonos clamores.

Estaba el criador y rey del mundo
En la iglesia mayor solo encerrado,
Con sentimiento fué y dolor profundo
Al fuerte luego al punto trasladado,
Por que si del contrario furibundo
El templo santo fuese profanado,
No llevasen de Cristo el cuerpo sacro,
Ni de su madre santa el simulacro.

Estubo en la capilla y oratorio
Del obispo famoso de Cisneros
Los dias que fué gloria el purgatorio,
Y de el sacó a los santos prisioneros
Despues que en el sagrado consistorio
De nuestros padres míseros primeros
Se decretó el perdon y alzó el destierro
Pagando Dios la culpa de su yerro.

Llevaron juntamente allí a su madre
Con suma devocion y reverencia,
Pidiéndole que pida al alto padre
Que los mire con ojos de clemencia:
Puso un devoto suyo y su cofrade
Mucha solicitud y diligencia
Para que la sagrada vírgen pura
Fuese a estar con el hijo allí segura.

Los oficios divinos de este dia
Con gran solemnidad y sentimiento
El mismo celebró cual convenia
Y adornó el relicario y monumento:
Despues con ansia intensa y agonía
Recojió de la iglesia el ornamento
Que un punto no sosiega ni se para
El presbítero Pedro de Guevara.

Hecho pues el divino sacrificio
Hicieron lista y muestra de la gente,
Los españolos e indios de servicio
Llegaron a seiscientos justamente;
Y para el duro, bélico ejercicio
Catorce hubo con armas solamente:
Con clérigos y viejos desarmados
A noventa llegaron numerados.

Con toda diligencia y gran cuidado
Metieron en el fuerte algun sustento,
Antes que el enemigo rebelado
Les viniese a quitar el alimento:
Estaba el pueblo de él necesitado
Y falto de cualquiera bastimento,
Que todo en las estancias le tenian
Por ser cuando las mieses se cogian.

Tendió la negra noche el velo oscuro
Privando de la luz a los mortales,
Los pocos españoles en el muro
Velaban por sus términos iguales:
Dejaron en sus casas por seguro
Los indios de servicio desleales,
Mas ellos por quitarse de contiendas
Alzáronse con todas las haciendas.

Lleváronse las mas preciosas joyas
Las preseas mas ricas y estimadas,
En las quebradas ínfimas y hoyas
Las dejaron ocultas y enterradas:
Pasaron a Cauten despues cual boyas
A avisar a las gentes rebeladas,
Cual al ganado va el hambriento lobo
Así fueron los bárbaros al robo.

Metieron la ciudad a saco mano
Sin haber español que la defienda,
Entregóse el apóstata y tirano
Sin defensa ninguna en la hacienda:
Hallaron del licor que halló Tano
Cantidad de botijas en la tienda
Del prevenido y práctico Macuelas,
Que fué para el furor vivas espuelas.

A su contento y gusto se brindaron
Y cual hizo el primero que le puso,
Los bárbaros con él se embriagaron
Del sentido y razon perdiendo el uso:
Pero el término viendo a que llegaron
Una india ladina se dispuso
A hacer una aguda estratagema
Industriosa, sutil, grave, y suprema.

Al fuerte fué la bárbara envaidora
Finjiendo que iba triste y sollozando,
Y dió por nueva cierta la traidora
Que estaban dos mil indios aguardando:
Así del fuerte salen a deshora,
O así con vigilancia estan velando
Con órden que si algun descuido hubiesen
Que a cualquiera ocasion acometiesen.

Pero que ella de lástima movida
Y del amor que tiene a los hispanos,
Vino a darles aviso apercibida
De que no la sintiesen sus hermanos:
Criada era esta pérfida y nacida
Entre los españoles y en sus manos,
Ladina de razon, y así le dieron
Crédito y el aviso agradecieron.

La india se volvió y salió encubierta
Y fué a la bacanal y dulce escuela,
La palabra pasó en el fuerte alerta
Téngase gran cuidado con la vela:
Despues llegó y llamó un indio a la puerta
Diciendo en baja voz al centinela,
Que avise al capitan y de seguro
Para que entre con él dentro en el muro.

La ronda de ella aviso dió al teniente
El cual con presta diligencia y maña,
Alistó y puso en órden a su gente
Por si traicion sutil fuese y maraña:
Abrieron un postigo cautamente
Puestos a punto todos los de España,
Por donde el indio entró y fué conocido
Que en la misma ciudad era nacido.

Gaspar era su nombre del ladino,
El cual con dulce término y suave,
Con estilo fecundo y peregrino
Aquesto dijo el mozo en tono grave:
"De vuestro hado y mísero destino
No es la parte menor la que me cabe
Que por la fe sagrada que mantengo
Que es mayor la que yo, señores, tengo.

"Al sumo Dios presento por testigo,
Que es el amor que os tengo quien me obliga,
Para que con amor y fé de amigo
Un aviso importante os traiga y diga:
Dad crédito, señor, a lo que digo
Sin que mi dicho nadie contradiga
Ni entienda que es mi trato fraudulento,
Pues vengo con buen celo y sano intento.

"Digo que estan los bárbaros tendidos
Sin sentido, borrachos, y beodos,
Embriagados todos y perdidos,
Y si vais les dareis la muerte a todos.
¡Oh varones de España esclarecidos!
Heróicos descendientes de los godos,
No perdais la ocasion, tomad venganza
De esa gente perversa sin tardanza.

"Vamos, vamos, venid, yo iré delante
Que no hay en la ciudad quien nos ofenda,
Dad materia a la fama resonante
Porque el mundo la vuestra claro entienda:
Mirad que la ocasion es importante,
Asidla con presteza de la rienda,
Que el varon que la halla buena y pierde
No es de seso maduro sino verde."

Del aviso y la plática admirados
Quedaron los de España y temerosos,
Confusos, encojidos, alterados,
Creyendo que eran tratos ardidosos,
Y que de los rebeldes obstinados
Como perversos, malos, alevosos,
Era enviado el indio y mensagero
Creyendo le creyesen de ligero.

Al aviso primero se arrimaron
Que dió la india bárbara ladina,
Por verdadero y cierto lo afirmaron,
Y el indio que pretende su ruina:
Despues el caso cierto averiguaron
Y fué que la india pérfida y malina
Para librár su gente usó aquel modo,
Y que verdad el indio dijo en todo.

Incitados los bárbaros del vino
Que a semejantes casos los incita,
Quemaron del beatico Agustino,
Patron de esta ciudad, la santa hermita:
Con el mismo furor luciferino,
Alzando una espantosa y grande grita,
A toda la ciudad pusieron luego
Sin perdonar los templos vivo fuego.

La llama, el humo, el fuego, las centellas,
Las voces, el estruendo, el alarido,
Llegaban a las últimas estrellas,
Formando allá un horrísono ruido:
Nunca el fuego llegó tan cerca de ellas
Cuando a la heróica fábrica de Dido,
El ejército bélico romano
Se le entregó a la furia de Vulcano.

Cuando el claro luciente rey de Delo
Mostró su luz fulgente en los collados,
Los altos edificios por el suelo
Estaban de los templos consagrados:
Recibieron los nuestros pena y duelo
De ver los monasterios abrasados,
Y a una ciudad antigua y tan nombrada
Deshecha, consumida, y abrasada.

Cercados de temor, puestos en medio
De tantas y tan grandes aflicciones,
Sin esperanza alguna de remedio
Que aliviar les pudiese sus pasiones,
Antes que les pusiesen el asedio
Trataron que se nombren dos varones,
Que en fé de una cerrada noche obscura
A Ongol vayan a dar la nueva dura.

A dos famosos hombres eligieron
Personas de valor y conocidas,
Que a morir por la patria se ofrecieron,
Cual los heróicos Cébola y Leonidas:
Con gran denuedo y ánimo salieron
Sin temor ni estimar las caras vidas,
Que por la libertad de ella pusieran
Dos mil en sacrificio que tubieran.

Diré el viage de ellos adelante
Y el paso en que se vido el uno estrecho,
El socorro que a tiempo fué y bastante
Pero de poco fruto ni provecho:
Que aquí es fuerza dejarlo y que no cante
Que la garganta, voz, órgano y pecho,
De tanto porfiar se me ha cerrado
Y de anhélito estoy necesitado.

Canto X.

Llegan los embajadores a la ciudad de Ongol: el gobernador despacha al maese de campo Gomez Romero por mar con el socorro para la Imperial: los nuevamente rebelados de ella piden favor a Anganamon para sitiarla: rebélase la provincia de Calla-Calla: pone cerco Anganamon a la dicha ciudad: pide a los españoles de ella que se den a buena guerra.

Grandes nombres y famas adquirieron
Por sus heróicos hechos y ganaron
Aquellos semidioses que pusieron
La vida por su patria que ensalzaron:
Cualquiera gloria y honra merecieron
Y los blasones altos que alcanzaron,
Pues por su gran valor y para ejemplo
Estatuas les pusieron en el templo.

Muchas cosas hicieron los antiguos
De que noticia tienen los modernos
Por la querida patria, por amigos
Por su ley, por su rey, por su gobierno:
Confirman esto el mundo de testigos
Con sus heróicos pechos sempiternos
Ensalzando sus famas y naciones
Como los Decios, Mucios y Cipiones.

Malciades, Orestes, y Teseo,
Temístocles, Horacio, el gran romano
Marco Curcio, Damon, Niso, y Opleo,
Codro, Pitias, Timanta, Coriolano:
Lelio, Pílades, Asinta, Tolomeo,
Don Esteban Millan el Toledano,
Y otros muchos varones de altos nombres
Que al mundo eternizaron sus renombres.

La misma gloria y títulos merecen
Estos indios de Chile y mas loores
Pues por su cara patria ellos padecen
Muertes, penas, afanes, y dolores:
Y con lo que mas todos se engrandecen
Es preciarse de ser sus defensores,
Pues quieren mas perder la dulce vida
Que verla de españoles oprimida.

Aquesto en general todos pretenden,
Y no ser tributarios ni pecheros,
Que estrañamente sienten y se ofenden
Sugetarse a varones estrangeros:
Aquestas causas son las que defienden
Sin tener mas franquezas ni otros fueros,
Que como son gallardos y lozanos
No quieren sujetarse a los hispanos.

Tambien merecen ser aquí asentados
Con esta famosísima cuadrilla
Y entre otros mas heróicos y nombrados,
Don Baltasar y el padre Lagunilla:
Estos son los valientes y esforzados
Que a lástima movidos y a mancilla,
De la Imperial salieron con intento
De padecer por ella fin violento.

Cuando los claros rayos bordadores
Del lúcido fulgente y crespo Apolo
Bordaban el ocaso de colores
Dando la luz entera al otro polo,
Y en el nuestro los varios de las flores
Reducido se habian a uno solo,
Salieron los nombrados mensageros
En dos caballos rápidos ligeros.

Con no poco trabajo ni cuidado
De verse en tales trances y apretura
Caminaron a paso apresurado
El resto todo de la noche obscura:
Cuando se vió la luz del sol dorado
En una gran montaña y espesura
El rastro desmintiendo se emboscaron
Y a la nocturna sombra allí aguardaron.

Luego que la siguiente noche vino
Y cubrió con su manto el hemisfero
El comenzado y áspero camino
Volvieron a seguir como primero:
Cuando se vió el lucero cristalino
Del alba clara claro mensagero
Don Baltasar de Osorio a su caballo
No pudo de cansado meneallo.

Cuatro leguas de Ongol no mas estaba
Y en el mayor peligro y riesgo puesto,
Cuando al caballo el ánimo faltaba
Perdiendo de las fuerzas todo el resto;
Pero el Padre frai Juan al fin llevaba
Mas alentado el suyo, agil, y presto,
En viendo en tal estado al compañero
De él se arrojó cual pájaro lijero,

Diciéndole que en él luego subiese
Y apriesa en paso largo caminase,
Porque antes que el rey del fico saliese
A Ongol siendo posible que llegase:
Y despues que la nueva en él la diese
Con número de gente se tornase,
A la parte y lugar do le dejaba
Que allí en un monte espeso le aguardaba.

La mañana mas clara y de consuelo
De mas contento, gloria y regocijo
Que fué cuando del alto rey del cielo
Resucitó el eterno y sacro hijo,
Cuando su clara faz mostró el de Delo
Llegó don Baltasar a Ongol y dijo,
De Valiente y su patria el mal suceso
Y de su grande pérdida el proceso.

Contó como a frai Juan de Lagunilla
A pié lo dejó solo y emboscado
En un espeso monte y a la orilla
De adonde Ongol estuvo antes poblado:
Fue Juan Ortiz de Araya y su cuadrilla
Y en un pequeño término abreviado
Llegó a donde frai Juan estaba cuando
Le andaban ya los bárbaros buscando.

Por el reciente rastro le buscaban,
Cual al venado suelen los ventores,
A donde estaba el fraile ya llegaban
Cuando llegaron nuestros corredores:
Pudieron con la priesa que llevaban
Y alentados caballos de colores,
Sacarles a los pérfidos profanos
La presa buena de las crudas manos.

A dos valientes bárbaros prendieron
Que el rastro de los dos habian seguido,
Dentro del mismo monte los cojieron
Donde el padre frai Juan quedó escondido:
A la ciudad a priesa se volvieron
Y de cuanto en Cauten ha sucedido
Avisan a Vizcarra prestamente,
Con un bárbaro amigo diligente.

A Penco llegó el presto mensagero
Y visto de Cauten el triste estado,
Para que se repare el venidero
En general consulta fué acordado
Que fuese el capitan Gomez Romero,
Varon en muchos trances aprobado,
Con un tercio de prácticos guerreros
A castigar los indios noveleros.

A Valdivia ordenaron que se fuese
Por el salado campo de Neptuno,
Y que en llegando allá que apercibiese
Los soldados sin reservar ninguno:
Y luego a la Imperial socorro diese
A pesar del indómito importuno,
Y a todos los demas favor y ayuda,
Y adonde menester fuere que acuda.

De maese de campo el nombre honroso
Le dieron con el título debido
Por ser igual en todo y tan famoso
A Julian aquel de su apellido:
Comision y poder llevó copioso
Amplio, lleno, bastante, y muy cumplido,
Para que de la hacienda real gastase
Cuanto a su real servicio le importase.

Con la plaza mayor de los sargentos
Don Francisco salió de Valenzuela,
Caballero de honrosos pensamientos
Nacido en la marcial y dura escuela:
A la furia inclemente de los vientos
Entregaron la blanca y naval vela,
Por el rumbo derecho parten luego,
Hirviendo el charco túmido a su fuego.

Con viento fresco en popa se partieron
Contrastando las ondas de Nereo,
El puerto al cuarto dia descubrieron
De Valdivia y el fin de su deseo:
Sin detenerse mas por él subieron
Y a la ciudad se van sin mas rodeo;
En lo mas abrigado manso y hondo
Alargaron las áncoras al fondo.

Echaron a la mar la barca luego,
Y así como llegaron a Valdivia
De Marte se entibió el ardiente fuego,
Y para el suyo Venus los alivia:
Que adonde halla entrada el niño ciego
Otro cualquier calor presto lo entibia,
Que adonde está este pérfido encerrado
No quiere dar lugar a mas cuidado.

En pasatiempos, fiestas, en regalos,
En lascivos deleites y amorosos,
En banquetes espléndidos y malos
Se entretienen en ocios pegajosos:
En los vicios son ya Sardanapálos,
Y de ágiles y prestos perezosos,
Que de la misma suerte les avino
Cual en Capua el ejército Braguino.

Aquí es a donde Marte quedó asido
En las sutiles redes de Vulcano,
Que con tanto primor habia tejido
Y fabricado el mismo de su mano:
De su consorte asiento patria y nido,
Mas ameno que el fresco Cipriano
Albergue de su hijo el dios vendado,
Aquí mas que en su reino respetado.

Quédense en torpes vicios sepultados,
Que yo quiero pasar de aquí a otra parte
Huyendo de los pésimos soldados
Que siguen del dios ciego el estandarte:
Volver quiero a Cauten do estan cercados
Los mártires y olífices de Marte,
Pues tengo en el principio prometido
De no cantar hazañas de Cupido.

Despues que la ciudad toda quemaron
Y la purpurea luz del alba vino,
Los bárbaros feroces la dejaron
Mitigada la fuerza ya del vino:
A Anganamon la nueva despacharon
De cuanto con Valiente les avino,
Y del estado mísero en que estaba
La miserable gente que quedaba.

Con esto le enviaron juntamente,
Como en recordacion de vasallage,
Un próspero agradable y gran presente
De lo mejor habido en el pillage,
Y el caballo y las armas de Valiente
Con un vestido rico a nuestro trage,
Y mas dos españoles en prisiones
Para que vengue en ellos sus pasiones.

Rogándole con esto venga al punto
A hacer con su ejército el estrago
En el pueblo, cual hizo al de Sagunto
El capitan famoso de Cartago:
Y que despues pondran su campo juntos
A Valdivia daran el mismo pago,
Y de Osorno, la Rica y la de Castro,
No dejaran memoria alguna o rastro.

Recibió Anganamon como tributo
El próspero presente y la embajada;
Delante de su ejército el astuto
Mandó que fuese luego relatada,
Y sin perder el tiempo ni un minuto
Ante él mandó que traigan a Quijada,
Que es uno de los dos soldados presos
Para informarse bien de los sucesos.

A quien el sagaz bárbaro pregunta
Que número será el de los cautivos,
Y que gente del pueblo es la difunta
Y los hombres que en él quedaron vivos;
Por que segun sospecha, cree y barrunta,
Que para los trabajos escesivos,
Que son pocos los que hay y desarmados
Y de todo favor necesitados.

Entendió el español el crudo intento
Del bárbaro ardidoso y su demanda,
Y que su intencion era y pensamiento
Con la insigne ciudad dar a la banda:
Así le respondió al mismo momento
Que de españoles hay dentro una banda
Bastante a defendella y ofendellos,
Y a Xerges cuando fuera en contra de ellos,

Por estar reparada y bastecida
De bastimientos, armas, municiones,
Y de lo necesario, y guarnecida
De valientes y prácticos varones,
Y demas de la gente referida
En semejantes trances y ocasiones
Frailes, clérigos, jóvenes, ancianos,
Tomaran todos armas en las manos.

Oida la agudísisma respuesta
Del jóven español discreto y cauto,
Mandó venir su gente en órden puesta
Como es costumbre de ellos al coyauto:
Sentados a su modo en la floresta
Los capitanes todos con el llauto,
Insignia del oficio preheminente
Anganamon propuso lo siguiente.

"Famosos capitanes esforzados,
De quien la cara trompa de la fama
Vuestros heroicos hechos señalados
En el trópico Antártico derrama,
El deseo que tengo y los cuidados
De vuestra libertad, es quien me inflama,
Obliga, mueve, incita, y apresura,
A no perder el tiempo ni ventura.

"Bien sabeis el suceso venturoso
Que los Cautenes bravos y lozanos
Han tenido, y estrago sanguinoso
Que han hecho en esos pérfidos tiranos;
Pues de todo su ejército copioso
Quedaron vivos solos dos cristianos,
Que son aquestos dos que veis delante,
Victoria en estos tiempos importante.

"Pues ha podido gente desarmada
Alcanzar a ganar tan gran victoria,
Sin ser en la milicia ejercitada,
Ménos de fama, nombre, ni memoria,
Mejor podeis vosotros con la espada
Eternizar al mundo vuestra gloria,
Siendo como sois todos tan famosos
De esfuerzo, fuerza y ánimos fogosos.

"En las armas estais ejercitados
De que siempre os preciasteis como buenos,
En la guerra, en trabajos apurados
Con que el nombre ensalzais de pailagüenos,
De vuestros altos hechos señalados
Las historias estan y libros llenos,
Con lo cual vuestros nombres se engrandecen
Y entre los mas heroicos resplandecen.

"Dad sujeto a la fama nuevamente
Y materia a los nuevos escritores,
Para que en lo futuro y lo presente
Canten de vuestros méritos loores:
Antes que el tiempo pase floreciente
Que tanto nos ayuda con favores,
De él nos aprovechemos y hagamos
Por donde mayor gloria merezcamos.

"Ya veis de la manera traza y suerte
Que estan los españoles recojidos
En la Imperial, metidos en un fuerte,
Necesitados, tristes, y afligidos:
Podemos facilmente darles muerte
Primero que sean ellos socorridos,
Por que en viéndose un dia o dos cercados
Se rendiran de sed y hambre apurados.

"No perdamos el tiempo venturoso,
Nuestra querida patria libertemos,
Que el lauro, triunfo, y título glorioso,
De defensores de ella ganaremos:
Mirad que cual Panículo el famoso
Dejar memoria eterna bien podemos,
Y famosos renombres soberanos
Cual Codro y otros célebres romanos.

"Conviene que allá vamos con presteza
Que suele muchas veces la tardanza,
La flogedad, descuido y la pereza
Que en el efecto cierto haya mudanza;
Que a donde la fortuna ve tibieza
Tibiamente ella muestra su pujanza,
Mas cuando ven los hombres al contrario
Allí es a donde acude de ordinario.

"Con la solicitud presta y cuidado
Que tuvo Julio Cesar el famoso,
Ganó renombre eterno de soldado,
De fuerte, de valiente, de animoso:
Cipion el que fué de Africa nombrado,
Si al peno no siguiera presuroso,
Victoria tan famosa no alcanzara
Ni fama tan escelsa no dejara.

"Así que, valentísimos guerreros,
Con la deliberada diligencia
Y con tan esforzados compañeros,
Llegar pienso a su altífica escelencia:
Mostrad de vuestros brazos los aceros,
Sacudamos la torpe negligencia,
Mirad que los trabajos perfecciona
Y quilata con ellos la persona.

"Yo estoy cierto, señores, y seguro
Que la victoria está segura y cierta,
Y que con vuestro esfuerzo y brazo duro
Abrireis para ella franca puerta,
Que no es el de Milan su flaco muro
Para que la tengamos por incierta,
Y aun cuando fuera al dicho semejante
Para mas vuestro brazo era bastante.

"Cuanto mas que por cierta cuenta hallo
Que no son los cristianos aun cincuenta,
Y esos no tienen arma ni caballo,
Decrépitos los mas y no de cuenta:
Por que el fuerte no vamos a cercallo
Mayor hizo Quijada aquesta cuenta,
Que yo lo conocí en su mustia cara
Que es la que mas lo intrínseco declara.

"De señoras, viudas y doncellas
Bien se yo que es el número crecido,
Y que es justa razon servirnos de ellas
Como ellos de las nuestras se han servido:
Podremos engendrar hijos en ellas
Ya que las nuestras de ellos han parido,
Que pues así las suertes se han mudado
Jugaremos con ellos al trocado."

En esta borrachera o parlamento
Hicieron, estos bárbaros varones,
Entre ellos general repartimiento
De las damas, conforme a sus blasones:
Y teniendo por cierto ya su intento
Movieron sus escuadras y escuadrones,
Con valerosos ánimos y pechos
De allí a la Imperial fueron derechos.

En el valle espacioso se alojaron
Que está entre la ciudad y Pailachaca,
De donde para el pueblo caminaron
A la angustiada gente a dar matraca:
De diferente suerte les hallaron
Y no como pensaron ellos flaca,
Que ya se habian de armas pertrechado
Y cuatro cubos altos levantado.

Hicieron de las pieles de novillos
Fuertes y defensivos coseletes
Y de los mismos cueros no sencillos
Celadas, grebas, golas, capacetes:
Por órden de los prácticos caudillos
En breve aderezaron diez mosquetes
Y mas de treinta y tantos arcabuces,
Lanzas, dalles, templones, y gorguces.

En casa del factor del rey hallaron
De pólvora afinada tres botijas,
Antes del fuego allí las enterraron
Con balas, cuerdas, y otras varatijas;
Agua cuanta pudieron encerraron
Y llenaron con tiempo las vasijas,
Cinco escuadras hicieron de la gente
De a diez y nueve todas justamente.

En los cuatro traveces se pusieron
Cuatro de las nombradas compañias,
Los nombres a los cuatro cubos dieron
De las cuatro sagradas cofradias,
Los estandartes de ellas los tendieron
Encima de ellos con entrañas pias,
La puerta de la quinta fué el asiento
Con el guion del santo sacramento.

Los ancianos, los frailes, y ordenantes,
Los clérigos, mancebos, los soldados,
Con firmes pechos y ánimos constantes
Estaban a morir determinados:
Entretanto los bárbaros pujantes
Aguardaban los nuevos rebelados,
Los cuales otro dia en la floresta
Se congregaron para mas gran fiesta.

Todos los mas famosos de la tierra
Sin interes ni paga y a su costa
A la fama y zumbido de esta guerra
Veloces acudieron por la posta:
Desde la grande Ninguida, alta sierra,
Hasta el furioso mar o brava costa
Ningun varon quedó como pudiese
Que a aquesta borrachera no viniese.

Con fausto aplauso y pompa se visitan,
Los unos a los otros y saludan,
Ya en el brindar apriesa se ejercitan,
Ya no saben do están ni adonde acudan,
Ya riñen, ya vocean alto y gritan,
Ya descansan, ya caen ya el vapor sudan
Ya Ceres anda suelta y Baco sobra,
Ya la diosa de Pafos fuerza cobra.

En medio de esta turba grande y trulla
Andaba don Felipe Ladmo, puesta
Una alba, estola, cíngulo, y casulla,
Solemnizando el ínfido la fiesta,
Que como andaba todo tan de bulla
Y la canalla bárbara compuesta,
Con ricas vestiduras y estimadas
El pérfido salió con las sagradas.

Cacique de Tolten era este y rico,
Ladino, poderoso, y estimado,
Criado entre españoles desde chico,
De ellos querido el bárbaro y honrado:
Cual otro Baltasar aqueste inicuo
Los vasos de su templo ha profanado,
Y todos los sagrados ornamentos
Menospreciando el culto y sacramentos.

Por ser hombre de mucha suerte y tomo
Respetado de muchos y querido,
Por eleccion fué electo mayordomo
De la iglesia mayor de su partido;
Mas como vió el estrago hecho, y como
Se habia nuestro crédito perdido,
No quiso en rebelarse ser postrero,
Mas fué en apostatar este el primero.

En esta fiesta y junta el bando inculto
Con gran cuidado y mucha diligencia
En público trataron y en oculto
Que a Anganamon den todos la obediencia:
Con un cucurro bárbaro y tumulto
La gente rebelada en su presencia
De general el título le dieron
Y a su mandado todos sometieron.

No descansa la turba ni sosiega
En la célebre fiesta y borrachera,
Y tanta gente pérfida se llega
Que apenas cave toda en la ribera,
Con regocijo grande se congrega
La natural de allí y forastera
Y bajo de amistad y fé jurada
Quedó la turba multa congregada.

Todos ellos hicieron juramento,
Sin alguno quedar de la canalla,
Que hasta dar a los nuestros fin violento
No dejaran la lanza ni la malla:
Acabado èste largo parlamento
Despacharon apriesa a Calla-calla,
Provincia de Valdivia, embajadores
Haciéndoles del todo sabedores.

De esta provincia bélica y remota
Ninguna gente vino a aquesta junta,
De que la congregada se alborota
Y alguna novedad de ella barrunta,
O que tuerce del rumbo la derrota
Por estar a Valdivia tan conjunta,
Pues así la palabra prometida
Sin causa ni razon la ven rompida.

Aquí vereis, señor, muy claramente
Las maldades, engaños, las traiciones,
Las sutiles cautelas de esta gente,
Y el odio pertinaz en sus pasiones,
En cuanto alumbra Febo refulgente
Y en todas las antárticas regiones,
Traicion nunca se vió jamas como esta,
Ni gente para ella mas dispuesta.

Quintolien en oyendo la embajada
Allí luego a los seis embajadores
Con dura mano y con soberbia airada,
Las cabezas cortó como a traidores:
Y con industria pérfida y malvada
Las llevaron dos indios corredores
A Valdivia y presentan al teniente,
Por que el corregidor de ella está ausente.

Diciéndole que aquellos seis vinieron
De parte de los pérfidos a alzallos,
Con toda la embajada que trajeron
Enviando con ella a amenazallos;
Pero que rebelarse no quisieron
Por ser del rey católico vasallos,
Así que ya dejando el viejo oficio
De nuevo vuelven al real servicio.

Recibióle la paz que antes se habia
Calla-calla sin causa rebelado,
Y a decir le envió que agradecia
El presente y la nueva paz que ha dado:
Mas viendo Anganamon la rebeldía
De Quintulien al punto ha despachado
La mitad de su ejército violento
A degollar el bárbaro sangriento.

Pero tubo Andres Perez de esto aviso,
Que entónces en Valdivia era teniente,
A don Alonso le envió al proviso
Que en los llanos estaba con la gente.
A buscarlos salió y con grande aviso
Marchó toda una noche raudamente,
Tres leguas los halló de Calla-calla,
Donde trabó con ellos la batalla.

Hizo en los enemigos cruel estrago,
Y aunque fué esta batalla tan famosa
De ella ni de otras seis mencion no hago
Por no me detener en cada cosa:
Mas despues de les dar el justo pago
La vuelta dió a Valdivia presurosa,
A do llegó despues tambien Romero
Con el tercio que fué por mar ligero.

Habiendo allí por cierto averiguado
El serlo el general levantamiento,
Y que la paz que Quintulien ha dado
Era falsa traicion y fingimiento,
En consulta quedó determinado
Que para que sean de otros escarmiento,
Se haga luego un ejemplar castigo
En el fingido y cauteloso amigo.

Para lo cual mandaron que se fuese
Don Alonso con fuerza de soldados
A los llanos a donde luego hiciese
Juntar a los traidores combocados,
Y a socorrer la Rica se partiese
Con noventa españoles esforzados
Romero, y en llegando a Calla-calla
Junte tambien la pérfida canalla.

Al teniente dejaron ordenado
Que en la misma ciudad sin que se diga
A los ladinos prenda con cuidado
Por ser tambien con ellos en la liga,
Y el propio dia que quedó asignado
En las tres partes, con rigor se siga
El castigo propuesto y con presteza
Cabeza no quede alta de cabeza.

Mas llegado Romero a Calla-calla
Mudó de parecer por parecerle
Que estaba quieta toda la canalla,
Y ser gran crueldad así ofenderle:
Hizo la ejecucion no ejecutalla
Y el rigoroso brazo suspendelle
Decirle Quintulien ¡o cruel perjuro!
Que estaba todo lo demas seguro.

Pero que de Quinchilca a la otra parte
No pase que esta alzado certifica,
Y que no ha de poder ni será parte
A socorrer sin mas gente a la Rica:
Vista la relacion de allí se parte
Y raudo sin parar apriesa pica,
El socorro dejó y volvió a los llanos,
Y a Quintulien catorce castellanos

Para que en Calla-calla residiesen,
Y un fuerte de madera levantasen,
Donde los naturales se metiesen,
Y de los enemigos reparasen,
Y que los españoles estubiesen
Juntamente con ellos y guardasen,
Haciendo frente al bárbaro pujante
Por que no los ofenda ni levante.

Pocos dias despues que allí quedaron,
Estando descuidados los hispanos,
Debajo de amistad los degollaron
A todos, ¡o traidores inhumanos!
Cabezas, piés, y brazos les cortaron,
Y del hecho contentos y lozanos
A donde Anganamon estaba fueron,
Y con aplauso allí les recibieron.

Alentados con esta buena suerte
Amenazando al mundo, a tierra, y cielo,
Animosos caminan para el fuerte
Haciendo estremecer el duro suelo
Y a los de dentro de él y aun a la muerte,
Segun iban los bárbaros de vuelo,
Coléricos, soberbios, arriscados,
Orgullosos valientes y ordenados.

El campo con el suyo se cubria
Y el cielo con el polvo que levantan,
Con la espantosa grita y vocería
Los animales sórdidos espantan:
Con gallardo denuedo y bizarría
Algunos fanfarrones se adelantan
Dando muestra y señales del asalto
Llevando el brazo fuerte y mazo en alto.

En tres cuarteles fuertes anchurosos
Alojaron su ejército y legiones,
Sirviéndoles de muros y de fosos
Las tapias de los altos paredones:
Y con valientes ánimos fogosos
Se acercaron los bravos escuadrones,
Poniendo al español en tanto estrecho
Cuanto era del contrario el ancho pecho.

Estando así los nuestros apretados
Con el áspero fuerte y duro asedio,
Tras de unos paredones levantados
Anganamon se puso calle en medio
Diciendo en altas voces, a sus soldados:
"Españoles pérdidos, si remedio
Y liberdad quereis, yo os la aseguro
Si le dais para hablar de aquí seguro.

"Al caudillo decid de aquesa gente
Que pues tiene la vida breve y corta,
Si la quiere alargar que atentamente
Una razon me escuche que le importa."
En oyendo la plática el teniente
A sus soldados bélicos reporta
Y al bárbaro responde que bien puede
Hablar, seguro que él se lo concede.

El general salió de adonde estaba
De dos o tres no mas acompañado,
Mas cerca de los muros se llegaba
Para poder hablar mas descansado:
Las razones que dijo interpretaba
Un faraute mestizo rebelado,
Pérfido, proditor, malo, proterbio,
Y aquesto dijo el bárbaro soberbio:

"Si lástima y piedad no me moviera
Ni el intenso dolor que me ha movido,
De vosotros jamas no pretendiera
Recibir ni aceptar ningun partido:
Que bien con este ejército pudiera
Haberos totalmente consumido,
Y no fuera el hacerlo grande cosa
Ni para mi otra mas dificultosa.

"Sin mirar los trabajos y aflicciones
Que en vuestro tiempo próspero nos disteis
Ni la larga prision ni a las prisiones
En que sin causa alguna me tuvisteis;
Ni ménos las pasadas opresiones,
Ni el gran rigor con que nos oprimisteis,
Ni vuestras ordinarias injusticias,
Ni sobra de maldades ni malicias,

"Ni la grande crueldad ni muerte horrenda
Que disteis a la vida de mi vida,
A Millarea, dulce y cara prenda,
Prenda cara de mi la mas querida,
Que si antes que la cólera se encienda
Y la batalla rígida y reñida,
Veniros a hablar y aconsejaros,
Y con la paz sabrosa convidaros.

"Pues digo que os rindais luego vosotros
Sino quereis perder la vida amada;
Que mejor vivireis entre nosotros,
Teniéndola segura y descansada;
Que los pasados tiempos ya son otros
Y está toda la tierra levantada:
No tienen fuerza, no, ya los cristianos
Para poder sacaros de mis manos.

"Mejor os mantendremos en justicia,
A vosotros nosotros honraremos
Que a nosotros vosotros, y amicicia
Con mas voluntad fé y amor tendremos,
Que por vuestra ambicion y gran codicia
Padeceis las miserias que ahora vemos,
Pues jamas con lo bueno os contentasteis,
Ni la codicia y posca de oro hartasteis.

"Si con lo moderado, justo y bueno
Contentado os hubiérades, yo os digo
Que nunca en todo el término chileno
Tuviérades jamas indio enemigo:
Mas como sois amigos de lo ageno
Y agudos en el áspero castigo,
Acordamos sufrir antes la muerte
Que una vida vivir tan cruda y fuerte.

"Así por la impiedad vuestra y maldades
La inmensa magestad de Dios eterna
Os envía cual veis calamidades,
Por su justa justicia que es suprema:
Si vuestras perniciones y maldades
Y la codicia viérades interna,
El freno de razon os governara,
Y nadie de vosotros disparara.

"Pero como sin el os arrojastes
En pos de vuestra mísera codicia,
Los limitados términos pasastes
De clemencia, piedad y de justicia;
Pero ya que a los últimos llegastes
De la vida y al fin de la malicia
El partido aceptad que ahora os ofrezco,
Pues de la que pasais me compadezco."

La soberbia del bárbaro hinchado
Puso a los españoles nuevo espanto,
Y el nuevo parlamento delicado
No poca confusion con nuevo llanto:
La respuesta diré que dió el senado
Con nueva voz, señor, y nuevo canto,
Que para referir cosa tan alta
Aliento, lengua, mano, y voz me falta.

Canto XI.

Viendo Anganamon que los españoles no se quieren rendir, apercibida su gente, da el asalto: defiéndense valerosamente los españoles: retíranse los bárbaros con pérdida de muchos de ellos: vuelven el segundo dia con mas valor a dar el segundo asalto: retíranse a la noche de él en la cual volvieron con artificios de fuego: queman gran parte del fuerte: otro dia salieron de él los españoles y abrasan el alojamiento de los enemigos, los cuales apretaron mas el cerco: estando los cristianos necesitados de agua, fueron socorridos del cielo milagrosamente.

Adonde no florece la justicia
La paz allí tampoco permanece,
Que como va creciendo la malicia
La guerra y la discordia tambien crece:
Conviértese largueza en avaricia,
La verdad se desmaya y enflaquece,
Los vicios solos son los que producen
Y a ellos las virtudes se reducen.

En el reino do falta sobran males,
En él la cruda guerra mas se esfuerza,
No hay bonanza ni buenos temporales
Todo se abrasa muda y vase en verza:
Declara San Gregorio en sus morales
Que es del pueblo la paz ella y la fuerza,
Firmeza de la patria y la templanza,
Libertad de la gente y la bonanza.

Tambien San Juan Crisóstomo la tiene
Por el fin o remate de la vida.
San Ambrosio que de ella justo viene
Condigno el premio al mérito y medida,
Y pena de la culpa igual que tiene
Cualquiera por su causa merecida.
San Isidoro afirma segun suena
Que es órden e igualdad que al hombre ordena.

La paz y la justicia se besaron
En un salmo el Profeta David dice,
Y adonde justicia hay otros trataron
Que será la República felice:
Pero que adonde de ella nunca usaron
Trabajosa, cansada, e infelice,
Porque sin ella se inficiona y rompe,
Y cual cuerpo sin alma se corrompe.

Dicen mas otros santos escritores,
Y por su boca propia el mismo Cristo,
Que a donde no hay justicia hay sinsabores,
Y no estará jamas el pueblo quisto:
Lo mismo que declaran los doctores
En este Reino claro lo hemos visto,
Que por no haber justicia de el se ausenta
La paz, y mas la guerra se acrecienta.

Aquí anda la verdad siempre abatida,
La concordia y la paz acobardadas,
Es la mentira pésima atrevida,
Las virtudes están aprisionadas,
La traicion es aquí favorecida,
La fé, la lealtad menospreciadas,
Los malos permanecen, a esos precian,
Y a los buenos por serlo menosprecian.

Aquí mueren de viejos los ladrones,
Aquí son los honestos ultrajados,
Aquí viven en paz los valadrones,
Y quietos los que están amancebados:
Aquí es el odio eterno y las pasiones,
Aquí son los incestos perdonados,
Adúlteros, nefandos, homicidas,
Cercenadores de honras y de vidas.

Aquí se engendra el fraude y la mentira,
Los falsos y perversos testimonios,
De aquí todo lo bueno se retira,
Aquí asisten continuo los Demonios;
En Dios no pone nadie aquí la mira,
Sino es en perturbar los matrimonios,
Aquí anda siempre suelto el apetito,
Y la razon cual pega en el garlito.

Por estas y otras causas que no trato,
Aunque tratar de todas bien pudiera,
Anda todo cual anda de revato
Y suelta la infernal cruel Megera:
Quisiérame aquí estar, señor, un rato,
Pero como enfadaros no quisiera
A largo lo que puedo el corto paso
Y por la brevedad por muchas paso.

Demas de que la historia cuando es larga
Y va tratando siempre de una cosa
Aunque sea verdad, pesada carga,
Desabrida, cansada, y enfadosa:
Y la que mas en fábulas se alarga
Es mas dulce, agradable, y mas gustosa,
Como al gusto de varios paladares
Las varias diferencias de manjares.

Pero como en razon no se consiente
Mezclar con la verdad las variedades
De fábulas, por ser tan diferente
Las unas de las otras calidades,
Y por que cuando alguno mucho miente
Crédito no le dan a sus verdades,
La una sola va pobre y desnuda,
Por que la variedad engendra duda.

Sin la cual bien los bárbaros creyeron
Que los nuestros al punto se rindieran,
Como en el canto décimo pidieron
O que de la ciudad luego se fueran,
Para lo cual caballos ofrecieron
Y todo cuanto menester hubieran,
Pero con falsa fe y alevosía
Era cuanto el traidor les prometia.

Luego que nuestra gente hubo entendido
La pretension del bárbaro insolente,
A lo por el propuesto ha respondido,
Que el tiempo no le gaste vanamente,
Por que no se ha de dar así a partido
A tan infame, varia, y fácil gente,
Que aunque se ve en tal trance y apretura
Esperaba remedio de la altura.

"Tenemos, dice, un Dios tan justo y bueno
Que cuanto en la justicia es poderoso,
Como de amor inmenso está tan lleno
Es justamente misericordioso:
Y aquellos que le llaman en su seno
Acude como padre piadoso,
A sus hijos amados y queridos
En dando dos intrínsecos gemidos.

"Así tenemos todos confianza
Que nos vendrá el remedio de sus manos,
Por que la caridad, fé, la esperanza,
Es el bien que tenemos los cristianos:
Pero aunque sus secretos nadie alcanza
Por mas que lo escudriñen los humanos,
Sabemos que a su ira justa aplaca
La penitencia, y altos bienes saca.

"Mas aunque la divina mano ordena,
Por nuestras graves culpas y maldades
Que nos venga por ellas tan gran pena,
Con tanta perdicion y mortandades,
Con la misma de amor y piedad llena
Nos enviará despues prosperidades,
Y tras de esta tormenta la bonanza,
Cual tras de invierno frio la templanza.

"Pero que si tan fácil le parece
El ganar como dice la muralla,
Que se acabe la plática y empieze
El horrendo combate y la batalla,
Que pues de entrambas partes se apetece
No hay para que mas tiempo dilatalla."
El bárbaro calló, y echó a lo largo:
Entendió en los negocios de su cargo.

Toda su gente luego ordena y parte
En cuatro bien formados escuadrones,
Mandando que cualquiera por su parte
Embista juntamente a los bastiones:
Ya suena el ronco son del ronco Marte,
Ya tienden las banderas y pendones,
Ya la canalla bárbara, pujante,
Mueve el paso con ímpetu arrogante.

Con voces, gritos altos, y clamores,
Disparan arcabuces y escopetas,
Los pífaros, vocinas, y atambores,
Caracoles retumban, y cornetas:
Y a vuelta del estrépito y temblores
Sacabuches, clarines y trompetas,
Con tal ferocidad ira y denuedo,
Poniendo espanto el indio, al mundo y miedo.

Cual en festivos dias señalados
Desde balcones miran y barreras,
En el coso a los toros madrigados
Las vueltas que van dando y las carreras,
Desde el muro, ventanas, y tejados,
De los cubos, traveses, y troneras,
El bando de los nuestros pavoroso
Así miraba al ínfido furioso.

Arrimados los bárbaros al fuerte
Comienzan el asalto y la batalla,
Sin que temor, espanto, miedo, o muerte,
Detubiese a la pérfida canalla:
Los bravos Españoles de tal suerte
Su partido defienden y muralla,
Que el escuadron perverso imaginaba
Que todo el mundo dentro de ella estaba.

Al sol, al cielo, al campo, el aire cubre
Una nube de humo y polvo densa,
Cual las que en nuestra España por octubre
Se engendran de granizo y agua inmensa:
Pero no porque cosa se descubre
Está la gente bárbara suspensa,
Antes tiene por cierta la victoria,
El peligro mayor por suma gloria.

Con la gente mas brava, y mas gallarda,
Mas valiente, animosa, y mas sufrida,
El general llevaba la vanguardia
Para dar la primera arremetida,
Y al bravo Millanguen para su guarda,
Con quien tenia amistad firme y crecida,
Entre los dos atado iva Quijada
Sirviéndoles de escudo y pavesada.

Mas como la española brava gente
De disparar un punto no cesaba,
Una bala llegó rasa y ardiente
Y a Millanguen el cuerpo atravesaba;
Muerto en tierra cayó subitamente,
Y visto el general lo que pasaba
Y al compañero muerto, ardiendo en ira
Por no lo ser en todo, se retira.

Con el temor que tuvo y sobresalto
Del cautivo Quijada no se acuerda,
Que al tiempo que volvió y dejó el asalto
De la mano dejó tambien la cuerda:
El Español que el suyo vió, dió un salto,
Por que él ni la ocasion no se le pierda,
Cual va la piedra rápida a su centro
Al fuerte fué corriendo y entró dentro.

Una ventana de él apriesa abrieron
Por donde le metieron al proviso,
A recibirle allí todos vinieron
Con algazara, júbilo, y con riso:
Los intentos del bárbaro supieron
Que de todos Quijada dió el aviso,
Negocio de importancia y gran provecho
El saber del contrario el falso pecho.

Anganamon de ver el triste caso
Espantado y atónito se vuelve,
Y su campo tras del en raudo paso
A los cuarteles rápido se revuelve:
De polvo, de sudor cubierto y laso
Entre el sueño y descanso al fin se emvuelve;
El general de cólera y enojos
No duerme ni aun cerrar puede los ojos.

Revuelve en la revuelta fantasía
Aquello que le ocurre al pensamiento,
Sin que gusto, descanso, ni alegría,
Halle en tantos, ni alivio de un momento:
Al despuntar la luz del claro dia,
Por aliviar un tanto su tormento,
A esotro su cautivo que quedaba
Le dió muerte cruel con furia brava.

El duro y corvo cuerno al punto arrima
El furibundo bárbaro a la boca,
En la infernal caverna y honda sima
Retumba el trepidante son que toca,
Poniendo gran temor, espanto, y grima,
En la region ardiente a do revoca,
A cuyo ronco y bélico ruido
Acudia todo el vando fementido.

Junto pues el ejército furioso,
Camina junto luego para el muro
A dar el nuevo asalto peligroso,
Pareciéndole estaba ya seguro:
De españoles el vando belicoso
Estaba ya esperando el trance duro,
Y toda la pasada noche entera
Se les pasó tambien de esa manera.

Disciplinas, ayunos, y plegarias,
Era de las Señoras el oficio,
Tan continuas en ellas y ordinarias
Que lo tenian ya por ejercicio:
De noche con ardientes luminarias
De su sangre hacian sacrificio,
De dia sin faltar como es notorio
En la capilla estaban y oratorio.

Otras veces armados, los varones,
Por la espaciosa y ancha plaza de armas
Hacian de ordinario procesiones,
Cuando libres estaban de las armas:
Los bonetes que llevan son morriones
Sobrepellices cotas y otras armas,
Picas largas, imágenes y cruces,
Las cuerdas encendidas eran luces.

Así fueron tres veces socorridos
De la virgen sagrada santa y pura,
Cuando estaban mas tristes y afligidos
Como dirá adelante mi escritura:
Estaban los de España apercibidos
Aguardando la nueva desventura,
Mas cuando mostró Cintio la luz nueva
Los bárbaros llegaron a la prueba.

Comenzaron de nuevo la batalla
Haciendo estremecer el bajo centro,
Mas con ser baja toda la muralla
Con valor la defienden los de adentro:
La furibunda bárbara canalla
Pensó del primer ímpetu y encuentro
Llevarla facilmente por delante,
Pero mas dura estaba que el diamante.

Con tanto esfuerzo y ánimo defienden
Los valerosos vándalos la cerca,
Y a los contrarios pérfidos ofenden
Que de su sangre han hecho ya una alberca:
A muchos sin aliento y alma tienden,
Tendiendo su cerviz tan dura y terca
Al yugo de la Parca inexorable,
Bajando el alma al sótano espantable.

Viendo el bárbaro el daño que recibe
Su belicosa gente sin provecho,
De la rabiosa pena que concibe
Está un enponzoñado escorpion hecho:
Al punto manda luego y apercibe
Que se retire atras un largo trecho,
Y traiga cantidad de leña luego
Para pegar al fuerte vivo fuego.

Los cuatro cubos altos de madera
Llegaban con las puntas al tejado,
Estaba de alto abajo por de fuera
De tabla con madera engalanado:
Salia de el un cubo una barrera
De la misma manera de estacado
Hecha de vigas secas y de talle
Que cerraba los pasos de una calle.

Volvió de los indómitos la tropa
Cada cual con un haz de leña seca,
Cual van los labradores en Europa
A la parva cargados con mies hueca:
O como el lino, cáñamo o estopa,
Que de noche le hilan, si la rueca
Acaso y por descuido al candil llega,
Así en la empalizada el fuego pega.

El fuerte sin remedio se quemara
Segun ardiendo el fuego iba adelante,
Si del cubo a apagarle no bajara
El joven Juan de Arévalo, estudiante,
Que ayudado de Pedro de Guevara
Pudo el mozo animoso y fué bastante
A romper con presteza la estacada
A pesar de la turba congregada.

Tan gallardo el mancebo en esto andubo
Y entre los enemigos y la llama,
Que al elemento cálido detubo
Por mas que con el fresco viento brama:
Retiróse contento luego al cubo
Despues de haber ganado eterna fama,
Causando a los de dentro sumo gozo
El valeroso esfuerzo de este mozo.

Encima de la cumbre del tejado
Estuvo el provisor Guevara puesto,
Hasta cortar el joven esforzado
De los maderos secos todo el resto:
Y aunque estuvo por blanco señalado
Tirándole los indios de manpuesto,
Fueron tantos los ripios que el les tira
Que de su puesto heridos los retira.

Quedóse un indio pérfido y ladino,
Debajo de unos árboles gritando,
Diciendo como espíritu malino
De la virgen mil males blasfemando:
Pero su hijo eterno alto y divino
Permitió que al apóstata nefando
Le diese en pago de su atrevimiento,
Don Pedro de Ibacache fin violento.

No pudiendo sufrir la desvergüenza
Del bărbaro insolente que blasfema,
Encendido de cólera y vergüenza
Por ser devoto suyo mas se estrema,
Y al tiempo que el incrédulo comienza
La plática infernal del falso tema,
Don Pedro, el arcabuz al punto encara
Puesta la mente en Dios, y en él la cara.

Al seco polvorin apenas toca
El clabo de la cuerda, cuando luego
Escupió del cañon la negra boca
Un rayo artificial de ardiente fuego:
Por la del indio pésimo le emboca
Al tiempo que iba a echar otro reniego,
Los labios, dientes, lengua, el alma, y vida,
Junto escupió tambien por la herida.

Quedaron otros pérfidos tendidos
De los que mas allí se aventajaron,
Con otra mayor copia de heridos
Que nuestros arcabuces maltrataron:
Con estruendo confuso de alaridos
Despues de anochecer se retiraron
A sus cuarteles, fuertes y alvarradas
Poco de nuestro fuerte desviadas.

Sin reposar volvieron al momento
Con hachas encendidas, o almenaras
De lino seco y cáñamo sin cuento
Atados en las puntas de unas baras:
Y apresurando el ímpetu violento
Con sus acostumbradas algazaras,
Al fuerte sin parar todos se llegan
Y al ala del tejado el fuego pegan.

Cual banda de enfadosos moscardones
Que vienen, van, y vuelven cucurrando,
Así los indios van con los hachones,
Vuelven, tornan apriesa, voces dando;
O cual la de langosta o cigarrones
Con vehemencia intrépida saltando,
Va la turba soberbia, y el estruendo
La tierra, cielo, y mar ensordeciendo.

Los bravos españoles no sosiegan
Ni dejan de tirar arcabuzazos,
Y a los que a las paredes mas se allegan
Los hacen con las balas mil pedazos:
Mas son tantos los bárbaros que llegan
Con tan poco temor de los balazos,
Que miéntras mas herian o mataban
Con mas denuedo y ánimo cerraban.

En los canes y tablas secas prende
El ávido elemento y viva llama,
El mas sutil le aviva mas y enciende,
Le cunde, alienta, esfuerza, y encarama:
La codiciosa llama mas se tiende
Y con gran vehemencia se derrama,
Arde la tablazon seca y humea
Cual si de algustran fuera o seca tea.

Los soldados del cubo en viendo luego
Irse el fuego de todo apoderando
Gritaron: socorred con agua el fuego
Que se está todo el fuerte ya abrasando.
No queda fraile, clérigo, ni lego,
Que no acudiese rápido volando
Con vinagre, agua, vino, tierra, lodo,
Y suma deligencia que fué el todo.

Con esto y con la priesa que se dieron,
Pudieron pues los nuestros hacer tanto
Que al furibundo fuego detubieron,
Al miedo, muerte, confusion, y espanto:
Corridos los contrarios se volvieron
De ver que su poder con todo cuanto
Han hecho, no han podido ni son parte
Para ganar tan flaco baluarte.

El general indómito se afrenta,
Se aflige, angustia, hincha, y apostema,
Suspira, gime, rabia, y atormenta,
Y a su Pillan maldice y de el blasfema:
Pero aplacado ya, de nuevo intenta
Una nueva y sutil estratagema,
Pensando de acabar solo con ella
De esta vez nuestra gente y su querella.

Mandó que Andres Gonzalez, un cautivo
Soldado antiguo, práctico y gallego
Que solo de los presos quedó vivo,
Que allí delante de él le traigan luego:
Llegado pues le dijo el indio altivo
Con mucha magestad y gran sosiego:
"Si quieres libertad, vida, y contento,
Escúchame español y estáme atento.

"Digo, pues, que pretendo por tu mano
Acabar lo que nunca yo he podido
Con los de aqueste ejército Araucano,
De que estoi afrentado y muy corrido:
Y juro al potentísimo Pillano
De que seras, despues de agradecido
Y dádote la vida, bien pagado
De mí querido siempre y estimado.

"Puedes ganar si quieres fácilmente
Mi gracia, fé, tu libertad y vida,
Renombre de animoso, de valiente,
Honor, descanso, fama esclarecida:
Harete capitan de mucha gente,
Darete por mujer mi hija querida,
Serete en todo amigo y compañero,
Haciendo lo que yo mandarte quiero.

"I es que vayas y arrimes una escala
Con ánimo y silencio grande al muro,
Y subiras por ella y en el ala
Del tejado pon fuego, y ve seguro,
Que no te tiraran ninguna bala
Ni menos te veran que hace obscuro,
Lleva el fuego cuvierto y escondido
En una olla o cántaro metido.

"Con el hecho saldras que yo pretendo
Si tu quisieres darte buena maña,
Aventúrate pues y ve corriendo
Que quien no se aventura no guadaña:
Diras que de nosotros vas huyendo
Si acaso te sintieren los de España,
Así podras seguro facilmente
Subir arriba libre de tu gente."

Partió el cautivo al hecho tan ligero
Como toro que sale alestocado,
Un látigo de lino por cintero
Llevó por el pescuezo trasdoblado:
El cabo quedó asido a un bramadero
Dentro de las trincheras amarrado,
Y asidos de el diez bárbaros de fuerza
Para en tirando de él traerlo por fuerza.

Supuesto que el gallego se dispuso
Para cumplir del general el ruego,
No le culpo, condeno, ni le acuso
Por ser forzado a ello y ser gallego:
A la mitad del fuerte fuego puso,
Y con tanto vigor se prendió el fuego
Que a un cuarto todo entero de unas casas
En breve lo volvió en ardientes brasas.

Quedóse la pared sana y entera
Sirviendo todavía de muralla,
Quemóse solamente la madera
Sin poder nuestra gente reparalla
Por que acudió la bárbara ligera
Con ímpetu soberbio a la batalla,
Y con denuedo y ánimo gallardo
Llovia piedras dentro, flecha, y dardo.

Dieron a Andres Gonzalez un balazo
Que le abrió una mortal y grande herida,
Los lomos le pasó y el espinazo
Y a punto estuvo de perder la vida:
Tiraron los indómitos del lazo
Cuando la casa vieron encendida,
Volviéronle por fuerza y arrastrando
El hecho en altas voces publicando.

Apretaron con esto mas de hecho
Los bárbaros furiosos el asalto,
Poniendo por escudo el fuerte pecho
De miedo y de temor desnudo y falto:
Pero viendo los nuestros el estrecho
Y el peligro en que estan con valor alto
Los desvian, rebaten, rompen, hienden,
Y al fin como españoles se defienden.

Mas de fuerza que grado se volvieron
Los infidos furiosos del combate,
Muchos muchas heridas recibieron,
Y de la vida muchos el remate:
Cumplirle la palabra no quisieron
Al gallego ni darle por rescate,
Despues por gran ventura y buena suerte
Huyendo se volvió de ellos al fuerte.

Mas viendo el general bravo y astuto
Como la mas granada gente pierde
En los asaltos ásperos, sin fruto
Impulso de coraje se remuerde:
Mandó juntar de lino que este enjuto
Y de leña gran máquina y no verde,
Que para se esquitar está dispuesto
Echar picado en otra mano el resto.

Pensó, mas no era frívolo su intento,
En juntando la máquina aristosa,
Arrimarla en el cubo y al momento
A ella el fuego y llama licenciosa:
Y romper la pared por el cimiento
Cuando ya en el traves no hubiese cosa
De donde le impidiesen los hispanos
La ejecucion de sus intentos vanos.

El chantre don Alonso de Aguilera
Descubrió desde encima de un tejado
El lino, caña, cáñamo, y madera,
Que habian los idólatras juntado:
Aviso dió y salió del cubo afuera
El capitan Godoy acompañado
De solos doce o trece compañeros,
Y puso fuego al cáñamo y maderos.

Y como de los Godos descendiente
Echó de las trincheras al contrario,
Quemóle las barracas juntamente
Con ánimo y valor estraordinario:
Volvióse al cubo libre con su gente
Y del atrevimiento temerario
Quedó el aleve bárbaro furioso,
Espantado, corrido, y temeroso.

Puso tanto terror al indio y miedo
Del capitan Godoy la buena suerte
Que afirmar con verdad y razon puedo
Que temblaba de él, mas que de la muerte:
Y al español aflicto tal denuedo
Que apenas ya cabia en todo el fuerte,
Segun era el orgullo y vizarría
Y el ánimo fogoso que tenia.

Tubieron por aguero y mal presagio
El quemarles así el alojamiento,
Temiendo el general algun naufragio
En otra parte hizo nuevo asiento:
Paréceme que dice un cierto adagio
Que es sabio parecer mudar de intento,
Así Anganamon mordiendo el labio
Mudo de parecer como hombre sabio.

No quiere mas él, cauto, en los asaltos
Aventurar su gente ni fortuna,
Por ser donde los jóvenes mas altos
Fenecen sin hacer cosa ninguna:
Sabe que están los nuestros de agua faltos
Y que dentro no tienen fuente alguna;
Quiere aguardar que salgan a cogella
O a que se rindan a él por falta de ella.]

No estaba en esto el bárbaro engañado
Que dos, o tres, o mas dias habia
Que estaba el español necesitado
De ella, y sed insufrible padecia:
Vinagre, vino, y agua habian gastado,
En apagar con ello cuando ardia
El elemento cálido y terrible
Que en el tejado puso el indio horrible.

Un pozo hondo que tenian dentro
Con el tiempo y calor se fué secando,
Y aunque le socavaron hasta el centro
Ningun jugo la tierra fué mostrando:
Y mientras mas cavaban mas adentro
Eterna sequedad de si iba dando,
Que por ser en el tiempo del estío
Estaba seco todo y bajo el rio.

Viendo el poco remedio que tenian
Y la necesidad tan grande y falta
Del agua, y sed mortal que padecian
Acuden a la fuente eterna y alta:
A aquella fuente altífica acudian
Que por mas sequedad que haya no falta,
No habiéndola en los míseros mortales,
Eternos y celestes manantiales.

A la Vírgen, que es fuente de consuelo,
Y amparo de los tristes pecadores,
Regando con sus lágrimas el suelo
Acuden con gemidos y clamores:
Gimiendo sus angustias, pena y duelo,
Le piden que interceda y de favores
Con su querido esposo, y que los saque
Del peligro en que están y su ira aplaque.

En procesion solemne la sacaron
De su pequeña celda o pobre hermita,
Por el angosto patio la llevaron,
La gente sollozando iba y contrita:
Con humildad inmensa suplicaron
A la gloriosa Vírgen y bendita,
Que con piadosos ojos los mirase
Y de la falta de agua remediase.

¡O magestad de Dios alta y gloriosa!
¡Y como buen señor os condolistes
De la afligida gente lacrimosa,
Y con amor intenso socorristes!
¡Y vos sagrada vírgen piadosa
Cuan bien con vuestro hijo intercedistes,
Cuan bien que consolais a quien os llama
Y tiernamente ama a quien os ama!

El cielo estaba limpio y despejado
Alegre, raso, plácido, y sereno,
Sin átomo ni punta de nublado
Y de parleras aves todo lleno,
El mar en calma, el viento sosegado,
Cuando sin un relámpago ni trueno
Del orizonte ven que arriba sube
Una pequeña densa y negra nube.

Con tanta ligereza se encarama
La nube procelosa y sube arriba,
Que en breve por el cielo se derrama
Y de su clara luz a Febo priva:
Tan recio el viento Norte a priesa brama
Que todo cuanto encuentra lo derriba,
Y con ser en la fuerza del verano
Roble no dejó en pié ni pino sano.

La congelada nube turbulenta
Se rasga, parte, rompe, abre, y despliega,
Con el preñado túrbido revienta,
Al soto, al prado, al monte, al fuerte riega:
La gente devotísima y sedienta
A la mitad del patio entonces llega,
En viendo tan heroica marabilla
Delante de la imágen se arrodilla.

Por que las blancas ropas virginales
Del simulacro santo no se mojen,
Dando de devocion claras señales
Con el al oratorio se recojen:
El agua que destilan las canales
En tinas, ollas, cántaros la cojen,
Y tanta cuanta Acuario derramaba
Apriesa nuestra gente envasijaba.

Los pocos animales que quedaban
Como era la sed grande que sufrian
Las bocas para el cielo levantaban
Y abiertas largo espacio las tenian:
Las esponjadas lenguas refrescaban
Con el fresco rocio que cojian,
Y aunque faltos de todo entendimiento
Algunas muestras daban de contento.

Fué tal la tempestad tan recia y tanta
Que sufrirla los indios no pudieron,
De tal manera y suerte los espanta
Que con mas tempestad que ella se fueron:
A la sagrada vírgen sacrosanta
A dar gracias los nuestros tambien fueron,
Y yo mientras las dan quiero entre tanto
Pedirle su favor para otro canto.

Canto XII.

Asaltan los indios la Imperial: corren las mujeres a asilarse en el fuerte: el capitan Rodrigo de Bastidas dispone una salida: los españoles combaten heroicamente; pero se ven obligados por el mayor número de los contrarios a replegarse al fuerte: levantan los indios el sitio: reunen mayores tropas y vuelven al asedio de la ciudad: trazas de los indios para engañar a los españoles: estos las descubren y principian un nuevo combate: los de España rechazan nuevamente a sus enemigos: Pelantaro les anuncia que les pone cerco para rendirlos por hambre.

Corrian por las calles desmandadas
Las casadas, viudas, las doncellas,
Confusas, temerosas, espantadas,
Que lástima y dolor causaba el vellas:
Cual lobos tras de ovejas desmandadas
Así corren los bárbaros tras de ellas,
Pero como el temor las aguijaba
Cualquiera mas que una águila volaba.

Al fuerte sin parar apriesa corren,
Que no les dan lugar para ir despacio
Los bárbaros feroces que las corren
Hasta las mismas puertas de palacio:
Mas ya los españoles las socorren,
Que en breve tiempo, término y espacio
Salieron a la plaza denodados,
Ellos y sus caballos bien armados.

Vizcarra desde Penco habia enviado
Con provisiones ámplias y cumplidas,
Por justicia mayor de aquí y nombrado
Al capitan Rodrigo de Bastidas:
El cual su gente habiendo al fin juntado
Y a las contrarias visto divididas,
Dejando el fuerte flaco guarnecido
Salió con parte de ella apercibido.

Andaban los contrarios derramados
Las casas y los templos saqueando,
Otros mas vengativos y arriscados
La gente de servicio degollando:
Una banda de pérfidos soldados
A una dueña llevaban arrastrando
Hermosa principal, rica, y vecina,
De semejante afrenta y daño indina.

Con esta banda cruel de estos guerreros,
Que en número llegaban a seiscientos,
Bastidas embistió y sus compañeros
Que de venganza justa iban sedientos:
Recívenles los bárbaros guerreros
En hierros afilados y sangrientos,
Mas de el primero encuentro en raudo vuelo
Rodrigo de Bastidas vino al suelo.

En viendo al capitan caido en tierra,
Herido, sin aliento y maltratado,
El capitan Alonso de Becerra
Delante de él se puso denodado:
Solo con el poder contrario cierra
Con audacia y valor determinado,
Por medio de la espesa turba hiende
Y a su pesar al capitan defiende.

Desgarra, corta, raja, rompe, abolla
Celadas de grandísima dureza,
Caballos, indios, picas, todo arrolla,
Que cosa no se impide su braveza:
A Victor cual si fuera de cebolla
Le rompe de alto abajo la cabeza,
Y al cabo principal de aquella escuadra
El cuerpo de una punta le taladra.

No deja pica eniesta ni derecha
Que a todas las abate y las derriba,
Al andar que con él algo se estrecha
Del vigoroso aliento y alma priva:
Amarrada y de lágrimas desecha
A la matrona vió llevar cautiva,
Doliéndose de verla el Trujillano
Las piernas arrimó a su rabicano.

El paso deja franco por do pasa
Que no le impide nadie su derrota,
Y cual si de papel fuera o de masa
A Pilcoturo pasa cuerpo y cota:
A Lebopar la espada toda envasa,
Al Chulco la cabeza deja rota,
Pasando de esta suerte pasa y llega
A do la dueña está de llorar ciega.

Hallóla sola, triste y sollozando,
Que bárbaro ninguno ya la guarda,
Ni de todo el soberbio y crudo bando
Menos al español nadie le aguarda:
En las áncas la puso y galopando
Al fuerte va, que un punto no se tarda,
Porque la fuerza bárbara venia
Cerrándole los pasos y la via.

En el fuerte la deja y volvió apriesa
En busca de los pocos españoles,
Entre la turba indómita y espesa
Los halla cual al viento los peñoles:
Por el cerrado ejército atraviesa
Que al retumbante son de caracoles,
Las picas largas rábidos vibrando
Iban con los hespéricos cerrando.

El capitan Bastidas puesto habia
A Conapil de un golpe duro en tierra,
Con otro mas soberbio a Longopia
El ánima del mundo le destierra:
En esto ya el ejército venia
Corriendo al son horrísono de guerra
Diciendo los idólatras imanos:
Tened, cercad, no vuelvan los cristianos.

Pablo Hernandez, Sanchez, Luis de Obiedo,
El hijo de Juan Alvarez de Luna,
Hacen con gran valor, brio, y denuedo,
De la sangre enemiga una laguna:
Viveros, Martin Arias, Juan Sancedo,
Siguiendo tras su próspera fortuna
Destrozan, rompen, hienden, atropellan,
Matan, cortan, machucan, y deguellan.

Con rabia, con teson, corage y brio,
Los contumaces bárbaros bravean,
Con esfuerzo gallardo a su albedrío
Las rígidas macanas montasean:
En medio del indómito gentío
Los hispanos bien se gallardean
Dejando cuanto alcanzan lastimado,
Roto, blando, molido y magullado.

Fuerza fué y aun forzoso retirarse,
Como se retiraron para el fuerte,
Que mal pudieran de ellos escaparse
Ni de la horrenda parca de otra suerte:
Y aun fué temeridad el arrojarse
Entre los crudos brazos de la muerte,
Que de seis mil los pérfidos pasaban,
Y a veinte y seis los nuestros no llegaban.

Quedaron los contrarios por señores
De la ciudad, haciendas, y campaña,
Soberbios, iracundos, vencedores;
Humildes y vencidos los de España.
Robaron (o sacrílegos traidores)
Los templos, y con grande furia y saña
A Frai Cristobal Coronel mataron;
El pueblo y los comventos abrasaron.

La cuadra fuerte sola defendieron
Con gallardo denuedo los hispanos,
Y lo demas del pueblo no pudieron,
Por ser pocos, y muchos los tiranos:
Cargados de despojos se volvieron
Triunfantes, victoriosos, y lozanos,
Dejando a los domésticos alzados,
Y a los de España pobres y encerrados.

Volvióse el general para su tierra
Despues de haber cual digo levantado
Los indios de la Rica y alta sierra,
Y todos sus contornos alterado:
Del trabajo y provechos de la guerra
Estaba rico próspero y cansado,
A descansar se vuelve a Pailagueno,
De gloria, fama, triunfos, y honra, lleno.

De paso a la Imperial ciudad dió vista
Pensando de cojerla descuidada,
Mas como en arma estaba siempre y lista
Una carga les dieron bien pesada:
Y por ser tan costosa su conquista
Dejóla y prosiguieron su jornada;
A su casa llegó, y en pasatiempo
En ella se entretuvo un breve tiempo.

Luego que Pelantaro tuvo aviso
De como el general volvió a su tierra,
Y que así a la ciudad dejarla quiso
Sin acabar la comenzada guerra,
Su gente juntó luego y al proviso,
Marchando por las faldas de la sierra
Con grande orgullo y furia repentina,
Pensando darla fin a ella camina.

Tras de él Anganamon partió furioso
Con otro nuevo ejército granado,
Que dejar el regalo fué forzoso
Por no perder el crédito ganado:
Y aunque era el español tan cuidadoso,
Estaba de este cerco descuidado,
Mas con ser como fué tan repentino
De agua aunque no mucha se previno.

Pusieron los dos bárbaros valientes
Con mas calor que antes el asedio,
Pensando de esta vez los impacientes,
Romper los Españoles sin remedio:
Con ardides y trazas diferentes
Para ello buscaban cualquier medio,
Mas estaban los bravos cesarinos
Mas bravos que los bravos saguntinos.

De tres asaltos grandes que les dieron,
Sangrientos todos tres y porfiados,
Con el propio valor se defendieron
Que de esotros durísimos pasados;
Mas viendo que llevarlos no pudieron,
De su fortuna ya desconfiados,
Trataron los idólatras de paces
Habiendo retirado antes sus haces.

Treguas hubo y seguro de ambas partes,
Mas, por sino guardaban el seguro,
Los nuestros se pusieron hechos Martes
Armados con recato sobre el muro:
Con fingidos y cautelosos artes
Procuraba el indómito perjuro
Descuidar aquel dia a los de el fuerte
Para poder hacer con ellos suerte.

Mas con paso espacioso, blando, y lento,
Pasó diciendo un indio por la puerta:
"Españoles, cuidado, estad con tiento,
Guardaos, mirad, vivid, el ojo alerta."
Con este aviso breve y parlamento
La traicion afirmaron que era cierta,
Así con gran cuidado prevenidos
Les dieron a sus pláticas oidos.

No salieron con trato ni partido
Que bien a los hispanos estubiese,
Que como traicion todo era y fingido,
Lo encaminaban todo a su interese:
Quedó de entrambas partes concluido
Que cuando la luz nueva pareciese
Para fijar la paz de los cautenes
Que de una parte y otra diesen rehenes.

Llegado el dia y tiempo señalado
Los indios se pusieron en sus puestos,
Y en el suyo los nuestros con cuidado
Apercibidos ágiles y prestos:
Compuesto el capitan salió y armado,
Armados los soldados y compuestos,
Por no ser el varon en mas tenido
Del precio que valiese su vestido.

Pusieron en el muro cautamente
Armados a los indios de servicio,
Para mostrar mas tráfago de gente
Del militar y bélico ejercicio:
Y fué la industria al fin tan escelente
Y tan grande el estrépito y bullicio,
Que de verlo los bárbaros creyeron
Que los dientes de Cadmo allí nacieron.

Viendo el órden, la gente, brio, el recato,
La guardia, gala, orgullo, y el aspecto,
La plática entretuvo a posta un rato
Sin efectuarse cosa el rey electo:
Para que le tuviese aquel contrato
Como se deseaba buen efecto,
Al capitan pedian por rehenes
Y a Pelantáro daban los purenes.

No vinieron en esto a concertarse,
Ni en otra cosa alguna hubo concierto,
Fuerza fué al español desconcertarse,
Antes que fuese mas el desconcierto:
Hicieron a los indios retirarse
Viendo su marañoso trato incierto,
Dándoles una carga bien pesada
Con una culebrina reforzada.

Saltando cual el gato del rescoldo
Sin aguardar mas tiempo ni recado,
Pelantaro volvió para su toldo
Del estruendo bombísono espantado:
Con ménos inchazon y menos toldo
Que aquel que hasta entónces ha mostrado,
Cual suele el escaldado de agua fria,
El general tambien así huia.

Pasado ya el temor y sobresalto
Y vuelto el humor cálido al vacío,
Volvieron los contrarios al asalto
Con todo su poder, pujanza y brio:
Con suma diligencia y valor alto
El general y el rey a su gentío
Incitaban con obras y razones
Al duro trance y arduas ocasiones.

El combate fué tal y tan apriesa
Que dió el insulto bando banderizo,
Que la piedra llovia tan espesa
Cual nube congelada de granizo:
Por ser redonda, lisa, dura, y gruesa,
El tejado ceniza, y polvos hizo,
Sin ser los españoles poderosos
A desviar los bárbaros furiosos.

Tendidos en los altos baluartes
Tenian los iberos vencedores
Los cuatro tremolantes estandartes
De símbolos diversos y colores:
Hicieron a los tres trescientas partes
Con las flechas y piedras los traidores,
Dejando las efigies solas sanas
De sus advocaciones soberanas.

Pero aunque a esotro el pérfido profano
Romper como a los otros tres procura,
Quedó sin mancha, limpio, libre y sano,
Sin mácula, mancilla, ni rotura;
Con prima artificial y diestra mano
Bordada en medio estaba la figura
De la gloriosa vírgen del Socorro
Entre el angelical y sacro corro.

Movido a compasion, un su devoto,
De ver el riesgo grande en que está puesto,
Antes que fuese maltratado y roto
A socorrerlo fué piadoso y presto:
Entónces con mas grita y alboroto
El furibundo bárbaro molesto
Piedras, flechas, balazos, sobre él llueve,
Mas el español hace lo que debe.

Apesar de la bárbara inclemencia
Que con audacia y ánimo pretende
Del simulacro santo la violencia,
El clérigo Güevara la defiende:
Mal herido salió de la pendencia,
Mas al fin el guion sano desciende,
Dejando el paso abierto a seis guerreros
Valientes y esforzados mosqueteros,

Que puestos sobre el alto baluarte,
Como la causa es justa y suya propia,
De balas despidieron tan gran parte
Que huyen los contrarios con inopia:
Quedó, ántes que la gente infiel se aparte,
De muertos y heridos grande copia,
Por lo cual Pelantaro furibundo
Se retiró del muro verecundo.

De su Pillano el bárbaro reniega
Frenético, furioso, de ira insano,
Porque así su favor sin mas le niega
Y se lo da al soberbio castellano:
Y como tan gran cólera le ciega
Propone de no alzar jamas la mano
Del trabajoso asedio, sin que vea
El próspero suceso que desea.

Ordena luego apriesa, manda, y traza,
Que la pérfida gente esté de suerte
Que en ninguna manera de la plaza
Fuera salga por agua la del fuerte,
A quien con infernal furia amenaza
Con la espantosa, triste, asada muerte,
Que ya el soberbio bárbaro sabia
La falta que en el fuerte de agua habia.

Puesto cerca del muro y por reparo
Los edificios míseros caidos,
Habló con los de España, Pelantaro,
Segunda vez tratando de partidos:
"Yo entiendo, dijo, sé, y he visto claro,
Que estais como lo estais arrepentidos,
Y que entrañablemente a todos pesa
De no haber aceptado mi promesa.

"Negasteis el partido, que era el medio
Para vivir en paz siempre y concordia,
Libres de las miserias de este asedio,
De trabajos, afanes, y discordia:
Pero no tienen ya ningun remedio,
Ni de vosotros yo misericordia,
Por que de sed y de hambre fatigados
Os habeis de rendir a mi forzados.

"El agua y bastimento sé que os falta,
Municiones, socorro, aliento, y fuerza,
Pues ved si con aquesta tan gran falta,
El rendiros será forzoso y fuerza:
Entregaron a Rodas los de Malta
Con ser inexpugnable aquella fuerza,
Por no perder la cara y dulce vida
Que tanto así teneis aborrecida.

"Mejor os fuera, y fuera bien contado,
El aceptar con tiempo algun partido,
Antes que aqueste término llegado,
Pues fué con tiempo y término ofrecido."
Habiendo sus razones escuchado
Le fué de nuestra gente respondido
Que cuanto trama, teje, urde, y maraña,
Es la labor inútil de la araña,

Por que la soberana mano inmensa
A tiempo les dará lo necesario,
Librándoles de aquella grande ofensa
Que reciben del pérfido incendiario:
Y cuanto trata, dice, ordena, y piensa,
Verá el remate y fin de ello al contrario,
Y socorridos a ellos y triunfantes
Como le vieron pocos dias ántes.

Retírase con esto el impaciente
A su tienda veloz en raudo vuelo,
Y al bajo, frio, y húmido tridente
El délfico Fetonio rey de Delo:
La española oprimida y pobre gente
A la reina de tierra, mar y cielo,
A pedir su favor y ausilio parte
De lágrimas vertiendo mucha parte.

Ya que todos se fueron y yo quedo
Cansado, solo, sin vigor, ni aliento,
Agotado el anhélito y denuedo,
Con falta de caudal y de talento,
Sentarme a descansar un rato puedo
Que no he de estar cantando solo al viento,
Demas de que no es justo que perturbe
A la devota gente ni la turbe.

Canto XIII.

Piden los españoles devotamente a la gloriosa reina del cielo que los socorra: cuando luego vieron la nube que subió como la vez primera por el cielo: fué tanta el agua que despidió que no la pudieron sufrir los enemigos y se retiraron: declárase por enemigos los Coyunches: hacen daño en el término de Penco: sale el gobernador con los españoles: quítales la presa que llevaban de ganados. Sale de Lima el Gobernador don Francisco de Quiñones: tiene una espantable tormenta en la costa de Chile: escapa de ella y entra milagrosamente en Penco.

Levanta, sube, ensabia, y engrandece,
A los audaces, fuertes, y atrevidos,
La inconstante fortuna, y favorece
A los gallardos ánimos subidos:
Las prósperas victorias ennoblece
A los humildes, bajos y avatidos
Los hincha, ensoberbece, alza, y levanta,
Cual suele el agua y sol la chica planta.

Patente se verá este ejemplo y claro
En la escelente cumbre en que ha subido
El gallardo y valiente Pelantaro
Que tanto la voltaria a favorido:
El cual por restaurar su reino caro
Con su potente ejército crecido
A puesto al español de mas conceto
En mucha confusion y en mucho aprieto.

El invencible bárbaro animoso
Conociendo su próspera fortuna,
Pretende el iracundo victorioso
Sus hechos levantar sobre la luna:
Y los de el Español bravo y famoso
Sumirlos en la Estígica laguna,
Procurando por fuerza, industria, y maña,
Desarraigar de Chile a los de España.

Cualquiera cosa intenta con intento
El cauteloso bárbaro pujante,
De dar a los hispanos fin violento
Y de ganar renombre de triunfante:
Mas viendo el falto fin de su argumento
Y que, con persuasiones no es bastante
A que se rindan a él sin mas contienda,
Hinchado se volvió para su tienda.

Tambien los españoles juntos fueron
De sed, cansancio y hambre fátigados,
En la capilla todos se metieron
En la sagrada vírgen confiados:
Con lágrimas de sangre le pidieron
Perdon de sus ofensas y pecados,
Y para tan gran falta, pena y duelo,
Socorro, su favor, y alto consuelo.

Hora y media faltaba solamente
Para mediar la noche tenebrosa,
Cuando vieron subir por el oriente
La fusca nubecilla procelosa:
Privó de luz a Cintia refulgente,
Y rápida, veloz, suelta, y furiosa,
Todo el cielo entoldó de la manera
Que se vió la pasada vez primera.

Despide la preñada nube espesa
Con truenos y relámpagos tanta agua,
Que parece avenida de represa,
O que la mar por ella se desagua:
Como Acuario se daba tan gran priesa
El contento a los bárbaros les agua,
Mojados a Puren se retiraron,
Donde por algun tiempo reposaron.

Quedaron los iberios fatigados
Con sobra de agua, y faltos de sustento,
Pobres, tristes, heridos, maltratados,
Sin género ninguno de contento:
De mil trabajos ásperos cercados,
Y para tanto afan, pena y tormento,
Perdida totalmente la esperanza
De ver jamas el rostro a la bonanza.

Los bárbaros rebeldes de la villa
Las estancias quemaron y el sembrado,
Sin dejar en su término ni orilla
Una sola cabeza de ganado:
Pusieron a la gente de castilla
En el mas miserable y bajo estado,
Que jamas los varones de la Iberia
Han visto ni sufrido tal miseria.

En los términos ricos de Valdivia,
Quinchilca, y Tenguelen, se rebelaron,
Mariquina, el soberbio, no se entibia,
Que los llanos con él se declararon:
Cualquiera de los bárbaros se alivia
Para la cruda guerra, y congregaron
Cuantos hay de Coquimbo al sur helado
Con los del archipielago apartado.

Cunco y Chabra se alzaron en Osorno,
Llangillangillo y todo su terreno,
Y todos los demas de su contorno
Quedaron todos llenos del veneno:
En el fuerte de Arauco, a donde torno,
Se levantó el traidor de Quintegüeno,
Haciendo cada cual siempre en su tierra
Al mísero español sangrienta guerra.

Catorce cercos ásperos pusieron
Al castellano Silva los de Arauco,
Con sangre de ambas partes le tiñeron
El atavio al venerable Rauco:
Y con el gran ruido ensordecieron
A Tetis, a Neptuno, Dores, Clauco,
Metiéronse las focas y las ninfas
De espanto en las cavernas y hondas linfas.

Con furor infernal y cruda saña
Corrian a los pueblos comarcanos,
Talando a fuego y sangre la campaña,
Infestando a los míseros hispanos:
Viendo la poca gente que hay de España
Quinel, Fomeco, Rere, Palgue, y llanos,
Las suyas juntan luego con intento
De al marítimo Penco dar un tiento.

Son estos Cuyunches grandes soldados
Y los mas belicosos de esta tierra,
Bravos, diestros, valientes, esforzados,
Mansos en paz, soberbios en la guerra:
Temidos fueron siempre y respetados
De todos los rebeldes de la sierra,
En el tiempo que fueron enemigos
Y del gobernador Loyola amigos.

Mas como los hispanos los dejaron
Sin fuerte, sin presidio en su frontera,
Con Pelantaro al fin se congregaron
Por no poder vivir de otra manera:
Para se acreditar con él juntaron
Su belicosa gente brava y fiera,
Y el distrito de Penco corren luego
Haciendo guerra cruel a sangre y fuego.

Pusieron estos bárbaros en campo
Todo lo principal de su aillaregua,
Ocupaban con él del verde campo
Mas término y espacio de una legua:
El capitan Gurráo y Juan de Orampo
(Por órden del cacique Longotegua)
El ganado y estancias les robaron
Y a los pastores míseros mataron.

En oyendo esta triste nueva en Penco
El nuevo Apo Vizcarra, aunque era viejo,
Mas veloz saltó y presto que el podenco
Tras del tímido y rápido conejo,
Sentido de que el bárbaro mostrenco
Con tanta desvergüenza y sin consejo,
Tan cerca de sus canas y presencia
Hiciese tan gran daño con violencia.

Movido de vergüenza y grande saña
Que a la venganza justa le compele,
Gallardo sale y bravo a la campaña
Con el denuedo y ánimo que suele:
Poca gente, mas buena, le acompaña
Pero el prudente viejo ántes que vuele
La ocasion, ni la pérfida pujante
Movió la suya bélica a delante.

Los bárbaros soberbios se volvian
Con la soberbia presa que habian hecho,
Y para sus lugares dividian
El escuadron sin órden y deshecho,
Cuando a nuestros ginetes descubrian
Cerca de un montezuelo y paso estrecho,
Pero al punto cerró nuestra vanguardia
Con su mal ordenada retaguardia.

Con voces y algazaras resonantes
Longotegua a los suyos apellida,
Y con los que allí estaban circunstantes
Comenzó la guacábara reñida:
Pero los españoles militantes
Menospreciando la costosa vida,
Movidos de la cólera y venganza
En ellos hacen riza y cruel matanza.

Cercenan con gran priesa y acrivillan,
Rompen, cortan, derriban, muelen, matan,
Machucan, quiebran, hunden, pisan, trillan,
Descuartizan, escotan, y maltratan:
Abren, rengan, abollan, amancillan,
Quebrantan, descoyuntan, desvaratan,
A la gente de Chepe y de Chepino,
Martin Muñoz, Riguelme, y Diego Sino,

Miguel de Vendesu, Silva, y Serrano,
Lancha, y Antonio Perez de Aquilera,
Melendez, Juan Hurtado, Altamirano,
El capitan Quiros, Cuebas, Herrera:
De verde vuelven rojo todo el prado
Con mano cruda horrenda y carnicera,
Pantoja, Fuensalida, Guabo, y Bravo,
Bravamente dan fin de ellos y cabo.

Los demas indios que iban delanteros,
Como el estruendo armígero sintieron
Y a los hispanos bélicos guerreros,
Sin aguardar los últimos huyeron:
Veloces, sueltos, rápidos, ligeros
Los bravos españoles los siguieron,
Aquí derriban, muelen, matan, prenden,
Allí castigan, dañan, rompen, hienden.

El teson animoso iba creciendo
La soberbia, el denuedo, la osadía,
En el bando español fuerte y horrendo
La fuerza, la pujanza, y gallardía:
Y al bárbaro feroz disminuyendo
Que flojo y tardo el brazo le movia,
Cabezas, tripas, brazos, cubre el suelo,
Los clamores retumban en el cielo.

Viendo el gobernador la cruel matanza
Y dar a Cintia al mar color de plata,
Temiendo alguna súbita mudanza
Tocar a recojer mandó a Capata:
El cual obedeciendo sin tardanza
El órden un momento no dilata,
El tímpano retumba, y al estruendo
Se van los españoles recogiendo.

Quedaron muchos bárbaros tendidos
Abiertas las cabezas y costados,
Los demas fueron rotos, mal heridos
Huyendo sin la presa avergonzados:
Pero siendo los nuestros recojidos
Con toda la gran presa de ganados,
Victoriosos con ella se volvieron
A la propia ciudad de do salieron.

Ya que mi gran ventura, dicha, y suerte,
A querido a este puesto encaminarme,
Y del trabajo, pena, afan y muerte,
Y del horrendo bárbaro librarme,
Quiero ántes que ha volver el cruel acierte
Pues tiempo y ocasion hay, embarcarme,
Pues ella me a forzado a que le deje
Al sanguinoso Chile y de el me aleje.

Volver quiero al Perú, pues me convida
La causa referida y la presente
De estar a pique y punto de partida
Una nao con el áncora pendiente:
Apenas me embarqué cuando tendida
Fué la vela del nauta prestamente,
Con viento fresco y próspero llegamos
Al puerto del Callao donde ancoramos.

Estando ya para saltar en tierra
De pie sobre los bordes de la barca,
Oí el rumor y estrépitos de guerra
Que en la ciudad retumba y su comarca:
En las montañas, valles, en la sierra
Y en cuanto ciñe el término y abarca,
Los retumbantes pífaros resuenan
Y en las costas los tímpanos resuenan.

Cuando a la gran ciudad iba llegando
Ví en las ventanas altas y en balcones
Las banderas tendidas tremolando
Gallardos estandartes y pendones:
Soldados por acá y allá cruzando
Mozos, bravos, bizarros, fanfarrones,
Capitanes, Alfereces, Sargentos,
De Marte los sonoros instrumentos.

Era el bélico estruendo y rumor tanto
Que dentro en la ciudad Limense habia,
El murmullo, el estrépito, que espanto
Al viejo y cano Rimace ponia:
Por aquel, por aqueste, en aquel canto
Se ve la gala, orgullo, y bizarría,
Todo es furor y máquinas de guerra
Cuanto dentro en sus límites se encierra.

En toda la ciudad retumba y mena
Martillos, fraguas, limas, y bigornias,
Armas forjaban de que estaba llena
Con puntas largas ligidas y bornias:
Nueva vino en aquesto (aunque no buena)
Que allá por las ocultas californias
Un Pirata pasó, y con grande flota
Al Perú encaminaba su derrota.

Por esta y la que vino de las Charcas
Del intento y designio de Cabrera,
Mandó el virrey estar las liminarcas
A punto a cada cual en su frontera:
Alerta estaban ya las crudas Parcas
El trofeo aguardando que se espera,
De las civiles guerras de tiranos,
Y de los nautas pérfidos germanos.

Aquestas causas justas fueron causa
Para que a la de Chile se pusiese
Alguna dilacion forzosa y pausa,
Y que el socorro en parte ménos fuese:
La nueva sedicion tirana, causa
Nuevo acuerdo al Virrey, mas que partiese
Don Francisco mandó con los soldados
Que a la sazon estaban alistados.

Fueron cuantos estaban prevènidos
Noventa y tres soldados solamente,
Mozos bravos, gallardos, atrevidos,
Cualquiera de ellos de ánimo valiente:
Pero con ser tan buenos y escogidos,
Era poco este número de gente
Para allanar la pérfida potencia
Y castigar su bárbara insolencia.

Bien quisiera el Virrey y era su intento
Enviar un ejército copioso,
Armas, ropa, dineros, bastimento,
Con todo lo demas menesteroso,
Para que al infiel bárbaro sangriento
Le abajasen el ímpetu orgulloso,
Pero a su intento y ánimo cristiano
Atajó los intentos del tirano.

Promete a don Franzisco que adelante
Le enviará gran número de gente
Con que pueda al indómito pujante
Aplacarle la cólera impaciente:
Con la pequeña escuadra militante
De la ciudad se parte en continente,
De la nobleza de ella acompañado,
En Dios mas que en sus fuerzas confiado.

A dar a aqueste reino algun alivio
Que tanto a su alma santa le lastima,
Venir con él queria don Toribio
Arzobispo dignísimo de Lima:
No con el pecho lánguido ni tibio,
Que mas ardiente que el ardiente clima
Le tenia el prelado fervoroso
Por predicar al bárbaro alevoso.

Pero la gran ciudad no vino en ello,
Ni en que este gran varon faltase de ella,
Que fuera tan gran pérdida perdello
Cuanto pudiera serlo perderse ella:
Pudo el amor tan grande detenello
Y la fé y voluntad que vido en ella,
Así corrió el pastor con sus obejas
En voluntad, amor, y fé, parejas.

Mas con celo piadoso y pecho humano
(Que siempre fueron estos sus cuidados,)
De su renta envió el patron cristiano
A los de Chile treinta mil ducados:
Mandando que se den con larga mano
A los pobres y mas necesitados,
A las viudas, huérfanas, doncellas,
Casando las que son mas pobres de ellas.

Llegado a la marítima ribera
Se embarcó don Francisco de Quiñones,
Que con las corvas áncoras ya fuera
Le aguardaban dos fuertes galeones:
Recíbele la gente placentera
Con resonante son de varios sones,
Los mílites con tímpanos y flautas,
Con algazaras júbilas los nautas.

Corren los marineros y grumetes
A las trizas, escotas, y escotines,
A las bolmas, braxas, chafaldetes,
Cual al ladron corchetes y malsines:
Masteleo, la gavia, y tamboretes,
Bastardo, racamento, palanquines,
Cabos, cuerdas, filásigas, amuras,
Se rompe, las ostagas y ataduras.

El seco y duro mangle así se encomba
Como si fuera junco verde y tierno,
El furibundo mar brama y rimbomba
Volviendo al mar de fuera el mar interno:
Los nautas sin cesar dan a la bomba,
Cual las bramantes llamas del infierno
Enotas, jarcias, gumenas, se estiran,
Los navegantes míseros suspiran.

Las quillas, ruedas, planes, corbatones
Tarugos, puercas, llaves, sobrequillas,
Verganetes, puntales, puntalones,
Pernos, estantes, mesas, varandillas,
Cubiertas, cuitas, latas y fogones,
Puycos, valdes, vitácora, escotillas,
Bringues, cabestrantes se estremecen,
Crugen, ruedan, se rompen, desfallecen.

Las velas amainó la capitana
Rasgada del trinquete la relinga,
Cruje el mástil mayor y la mesana
Desde lo mas escelso a la carlinga:
La combatida nao cual paja vana
Arfa, prende, ya asalta, ya respinga,
Ya llega con los mástiles al cielo,
Ya con la baja quilla al bajo suelo.

Pero para librar el leño corbo
Antes que el mar furioso le deshaga,
Le arrojan cuanto hay dentro sin estorbo
Pensando de aplacarle con tal paga:
Mas él el rico don de solo un sorbo
Con mas braveza y furia se lo traga,
Y cual el rico y necio se enbravece,
Se hincha, se levanta y desvanece.

Levanta cerros, montes y collados,
De espumantes, bramosas y altas olas,
Combaten a la nao por los costados
Rompiendo las ferradas portañolas:
Tanta priesa le dan por ambos lados
Que creyeron las gentes españolas
Que entraba a cada golpe y crudo encuentro
El crudo mar, y airada muerte dentro.

Corren todos acá y allá a gran priesa
Sin hallar en la nao parte segura,
Quien sus culpas en público confiesa
Perdida la color y sin figura:
Quien hace voto tácito y promesa
De vivir en monástica clausura,
Quien de ir a Jerusalen o a Santiago
En saliendo del furibundo lago.

El general magnánimo y prudente
Encima de la popa se mostraba
Animando con ánimo a su gente,
Que a toda sin faltar nadie faltaba;
Pero en lo interior, devotamente
Al sumo altisonante suplicaba
Con oraciones pias y lamentos,
Concorde los discordes elementos.

Decia: "Eterno Padre sacrosanto,
A cuya voluntad está sujeto
En todo lo criado, todo cuanto
Por vuestra voluntad tiene sujeto:
La luna, el sol, el estrellado manto,
A vos está mirando como a objeto
La tierra, el mar, el fuego, el firmamento,
Y del movible globo el movimiento.

"A vos estan, señor, siempre obedientes
Aves, pues, las plantas, animales,
Las savandijas reptiles, serpientes,
Los brutos sin razon, y racionales:
Piedras, yervas, el mar, rios, las fuentes,
Las causas, e influencias celestiales,
Sin vuestra voluntad nada se mueve
Y a vuestro gran poder todo se debe.

"Los cuatro poderosos elementos
De nada por vos fueron fabricados,
Señalastes les términos y asientos,
Los unos con los otros abrazados:
Mandastes que sus ímpetus violentos
No pasasen los puestos señalados,
A las aguas del mar que no anegasen
Al mundo, ni los límites pasasen.

"Pues como ahora, señor, tanto se inquieta
Contra esta nave vuestra el mar airado
Como si fuera dentro aquel profeta
Que no quiso cumplir vuestro mandado:
A vuestra fé cátolica sugeta
La gente de ella está (o Dios increado)
Que por hacer a vos y al rey servicio
Padecemos tan áspero suplicio.

"Por ensanchar la ley que profesamos
Que es la propia, señor, que vos nos distes,
En este leño frágil todos vamos
Atormentados, míseros y tristes:
Humildemente, padre, os suplicamos
Por la pasion acerba que sufristes,
Que la furia aplaqueis y movimientos
De los dos alterados elementos."

Fuera con la oracion mas adelante,
Sino se antepusiera en el camino
Un monte de agua rápido y volante
Que forzado del viento Noto vino,
Y un encuentro a la nao dió tan pujante
Que al enturbiado charco neptunino
Con mas fuerza, corage, furia y rabia,
Otro golpe mas recio dió la gabia.

Fué tan soberbio el golpe y recio encuentro
Que el vaso recibió por el costado,
Que entró por estribor tanta agua dentro
Que el batel dentro de el quedó anegado:
Y a recibir tras de este otro reencuentro
Con el quedara el pleito rematado,
Porque el mástil quedó inclinado al peso,
Cual suele a donde hay mas el fiel del peso.

El jóven don Antonio de Quiñones
Y el sargento mayor don Juan de Añasco
Corrieron al batel, y otros varones
Cual con viento las hojas del carrasco:
Con hacha, palos, tablas, con tizones,
Hicieron del batel piezas el casco,
Alijada la carga y peso grave
De un valance se puso en fil la nave.

Volvió el humor caliente a los vacíos
Con súvito alborozo y alegría,
Que el frígido temor los dejó frios
Y la sangre cuajada helada y fria:
Pero no aplacó el mar sus bravos brios,
Ni el implacable viento su porfía,
La sombra de la tierra el orbe cubre,
Que ni una sola estrella se descubre.

La tenebrosa noche, obscura y larga,
Con mayor tempestad volando vino,
La negra cerra con piedra descarga
Agua, truenos, reálmpagos contino:
El sibilante viento Cierzo carga,
Brama Neptuno, crece el torbellino,
Del trémulo navío en los lujares
Revienta la hinchazon de gruesos mares.

La blanca espuma con que el mar escupe
Relumbrando llegaba hasta el cielo,
Con la cual las condensas nubes tupe
Engrosando con ella el turbio velo:
No hay lugar descubierto que no ocupe
Dentro del miserable navichuelo,
Metiendo dentro de el mas golpes de agua
Que chispos echa la chisposa fragua.

El resto de la noche y otro dia
Con otro y otra noche turbulenta,
Sin aplacar un punto su porfía,
Duró la tempestad y gran tormenta:
Volvieron a seguir la recta via,
La fatigada gente iba contenta,
Pero duróle poco este contento
Por no tener jamas seguro asiento.

Tres dias y tres noches navegaron
Con tiempo bueno al parecer eterno,
Al ensenado Penco enderezaron
El herrado espolon con buen gobierno:
Mas cuando a vista o cerca de él llegaron,
Como era en el rigor del crudo hibierno,
Un huracan saltó de travesía
Que amenazando al piélago venia.

Un espantable negro y turbio velo
(Al de la noche obscura semejante,
Que apriesa caminaba en raudo vuelo)
El huracan traia por delante:
El general que vió entoldarse el cielo
Con el nublado alígero volante,
Antes que el viento llegue ni albaroto
Que mandase amainar mandó al piloto.

Por presto que fué el presto marinero
A cumplir del piloto el mandamiento,
Tan presto llegó el rápido aguacero
Con furibundo estruendo violento,
Rompió por la mitad el mastelero
La violencia indómita del viento,
Quedó de las dos bordas amarrado
Sobre la obencadura atravesado.

Un suelto marinero suvió arriba
Por las no bien seguidas escaleras
Con un agudo alfange y ansia viva
Las bordas cortó, escotas, y escoteras:
El tronco del tronchado árbol derriba
Encima de las aguas lisongeras,
Amainan los demas todas las vergas
Echando el tomador y las subergas.

Volvió el fecundo piélago a alterarse,
Con mucha mayor furia que primero
Los indensos nublados a densarse,
Cubriendo en torno todo el emisfero:
La temerosa gente a alborotarse
Alzando un alarido lastimero,
Pidiendo al general que arribe al puerto,
De Coquimbo, seguro, manso, y cierto.

Respondió el general que su escelencia
A Penco le mandó que caminase,
Y que el no trae mas órden ni licencia,
Para que puerto atras otro tomase:
Mas que contra los hados y violencia
De viento y mar el mismo se guardase,
Porque se han de cumplir órden y leyes
Que en servicio del Rey dan sus virreyes.

Mas por tener tan próxima y vecina
De bajos y arrecifes toda llena
La brava costa y lóbrega marina,
A donde la resaca horrenda suena,
Con el trinquete bajó a la bolina
Con no poco trabajo, afan, y pena,
Saltando va la nao mas que una sorza
Contrastando el furioso mar a orza.

Podrá ser que pregunte algun curioso
Si en los demas autores tuvo cuenta,
Como en aqueste mar Chileno undoso
Siempre pasan las naos gran tormenta:
Respondo que ordinario el Norte odioso
En Mayo, Junio, y Julio, siempre avienta
En aqueste parage y a gran costa
Entonces se navega hasta la costa.

Pero sin ver el sol, cielo, ni tierra,
Entraron sin saber por do en el puerto,
Que la gran cerrazon todo lo cierra
Sin dejar farellon al descubierto:
Al pie de Talcaguano y alta sierra
Del turbulento Boreas a cubierto
Los nuestros se hallaron con espanto,
A donde dieron fondo, y fin yo al canto.

Canto XIV.

Llega el gobernador a la ciudad de la Concepcion: recibenle los de la ciudad con gran fiesta: hace una plática a los vecinos de ella: socorre al presidio de Arauco con gente: el corregidor de Chillan prende al cacique Millachingue.

No sé que cuerpo habrá de bestia fiera,
Ni que bruto animal en todo cuanto
Alumbra la fetónica lumbrera,
Ni sé yo quien podrá ni quien pudiera,
Que como él mio débil sufra tanto,
No siendo de algun duro roble o canto,
Llevar tan ponderosa y grave carga,
Por áspero camino y senda larga.

Si voy por la Chilena infausta tierra
A donde reposar no hallo parte,
Todo es furor, batallas, muertes, guerra,
Asedios, hambre, estrépitos de Marte:
No hay valle, monte, llano, ni alta sierra
Donde no esté arbolado su estandarte,
Ni ciudad tan segura de rumores
Do no retumben trompas y atambores.

Y si al Peru me voy, que es reino quieto,
Vereis que resucitan los tiranos,
Que sin tener a Dios ni al Rey respeto
Guerras mueven por sus intentos vanos:
O allá por el angosto mar secreto
Desembocan piratas luteranos,
Alterando sus costas de manera
Que no hay lugar seguro en su ribera.

Pues si me voy a el mar ya veis cual anda
Jugando con la nao a la pelota,
Y los de dentro de una en otra vanda,
Que cual ala de viento así los bota:
Si alguna sola vez se muestra blanda,
Mas de cuarenta y cinco se alborota,
Alzando tan horrísona tormenta
Con que me cansa, espanta, y atormenta.

Pues viendo claramente lo que pasa
Y que si al mar de tierra huyendo llego,
Salto de la sarten, caigo en la brasa,
O del rescoldo muerto, en vivo fuego:
Si a la tierra me vuelvo llana y rasa
No hallo a do tener algun sosiego,
Que el furibundo Marte, cruel, airado
No me deja lugar desocupado.

Pero yendo cual voy por un sendero
Tan áspero y tan lleno de malezas,
(Con un discurso siempre verdadero
Desnudo de poéticas proezas,)
No es mucho que mi cántico grosero
Vaya cual va con tantas asperezas,
Pues la gran multitud de alteraciones
No me deja limpiar estos borrones.

Que si como otros hacen, yo pudiera
Ramilletes hacer de varias flores,
Amorosos efectos escribiera
Con que diera mas gusto a los lectores:
Pero como es historia verdadera
No lleva cuento o fabula de amores,
Por que de la verdad patente y pura
Es con lo que se adorna mi escritura.

Pero para que yo, señor, os cuente
El soberano esfuerzo esclarecido
Del claro Don Francisco, atentamente
Con grata voluntad prestadme oido:
Libre de la gran furia del tridente
En Talcaguano dije habia surgido,
A donde el almirante surto habia
Que otro camino trajo rumbo y via.

No fueron bien las áncoras echadas
Cuando mandó salir la gente a tierra,
En cuatro grandes barcas artilladas
En ordenanza van todos de guerra:
Disparan gruesas piezas reforzadas
Y allá en la Andalicana áspera sierra
El eco retumbó del son tremendo,
Y en el estado indómito el estruendo.

Los vecinos, Vizcarra, y moradores,
En la playa le estaban aguardando,
Los pífanos, trompetas, y atambores,
Los convecinos montes atronando:
En soberbios caballos corredores
Soldados por acá y allá cruzando,
Las lanzas esgrimiendo y las espadas
Con sangre de los bárbaros manchadas.

Con palio de damasco turquesado
Esperando le estaba el regimiento,
Y un cándido caballo enjaezado,
De perlas, oro, y plata, el guarnimiento:
Los infantes en escuadron formado
Solemnizaban el recibimiento,
Recibiendo la gente mas lucida
Contento singular con su venida.

Con todo aquel aplauso que pudieron,
Pero no tanto cuanto deseaban,
Los de aquesta ciudad le recibieron,
Que al deseo las obras no igualaban:
Las festivales salvas que le hicieron
En todo el ancho cóncabo sonaban,
Apriesa disparaban los infantes
Artificiales truenos rimbombantes.

Acabada la fiesta y el bullicio
A los soldados nuevos alojaron,
Hallando en el alegre y dulce hospicio
Colmado todo cuanto desearon:
El padecido afan, pena, y suplicio,
Con el refresco espléndido olvidaron,
Costumbre antigua de hísperos soldados
No acordarse de tránsitos pasados.

Pero el Gobernador en continente
Mandó llamar la gente veterana,
Estando toda junta alegremente
Dijo con elocuencia mas que humana:
"Del furibundo bárbaro inclemente
La feroz violencia, atroz, insana,
Y lo que habeis señores padecido
Todo está en mis entrañas esculpido.

"Por aliviar, amigos, tan gran carga,
Tantos trabajos, penas tan terribles,
Como en vuestros cansados hombros carga
Con tantas vejaciones insufribles,
Me puse, y a pasar la mar amarga,
Tantas tormentas ásperas y horribles,
No de caudal ni honor necesitado
Que todo, gloria a Dios, tengo sobrado.

"Mas por seros en todo compañero
Y a Dios y a nuestro rey hacer servicio,
Con pecho vengo y ánimo sincero
A ofrecerme por él en sacrificio:
Pero una sola cosa pedir quiero,
Y es que dejeis de hoy mas el torpe vicio,
A Dios primera causa nos volvamos
Pues es suya y por ella militamos.

"Do falta la verdad, do la ley falta,
Tambien faltará el culto a Dios debido,
Y el mas largo dará de corto falta,
Pues juega al desigual con mal partido:
Quien no ama la justicia, virtud alta,
Quien sin ella camina va perdido,
Mas quien con la razon y ella se ajusta
Ninguna cosa hará que no sea justa.

"Lo que os quiero decir, patente y claro
Lo muestran los pretéritos sucesos,
A cuyo inmenso mal sino hay reparo
Ygual vendrá el castigo a los escesos:
Procuremos tomar por nuestro amparo
Los favores celestes que con esos
Venceremos al bárbaro gallardo,
Mejor que con la espada, lanza, o dardo.

"Cuando el cerúleo humor del mar salobre
En cólera robusto el color pierde,
Deseando el marinero que no sobre
El barco aflicto algun sepulcro verde,
O a falta de advertencia se zozobre
Antes que otro remedio nuevo acuerde,
Al chico barco da segunda amarra
En viendo que arfa y con el ancla agarra.

"Pues si por no perder un leño corbo
En la inclemencia del revuelto octubre,
Le basta ver al nauta el rostro torbo
Con que su interno intento el mar encubre,
¿Que incombeniente habrá, decid, que estorbo
Viendo claro que el tiempo nos descubre
Que nuestro barco va siempre agarrando,
Para que no le vamos amarrando?

"Amarrémonos pues con el amarra
De Dios, que es el amarra verdadera,
Que firme nos tendrá su diestra garra
Contra la tempestad terrible y fiera:
Y vereis como el barco mas no agarra
Amarrándonos bien de esta manera,
Haremos que el batel frágil se afirme
Por que sin Dios no habrá ni hay cosa firme."

Con esto puso fin a su altiloquio
Dejando satisfecho aquel colegio,
Declarando con el sin circunloquio
Cuanto decir pudiera un docto elegio:
Hubo despues de aquesto un gran soloquio
De como se hará el servicio regio,
Pero quiero decir sin tratar de esto
En el puesto que halló este Reino puesto.

Perdido lo halló todo y destrozado,
Lleno de mil trabajos y fastidios,
De miseria y afanes rodeado,
De pérdidas inmensas y subsidios:
El castillo de Arauco asediado,
Con poca gente todos los presidios,
A tres ciudades prósperas quemadas,
A las demas confusas y alteradas.

La tierra con la sangre enpantanada
De los valientes césares hispanos,
De muros de cadáveres sembrada,
Pujantes a los bárbaros profanos:
La nueva ciudad de Oñez despoblada,
Rebelados los indios mareguanos,
Vencedores, soberbios, victoriosos,
Y a los hispanos bélicos medrosos.

A todos los amigos comvocados
Para se levantar la primavera,
De bastimento falto y de ganados,
Sin guarnicion alguna esta frontera:
De caballos los mas necesitados,
Y todo lo demas de esta manera,
¿Pues quien podrá o será tan suficiente
Que pueda reparar tanto sin gente?

Habiendo pues del todo conocido
La falta irremediable que hay de gente,
Y el intento del bárbaro atrevido
Al visorey avisa prestamente:
De todo cuanto habia sucedido
Relacion le envió cumplidamente,
Y a pedir le enviase mil soldados,
Por ser mil veces mil los rebelados.

Por que con menor número que aqueste
No puede reparar ni guardar tanto,
Y en no habiendo en campaña una gran hueste
Estará de perderse el reyno a canto:
Así que le suplica que se apreste
La gente que le pide, que entre tanto
Que viene, juntará la veterana
Para salir en busca de la insana.

Despacho envió a Santiago juntamente
(Ciudad de aqueste reyno la cabeza,)
Al maese de campo con patente
Para levantar gente con presteza.
En el soberbio e indómito tridente
Una nao y tres barcos adereza
En que vayan a Arauco cien soldados
A socorrer los bándalos sitiados.

Del Neptunino piélago salado
Nombró por general a un caballero
Don Juan de Añasco y Cardenas llamado,
Tanto cuanto galan bravo y severo:
Por almirante suyo a Juan Hurtado
Mas soldado que diestro marinero,
A Don Lope tambien por castellano
Del indómito término Araucano.

Habia el castellano Silva escrito
Suplicando a Quiñones le hiciese
Merced en proveer aquel distrito
En persona que el cargo mereciese:
Que el trabajo que el pasa es infinito,
Y que sin paga, sueldo, ni interese,
A servido a su Rey allí seis años
Padeciendo su hacienda sumos daños.

Así por la razon justa que tiene
De ver a su mujer, hijos, y hacienda,
A Don Lope Ruiz allí entretiene
En la Araucana bélica contienda:
Con esta breve máquina previene
Para que el paso angosto abran y senda,
Vayan ciento y cincuenta indios Piqueros
Animosos y amigos verdaderos.

Embarcada la gente le partieron
Con viento bueno, fresco, y favorable,
Cerca de la Isla fértil fondo dieron
Del nombre de la vírgen memorable:
A la Araucana costa de allí fueron
Por el furioso piélago intratable
En las chatas no mas enpavesadas,
Que van cual las galeras despalmadas.

Viendo los belicosos Araucanos
Que llegaban los barcos a la costa
A defender el paso a los hispanos,
A priesa fueron todos por la posta;
En medio de unos húmidos pantanos,
Por donde va el camino y senda angosta,
Los bárbaros se emboscan de manera
Que el hijo de Aristoro no los viera.

Pero viendo del modo, traza y suerte
Que está la gente pérfida emboscada,
Los españoles bélicos del fuerte
Alzaron una banda colorada:
Señal para que huya de la muerte
La que por el mar viene descuidada
De que estan en los médanos metidos
Los pérfidos, insanos, atrevidos.

En viendo el general Don Juan la vanda
Encima del Castillo tremolando
Conoció, que la gente cruel, nefanda,
Que en la playa le estaba ya aguardando,
Al piloto mayor con tiempo manda
Que se vaya de tierra algo apartando,
Y en el rio de Rauco raudo se entre
Sin que en los bajos hórridos encuentre.

Sin pérdida ninguna ni desastre
Veloces se metieron en el rio,
Quitaron a las barcas todo el lastre
Por que boyantes pasen el bajío:
Ya no hay bárbara gente que contraste
Con el bélico hispano poderío,
En pasando los barcos de la barra
Las áncoras alargan y el amarra.

Apénas el corbado tenaz diente
En el lamoso y blando suelo afierra
Cuando saltó la valerosa gente
Mas presto que pensarlo toda entierra:
Fué el primero mas presto y diligente
El capitan Gonzalo de Becerra,
En poniendo los pies sobre la arena
Un formado escuadron al punto ordena.

De ciento y veinte y dos indios piqueros
En cuadro le formó y en los costados
Puso cuarenta y cuatro mosqueteros
En dos mangas iguales ordenados:
Y en frente cincuenta arcabuceros
Diestros, bravos y prácticos soldados,
Formado el escuadron de aquesta suerte
Marcharon en buen órden para el fuerte.

En viendo los contrarios la ordenanza
Con que los nuestros van y desmentido
El intento mortal de su esperanza
Salieron con estruendo y gran ruido:
Vibrando cada cual su fuerte lanza
Al escuadron envisten guarnecido
Tocando caracoles y cornetas,
Pitos, flautas, bocinas y trompetas.

Pero como en monton viene confuso
La turba alaraquienta congregada
Y el español valiente fuego puso
A la materia negra salitrada,
El bárbaro escuadron se descompuso;
A la primera y presta rociada
El toqui Perquiñande quedó muerto
El pecho de un balazo cruel abierto.

De la suerte que suelen los venados
Suvirse a las montañas pavorosos
Por lomas, montes, cerros, por collados,
De los truenos flamígeros medrosos,
Así los idolatras espantados
De los tronantes rayos fulminosos,
Y de ver a su toqui muerto en tierra
Corriendo van a la fragosa sierra.

Salieron del castillo los caballos
Y fueron a los pérfidos siguiendo,
Pero nunca pudieron alcanzallos,
Que corren mucho los que van huyendo:
Fuerza fué en breve término dejallos
Por no verse en algun peligro horrendo,
Que muchas veces echan emboscadas
En cienegas, pantanos y quebradas.

En dejando el indómito Araucano
Con afrentosa mengua franco el paso,
A recibir el bando castellano
Del fuerte salió Silva en raudo paso:
Habiendo saludado al Sevillano
Por ser el dia corto, el tiempo escaso,
Desembarcar mandaron al momento
Las municiones, ropa, y bastimento.

Habiendo en el castillo al fin metido
El bastimento, ropa, municiones,
De leña, y otras cosas bastecido,
Se volvieron los ínclitos varones:
A todos tiernamente ha recibido
El audaz Don Francisco de Quiñones,
Con sólidas palabras agradece
El victorioso trance y engrandece.

Ahora me conviene que atras vuelva
El paso, y con veloz discurso y presto,
Lo atrasado, señor, con esto envuelva
Con que el caso se os de mejor dispuesto:
Pues para que el calor virtual resuelva
La pasta del manjar no bien dijesto,
Del vigor atrasado fuerzas cobra
Con que le endensa y perfecciona su obra.

Supuesto me prefiero a no ser largo
Diré, posible siendo al arte, breve
Lo que he de relatar y está a mi cargo
Deseando no enfadar mas que se apruebe:
Pues dudo puede haber jarave amargo
Que tanto ofenda al gusto que le bebe,
Ni purga de ruibarbo envuelto en opio,
Cuanto lo dicho por lenguage impropio.

Digo pues que en llegándole el recado,
El poder, nombramiento, y la patente,
De Vizcarra, a Jofré, en que le ha nombrado
Como ya declaré por su teniente,
Que luego el mismo dia ha despachado
A un yerno suyo, mozo diligente,
Con el suyo a Chillan y sin embargo
Toda aquella frontera y pueblo a cargo.

En el segundo canto dije como
Era aquí capitan Nicolas Cerra,
Soldado viejo, práctico, y de tomo,
De mas de treinta cursos en la guerra:
Mas cuando es menester el pie de plomo,
Que así va siempre todo en esta tierra,
Cabezas buscan, sin meollo, vanas,
Y mas que plumas de águila livianas.

No supe yo, ni se que causas hubo
Para que al capitan Cerra quitase,
Pues pocos o ninguno Chile tuvo
Que en servicio del Rey se le igualase:
Que desde su niñez armado andubo
Sin que de su servicio se apartase,
En Africa, en Italia, naval guerra
Y mas veinte y un año en esta tierra.

Mas por lo que se ha visto y yo he entendido,
Sin haber otra causa que esta sola,
Para ser de su puesto removido
Solo fué ser hechura de Loyola,
Y haber en tiempo de él los dos tenido
Un liviano reencuentro o cherinola,
Por que veais el odio cuanto ciega
Y la pasion intrínseca a do llega.

Habiendo el capitan nuevo llegado
A la ciudad que tiene el mismo nombre
De aquel que fué en Albania desollado,
Con el de los Gamboas por renombre,
Un bárbaro su amigo le ha informado,
Que la cabeza de un famoso hombre,
El que en Lumaco fué por Rey eleto
A su distrito envió con gran secreto.

Mandando a los amigos comarcanos
Que se rebelen todos al momento,
En contra de los pérfidos hispanos
Sin dilatar un punto el alzamiento:
Antes de rebelarse los serranos,
Serrano, sin razon ni fundamento,
Prendió algunos Caciques principales
Con otros muchos bárbaros leales.

En ásperas prisiones los metia
De adonde uno a uno los sacaba,
Con grandes amenaza les hacia
Decir lo que jamas se imaginaba:
Y a quien confesar cosa no queria
Con horrenda crueldad tormentos daba,
De las partes secretas y viriles
Colgándolos con látigos sutiles.

Al uno de los indios principales
En aquestos tormentos tan crueles,
Las binzas y los miembros gènitales
Le arrancó retorciendo los cordeles:
Sin merecer, señor aque estos males,
Que como tengo dicho eran fielés,
A los demas domésticos cerbices
Les cortava los pies y las narices.

Aquestas y otras hórridas crueldades,
Cual las que voy tratando aquí al presente,
Hizo mudar las firmes amistades
En aborrecimiento y odio ardiente:
Han sido tan infandas las maldades
De la española cruel y airada gente,
Que como el cielo de ellas es testigo
Justamente al esceso envió el castigo.

Estando así las cosas como cuento
Y todos los caciques en prisiones,
Padeciendo los míseros sin cuento
Grandes agravios, muchas vejaciones:
Llegó Jofré a Chillan en salvamento
Con el vagage, piezas, municiones,
Reliquias miserables que escaparon
De la infausta ciudad que despoblaron.

Mandó en llegando luego al punto y hora
Soltar los presos y cesar agrabios,
Mordiéndose rabioso un quilo dora
Por los que estaban hechos y a los labios:
Pero como la gente fundadora
Olbida tarde o nunca los agravios,
Oireis si atento estais una maraña,
Y cuanto un hombre malo a un bueno daña.

Con esta turba multa preso ectaba
Don Juan Millachingue indio famoso,
A quien la cordillera respetaba
Por sagaz, por valiente y generoso:
De cuya voluntad pendiente estaba
La paz, la guerra, la inquietud, el reposo,
Que era cuanto querido respetado,
De mucha gravedad y emparentado.

Con los demas Jofré mandó soltarle
De la prision do estaba tan estrecha,
Por no ser justo a un hombre así agraviarle
Sin mas razon que sola una sospecha:
Hizo en su misma casa regalarle
En pago de la ofensa grande hecha,
Diciéndole despues a esto se fuese
Libremente a su tierra si quisiese.

Fuese Millachingue con la licencia
Que el general le dió graciosamente,
Mostrando en el semblante y aparencia
Haber agradecido el bien presente:
Así llegado a Guete que en presencia
De todos sus hermanos, a su gente
Loó del general lo referido
Sin tratar del agravio referido.

Mas un cuñado suyo, mozo inquieto,
Aleve, contumaz, hombre liviano,
Habia de Puren en gran secreto
La flecha recibido ya en su mano,
Y prometido al reyecillo eleto
Con juramento que hizo a su Pillano,
De ser mientras viviere en esta vida
De sus contrarios del cruel homicida.

Pocos dias despues de haber llegado
Don Juan Millachingue a la cordillera,
Navalande le dijo, su cuñado,
De como ya la flecha recibiera:
Y para dar principio a su cuidado
Saber su voluntad no mas espera,
La cual pide que al punto le declare
Para que él en sabiéndola se aclare.

Pero por no ser largo en este cuento
Digo que estos dos bárbaros llegaron
De todo punto a todo rompimiento
Y las armas en contra levantaron:
En un reencuentro duro, cruel, sangriento,
Gente de entrambas partes degollaron;
Mas viéndose Don Juan en parte estrecha
Forzado vino a recibir la flecha.

Recibióla con trato cauteloso,
Que la necesidad a tiempos fuerza,
Por librarse del trance peligroso
Que fué de Navalande mas la fuerza:
Pero despues el indio valeroso,
Antes que el fiel intento alguien le tuerza,
Siguiendo la opinion del castellano
Dejó la cordillera por el llano.

Bajóse a Panguelemo con su gente
Por ser su natural nativa tierra,
Huyendo de la nuestra antiguamente
La dejó por valerse de la sierra:
Aquí pensaba el bárbaro prudente
Estar seguro y libre de la guerra,
Siendo del español favorecido;
Pero salióle caro este partido.

Fuese para Chillan de aqueste puesto
Y al general Jofré dió cuenta larga,
De como Navalande está dispuesto
A sacudir del hombro la gran carga:
Sobre lo cual echó con él el resto
Y combatió en batalla en hora amarga,
Mas que por no perder su gente en ella
Forzado concedió con su querella.

Y que por no se ver en trance estrecho
Como el en que se vió con los serranos,
Se viene con su gente y sano pecho
A vivir y morir entre cristianos:
Mas por que esté cual debe satisfecho
De que es amigo fiel de castellanos,
Que en la parte y lugar que el eligiere
Se pondrá o en el puesto que quisiere.

Así que le suplica que al momento
Despache al capitan a señalarle
A donde se haga un fuerte, algun asiento
Que quiere con presteza levantarle,
Antes que Navalande el cruel, violento
Viniese con su ejército a infestarle,
Que cuando la palabra vea quebrada
En busca de él vendrá con mano airada.

El general mandó que al mismo punto
El capitan serrano se partiere,
Y con Millachingue se fuese junto
Para que el fuerte trace a do el quisiere:
En un cerro alto al gran palpal conjunto
El sitio señaló a do se pusiere,
Dejóle en este puesto señalado
Y apriesa se volvió para poblado.

Llegado a Penco, Don Francisco habia,
En este tiempo que es cuando ya el norte
Las tempestades frígidas envía
Mostrando de su agudo alfange el corte:
Pero para el verano apercibia
Las cosas necesarias y de porte,
Armas, gente, caballos, provisiones,
Pertrechos, bastimentos, municiones.

Fué el general a darle el bien venido
Y razon de las cosas de la guerra,
Como quien a su cargo la ha tenido
Por ser práctico en ella y en la tierra:
De Don Francisco fué bien recibido
Con la severidad que en el se encierra,
Y a la gente que en ella le acompaña
Con magestad benévola y estraña.

Trataron los dos solos muchas cosas
Acerca de la paz y de justicia,
Para el bien de este Reyno provechosas
Desnudas de ambicion y de codicia:
Y atropellando las dificultosas
Con el recato y órden de milicia,
Acordado quedó que en el verano
En campo salga el escuadron cristiano.

Y que cuando Fetonio refulgente
Pise del Equinoccio los humbrales,
Partiendo entre Pluton y él justamente
La sombra y luz en términos iguales,
Que partiese Jofré con la mas gente
Que pudiese juntar, y naturales,
A socorrer a Ongol que se entendia
Que mil necesidades padecia.

Tratadas otras cosas de gobierno,
Demas de lo que dejo declarado,
Volvió Jofré a Chillan y fué su yerno
A darse a conocer al magistrado:
De las terribles furias del infierno
El iracundo mozo iba incitado,
Para hacer el mas enorme hecho
Que jamas se fraguó en humano pecho.

Estaba de su suegro algo sentido
Porque de las prisiones echó fuera,
Como ya, mi señor, habeis oido,
Al gran Curaca de la cordillera:
Así para vengarse lleva urdido
Un cauteloso engaño, y de manera
Lo supo relatar y encarecello,
Que como lo ordenó salió con ello.

Conociendo Serrano el justo intento,
La voluntad, el ánimo, el deseo,
Que Quiñones tenia y ardimiento
De castigar al pésimo indio reo,
Con apariencias falsas y argumentos
Afirmativamente y sin rodeo,
Claramente le dijo, y no es sospecha,
Como Millachingue tomó la flecha.

Y que el haber bajádose a su sierra
Mostrándose de España fiel amigo,
Es por dejarle el paso de la sierra
Desocupado al pérfido enemigo:
Mas antes que el traidor moviese guerra
Hacerse en él conviene un gran castigo,
O ponerle en prision áspera y dura
Por que con esto todo se asegura.

Quejóse de su suegro porque habia
Teniendo él a Don Juan aprisionado,
Con toda la granada compañía
De las prisiones ásperas sacado:
Informóle tambien que convenia,
Por ser el general muy confiado,
Que no se le de cuenta de lo dicho
Por que pondrá sin falta a ello entredicho.

Así que dándole órden, que el se atreve,
Siendo el gobernador de ello servido,
A ponerle en prision en tiempo breve
Con silencio, recato, y sin ruido:
A ira a Don Francisco y saña mueve,
Cual Drances al Rey Turno habia movido,
Que para los demas cual estos trances
No faltaran, señor, aquí mil Drances.

Así el Gobernador creyendo fuese
Todo lo que le ha dicho verdadero,
Al punto le mandó que se partiese
Y a Millachingue traiga prisionero:
El órden que le dió mandó no abriese
Hasta que de colton pase el estero,
Que porque no publiquen su decreto
Por la seguridad le dió en secreto.

En llegando a Chillan partió Serrano
Con la gente que en el habia granada,
Cuando llegó a colton ante escribano
La comision abrió que iba cerrada,
Donde el Gobernador como cristiano
Mandó que siendo bien justificada
La causa, prenda luego a los culpados
Que con Don Juan estaban congregados.

El órden que le dió fué santo y justo
Porque es hacer justicia justo y santo,
Mas fué el ejecutor en ella injusto
Que una pasion odiosa puede tanto:
Diré lo que pasó, señor, al justo
Con verdadera historia en otro canto,
Si fuese para tanto suficiente
Mi torpe lengua y mísero torrente.

Canto XV.

Prende el capitan Diego Serrano, abajo de seguro, al cacique Don Juan Millachingue con toda su gente: Gonzalo Quilacan junta ejército para la venganza: asalta a la ciudad de San Bartolomé de Gamboa: cuéntase el suceso del asalto.

Los gentiles asirios, persas, griegos,
Babilonios, egipcios, y romanos,
Con estar en la fe divina ciegos,
Hicieron mas justicia que cristianos:
Pues jamas por amor, pagas, ni ruegos,
Con tener los efectos de tiranos
Las propias leyes que ellos impusieron
De su derecho un punto no torcieron.

Lo dicho el gran Solento verifica
Segun Valerio Máximo nos dijo,
Y no como la fama lo publica
Que por guardar su ley castigó al hijo:
Postronio el dictador lo certifica
Pues el suyo venciendo un gran letijo,
Porque rompió su ley puesta y mandato
La vida le costó como a Torcuato.

Pues siendo el Rey Cambises imprudente
Hizo un heroico, loable y alto hecho,
En desollar a Sisanes regente
Por haber recibido un gran cohecho,
Y que quedase el cuero eternamente
Asiento de jueces otros hecho,
Para ejemplificar con tal justicia
A los que eran tocados de avaricia.

Aquí, señor, se hace de otro modo,
Que los jueces son los que desuellan
A todos los de aqueste reino todo,
Y a los mas miserables los deguellan:
Las manos meten todos hasta el codo
Y despues todos ellos se querellan,
De ver cuan mal se hace aquí justicia
Siendo quien de su quicio la desquicia.

Jamas vi yo aquí nadie que pretenda
Algun oficio o cargo con intento,
Que en la república haya alguna enmienda
Ni menos en el pueblo regimiento:
Hacer cualquiera quiere su hacienda
Que solo en esto pone el pensamiento
O en vengar sus pasiones atrasadas,
Desmandando las lenguas desmandadas.

Pero para probar cuanto he tratado
De la gran sinjusticia de esta tierra,
La sentencia diré que dió un letrado
Mientras me da lugar la cruda guerra:
Fué un mozo suyo en público hallado
(De la nacion de aquesta gente perra,)
Con una yegua el bárbaro nefando
El torpe y carnal vicio mal usando.

Informado el juez de esto que digo
Ante el mandó le traigan al proviso,
Al bárbaro, la yegua, y el testigo,
Que de todo le dió bastante aviso:
Mas visto al delincuente y que es su amigo
A muerte condenarle nunca quiso,
Pero acordó de hacer luego una cosa
Espantable, ridícula, y graciosa.

Al bárbaro mandó que se apartase
Del cómplice bestial un poco trecho,
Para ver cual a cual de ellos buscase
Primero al otro, y esto siendo hecho,
La yegua le buscó y como a él llegase
La cara le arrimó luego a su pecho,
Dando claras señales de holgarse
La muda bestia allí empezó a rascarse.

Porque la yegua fué al indio ha buscarle,
Y no el indio a la yegua, mandó luego
Al bárbaro por ser suyo soltarle
Y a la bestia entregarla al vivo fuego:
Diciendo esta razon para salvarle,
Negocio al parecer de burla y juego,
Que si el hombre a la yegua se llegara
Como ella hizo a él, que a él quemara.

Que claro por el hecho se parece
Que la bestia merece ser quemada,
Y que el bárbaro pena no merece
Pues es la yegua sola la culpada:
Quien de favor, señor, aquí carece
Su causa justa queda condenada,
Y son los que le tienen perdonados
Y los pobres y mudos condenados.

Si algun sabio Solento aquí viniera
Cambises, y Postumio, ya nombrados,
Cuantos ciegos adúlteros hubiera
Y cuantos jueces malos desollados:
Las órdenes, ni ley nadie rompiera,
Andubiéramos todos concertados,
Hubiera mas templanza y mas justicia
Mas paz, mas bien, mas ley, mas amicicia.

Mas es dar voces esto en el desierto
Que las mias a nadie no despierta,
O palos en cabeza de asno muerto
Que la gente aquí está dormida y muerta:
Volver quiero a seguir mi curso cierto
Diciendo la verdad desnuda y cierta,
Que por no renovar la pena mia
La dilataba tanto y detenia.

Llegado al gran Palpal, Diego Serrano,
Mandó tocar al punto la trompeta,
Rompiendo el ronco son el aire vano
A Don Juan y a su gente toda inquieta:
Del monte salió luego al verde llano
Con mas velocidad que una cometa,
Que por no haber su fuerte levantado
En la montaña estaba retirado.

Preguntó al capitan que es lo que mánda
Que allí está con su gente a su servicio,
Que por solo servir a nuestra banda
A tomado lo dicho por oficio:
Serrano le responde con voz blanda
Que en pago de tan alto beneficio,
Con una escuadra viene heroica y grande
Ha buscar su enemigo Navalande.

Así que se aperciba con la gente
Que tiene allí mas práctica en la guerra,
Y sea la que fuere suficiente
Para tomar los pasos de la sierra:
Que quiere a Navalande, el insolente,
Castigar y abrasar toda su tierra,
Pues con poco temor y sin verguenza
A declararse el pérfido comienza.

Millachingue le dijo que su intento
Fué siempre de ir el propio a tal jornada,
Y que recive de ir con él contento
Por cuanto la tenia deseada,
Que se vuelva de allí a su alojamiento,
Que al apuntar la luz de la alborada
Tendrá toda su gente apercibida
Por que no se dilate la partida.

Acordado lo dicho se volvieron,
Al puesto a do los nuestros se alojáron,
A verlos muchos bárbaros vinieron,
Yerva, leña, y perdices, les llevaron,
Y cuando la luz nueva asomar vieron
Para el real apriesa caminaron,
De dos en dos, de tres en tres armados,
A la usanza de prácticos soldados.

Mas como iban los míseros llegando
Al sitio a donde estaban los hispanos,
Les iban fuertemente atras atando
Con látigos de cáñamo las manos,
Y en las tiendas de todos ocultando
Hasta prender a todos sus hermanos,
¡O caso duro, enorme, cruel, sangriento,
Inaudito, nefario, atroz, violento!

Prendió sin culpa, causa, y sin defensa,
A todos cuantos bárbaros vinieron,
Que tal maldad, traicion, fuerza, ni ofensa,
Que con ellos se usara no entendieron:
Cuando así a los varones tuvo, piensa,
Porque del monte espeso no salieron,
Que órden tendrá, traza o que manera,
Para que las mugeres salgan fuera.

Despues de haber en esto algo pensado
A Millacan soltó que preso estaba,
Hermano de Don Juan, hombre estimado,
A quien como a él su gente respetaba,
Diciéndole: yo estoy determinado,
Demas de que el Apo así lo mandaba,
Llevaros a Talcar con vuestra gente
A donde vivireis seguramente.

Allí estareis seguros y contentos
De vuestros enemigos apartados,
Por horas, por minutos, por momentos,
Sereis de los de España visitados:
Aquí estais con peligro y descontentos
Y de los españoles desviados,
A donde no podremos socorreros
Por la distancia que hay y los esteros.

Con aquestas palabras cautelosas
Obligó a Millacan a que trajese
Hijos, mujeres, vírgenes hermosas,
Creyendo que lo dicho verdad fuese:
Apoderóse de ellas y otras cosas
Que fueron de grandísimo interese,
Piedras, ropa, ganado, llancas, oro,
Chaquiras que es entre ellos gran tesoro.

No hizo la informacion ni diligencia
Que es la que Don Francisco habia mandado,
Mas con poco temor y sin demencia
Al sin culpa prendió como al culpado:
Partió la chusma luego allí en presencia
De todos, y a cualquiera parte ha dado,
Reservó para si ganado y ropa
Y de la gente nueva una gran tropa.

Despues que se partió tuvo noticia
Que una yunta de bueyes se quedaba
Del mísero Don Juan, que sin malicia
Su hermano Millacan cerca dejaba:
Por ser tan sediosa su codicia
Por ella luego al punto despachaba
A un cacique ladino, famoso hombre;
Gonzalo Quilacan era su nombre.

Dos dias ántes de este habia venido
A verse con Don Juan él y su gente,
Que era demas de ser su conocido
De su mujer Guallancarel pariente:
En la prision sin culpa fué metido,
Pero por ser ladino y diligente
Soltóle el capitan diciendo fuese
Por la yunta y al pueblo la trujese.

A él llegado, a los demas vendieron
Como esclavos herrados de Guinea,
Dándolos a quien mas por ellos dieron
Que creo que no habrá quien esto crea:
Cual esta otra maldad gentes no vieron
Ni en todo cuanto el Délfico rodea,
Codicia semejante que así hiciese
Que por esclavo el libre se vendiese.

Del cielo son juicios soberanos
Los cuales no penetra algun humano,
El librarse Don Juan de los serranos,
Y venir a las manos de Serrano:
¡Oh, pensamientos míseros y vanos
De aqueste miserable mundo vano,
Que adonde piensa hallar hombre contetno
Halle mas presto allí su perdimiento!

Despues de haber vendido a los cautivos,
Hizo una informacion con los soldados
De como eran traidores fugitivos
Y que estaban del todo rebelados:
Quedaron los oyentes pensativos
Atónitos del caso y espantados,
Afirmando los mas que aqueste hecho
Injustamente y sin razon fué hecho.

Mas el gobernador como prudente
No quiso castigar el desatino,
Y aunque en el alma el hecho injusto siente
Disimular entónces le convino:
Despachó a Santiago por la gente,
Mandando que apresuren el camino,
Y que ántes que en la Vírgen Febo entrase
A Chillan, o a sus términos llegase.

Escribió al general Jofré diciendo
Que viviese con órden y cuidado,
Habiendo vijilancia, anteponiendo
Cuanto ha por no haberla redundado:
Y a Serrano que fuese recogiendo
El miserable pueblo derramado,
En la parte o lugar mas suficiente
Para se acomodar toda la gente.

Y que con brevedad y diligencia
La cerque fuertemente con madera,
De suerte que la bárbara violencia
En arte no le ofenda ni en manera,
Ni a persona alguna de licencia
Para que de los muros salga fuera,
Habiendo guardia siempre con recato
Porque no cueste caro lo barato.

No fué una vez, ni dos, ni tres, ni cinco,
Las que el gobernador escribió aquesto,
Que con ansia eficaz, y grande ahinco
Mas de veinte escribió tratando de esto:
Que como estaba el ínfido propincuo
A Chillan, y a cualquier traicion dispuesto,
De algun suceso malo se temia,
Que a tiempos es temer de gran valía.

Pero no es de provecho ni momento
Dar consejo a quien sobra la ignorancia,
Por que su gran locura y vano intento
En hinchazon consiste y arrogancia:
Quien sobre arena funda o sin cimiento
No le arriendo, señora, la ganancia,
Que el que en el movedizo polvo estriva
Cualquiera tempestad se lo derriva.

Ménos caudal Jofré hizo que su yerno
Del órden de Quiñones y mandato,
Pues dijo que en la furia del hibierno
Escusado era haber tanto recato:
Que cuando Agreo seca el barro tierno
Y en los estanques frios nada el pato,
Es cuando mas airado el crudo Marte
Los ánimos enciende en esta parte.

Mas fué como si acaso les dijera:
No es menester tener ningun cuidado,
Que ya la guerra cruda feneciera
Y bárbaro ninguno no ha quedado:
Y aun cuando así fuera esto no viviera
Un hombre de razon tan descuidado:
Los descuidos han hecho en esta tierra
Mas que los enemigos cruda guerra.

A la gente mas práctica y granada
De mas obligacion y suficiencia,
En la guerra la mas ejercitada,
Para salir del pueblo dió licencia:
Quedó la que quedó tan descuidada
Que descuido con tanta inadvertencia
No se vió que a este fuese semejante
En cuanto alumbra Delio radiante.

Mas no le tuvo el indio belicoso
Que apriesa la venganza iba tramando,
Gonzalo Quilacan, digo, el famoso,
Aquel que fué los bueyes rastreando:
Diligente, solícito, orgulloso,
El tósigo infernal fué derramando
Entre los agraviados naturales
Cual Amata en las huestes saturnales.

No ménos que la cruda pestilencia
Removió los humores sosegados,
Poniendo su cuidado y gran potencia
En alzar a los indios asentados:
Sin dilacion le dieron la obediencia
Cuatrocientos carníficos soldados
Indómitos, perversos, revoltosos,
Noveleros, inquietos, sediciosos.

Nueva tuvo Jofré del nuevo intento
Que tenia esta gente congregada,
Para la sosegar envió al momento
A Epucheo, el traidor, con embajada:
Era este un indio suyo a quien tormento
Serrano dió con mano algo pesada,
Sacóle el general de las prisiones
Cuando a Millachingue y demas varones.

Llegado a Guachemábida Epucheo
En consultas halló a la compañía
Que el nuevo capitan Quilacaneo
Levantado en sus términos habia:
En viendo aquella leva y el deseo
Que de vengarse el pérfido tenia,
Como estaba él cual ellos agraviado
Propuso aquesta plática al senado.

"La cara patria y libertad perdida
Y el amor general que le tenemos,
Ha sido la ocasion de mi venida
Para que restaurarla procuremos:
A todos la razon justa convida
Y aquella obligacion con que nacemos,
A morir o librarla cual procuro
Del Español nefario, cruel, perjuro.

"Podemos bien, fortísimos soldados,
Con la facilidad que yo esto digo,
Del agravio quedar desagraviados
Que nos ha hecho el pésimo enemigo:
Porque estan todos ellos descuidados
Sin guardia, cerca, fuerte, ni otro abrigo
En que se recoger, y la mas gente
Está del derramado pueblo ausente.

"Las casas con carrizo estan tejadas,
La guardia de ella son dueñas hermosas,
Las unas de las otras apartadas
Cual las obejas sin pastor medrosas:
Cojerlas heis a todas tan turbadas
Como con luz nocturnas mariposas,
Que no hay en la ciudad quien las defienda
Ni quien ¡oh gente brava! nos ofenda.

"No dilateis el tiempo ni la suerte
Por que no la hallareis jamas tan buena,
Ni dolor que lastime tanto o muerte
Cuanto perder lo que fortuna ordena:
O varones, asid con mano fuerte
La importante ocasion por la melena,
Pues nos está ella propia voces dando,
Y nuestra gran ventura espoleando.

"Sabed que esta Jofré aguardando gente
La cual viene marchando en raudo vuelo,
Y a que Fetonio Délfico caliente
Y derrita en aquesta parte el yelo,
Para salir entónces diligente
A correros el campo, sin recelo
De que podreis vosotros ofenderle,
Ni el paso en parte alguna defenderle.

"A que os dé cuenta de ello me ha enviado
Y a que no os altereis sin causa alguna,
Que no parece bien que así un senado
Tenga las variedades de la luna:
Para que esté Jofré mas descuidado,
Y mas de nuestra parte la fortuna,
Quiero volver a darle la respuesta
Que será si os parece a todos, esta:

"Que jamas no tuvisteis pensamiento
De apartaros del vínculo cristiano,
Pero que la maldad y cruel intento
Que con Millachingue tuvo Serrano,
Os obligó a dejar el patrio asiento
Y a venir a la sierra de lo llano,
Temiendoos que volviesen a buscaros
Y cual a los demas presos llevaros.

"Tambien diré que estais determinados
A volveros de paz y arrepentiros,
De lo que habeis propuesto, y afrentados
De las alteraciones y corridos:
Y que siendo del crímen perdonados
Y bajo de su amparo recibidos,
Las armas volvereis contra serranos
En ayuda y favor de los cristianos.

"Con lo cual quedará Jofré contento
Y con mayor descuido del que tiene,
Podré yo con cuidado ver atento
Lo que a nuestro propósito conviene:
La gente que hay, la guardia, y nuevo intento
Y si al pueblo ha llegado la que viene
De Mapocho, que hay nueva que venia
Una gruesa y granada compañía.

"Tan en tanto que voy todo mirando
Con cuidado y silencio vijilante,
Podeis a la ciudad iros llegando
Con las espías siempre por delante:
De todo cuanto hubiere iré avisando,
Que negocio será muy importante,
Y a todos los amigos comarcanos
Para que esten con armas en las manos."

Dejaron las dañadas persuasiones
De Epucheo a los bárbaros contentos,
Y encendidos sus bravos corazones
Al fuego de sus ánimos sangrientos:
Así cual bravosísimos leones
O cual feroces tigueres hambrientos,
A las vecinas armas corren luego
Para ensayarse en el bélico juego.

Quien toma el arco, alfange porra, o lanza,
Quien el baston herrado en torno esgrime,
Quien vibrando la pica se abalanza
Como que al español mísero oprime,
Quien corre, vuelve, salta, baila, o danza,
Y al estrépito el suelo tiembla y gime,
Haciendo el ronco estruendo de atambores
Disonantes y horrísonos rumores.

El dia en estos juegos le gastaron,
Costumbre antigua entre ellos muy usada,
El siguiente a Epucheo despacharon
A dar el órden dado y la embajada:
La noche tras de él todos caminaron
Por parte que no fué jamas hollada,
Haciendo paradillas y escuchando
A la ciudad se fueron acercando.

En un monte que está dos millas de ella
Emboscados tres dias estuvieron,
A do el poco recato que hay en ella
Por órden de Epucheo aviso dieron,
Que luego que llegó el traidor a ella
Los comarcanos pérfidos supieron
Cuanto tratado el pésimo dejaba,
Y como ya la gente caminaba.

Fueron a visitarlos todos ellos
Llevándoles refresco cada dia,
Y a consultar los fáciles con ellos
El intento que cada cual tenia:
Alzar de la opresion dura los cuellos
Sus pretensiones eran, y porfía,
Pero para cumplir su mal deséo
Aguardaban al ínfido Epuchéo.

El cual llegó a Chillan, y a Jofré dijo
Como toda la gente congregada
Recibió con amor y regocijo
Y singular contento su embajada:
Y que el temor que tuvo de su hijo
Fué causa de esta andar desenfrenada,
Huyendo de su furia inexorable
Y de su condicion abominable.

Pero que si les da su fé y promete
De que será sin falta lo pasado,
En las cabernas ínfimas de lete
Sin que se trate de ello sepultado,
Y que Serrano mas no los inquiete
Como a otros muchos de ellos ha inquietado,
Que a donde está vendran para servillo
Con sano pecho y ánimo sencillo.

No dijo bien lo dicho el indio, cuando
Le mandó el general que se volviese
A decir de su parte al infiel vando
Que en su provecho hará cuanto pudiese:
Y que sin ir el término alargando
A la ciudad al punto se viniese,
Que él de su parte lo asegúra todo
En toda parte y de cualquiera modo.

Al punto que ya el bárbaro partia
Así dijo a su amo alegremente,
Pero fué dicho al fin con ironía:
Yo traeré aquí, señor, presto a esa gente.
Cuando la refulgente luz del dia
Las puertas entornó del occidente
A la montaña el pérfido llegaba
A donde la canalla junta estaba.

Quien pudiera contar en suma breve
Sin que faltase un punto, el alborozo
Que con su vista tuvo el vando aleve,
El gran contento, el gusto, el sumo gozo:
Pero pues no podré como se debe,
Digo que no quedó viejo ni mozo,
Que no saliese júvilo al camino
A recibir al bárbaro malino.

Despues de haberle dado el bien venido
Y un rato sobre el caso platicado,
Para el pueblo Español inadvertido
Con silencio caminan y cuidado:
Jamas fué cazador tan encojido
Por entre la montaña arrodillado
Cuando ha visto la liebre estar durmiendo,
Como fué el escuadron cruel, horrendo.

La noche tenebrosa en raudo vuelo
Su curso natural mediado habia,
Y la triforme hermana de el de Delo
Su media faz infausta descubria:
Con el fresco rocío que envía el cielo
El verde campo todo se cubria,
Del notival silencio convidados
Gozando estan los cuerpos fatigados.

Fantasos, Ylison con Pasiltéa
Rocían a los míseros la cara,
Con la transportadora agua letéa
Que en dulce olvido a todos transportara:
El dios Mercurio entre ellos se pasea
Y les infunde el sueño con su vara
Despues de haberles dado la comida
Masista en dulce miel toda cocida.

Cuando llegó la bárbara pujanza
A la ciudad vacía de cordura,
Pero llena de sueño y de confianza,
De soberbia, descuidos, y locura,
Viendo el principio ya de su esperanza
Y tanto de su parte a la ventura,
En una mano el hierro, en otra el fuego,
Envistió de tropel furiosa luego.

No fué asaltada así, tan de repente,
Ni con tanto furor acometida,
La troyana infortunada gente
De la que en el caballo entró metida,
Como la nuestra fué furiosamente
De la soberbia bárbara atrevida,
Ni tan gran sobresalto ni alboroto
Jamas se vió del norte, al seco noto.

Lo primero cercó el indio perjuro
La casa fuerte en do Jofré vivia,
Por ser a donde en tiempo mal seguro
La gente femenil se recojia:
Despues con mano airada y pecho duro
A todas las demas fuego ponia,
Las codiciosas llamas sonadoras
Diurnas hacian las nocturnas horas.

El estruendo, rumor, la grita horrenda,
El tropel, alboroto, los clamores,
La vocería bárbara, estupenda,
Sin término acrecientan los temores:
No hay quien su casa mísera defienda
De los rebeldes pérfidos traidores,
Salen los mas sin armas y desnudos,
De espanto y de temor sordos y mudos.

Las temorosas vírgenes y dueñas,
Como se ven así desamparadas,
Saltan cual corzas tímidas las breñas
Del gran temor y estrépito alentadas:
Y las madejas de oro o rubias greñas
Al amoroso céfiro entregadas,
De las purpúreas plantas de alabastro
Sangriento queda el abreviado rastro.

Socorro piden todas a gran priesa,
Mas no hay en la ciudad quien las socorra,
Que la cuadrilla indómita y espesa
Le hace a cada cual que apriesa corra:
No vale deudo, amigos, ni promesa,
Ni persona con otra no se ahorra,
El hijo no se acuerda de su madre,
Ni de él ni de mujer ménos el padre.

A la bizarra Dama de la Corte,
Gallarda, bella, hermosa, y cortesana
Tanto cuanto cualquiera de su porte,
La primera prendió la gente insana:
No pudo socorrerla su consorte
Que ausente de ella estaba, y cosa es llana
Que si en esta ocasion allí estuviera
La vida por librarla y diez perdiera.

Diéronle, los idólatras sayones
Por quitarle las ropas y camisa,
Sin duelo y sin piedad mil rempujones,
Con fiesta, mofa, zambra, grita, y risa:
Cual hizo Aristotimo, los ladrones
Desnuda la llevaron a gran prisa
Las carnes descubiertas y belleza
A donde se estremó naturaleza.

En Doña Ana María de Toledo,
Otros dos indios pérfidos tiranos,
Con ferocidad bárbara y sin miedo
Pusieron con violencia crudas manos:
Mas ella con valor, brio y denuedo
Viéndose maltratar de estos villanos,
A entrambos los asió por los cabellos
Y de un tiron en tierra dió con ellos.

Despues de haber en tierra derribado
A los dos esta bélica matrona,
Y con su brazo heróico ganado
De vencedora insigne la corona,
Una lanzada cruel por un costado
Le dió Millan, un indio, su anacona,
Fué el golpe tan soberbio y de tal arte
Que el cuerpo le pasó de parte a parte.

Quebró la lanza el bárbaro por medio
Y un trozo se quedó dentro del asta,
Viéndose maltratada y sin remedio
La valerosa dueña, hermosa y casta
Con una niña en brazos de año y medio,
Como su fuerza indómita no basta
A contrastar el bélico gentío,
Huyendo se metió en un gran bohío.

Allí se defendió con tal pujanza
Que rendirla no pudo el vando ciego,
Mas perdida de haberla la esperanza
A la casa pagiza puso fuego:
Aquesta dueña digna de alabanza
Feneció entre las llamas vivas luego,
Que por ser tan constante en no ser presa
El fin tuvo que Juana la francesa.

A tres nobles hermanas de esta dama
Aldonza, Leonor, y Bernardina,
Cualquiera del valor alto de cama
Prendió esta gente infiel, luciferina:
Doña Aldonza acabó, pero la fama
Con la sonante trompa cristalina,
La suya hará que eternamente viva
Pues quiso mas ser muerta que cautiva.

Quedó Doña Leonor tambien de suerte
Con mil golpes terribles maltratada,
Que un dedo escaso estuvo de la muerte
Sin forma, ni faccion, desfigurada:
A Doña Bernardina, un indio fuerte
El cuerpo le pasó de una lanzada,
Cautiva la llevó aunque mal herida
Llevando entre los labios alma y vida.

Era tanto el tropel y la tormenta
La grita, voces, altos y alaridos
De la bárbara trulla alaraquienta
Que ensordecen a todos los nacidos:
Crece el fuego, la furia se acrecienta
Y el número de muertos y heridos,
Alecto sopla, Terifone incita,
La rabiosa Megera solicita.

Solo cinco soldados se juntaron
A pie, con arcabuces y desnudos,
Con unos paredones se abrigaron
Que sirvieron de cóncabos escudos:
De a donde a muchos indios maltrataron
Con balazos mortíferos y crudos,
Libraron de las manos robadoras
A mas de la mitad de las señoras.

No es justo que se queden sepultados
En las oscuras aguas del olvido
Varones tan heróicos y esforzados
Que tanto por su esfuerzo han merecido:
Merecen con razon ser estimados
Por el hecho que digo esclarecido,
Y que sus nombres, méritos y gloria
Vivan eternamente en esta historia.

Martin Muñoz, soldado veterano,
Uno fué de estos cinco compañeros,
Y Baltasar Gonzalez Lusitano
Intrépido salió de los primeros,
Juan Gomez, Porras, Cerda, cuya mano
Muerte dió a muchos bárbaros guerreros,
Por ser tan reportado cuanto diestro
Del arcabuz, y bélico maestro.

Viéndose pues así tan rodeados
De señoras y bárbaros perjuros,
A pie, desnudos, pocos, desarmados,
Sin foso, cerco, torres, o altos muros,
A la iglesia se van determinados
A defenderse allí con pechos duros,
Donde los dejaré mientras que corto
La péndola y cual ellos me reporto.

Canto XVI.

Retíranse los bárbaros despues de haber saqueado la ciudad: álzanse los amigos del valle: la misma mañana entra en ella el capitan Tomas de Olabarria con la gente que venia de Santiago: sale el general Francisco Jofré en alcance del enemigo: el gobernador envia a Chillan por su teniente a Miguel de Silva: viene don José de Rivera con gente del Peru.

¡Oh, cuanto al hombre importa y le conviene
Ser en trances dudosos reportado!
Mas es don que del alto cielo viene
Con el de la virtud acompañado:
Lugar seguro en cualquier parte tiene
El que es de esfuerzo y ánimo dotado,
No hay turbacion, temor, muerte ni miedo,
Que de su honroso intento mude un dedo.

Mas a quien esto falta de ordinario
Da, como falto está, de bien falta,
Y apénas oye el grito del contrario
Cuando el temor mortal le sobresalta:
Y en dando que da entrada a este nefario
La fuerza, la honra, el ánimo le falta,
Por que al pecho a do el pérfido se encierra
Le turva, corta, espanta, y hace guerra.

Probado queda bien esto que digo
Con los que del temor fueron tocados,
Que en sintiendo el rumor de este enemigo
Huyeron con pavor desatinados:
Que como el miedo en ellos halló abrigo
Quedaron sin valor y despulsados,
Enterrándose en caños y en acequias,
Haciéndose ellos mismos las exequias.

Si fueran todos de ánimos constantes
Y en tres o cuatro tropas se juntaran,
No volvieran los bárbaros triunfantes
Y sus casas los míseros guardaran:
Pues pudieron los cinco militantes
Defender con valor que no quemaran
A toda la ciudad, que sino fuera
Por ellos totalmente se perdiera.

Los cuales su valor siempre mostrando
Y el esfuerzo sin par de sus personas,
A la iglesia se fueron retirando
Llevando en medio de ellos las matronas:
Los bárbaros detras iban gritando
Diciendo con palabras fanfarronas:
"Hartaos de ver los astros, sol, y luna,
Que presto no vereis cosa ninguna.

"Aqueste dia es nuestro, que el pasado
El vuestro fué y gozastes de la fiesta,
Queremos pues que el nuestro es ya llegado
Holgarnos y gozar tambien de aquesta:
¿A donde el capitan está encerrado?
¿Por que no viene aquí por la respuesta
De los bueyes, o como no pregunta
Si vino Don Gonzalo con la yunta?

"Decidle que la trae lucida y mansa,
Que viene, cual hidrópico, redonda,
Que es buena carretera y no se cansa,
Que salga pues por ella y no se esconda:
¿No responde? do está, tanto descansa
Sin tener centinela puesta o ronda,
Sin cuidado dormida, guardia y perro
Habiendo él hecho tan notable yerro?

"Por el agravio que hizo a nuestra gente
El redentor del mundo esto permite,
Y como justo padre omnipotente
A nosotros la paga nos remite:
No quiere Dios que al mísero inocente
Hacienda, vida, ni honra se le quite,
Que nunca su bondad alta dispensa
Para que haga un prójimo a otro ofensa.

"En pago de la que hemos recibido
Venimos a llevarle la cabeza,
Con ella paga bien lo bien debido
Y no queremos mas de aquesta pieza:
A Pelantaro la hemos prometido
Para que beba en ella mas cerbeza,
La cual recibirá de buena gana
Que amigo es de efusion de sangre hispana."

A cosa de lo dicho respondieron
Los bien afortunados castellanos,
En la iglesia mayor se recojieron
A pesar de los bárbaros profanos:
La priesa fué tan grande que se dieron
A despedir balazos de sus manos,
Que al soberbio enemigo se le antoja
Que son rayos que Jupiter le arroja.

Hicieron retirarle en tiempo breve,
En torno de la iglesia nadie para,
Que las ardientes píldoras que llueve
A mas de dos la cólera templara:
El mas valiente de ellos no se atreve
A ponerse con ellos cara a cara,
Y si alguno se pone al descubierto
Del primer tiro cae en tierra muerto.

Pero como en efecto su cuidado
Era solicitar con diligencia,
Por ser la del indómito malvado
Mayor en perseguirlos sin clemencia,
La pólvora les ha toda faltado
Cuando andaba mas viva la pendencia,
Algunos que la falta de ella vieron
De espanto y de temor enmudecieron.

Los unos a los otros se miraban
Con no poca congoja ni tristeza,
La falta que tenian declaraban
Con manos, ojos, hombros, y cabeza:
Pues viendo como ya no disparaban
Y de los Españoles la tivieza,
Una doncella noble les pregunta
Que que ocasion así los descoyunta.

Pero el valiente Cerda alzando el dedo
Le respondió con voz algo alentada,
Ninguna cosa puede darme miedo
Sino es tener la pólvora tasada:
Mas Doña Catalina de Toledo,
Que así la bella vírgen es llamada,
Como furiosa leona veloz salta
Diciendo: no temais, que esa no falta.

Salió sin decir mas por un postigo,
Cual por el monte Cíntico Diana,
A su casa fué sola y sin abrigo
Que de la Iglesia estaba algo cercana:
Apesar del indómito enemigo
Volvió con una cántara mediana,
De pólvora finísima de Quito
Y díjoles con ánimo inaudito:

”Tened, no desmayeis, bravos soldados,
Tomad nuevo vigor, fuerzas y aliento;
Sacudan el temor los macerados,
Recibid con la pólvora contento.”
Volvieron a cobrar los despulsados
Nuevo esfuerzo, corage y ardimiento,
Que la vergüenza a todos les inflama
Y el ánimo incentivo de esta Dama.

Al fin de aquí despues se retiraron
Los iracundos bárbaros ligeros,
Que por decirles mal se levantaron
Con perdida de treinta compañeros:
Minar la casa fuerte otros trataron
Para sacar de allí a los prisioneros,
Que sobraron en la última almoneda
Por no haber compradores o moneda.

Ya estaban las paredes derribando
Con puntas de barretas aceradas,
Y los adobes macedos quebrando
Con estacas de cañas aguzadas,
Cuando al fuerte venir vieron volando
A dos mozos, entrambos camaradas,
Y de una misma edad, fuertes, briosos,
De quien huyen los indios temerosos.

Dormian estos dos en una casa
De seca paja toda mal cubierta,
Hasta que estuvo envuelta en viva brasa
Del dulce sueño nadie se despierta:
Entonces viendo claro lo que pasa
Y a los contrarios puestos a la puerta,
Por escaparse de ellos y la llama
Dejaron sola la sabrosa cama.

Las cotas solamente se pusieron
Sobre las blandas carnes y camisa,
En sus caballos ágiles subieron
Sin otro adorno gala ni divisa:
Por entre el fuego y bárbaros salieron
Batiendo los talones a gran prisa,
Con las lanzas en mano y fuerte pecho
El paso ensanchan del camino estrecho.

Al fuerte fueron cual Neblis ligeros
Por entender que estaban los soldados
En el como es usanza de guerreros
Con las armas apunto y aprestados:
Cercado estaba de ladrones fieros
Y dentro el general con sus criados,
Defendiendo la entrada, y como vieron
Venir los dos, los ínfidos huyeron.

Andaba todo en fin de tal manera
Y los feroces bárbaros de suerte,
Que no se yo quien si áspide no fuera
Que no le enterneciera un mal tan fuerte:
Acullá suena grita lastimera,
Acá la inexorable cruda muerte,
Todo es temor, dolor, pena, quebranto,
Confusion, fuerzas, robos, fuego, y llanto.

Quemaron estos pérfidos traidores
Sin respeto, temor, ni miramiento,
De los sagrados Padres Redentores
La sacra Iglesia y único convento:
Con grande mofa y júbilos rumores
Partieron luego al punto el ornamento,
Quien lleva cáliz, ara, o corporales,
Quien la casulla, almática, o ciriales.

El manto noctival adelgazaba
Por el híspero claro del oriente,
Y el lucero y behiculo llegaba
Las ruedas volteando al occidente,
Cuando la trompa bélica tocaba
A recojer el bárbaro su gente,
Que quiere retirarse antes que el dia
Descubriese la poca que tenia.

Por aquí, por allí, por la otra parte,
Cargada gente pérfida parece,
Con los despojos, presa, o con la parte,
Que su ventura a cada cual le ofrece:
Quien paños, seda, plata, oro, reparte,
Que cosa alguna de estas no apetece,
Por tener una, dos o tres doncellas
Mas hermosas que el sol y las estrellas.

Otros por parecerles que llevaban
Pesada carga en ellas y enfadosa,
Por rocines matados las trocaban
O por otra cualquiera baja cosa:
Aquello que estos brutos desechaban,
Por ser de vista turbia y tenebrosa,
Y de aquellos en mas precio tenido
Que si fuera crisólito subido.

Pasando por el ancho cementerio
Con una dueña presa, seis tiranos,
Que para mas valdon y vituperio
Desnuda la llevaban los susanos,
O fué ventura suya o gran misterio,
O del cielo secretos soberanos,
El pasar por allí esta gente esquiva
Para que se librase la cautiva.

Volvió la triste dueña la cabeza
Cuando fué con la puerta emparejando,
A la vírgen sagrada de limpieza
Iba con tierno espíritu imbocando:
Como abierta la vió con gran presteza
Corriendo se fué rápida y entrando,
Diciendo a toda priesa, aquí, señores:
Que me lleban los bárbaros traidores.

Sin haber visto mas que una linterna
Que en la Iglesia de si alguna luz daba,
Se aventuró a correr la dama tierna
Y mas que el pensamiento caminaba:
Dentro de ella se entró y con ansia tierna
A un español que allí a la puerta estaba,
La espada le quitó diciendo aquesto:
Venid tras mi, señores, todos, presto.

A la calle volvió cual tigre hircana
Repitiendo a gran priesa esto que digo,
Venid tras mi, venid de buena gana,
Desechad el temor, venid conmigo:
Venid, livertareis a Doña Juana,
Venid, que aquí la tiene el enemigo,
A ella y a otras dueñas en prisiones:
Seguidme, pues, venid, bravos varones.

Ea, sus pues, venid ya voy delante,
Acabad de venir no tengais miedo,
Que no es la fuerza bárbara bastante
A resistir la mia que mas puedo.
Esto dijo con ánimo constante
Doña Isabel Megia de Toledo,
Que este es el nombre de esta heróica dama
De honesta vida y excelente fama.

Pero ninguno de ellos no se atreve
A pasar de la puerta un solo paso,
Por ser mucha la gente infiel aleve
Para verse con ella a campo raso:
En este punto cual la blanca nieve
Descuidada del sanguinoso caso,
Cubierta de esmaltada argentería
La blanca hija de Hipirion salia.

Mas en viendo que vió el infausto duelo
Con duelo infausto, lacrimosa y triste,
Se cubrió luego con un negro velo
Por no ver espectáculo tan triste:
Haciendo sentimiento el claro cielo
Tambien de luto lúgubre se viste,
Los rayos de Titan no resplandecen,
Lucina y las estrellas se obscurecen.

Los astros, globos, signos, y planetas,
La tierra, viento, fuego, el firmamento,
Truenos, rayos, relámpagos, cometas,
Hicieron del conflicto sentimiento:
Las procelosas nubes, antes quietas,
Con gran revolucion hacen lamento,
Rasgándose con pena, tristes braman,
Y en abundancia lágrimas derraman.

Mas ya la gente bárbara proterva
Marchando apriesa va cual malhechora,
Alegre, contentísima, superba,
Arrogante, gallarda, y vencedora:
Vése de la que fué mísera sierva
En tiempo corto próspera señora,
Vengada, libre, rica, poderosa,
Opulenta, triunfante, y victoriosa.

Viendo de la manera, modo, y talle,
Que a la ciudad los pérfidos dejaron,
Los amigos domésticos del valle
Sin aguardar a mas se rebelaron:
Y por que cosa suya no se halle
Casas y bienes muebles se abrasaron,
Furiosos, iracundos, indignados,
Del padecido agravio estimulados.

Bien así como cuando crece un rio
Que todos cuantos hay en su ribera,
Con ímpetu del suyo y raudo brio
Huyen que de temor nadie no espera:
De aquesa suerte misma el gentío
Retirándose fué a la cordillera,
Por ser el odio mas que la codicia
Sin lástima su hacienda desperdicia.

Despues de haber pasado la tormenta
Y la enlutada luz aparecido,
A ver la ciudad mísera y sangrienta
Salió Jofré del fuerte apercibido:
La ira y el dolor se le acrecienta,
El ánimo, el corage cuando vido
Tantos cuerpos desechos, sin cabezas,
Y cabezas sin cuerpos hechas piezas.

Las opulentas y soberbias casas
Que en altura frisaban con el cielo,
Convertidas en polvo y vivas brasas
Ahora las ve humildes por el suelo:
Las señoras de lágrimas no escasas
Desnudas, tristes, sin algun consuelo,
Andaban por aquí y allí cruzando
Sus maridos las míseras buscando.

De la montaña sale uno desnudo
Cual si fuera hermitaño del desierto,
El otro que vestirse nunca pudo
Viene con una sábana cubierto:
Aquel habla de espanto tartamudo,
Aqueste la color trae como muerto,
Acullá vienen otros espantados
Con los cabellos todos chamuscados.

Otros de sangre y todo vienen llenos
Pálidos, tristes, flacos, afligidos,
Unos echan a sus mugeres menos,
Las mujeres sus hijos y maridos:
No tienen que llorar duelos agenos
Siendo los suyos propios tan crecidos,
Eráclitos parecen todos ellos
En los túmidos ojos y agua de ellos.

Su pérdida y dolor cada cual siente,
Pero Jofré la suya y mas la agena,
No puede remediar el mal presente
Que es lo que mas le angustia y le da pena:
Las lástimas ve grandes de su gente,
La ciudad de lamentos toda llena,
Quísola consolar, pero no pudo,
Que se le puso en la garganta un nudo.

Movióle a mas dolor una Anacona
Del clérigo Salinas que traia
La cabeza del amo, y cual matrona
Con ella muchas lástimas decia:
Conoció ser aquella su corona
Que en lo demas faccion sana no habia,
Lloraba el fido amigo de manera
Que al corazon mas duro enterneciera.

Pero en temor su llanto se resuelve
Que en este punto vino uno gritando,
Diciendo como el bárbaro revuelve
Al pueblo nuevamente amenazando:
A su guarida cada cual se vuelve
Como si fuera alígero, volando,
Que el miedo aunque es gigante no es correro
Sino suelto, alentado, y muy ligero.

Cuales tímidos pollos que en sintiendo
Del milano las alas o la sombra,
A las maternas van todos huyendo
Que con cualquiera de ellas los asombra,
Así los miserables en oyendo
Cual furioso enemigo el otro nombra,
Como estaban cual dicen escaldados
Huyendo todos van desatinados.

Pero la causa fué del sobresalto
El cantabres Tomas de Olavarria,
Que asomó con su gente por un alto;
Descubriendo la que en el pueblo habia
Mandó hacer luego en el a todos alto
Por ver bien si el contrario parecia,
Que segun el rumor que en el andaba
Pensó que todavia dentro estaba.

Contado tengo ya sino me olvido,
Que soy, señora, frágil de memoria,
Y con voluntad sola he proseguido
Falto de lo demas aquesta historia,
Como luego despues de haber salido
De Neptuno Quiñones con victoria,
Aun sin tomar el pulso de la tierra
Quiso tentar primero el de la guerra.

Para lo cual con suma diligencia
De que dotado fué cuanto prudente,
Que es legítima madre la prudencia
Del capitan que fuere diligente,
Sin aguardar que pase la violencia
Del riguroso hibierno envió por gente,
A Mapocho, mandando que viniese
Con toda la presteza que pudiese.

Y que una compañía a la ligera
A diez del mes que sigue, el de setiembre,
Que es cuando apunta aquí la primavera,
Esté en Chillan, y el resto por noviembre:
Antes que la solícita Meguera
El tósigo infernal airada siembre,
En el revuelto ejército dañado
El antídoto ya esté preparado.

Mas, con mandar que venga sin embargo
La gente a la ligera, cual Belona,
El despacharla fué tan a lo largo
Que fué como el socorro de Escalona:
No halló que pretenda aquí alguien cargo
Para mas que hinchar mas su persona,
Con la hinchazon que trae vana consigo
O para se vengar de su enemigo.

Treinta dias despues del señalado
Segun hallo, señora, por mi cuenta,
Llegó a Chillan habiendo ya pasado
La sanguinosa y áspera tormenta:
El número de veinte fué tasado
Con mandar que pasase de cincuenta,
Eran los que vinieron, desarmados
Los mas pobres y mas necesitados.

Hizo las diligencias que convino,
Mas no le aprovechó ser diligente,
Al cuidadoso y ágil vizcaino
Por despacharle mal con poca gente:
Siguió con paso rápido el camino
Marchando sin pararse raudamente,
Hasta llegar al cerro a donde digo
Que paró a divisar al enemigo.

Habíase alojado la noche antes
En la vega de Nuble en sitio bueno,
Por dar a los cuadrápides volantes
Sabroso pasto allí de grama y heno:
Mas cuando oyó los tiros rimbombantes
Y el pueblo vió de fuego todo lleno,
El vagage dejó sin quien le guarde
Y á socorrerle fué, pero fué tarde.

Mas a tiempo llegó que si llevara
La gente que venir mandó Quiñones,
A media milla o antes alcanzara
A los traidores, pérfidos, ladrones:
La presa o la mas de ella les quitára
Y a todos cuantos iban en prisones,
Pero siempre se da la traza y medio
Cuando no tiene ya ningun remedio.

A la ciudad se fué despues que vido
Que el bárbaro se habia retirado,
Así como fué en ella conocido
El llanto fué de nuevo comenzado:
No pudo el buen hidalgo enternecido
Dejar de consolar al mas penado,
Y sintiendo la pérdida de todos
A todos confortó con graves modos.

No estuve a tan gran pérdida presente
Pero recibí mas que el que mas daño,
Mis haciendas perdí, ganado y gente
Que guardaba el lanígero rebaño:
La causa fué y razon de estar ausente
Ser alcalde ordinario aquí aquel año,
Y haberme Don Francisco antes escrito
Le avisase de todo mi distrito.

Viendo el descuido que el pueblo tenia
Y a los vecinos bárbaros alzados,
A avisarle partí aquel mismo dia
Que vinieron los pérfidos airados:
Solamente llevé en mi compañía
A dos hombres, entrambos mis cuñados;
En Itata durmiendo estaba cuando
El conflicto pasó atroz, infando.

Una hora o dos despues de amanecido
Un indio me dió nueva del fracaso,
Estuve media larga sin sentido,
Sentido con razon del triste caso:
Mas aunque de dolor mortal herido
Me volví a la ciudad a todo paso,
Cuatro leguas anduve en hora y media
Por ir a ver la mísera tragedia.

No se que corazon tan duro hubiera
Aunque fuera de acero, bronce, o canto,
Que si lo que yo vi, señora, viera
Que no se enterneciera tanto cuanto:
La lástima que vi fué de manera
Y el dolor que sintió mi alma tanto,
Que a no ser la razon el contrapeso
Pudiera ser perder del todo el seso.

Y no de ver las bárbaras crueldades
Que a ver otras mayores estoy hecho,
Y para cualesquier calamidades
Tuve, tengo, y tendré, constante pecho:
Infortunios he visto y tempestades
En el mar de Noruega y paso estrecho,
Muertes, naufragios, espantables guerras,
En partes varias y en remotas tierras.

Un dia triste vi en la Paroiba
Provincia de los indios Petiguares,
Asar en barvacoa y brasa viva
De mujeres y niños seis millares:
Pues en otras provincias mas arriba
Quemar mas de setenta mil casares,
Y con ser gentes bárbaras velaban
Que nunca como aquí se descuidaban.

Pero que sin cuidado así viviesen
Españoles en cosa que iba tanto,
Y que guardia ninguna no tuviesen
Teniendo el enemigo tan a canto,
Ni a los avisos crédito no diesen
Aquesto es lo que a mi me puso espanto,
Que lo demas el sumo rey de gloria
A quien él es servido da victoria.

Veinte y seis horas eran ya pasadas
Despues que sucedió el funesto caso,
Cuando fuimos siguiendo las pisadas
Del bárbaro con tibio y lento paso:
En partes no quedaron estampadas
Que con ir por camino abierto y raso
No dejaron señal, huella, ni rastro,
Cual si fueran por losas de alabastro.

Anduvimos buscándole perdidos
Sin descansar un punto el dia entero,
Los arroyos hallábamos crecidos
De la gran tempestad del aguacero:
Estando ya cansados y afligidos
A la orilla de un caudaloso estero,
Queriéndonos volver con dolor sumo,
Al ponerse del sol vimos un humo.

Cual suele suceder perdiendo el tino
Al cazador incauto en la montaña,
Del mal hollado y áspero camino
Que revuelve en contorno la campaña,
Y vuscando la seña por do vino
El humo vió salir de la cabaña,
Y dejando el intento comenzado
Allá encamina el paso acelerado,

Así, cuando nosotros descubrimos
El humo espeso en la montaña Rala,
Los feroces caballos revolvimos
A buscar la perversa gente mala:
En dos mangas de a veinte nos partimos,
Que cuarenta no mas fuimos en ala,
Llegamos sin que fuésemos sentidos
Al fuego, como digo, apercibidos.

Siete bárbaros solos allí estaban,
Todos siete mancebos desarmados,
Una escuadra, que atras quedó, aguardaban
De los mas belicosos y arriscados:
Cerca de allí dijeron que ya estaban
Los demas con los presos alojados:
Pasamos adelante como gamos
Despues que las cabezas les cortamos.

Mas templó nuestra furia y rabia ardiente
De un estero el raudal arrebatado,
Que quitaba la vista su corriente
Sin tener en alguna parte vado:
Pasado habia ya la infernal gente
Toda por un recodo manso a nado,
Hallamos, por pasar el paso acedo,
A Doña Bernardina de Toledo.

Quedóse atras como iba mal herida
Con el indio no mas que la llevaba,
Dejóla allí por no dejar la vida
Con la que ya sin ella casi estaba:
Valióse de sus pies el homicida,
Que aunque encima de un buen caballo estaba,
De el se arrojo y despues en el estero,
El cual pasó nadando mas ligero.

No pudimos pasar más adelante
Por la profundidad del arroyuelo,
Demas de que tambien ya por levante
Mostraba Telus su nocturno velo:
La vuelta dimos todos al instante
Con no poco cansancio, hambre y duelo,
A la triste ciudad llegamos cuando
Ocupa lo mas alto el sueño blando.

Mas no porque persona allí durmiese,
Que a pesar suyo todos ya velaban,
O fué que el gran temor eso hiciese
O porque a tiempo tal nos aguardaban:
Mas antes que Fetonio pareciese,
Que ya sus rayos Délficos luz daban,
Miguel de Mendem partió, y Delgado,
A contar a Quiñones lo pasado.

El cual, cuando la nueva lastimosa
Oyó del triste caso desastrado,
Lo sintió tanto cuanto fué espantosa,
Mas con ánimo quieto no turbado:
Que mal puede turbarle alguna cosa
Al fuerte pecho de valor armado,
Ni caso adverso, pérdida o ganancia
Movió jamas el fil de su constancia.

Mas con la caridad y amor piadoso
De que su alma estuvo guarnecida,
Envió luego un número copioso
De ropa, a la ciudad desguarnecida,
Con órden que la parta un religioso
A la gente que mas quedó perdida,
De manera que a toda parte alcance
Conforme a lo perdido en aquel trance.

Pero la que envió fué tan bastante
De su casa el magnánimo Quiñones,
Que le dieron a cada militante
Dos camisas, jubon, capa, y valones,
Sayo, medias, sombrero, y lo restante,
Aforro, tafetan, seda, y botones,
Y a todas las señoras de la tropa
Chapines, tocas, manto, saya, y ropa.

Saliera luego en campo diligente
A tomar de los infidos venganza,
Si tuviera mas número de gente
Para poder salir con gran pujanza:
A Silva envió a Chillan por su teniente
Para que con cuidado y sin tardanza
Le fortifique, cerque y le repare,
Y a los amigos que hay que los ampare.

Para lo cual le dió los oficiales
Que fueron menester para esta obra,
Carpinteros, canteros, materiales,
Pisos, cuñas, almadenas, de sobra:
Hachas, hocinos, sierras, esenciales
Para romper maderas sin zozobra,
Clabos, palas, barretas, azadones,
Adoberas, machetes, y esportones.

La fábrica empezó con tal cuidado
El cuidadoso Silva y de tal suerte,
Trabajó que en un mes solo ha acabado
Tres cubos, la muralla, y contrafuerte:
No faltó caballero ni soldado
De baja, pobre, humilde, ó alta suerte,
Aquel que es mas ilustre su prosapia,
Con mas fuerza, vigor y aliento, tapia.

Tomaban los mas ínclitos varones
Sin que se lo mandasen sus tareas,
Los robustos pisaban con pisones,
Los restantes cal llevan en bateas:
Otros asierran cédricos tablones,
Paran tapiales, puertas, y trincheas,
Las mugeres tampoco descansaban
Que ladrillos y adobes amasaban.

Acabada la fábrica que cuento
De Mapocho llegó carta de aviso,
De que habia llegado a salvamento
Del Peru nueva gente a Valparaiso:
Nueva fué para todos de contento
Y así mandó Quiñones que al proviso,
Marche para Chillan por ser presidio,
Que tiene poca fuerza y gran subsidio.

Visto el Virey de Don Francisco el pliego
Y relacion que envió tan verdadera
Del modo que halló a este reyno ciego
Y el proceder del bárbaro y manera,
En viéndole, envió de Lima luego
Con esta a Don José de Rivera,
Para que en las fronteras se entretenga
Hasta que otro mayor número venga.

Para lo cual mandó que en su distrito
Un tercio se levante prestamente,
Con que castigue el bárbaro delito
En Valdivia, el del campo diligente,
Y en Loja, Cuenca, Piura, Paita, y Quito,
Otro tercio tambien de buena gente,
Con lo cual y la vieja de esta tierra
Corra el Gobernador toda la sierra.

Que por ser este reyno tan distinto,
Y estarlo unas ciudades de otras tanto,
Es menester los campos que aquí pinto
Para poner al bárbaro en quebranto:
Mas ya que soy en todo tan sucinto
Razon será dar fin a aqueste canto,
Que quien corre cual yo carrera larga,
No tiene de llevar pesada carga.

Canto XVII.

Llegada la nueva gente a Chillan: sale de ella el Capitan Miguel de Silva a correr la tierra: el enemigo asalta el fuerte de Colbe a donde se habia recojido: entran por el estrecho de Magallanes tres gruesas naos de cosarios: en Lavapié deguella Antemaulen al general ingles: los de la Imperial hacen un barco: sale en él don Pedro de Yvacache por el rio Cauten: va a la ciudad de la Concepcion a pedir socorro. Gerónimo de Bello hace fuga.

No deben ser en cargos elegidos
Ni en oficios de guerra preeminentes,
Mancebos sino son muy conocidos,
Solícitos, discretos y prudentes:
Ejércitos se han visto consumidos,
Grandes armadas, máquinas potentes,
Pueblos, reynos, imperios asolados
Por ser por imprudentes gobernados.

No puede ser servido no bien Marte
Cuando le sirven necios servidores,
Faltos de entendimiento, industria y arte
De esperiencia y políticos primores:
En lugar de sus triunfos les reparte
Tristes penas, desastres, y dolores,
Menguas, angustias, pérdidas notables,
Grandes daños, deshonras incurables.

A de tener quien manda edad madura,
Que es cuando la razon tiene mas fuerza,
Que en la verde es adonde la locura
La suya tiene, y mas allí se esfuerza:
Y aquello que endereza la ventura
Muchas veces es causa que se tuerza,
Ser el capitan falto de prudencia,
De edad, valor, consejo y de esperiencia.

Es ella quien a costa de mil vidas,
De tanta perdicion, de tantos daños,
De tantas desventuras tan crecidas,
Nos ha mostrado bien los desengaños:
Y con ver cuantas son aquí perdidas
Por honrar a los deudos y no a estraños,
Sobrando a aquestos lo que a aquellos falta
Cada dia se da mayor la falta.

Y lo peor que en ello hallo y veo
Es que, cuando pretenden remediallo,
Como siguen su gusto y su deseo,
Hacen mayor error por enmendallo:
Pero por que no diga algun bolseo
Que digo mal en lo que digo callo,
Que aunque es verdad, señora, es de tal arte
Que es mala cuando es dicha en mala parte.

Volver quiero a anudar el débil hilo
Y a seguir mi camino trabajoso,
Que si muestro sangriento mas el filo
Temo que me tendrán por sospechoso:
Aunque no de que habrá ningun Zoilo
Que maltrate mi libro de envidioso,
Pero de vuestra gloria se que hay tantos
Que son mas que los versos de mis cantos.

Llegado don José de la Ribera
Mandó el gobernador que Silva fuese
A correr de Chillan la cordillera
Para que al enemigo daño hiciese,
Dejando guarnecida esta frontera
Con número bastante que pudiese
Defenderla, partió con cien soldados
Y doscientos amigos arriscados.

Aviso le dió cierto un indio amigo
Que a donde nace Cato caudaloso
Estaba retirado el enemigo
En fuerte sitio, áspero y montuoso:
Y que tiene tomado por abrigo
De Colbe el gran cerro pedregoso,
Y en lo mas alto de él una albarrada
Sin tener por alguna parte entrada.

¡Oh cuanto gusto dió y cuanto contento
Al valeroso Silva aquesta nueva!
Y mas de que el indómito sangriento
Pensaba de venir con él a prueba:
En busca se partió de el al momento
Con el pequeño ejército que lleva,
Pasando rebentones mil que habia
A Colbe llegó al ponerse el dia.

Es el monte tan alto y el camino
Tan áspero y tan agria la subida,
Cual la de Atlante, Tauro, o Apenino,
O cual el Alpe, Olimpo, Osa, o Yda:
Junto de un arroyuelo cristalino
En una vega de árboles ceñida,
Que con sus aguas riega el raudo cato
Estuvimos la noche con recato.

Con las riendas y lanzas en la mano
En pié velando todos estuvimos,
Hasta que ya los rayos soberanos
Del clarísimo Apolo claro vimos:
Entonces, diez y siete castellanos
Con algunos amigos, nos partimos
Por mandado de Silva a ver el puesto
A donde el enemigo estaba puesto.

No dimos bien diez pasos adelante
Cuando dimos allá con la emboscada
Que tenia el indómito arrogante,
Mas fué de poca gente y mal armada:
En viendo que nos hizo luego al instante
Arriba se fué huyendo a la alborrada,
Pero fué con intento de guiarnos
Por donde ellos pensaban despeñarnos.

Para lo cual de industria hecho habian
Un camino anchuroso por la parte
Mas áspera del fuerte, a do tenian
De peñas movedizas grande parte:
Con tanta sutileza que podian
Dos indios solamente con el arte,
A dos mil y a diez mil sin embarazos
Hacerlos facilmente mil pedazos.

Mas como Silva tuvo ántes de todo
Aviso de la maquina y engaño,
Del intento, designio, traza y modo
Que el bárbaro tenia tan estraño:
El camino dejó y por un recodo
De mayor aspereza y menor daño,
Que a manderecha está, su gente adiestra,
Dejando el paso malo a la siniestra.

Estando a vista ya de la albarrada
A descansar el paso detuvimos,
Que por ser la gran cuesta levantada
Con no poco trabajo la subimos:
Mas despues que a la gente libertada
En lo mas alto de ella puesta vimos,
Al son del sanguinoso inquieto Marte
El asalto se dió por esta parte.

El de Camora fué, como a quien toca
La vanguardia este dia en el asalto,
Subiendo mas constante que una roca
Animando a su gente a lo mas alto:
Al glorioso patron de España imboca
Mas de esfuerzo y valor ninguno falto,
Le sigue la gallarda compañía
Con gallardo denuedo y gallardía.

Envían los idolatras bizarros
Desde los rebellines y trinchea,
Tan gran copia de flechas y guijarros
Que obscurece la clara luz febea:
Ya se oyen las bravezas y desgarros,
Ya el fuego artificial relampaguea,
Ya la fogosa rabia vengativa
A los ardientes ánimos aviva.

Ganando tierra van nuestros guerreros,
Mas es con grande pérdida y trabajo,
Reciben mucho daño los postreros
Con las piedras que van rodando abajo:
Echan tantas los bárbaros lijeros
Que arrancando los árboles de cuajo,
Peñas, robles, caballos, cuanto topan
Hechos piezas a todos los atropan.

Sin dar herida y muchas recibiendo,
Con gallardo denuedo y paso presto,
Don Luis de Fuentes va y otros subiendo
Procurando ganar al indio el puesto:
Vanlos tambien con ánimo siguiendo
De los valientes vándalos el resto,
Pedro Plaza, Villegas, Sanchez, Bello,
Simon Diaz, Hidalgo, Juan Cabello,

Pedro Guajardo, Córdova, y Olmedo,
Don Pedro, Don Manuel, y Delgadillo,
Pedro de Sandoval, Luis de Toledo,
Don Diego Bravo, Heredia, Jaramillo,
Moltien, Delgado, Góngora, Accevedo,
Juan Gomez, Mendem, Gangas, Castillo,
Cerda, Lizcano, Prados, y Becerra,
Ortiz, Miguel, Marchan, Nicolas Cerra.

Llegando iban tambien por otra parte
Forcen, Foro Herrera, Juan Bautista
Montero, y Montañes, al baluarte
Deseando dar fin a la conquista;
Y Pedro Ortiz, entrando como un Marte,
Cuando perdí de súbito la vista
Que de un gran lanternazo que me dieron
Sin ella y sin sentido me tendieron.

Fué tan terrible y recia la pedrada
Que a no ser de tan grande fortaleza
Ni de tan fino temple la celada,
Agua me hicieran sesos y cabeza:
Quedóme de tal suerte atormentada
Que sin sentido estuve una gran pieza
Sin poderme tener en pié derecho,
Ni ser en mas de una hora de provecho.

Pero cuando volví del parosismo,
Que me tuvo gran rato transportado,
Claro vi que el perjuro barbarismo
Ya se habia del fuerte retirado:
Así no puedo dar ni aun de mí mismo
Mas cuenta ni razon de lo pasado;
Por tanto, si de alguno no me acuerdo
No se queje pues vió perdí el acuerdo.

Solos seis enemigos fenecieron
En esta cruel batalla y dura guerra;
Los demas cual venados se subieron
A lo mas levantado de la sierra:
Los amigos a diez presos nos trajeron
Y despues de taládoles la tierra,
Sin ofrecerse cosa de momento
Nos volvimos a nuestro alojamiento.

Por el estrecho paso y senda angosta
Que es adonde esta tierra se remata,
Pasó un german cosario por la posta
En busca del metal goloso y plata:
Habiéndole pasado en esta costa
El hivierno pasó el anchipirata,
Cuatro vajeles trajo y perdió el uno
En el angosto cuello de Neptuno.

Con los tres a la entrada del verano
Porque ya el bastimento le faltaba,
Tierra a tierra surcando el mar insano
En la bárbara costa le buscaba:
Al belicoso término araucano,
Sin saber a la parte a do llegaba,
El general llegó solo y perdido
Por haberse desotros dividido.

Pero en la lancha luego a vela y remo
A tierra fué con treinta y dos soldados,
Briosos eran todos por estremo
Y de lucientes láminas armados:
A donde vais cosarios que ya os temo,
No salteis en la Playa descuidados,
Que en ella hallaréis otros mayores
Infidos cual vosotros, y traidores.

Pero que digo yo no es necesario
Avisaros segun aquel proverbio,
Que dice, de cosario va a cosario,
Mas mirad que es el bárbaro soberbio:
Las armas trae sangrientas de ordinario
Por ser el duro brazo y fuerte nervio
De la provincia indómita araucana
Regada con la sangre castellana.

Mas ya que sois los unos y los otros
Tan sutiles en cautelosos artes,
Y enemigos mortales de nosotros
La victoria de Dios a entrambas partes:
Y ninguna jamas tengais vosotros
Contra los Españoles estandartes,
Ni el redentor del mundo tal permita
Que triunfeis de su ley santa y bendita.

Llegó Simon de Cordes con su gente
A Lavapié, provincia populosa,
Poblada toda de la mas valiente
Que produce esta tierra belicosa:
No saltó en ella así tan raudamente
Cuanto la vuelta fué de presurosa,
Que Antemaulen no quiere ver en ella
De estrangera nacion señal ni huella.

Como a la lancha vió venir a tierra
Pensando que eran nuestros castellanos,
Juntó de los mas prácticos en guerra
Cuatrocientos valientes Araucanos:
Cuando en ella los vió con ellos cierra,
Pero los miserables Luteranos
Con el temor que en verlos recibieron
Mas que de paso al barco se volvieron.

Estando dentro de él y mal seguros,
Dijeron medio en lengua castellana
A los traidores, bárbaros, perjuros,
Que no son de nacion ni ley cristiana,
Sino enemigos de ella y de los muros
De la Iglesia católica Romana,
Así que de la suya a aquesta tierra
Vienen solo a hacer a España guerra.

Estaba un indio entre ellos que sabia
Hablar la lengua hispana claramente,
Oyendo lo que el deguasor decia
De paz llegó y propuso lo siguiente:
Señores Luteranos si este dia
Os ha ofendido en algo nuestra gente
Perdonad que entendió érades hispanos
Enemigos mortales de Araucanos.

Pero ya que no sois sino enemigos
De ellos como lo dice el lenguage,
Queremos que seais nuestros amigos
Y en nuestras casas daros hospedage:
Venid, que aun no es el tiempo de los higos,
A descansar del áspero viage,
Que aquí está de españoles cerca un fuerte
A donde iremos luego a darles muerte.

Pagaros hemos bien en oro fino
En buenos bastimentos ropa y plata,
Si nos echais de aquí tan mal vecino
Que tanto nos persigue y nos maltrata.
No dijo mas el pérfido ladino
Para engañar al ábido Pirata,
En tierra saltó luego alegremente
Guiado del metal resplandeciente.

Hiciéronle los bárbaros gran fiesta
Y buen recibimiento a la salida,
Antemaulen la mesa tenia puesta
Y a merendar a todos los convida:
Bebieron y comieron sobre apuesta
Aunque el precio era el propio de la vida,
Pues no les costó ménos el escote
De la espléndida mesa y lanciscote.

Cuando el brindar andaba mas apriesa
Y mas el vaporoso vino ardia,
Salió de una emboscada en vanda espesa
Con gran pujanza gran caballería:
Tres pages que servian a la mesa
De toda la flamenca compañía,
Haciéndosele angosta la playa ancha
Llegar pudieron vivos a la lancha.

Este es el fin que tuvo miserable
El audaz general, cosario fiero,
Por la gula y codicia insaciable
Y dar crédito a un bárbaro ligero:
Quien vive mal y en ley abominable
Aqueste viene a ser su paradero,
Y créame quien fé viva tuviere
Que como el hombre vive que así muere.

Viendo desde la Nao los que quedaron
La cabeza de su cabeza rota,
A Giraldo de Boninguen nombraron
Por general, y truecan la derrota:
A la vuelta del sur otra tomaron
Carando a la bolina la una escota,
Que por no verse en paso mas estrecho
Se volvieron por el a su despecho.

La una de las dos pasó adelante
Y llegó a la Jacobica marina,
En entrando en el puerto al mismo instante
Forzados se rindieron a Molina:
Mamocha, el intrépido, almirante,
La suya ligerísima encamina,
Pero en ella encontró del modo y suerte
Que acá su general la cruda muerte.

Andaba Marte aquí tan alterado
Y el alevoso bárbaro a do quiera,
Que no habia lugar aun reservado
En puertos, Calas, Islas, ni en riberas:
No fué menester mas que haber hollado
Esta tierra el ladron para que muera,
Y lleve que contar si vuelve a Flandes
El que se libró de ella cosas grandes.

Tambien tengo yo bien de que dar cuenta
Si el lleva que contar algo en su casa,
No es menor que la suya mi tormenta
Ni la que la Imperial ahora pasa:
Ha mucho que no hago de ella cuenta
Mas causalo el no ser estotra escasa,
Y el haberla de dar larga de todas
Que soy cual el petis de muchas bodas.

Pasar allá de aquí, señora, quiero,
Que aunque es estrecho el paso y peligroso
Del mal pisado y áspero sendero,
Lo tengo de pasar que me es forzoso:
Despues de haber pasado el aguacero
Se pasó el audaz bárbaro furioso,
Su paso a paso en paso concertado
A Puren, como dige, remojado.

Pero a los españoles de tal suerte
Los pérfidos implácidos dejaron,
Que estuvieron a vista de la muerte
De las calamidades que pasaron:
La hambre que sufrieron fué tan fuerte
Y tanto en estos trances se apuraron,
Que no se si se ha visto en escrituras
Quien pasa de tamañas desventuras.

Viéndose como digo, y que no llega
Socorro, ni Frai Juan de Lagunilla,
Para poder tomar lengua en la vega
Hicieron no se como una barquilla:
Con ella por Cauten manso navega
Don Pedro de Yvacache, y en la orilla
La deja en parte al parecer segura,
Y en busca fué del bárbaro Antecura.

Aqueste infiel sacrílego habia hecho
Al pueblo mucho mas que muchos daño,
Y sin razon, sin causa, ni derecho
Cortado la cabeza al Hermitaño:
Vivia sin temer, quieto su pecho
Sin recelo ninguno, ¡oh ciego engaño,
Que quien tanto mal hizo se descuide
Que aun de su vida el mísero descuide!

Estaba, como digo, descuidado
El pérfido Antecura en su bohío,
Sin recelo, sin miedo, sin cuidado,
Con gusto, con quietud, por guardia el rio:
Habia al español visto encerrado
Sin valor, sin vigor, sin fuerza, y brio,
Sin ánimo, sin barco, sin aliento,
De sed, hambre, y trabajos macilento.

Todas aquestas causas bien pudieron
Asegurar al ínfido Antecura,
Pero no así como ellos lo hicieron
Su causa criminosa y desventura:
Marchando con silencio grande fueron
A sombra de la noche obscura
Don Pedro de Yvacache, y sus soldados,
Mas que de fuerzas de valor armados.

Llegaron todos juntos a su puerta
Sin ser de nadie vistos ni sentidos,
Que la desgracia de Antecura abierta
La tenia, y cerrados sus sentidos:
En viendo la ocasion la presa cierta
Entraron dentro seis apercividos:
Al damnífico solo degollaron
Y a toda su familia maniataron.

Volviéronse con esto raudamente,
Que no fuera esperar mas valentía,
Llegaron a embarcar cuando en oriente
Se veia ya el crepúsculo del dia:
Supieron de los presos largamente
Todo cuanto el contrario pretendia,
Y como no anda ejército en campaña
Por ser poca la gente que hay de España.

Teniéndolo por cierto dieron corte
En si sabran hacer luego otro barco
Mas fuerte que no esotro, y de mas porte,
Con que salir al Neptunino charco:
Pusiéronlo por obra y no hay quien corte
El modelo, la forma, el plan, el marco,
Pero al fin dió la traza el garbo, el modo,
El chantre don Alonso, diestro en todo.

Con su favor y pocos materiales
Acabaron al fin de tal manera
Que se vió intervenir los celestiales,
Que sin ellos hacerse no pudiera:
Sacaron corbatones de perales
Y de manzanos la demas madera,
Las tablas de sobrados, cajas, puertas,
Muchas de ellas por mil partes abiertas.

Con trapos viejos mádidos taparon
Por no tener estopa las junturas,
Clavos y estoperoles que le echaron
Fueron de varias suertes y hechuras:
Estando, como digo así, no hallaron
Brea con que brear las aberturas,
Pero Dios que a los suyos jamas falta
Ocurrió como tal en esta falta.

Seis botijas de vino habian guardado
Para el divino y santo sacrificio,
Con aquesta intencion fué reservado
Por no dejar de hacer tan alto oficio:
En brea las dos de ellas se han trocado,
¡Oh gran milagro, o soberano indicio,
De que Dios favorece a aquesta gente
Como se a visto en todo, claramente!

Es Dios tan poderoso, es tan benino,
Que para que mejor quien es se vea,
En las bodas vereis de Architiclino
Que del agua hace vino, aquí de el brea:
¡Oh, dichoso lugar, oh, pueblo indino
De la calamidad que te rodea!
¡Oh, bárbaro gentil, alza la mano
De a do pone la suya el soberano!

Acabáronle al fin, y tan derecho
Quedó, y con tal primor, sin que en él haya
Falta ninguna, cual si fuera hecho
Por el mejor maestro de Vizcaya:
Echáronle despues por un repecho
Para que por allí rodando vaya
Al rio de las damas raudamente,
Por no poder llevarle allá sin gente.

Mas fué, señor, rodando, de manera
Tan veloz, tan derecho y de tal arte,
Como si por el mar con viento fuera
Sin trastornarse a la una ni otra parte:
Estaba al mismo pié de la ladera
Hecho de piedra tosca un baluarte,
O por mejor decir, los paredones
De unos viejos y antiguos casarones.

Un caso sucedió aquí misterioso
Digno de ser aquí manifestado,
No es poético cuento fabuloso,
Que de ellos voy, señora, desviado:
Y fué que yendo el barco así, furioso,
A la pared derecha encaminado
A donde mil pedazos se hiciera
Si con la fuerza que iba el golpe diera,

Mas en lo mas derecho del camino,
Cuando ya iba llegando a dar el golpe,
Algun celeste espíritu divino
Llegó, y allí parar le hizo de golpe:
Iba cual por canal va de molino
Bajando de agua líquida un gran golpe,
Mas detenerse a donde se detuvo
No hay que dudar que Dios fué quien le tuvo.

Pero acudiendo luego los soldados
De mas vigor, espíritu, y aliento,
A fuerza de sus brazos fatigados
En el agua le echaron al momento:
Fueron en él los mas determinados
A buscar en la vega bastimento,
Con él, aunque no mucho, se tornaron
Que a precio de su sangre le compraron.

Viéndose pues con barco y ya perdida
De que vendrá socorro la esperanza,
Las fuerzas apuradas y la vida
Sin tener un momento de bonanza,
Salieron a buscar con él la vida
Para el mar rio abajo sin tardanza,
Que pues por tierra no hay traza ni medio
Buscar quieren por agua su remedio.

Con toda diligencia le buscaron
Sin tomar ningun modo de reposo,
En él barra, ni boca no la hallaron,
Que es, aunque es grande el rio, impetuoso:
En bancos, bajos, islas encallaron
Muchas veces con ímpetu furioso,
Viéronse todas ellas en gran riesgo
En la resaca horrenda del mar sesgo.

Tambien por la una y otra vanda fueron
Dos vandas poderosas de gentío,
A vista del vatel siempre andubieron
Pensando de cojerle en un bajío:
De ellos con gran valor se defendieron,
Que en los pasos mas ásperos del rio
Le daban al pasar de cada vanda
Con no ménos valor gran zurribanda.

Pasados todos estos tristes trances
Se volvieron aflictos y penosos,
Llegan a la ciudad y en sus alcances
Los iracundos pérfidos furiosos:
Hicieron en la vega muchos lances
Con el barco en los tiempos mas dudosos,
Trayendo inquieto siempre a su contrario
Y al fuerte bastimentos de ordinario.

Hacian dentro de el todos los dias
Rogativas, plegarias, procesiones,
Penitencias, limosnas, obras pias,
Ayunos, ejercicios, oblaciones:
Disciplinas, novenas, romerías,
Prácticas exortantes, oraciones,
Confesion general, votos, promesas
De castidad, de religion espresas.

Pudiérase llamar mejor convento
De santos religiosos consagrados,
Que habitacion, cuartel o alojamiento
De lánguidos y míseros soldados:
Puesto en el alto cielo el pensamiento
Y en Dios, primera causa, sus cuidados,
Habiéndolo a su madre encomendado
Segunda vez el barco han despachado.

A buscar el canal del mar undoso
Que su remedio estaba solo en eso,
Hallarle en él, que entienden que forzoso
Le tiene de tener el rio grueso:
A Don Pedro por ser mas cuidadoso,
Caballero constante de gran peso,
Amigo de la patria y de constancia,
Remitieron la empresa de importancia.

Hecho pues el oficio de cristiano,
Como el peligro a que se pone pide,
A pesar del potente mar insano,
Tiernamente de todos se despide
Con lagrimoso rostro y pecho humano,
Que con furia inclemente se lo impide,
Rompió bancos, restingas, y bajíos,
Mostrando en lo mas áspero sus brios.

No digo el riesgo, trances, ni apretura
En que se vió al pasar el paso ignoto,
Ni la tormenta grande y desventura
Que pasó contrastando al frio Noto:
Mas digo que con sobra de ventura,
Sin aguja, sin carta, sin piloto,
Sin comer, sin beber, sin marinero,
En Penco entró el valiente caballero.

Mas cuando los cautenes salir vieron
El barco y por el mar ir navegando,
Por ominoso caso lo tuvieron,
Que ya en su daño se iba declarando:
Airados, de tropel, furiosos fueron,
A la ciudad paupérrima volando,
A do con ademanes de embaidores
Dieron por nueva cierta los traidores,

Que a do Cauten con mano franca ofrece
Su tributo al amargo señorío
Y su nombre clarífico fenece,
El barco feneció en un gran bajío,
Y que los españoles, cuando crece
La marea en las márgenes del rio,
Parecen todos ellos hechos piezas
Y que para señal traen las cabezas.

Levantaban en alto un negro bulto
Que cabeza de léjos parecia,
Alzando y arbolándola con sulto
Horrenda y espantable vocería:
Era tan grande el bárbaro tumulto
Que tierra, cielo y mar estremecia,
Haciendo que se aumente su denuedo,
El temor en el fuerte pena y miedo.

Pero no faltó dentro quien tuviese
Los hígados pestíferos dañados,
Y de Dios olvidándose se fuese
A los bárbaros pérfidos alzados:
Y sin mirar el pésimo a que fuese
Hijo de nobles padres muy honrados,
Fuese a su propia patria mas dañoso
Que todo el vando bárbaro alevoso.

Es Gerónimo Bello, un mozo inquieto,
El produtor, insano, pernicioso,
Criollo de esta ciudad, de mal respeto,
De mala inclinacion, libidinoso:
A todos cuantos vicios hay sujeto,
Jugador, trapacero, revoltoso;
Con una bella dama era casado
Pero siempre vivia amancebado.

Estaba sin prision el vellon preso
Y hecha una informacion con un testigo,
De que intentaba de irse el mozo avieso
El y un mal sacerdote al enemigo:
Viendo pues la cabeza del proceso
Temiéndose del áspero castigo,
Antes de llegar la causa a prueba
A los indios se fué con su manceba.

Predicóles, el pésimo cristiano,
Sectas, leyes infandas, heregías,
Cual otro heresiarca Samontano
Al infierno buscaba nuevas vias:
Que aquel a quien le da el señor de mano
Por sus obstinaciones y porfías,
La hora, el dia, el mes, el año, piensa
En que le podrá mas hacer ofensa.

Fueron por órden de este perseguidos,
Recibiendo continuo sumo daño,
Los míseros hispanos, ya afligidos
Con mas rigor y con furor estraño:
Mil soldados le dieron atrevidos
Dispuestos a cualquier traicion y engaño,
Aleves, contumaces, deguasores,
Perniciosos, nefarios, fraudadores.

Con esta buena gente fatigaba
La nuestra sin parar solo un momento,
Emboscadas apriesa les echaba
Dentro de la ciudad, que no las cuento:
Las indias de servicio se llevaba
Por quitarles con ellas el sustento,
Que aquestas a buscar fuera salian
Malvas por que otra cosa no comian.

Viendo como el traidor los afligia,
Le dijo con gran lástima su madre,
Que como así sin ella perseguia
A la mujer e hijos de su padre;
Que se volviese a Dios pues que tenia
El título y señal de su cofadre,
Pero el mozo sin miedo ni enbarazo
A su madre tiró un arcabuzazo.

¡Oh, pérfido, alevoso, mal cristiano,
Impúdico, perverso, parricida,
Anatema, cruel, sin fé tirano,
Enemigo de Dios, de su alma y vida!
No ofendieron así al género humano,
Cuanto de ti tu patria fué ofendida,
Maximino, Neron, Minos, Tutila,
Genserico, Diomedes, Mario, y Sila.

Miraras pues, traidor, sin fé perjuro,
Cuanto á su patria deben los humanos,
Y aquel valor y amor tan firme y puro
Con que la defendian los Romanos:
Si a aquesto, no a que están dentro del muro
Tu madre, tu muger, deudos y hermanos,
Pues no hay leon ni tigre tan furioso
Que no sea con ellos piadoso.

Y acuérdate tambien sino te acuerdas,
Pues es justo y aun lícito acordarte,
Antes que el alma miserable pierdas
Lo que padeció el Cristo por salvarte:
Mas ya que no aflojar quiero las cuerdas
A mi cansado espíritu, y dejarte
Juntamente enemigo, con el canto,
Pues por tu perdicion te dabas tanto.

Canto XVIII.

Rebélanse los enemigos de los términos de Valdivia: pone el maese de campo gente de presidio en los llanos: tratan los indios ladinos de la otra ciudad de alzarse con ella: sabido por el teniente, castiga a los agresores: véese un presajio inaudito en el cielo: júntanse los enemigos: asaltan la ciudad estando los españoles descuidados y durmiendo.

¡Que buena y cuan forzosa es la justicia
Para todos los géneros de estados!
Sin ella la república se envicia,
Por ella son los hombres mas templados:
Mayor fuera sin ella la malicia,
Por ella son menores los pecados,
Sin ella no viviéramos seguros,
Por ella en campo estamos tras de muros;

Que conociendo Dios las condiciones
Del frágil ser humano y calidades,
Del cielo la envió, con otros dones,
Para evitar insultos y maldades:
Hubiera mas dañadas intenciones,
Muchas y mas horrendas impiedades,
Si a las conciencias anchas no ajustara
Y a los desenfrenados no enfrenara.

Mas ha llegado a tanto la insolencia
En este reyno triste, que le han dado
A la injusticia nombre de clemencia,
Y de piadoso al necio juez malvado:
Al malo perdonarle es dar licencia
Para que viva el tal desenfrenado,
Es tirano traidor que no clemente
Quien las maldades públicas consiente.

Es clemente, es magnánimo, es piadoso,
Quien limpia la república y castiga
Al malo, al insolente, al pernicioso,
Antes que otro mayor delito siga:
A su patria no fuera tan dañoso,
Sino hubiera ella sido su enemiga,
En consentirle a Bello tantas cosas
Horrendas todas ellas y dañosas.

Si el paso a los principios le atajaran
Con castigarle algunas liviandades,
A donde ahora llegaron no llegaran
Ni tanto así cundieran sus maldades:
Veráse en otra parte a donde paran
Y cual pasó primero a otras ciudades,
Que a Valdivia de aquí volverme quiero
A ver un Minotauro monstruo fiero.

Despues que el capitan Gomez Romero,
Como ya tengo dicho fué a los llanos,
Y en Calla-calla Quintolien austero
Degolló a los catorce castellanos:
Por mandado de aqueste vandolero
Se alteraron despues sus comarcanos,
Mas viendo que iba todo de esta suerte
En los llanos Romero puso un fuerte.

Dejó por capitan en esta fuerza
A Gonzalo Hernandez con cuarenta
Soldados buenos, pero es poca fuerza
Para conforme andaba la tormenta:
La priesa con que voy me hace tuerza
A otra parte la pluma, sin dar cuenta
De quien la dió de si de tal manera
Que nadie le llevó la delantera.

Mas diré solamente en su alabanza,
Que ganó en estas partes tal renombre
El Gonzalo Hernandez por su lanza,
Que el nombre mereció de el de su nombre:
Cacalla, pues, un hijo tal alcanza,
El suyo ensalce cuanto el de aqueste hombre,
Le hará que de hoy mas mas alto suene
Que el que por el licor antiguo tiene.

Mas volviendo a Valdivia, como digo,
Digo que por mandado de Romero
Andres Perez dejó de hacer castigo
En el ladino bando vandolero:
Aunque prendió despues a un indio amigo,
Por cierto indicio que hubo verdadero,
El cual dijo apurándose contratos
De los ladinos pérfidos los tratos.

Y fué que con los indios comarcanos
Tienen liga, concierto y trato hecho
De darles la ciudad toda en sus manos,
Con cuanto tiene dentro de provecho,
Por que los libren ellos de tiranos,
De aquella sujecion, de aquel estrecho,
De aquella esclavitud, de aquella vida
En que su libertad está oprimida.

La traza, industria, práctica, y conciertos,
El modo, el trato, el órden, la manera
Para que fuesen sus intentos ciertos
Estaba dado ya de esta manera:
Que a cuatro, a seis, a diez indios cubiertos,
En su casa cualquier de ellos tubiera,
Y cuando al arma los demas tocasen
Que al señor dentro de ella degollasen.

Vista la informacion y la resulta
De ella contra los pérfidos traidores,
Entró con los alcaldes en consulta
Y con los mas ancianos regidores:
Con diligencia y sutileza oculta
Luego al punto prendió a los agresores:
Ellos y los que estaban mas culpados
Fueron el mismo dia justiciados.

Y sin tomar descanso ni reposo
Cerró con fuertes vigas las entradas,
Del desdichado pueblo delicioso
Con gruesos clavos todas enclavadas:
En el convento del de Asis glorioso
Por tener las paredes levantadas,
Metió la gente, ropa, y bastimento,
Fortificando mas aquel convento.

Despues que todo estuvo puesto a punto,
Por órden como digo del teniente,
Sin del tiempo perder un solo punto,
Que era sagaz solícito y prudente,
Aviso envió de todo luego al punto
Al maese de campo, que al presente
Andaba campeando en el contorno
De la ciudad magnífica de Osorno.

Detúvose en hacer algunos dias
Malocas, saltos, daños, emboscadas,
Alcances, suertes, mil corredurías,
Presas grandes, heróicas cabalgadas:
Quemando pueblos, ranchos, alquerías,
De las pervessas gentes reveladas,
Despues fué a la ciudad que a Dios pluguiera
Que a ella el miserable nunca fuera.

Fueron con el algunos capitanes,
Mozos sin presuncion, lividinosos,
De gallardos aspectos y galanes,
Pero lascivos mas que belicosos:
Y todos los demas eran guzmanes
De ménos presuncion que deliciosos,
Inclinados a Venus mas que a Marte,
Mas respetada aquí que en otra parte.

Vendian aquí los hijos a sus madres,
Las madres a sus hijas dulterinas,
Tenia cualquier hijo treinta padres,
Cada padre otras tantas concubinas:
A menudo se veian las comadres,
Y en casas de parientas o vecinas
Juntábanse a hacer el almoneda
Valiendo todas clases de moneda.

No les aprovecharon peticiones,
Promesas, ruegos, lástimas, ni quejas,
Requerimentos ni protestaciones,
Que a cosa de estas quiso dar orejas:
Haciendo al cielo mil esclamaciones
Y enarcando los mas de ellos las cejas,
Del convento salieron desnudados
Cual los que van a muerte condenados.

No fué el yerro tan grande que hicieron
En haber sin razon dejado el fuerte
Como los que despues acometieron.
¡Oh gran dislate! oh, desdichada suerte!
Las calles que cerró el teniente abrieron
Para que entrase mas franca la muerte,
De la cual ni de Dios nos acordamos
Cuando en los vicios mas nos sepultamos.

Estaban los ministros principales
En el mar de los vicios engolfados,
Y en el con amorosos temporales
Navegaban del ábrego olvidados:
Siendo los capitanes sensuales
Mal seran abstinentes los soldados,
Al mismo paso que ellos caminaban
Siguiendo el propio rumbo que llevaban.

En siendo desmandado aquel que manda
No puede ser el pueblo bien mandado,
La república luego se desmanda
Cual sin pastor el mísero ganado:
No quiere obedecer cosa que manda
Ni se hará jamas bien su mandado,
Si no es que a si primero se corrige
Pues es por quien el súbdito se rige.

Viendo pues los ladinos sediciosos
El descuido tan grande que tenian,
Y como los soldados licenciosos
Que a sus anchuras sin velar dormian,
Solícitos, alegres, cuidadosos,
Para salir con cuanto pretendian,
En secreto enviaron mensageros
Avisando de todo a los guerreros.

En Mariquina luego se juntaron
Los mas famosos hombres de la guerra,
Y allí los mensajeros publicaron
La embajada y descuidos de la tierra:
Hechos sus parlamentos despacharon
Correos con las flechas a la sierra
Y a Puren, a decir a Pelantaro
Que en la ciudad se vive sin reparo,

Y a que les enviase alguna gente
De la suya, en la guerra ejercitada,
Animosa, solícita, y valiente,
Por quien la nueva sea gobernada:
Con la cual bien podran seguramente
Entrar en la ciudad de si olvidada,
Que segun avisaban los ladinos,
Sin guardia estan ni fuerte los vécinos.

Llevó a Puren la flecha y el mensage
Pedro, un indio ladino de los llanos,
De ingenio claro, obscuro de linage,
Traidor, de pensamientos inhumanos,
Sagaz, sutil, discreto en su lenguage,
Pertinaz enemigo de cristianos,
Vertible, lenguaraz, malo, alevoso,
Seditor arrogante y belicoso.

Tardaron mas en ir los mensajeros,
Con ir mas velocísimos que el viento,
Que en venir los armígeros guerreros
A la obediencia y nuevo llamamiento:
Mil soldados vinieron forasteros,
Cuatro mil naturales y no cuento
Pages, mozos, caciques, y guzmanes,
Ni de Puren cuarenta capitanes.

Envió el general toda su gente,
Digo la natural, de Pailaqueno,
Y a Calleuman, su suegro, por teniente,
Hombre arrogante de ambiciones lleno:
No se halló en esta ocasion presente
Por cuanto estaba de salud ageno,
Llevó Bello la escuadra de Cautenes
Y Juan Sanchez la suya de Toltenes.

Otra cuadrilla fué de arcabuceros
Mestizos y anaconas foragidos,
Indios ladinos, negros vandoleros,
Zambahigos, mulatos, malnacidos:
Juntos fueron los bárbaros guerreros
En tres escuadras todos recogidos,
Una de los armígeros infantes,
Las dos de los ginetes militantes.

Llegaron todos juntos aquel dia
Y en órden como cuento a Calla-calla,
A donde Quintolien junta tenia
Gran suma de cerbeza y vitualla:
Allí con fiestas, bailes y alegría
Se refrescó la bárbara canalla,
Y a música de tímpanos grosera
Empezaron la osada borrachera.

Cuando ya en los estómagos calientes
Los manjares espléndidos hervian,
Y los vapores cálidos, ardientes,
Al trémulo pináculo subian,
Llegaron de Valdivia diligentes
Los mas de los idólatras, que habian
Enviado el aviso y la enbajada,
A dar priesa a la gente revelada.

Diéronles relacion estos entera
De todo cuanto en ella se trataba,
Del deleite en que estaba y la manera
Que la viciosa gente se alojaba:
De la vida que vive placentera,
Del grân descuido y poco que velaba,
Del órden que tendran en el asalto
Y por donde entraran sin sobresalto.

Acabada la fiesta, caminaron
Sin detenerse un punto, raudamente,
En mal seguras góndolas pasaron
De Angachilla la rápida corriente:
Media milla del pueblo se alojaron
Cuando el Latonio Rey en occidente,
Queriendo rematar el tardo dia,
El dorado behículo escondia.

Fueron con tal silencio caminando
Y con tanto recato apercibidos,
Que con ser de seis mil el crudo vando
De ningun español fueron sentidos:
Apénas se alojaron todos cuando
Vinieron dos malimes o atrevidos,
A decir que en el pueblo aun no es sabida
Ni ménos se barrunta su venida.

Caso es digno de ser considerado
Y de que no se olvide eternamente,
Pues con razon es justo ser loado
El grande sufrimiento de esta gente:
Que habiendo su venida consultado
Con toda la del pueblo finalmente,
Siendo tanta como era que no hubiese
Quien aviso a la nuestra de ello diese.

Y si alguno le dió no le entendieron
Porque el oido, vista y el olfato,
De puros estragados le perdieron
Y solo les quedó el gusto y el tato:
Pues como estaban ciegos, nunca vieron
Este caso monstrífico que trato,
Que por ser la verdad y tan notoria
Autorizar con él quiero esta historia.

En esta ciudad mísera vivia
Un español hidalgo, ya hombre anciano,
En cuya muestra claro parecia
La señal de católico cristiano:
A un jardin pequeñuelo que tenia
A rezar se salia en el verano,
Que la oracion mejor es la secreta
Por ser al mismo Dios la mas aceta.

Estando allí una noche en su ejercicio
Con devocion altífica rezando,
Para ofrecer a Dios su sacrificio
Los ojos alzó al cielo contemplando,
A un ángel vió que airado por el vicio
Al triste pueblo estaba amenazando
Con una espada aguda alta en la diestra
Y una antorcha encendida en la siniestra.

El fuego claramente parecia
Que sobre el mismo pueblo le arrojaba,
Con el cual al instante le encendia
Y con el totalmente se abrasaba:
De ésta vision que vió luego a otro dia
A mucha gente cuenta de ella daba,
Pero crédito alguno no le dieron
Antes haciendo burla se rieron.

No fué este gran portento alguna parte
Para que, de la mal seguida senda,
El terco pueblo impúdico se aparte
Volviendo a la de la virtud la rienda:
Parécese quien peca mucho en parte
Al hidrópico hinchado en la contienda
Que miéntras bebe mas mas sed padece
Y aquello que es dañoso eso apetece.

Así como esta miserable gente
De los vicios estaba tan sedienta,
Cuanto pecaba mas la sed ardiente
Sin poderse abstener se le acrecienta:
Y como así vivia ciegamente
Por su mal no cayó ántes en la cuenta,
Hasta que por sus culpas y malicia
Cayó sobre ella el rayo de justicia.

Un año, diez, cuarenta, y ciento aguarda
El poderoso Dios a que se enmiende
El pecador, mas viendo que se tarda
Y que sin tasa o límite le ofende,
No arroja rayo así la nube parda,
Ni tan fogoso y rápido desciende,
Como el de su justicia cuando viene
Sobre el que de ofenderle no se abstiene.

Vayan, pues, como van, sigan sus gustos,
Que presto se veran arrepentidos,
Y sus contentos vueltos en disgustos
Rotos, muertos, deshechos, y abatidos:
Que a do dejé a los bárbaros robustos
Me vuelvo a ver si estan apercibidos,
Para dar como tienen concertado
Al miserable pueblo descuidado.

Querian los idólatras se diese
Con ímpetu al primer sueño el asalto,
Para que de mayor espanto fuese
A la gente dormida el sobresalto,
Y para que tambien, si mal les fuese,
Poderse retirar sin hacer alto
A su salvo sin pérdida, ordenados,
Con el nocturno manto cobijados.

Mas Gerónimo Bello los detiene
Diciendo se dilate la jornada,
Que a hora tal hacerse no conviene
Porque aun no está la gente sosegada:
Que cuando mas sosiego y sueño tiene
Es cuando ya la luz de la alborada
Se va por el oriente levantando
Y al ocaso las sombras derribando.

Entónces dice que es cuando reposa
La gente que a sin órden trasnochado,
Y cuando el sueño duerme la viciosa
Mas dulce, mas sabroso, y regalado,
Y el tiempo en que podran sin temer cosa
Entrar por donde tienen ordenado,
Cercando la ciudad de toda suerte
Que nadie no se libre de la muerte.

Con estas y otras cosas que propuso
El pérfido enemigo, mal cristiano,
Mudó su intento el bárbaro y dispuso
Para seguir el suyo por mas sano:
La gente toda en ordenanza puso
Que para todo a Bello dieron mano,
Mandándole que mande, quite y ponga
Y a su voluntad todo se disponga.

Estaba ya el traidor bien informado
De que en el fuerte nadie no asistia,
Y de como Romero descuidado
A sueño suelto sin velar dormia:
Así todo el ejército dañado
En doce tropas todo dividia,
Para que a un tiempo y hora como Martes
Embistiesen las once en once partes.

A esotra, que es la mas lucida banda
De la gente gallarda y de mas suerte,
Antes que las demas embistan manda
Que cerquen con silencio grande el fuerte:
Y que por la una ni por la otra banda
A Calleuman, que va con ella, advierte
Que no entre alguna de la nuestra dentro,
Mas que salgan con ímpetu al encuentro.

Llegada pues la hora desdichada
En que por el derceto de los hados,
Y mano de là cruda Parca airada
Habran de ser tantos degollados,
La pérfida cuadrilla congregada
Con gran silencio y paso concertados
Entró por la ciudad desguarnecida,
De torpe sueño y vicios bastecida.

¡Oh poderoso Dios! y quien tuviera
Caudal, estilo y vena mas copiosa,
Para que por sus términos dijera
Este conflicto sin faltar en cosa:
Del bárbaro la furia y la manera
Que a solo esta ciudad tan poderosa
Fuerzas, robos, crueldades, asechanzas,
Rencores, iras, muertes y venganzas.

Mas sin ayuda vuestra yo no puedo
Pasar de aquí, señor, mas adelante,
Que es poco mi valor y mucho el miedo
Que tengo del indómito arrogante:
Mas si me dais vigor y mas denuedo
Esfuerzo firme y ánimo constante
Pasaré sin temor, mas si esto falta
Mal podré sin que de mas de una falta.

Y vos tambien, ilustre Luciana,
Me socorred en trance tan dudoso,
Que el viento carga y la tormenta insana
Y estoy dentro del piélago furioso:
Y de ver su gran furia que no cesa
Que no llegaré a puerto receloso,
Mas ántes en el mas profundo golfo
Rota mi nave y sin timon me engolfo.

Mas si volveis, Señora poderosa,
Vuestros benignos ojos a mi barca,
No temeré la mar tempestuosa
Ni ménos a los filos de la Parca:
La cual alegre, suelta, y presurosa,
De la de Flegeton se desembarca,
Y a Valdivia se va revuelta en saña
Afilada en la diestra su guadaña.

Las tres rabiosas furias infernales
Con ponzoñosas vívoras incitan
A los precipitados naturales,
Y así con mas furor se precipitan:
Pero los españoles sensuales
A Pasitea plácidos visitan,
Hasta que dando golpes a su puerta
La inexorable Parca los despierta.

Sin guardia, sin temor, sin centinela,
Sin atalaya, espías, sin escucha,
Sin posta, sin recelo, ronda, y vela,
Cansados duermen de la dulce lucha:
De la de Marte nadie se recela
¡Oh gran descuido! oh desventura mucha!
Que así cegase a tantos el dios ciego
Con los fogosos rayos de su fuego.

Españoles, ¿decid que sueño es este?
¿Habeis bebido el opio y el beleño,
Que así se os va pegando como peste
El blando, torpe, triste y mortal sueño?
No durmais, despertad antes que os cueste
El resto todo de que fuistes dueño,
Levantad la cabeza, ¿no os da pena
Ni escarmentais de ver rota la agena?

Mas ¡ay! que no es el sueño no el que digo
El que os transporta tanto y adormece,
Ni es la fuerza del opio ni el tosigo
El que vuestros sentidos entorpece:
Mas es de vuestras culpas el castigo
Quien os ofende, olvida y desvanece,
Y el sueño de los vicios y pecados
En que estábades todos sepultados.

Fué un escuadron de aquellos a Carmenga,
Barrio de la ciudad algo apartado,
Y ántes que a socorrerle alguno venga
A puro fuego fué todo asolado:
Y sin que allí un momento se detenga
Pasó luego adelante acelerado,
Habiendo aquestos bárbaros cosarios
Degollado a los padres Mercenarios.

Ganaron los demas la plaza y fuerte
Antes de ser los pérfidos sentidos,
Por estar los hispanos de la suerte
Que dije, descuidados y dormidos:
Y amenazando a todos con la muerte
Coléricos, rabiosos, atrevidos,
Tocaron las campanas dando voces
Los iracundos bárbaros feroces.

Los míseros cristianos cuando oyeron
El rumor y la voz de la campana,
A las vecinas armas acudieron
Tomando cada cual la mas cercana,
Pero como perdidos ya se vieron
Y a la gente cruel, feroz, insana
Dentro de la ciudad, sin esperanza
De vivir, procuraban la venganza.

No les daban lugar para juntarse,
Que al salir de sus casas muchos mueren,
Mas con rabiosas ganas de vengarse
Matando a su enemigo morir quieren:
No pretenden algunos de salvarse,
Ni vivir en el mundo, mas no quieren,
Que aborreciendo las sabrosas vidas
Son de sus homicidas homicidas.

Mas como los contrarios eran tantos
Y de ellos la ciudad estaba llena,
En aquel, en aqueste, y todos cantos,
A priesa vidas Atropos cercena:
¡Oh, cuantos sin sentir mueren, y a cuantos
Les acaba el dolor y grave pena
De ver su cara patria enagenada
Y en poder de una gente tan malvada!

Aquellos que a los nuestros mas ofenden
Son los indios ladinos sus criados,
Que como libertarse ellos pretenden
Mas que esotros se muestran denodados:
Las casas con rabiosa furia encienden
Sin perdonar los templos consagrados,
Centellas, humo, fuego, y las pavesas,
Bramando a su region suben espesas.

Con los sesos y sangre que llovia
De rojo y sangre se matiza el suelo,
La negra polvareda que subia
Entolda en torno a todo el claro cielo:
Las voces, grita y lástimas que habia,
Angustias, penas, lágrimas, y duelo,
El llanto de mugeres y alarido
Privaban a los hombres del sentido.

Unos en largas picas levantados
Despiden por cien partes alma y vida,
Otros entre los pies mueren pisados
El aliento y la fuerza ya perdida:
Los de menores ánimos, turbados
Por temer a la muerte desabrida,
Escondidos en casa se quedaron
Y entre las vivas llamas acabaron.

Algunos que del fuego se libraban
Y de los enemigos cautelosos
Apriesa para el fuerte caminaban,
Que les hizo el temor ir presurosos:
Mas cuando a vista o cerca de el llegaban
Quisieran haber sido perezosos,
Que mientras mas apriesa van al fuerte
Mas presto se abrazaban con la muerte.

Mas aquellos a quien temor no pudo
No verlos a que fuesen de su bando,
Desnudos de el y el pecho allí desnudo
En la contienda mueren peleando:
Ni muerte, ni dolor de golpe crudo
A ninguno jamas fué amedrentando,
Que aunque las blandas carnes son sensibles
Les hace el odio y cólera insensibles.

Don Antonio de Córdova y su tio
El diestro Don Alonso de Zurita,
Con gallardo valor ánimo y brio
La diestra cada cual bien ejercita:
Don Alonso al valiente Calcolío
La vida de un reves mortal le quita,
Y volviendo la espada por lo hueco
Hasta la guarnicion metió a Angaleco.

Pero el gallardo jóven no olvidando
Su prosapia, como hombre mas soberbio,
La vida y enemigos despreciando
Se mete por el bando cruel, proterbio,
La vida y enemigos despreciando
Correspondiendo bien a su proberbio
Castiga, descalabra, rasga, hiende,
Al bárbaro feroz que mas ofende.

Despues de haber dos horas peleado
Como valiente y bravo caballero,
Y a muchos de los bárbaros quitado
La vida con semblante airado y fiero,
Mas de seis cientos indios le han cercado
Y en medio de este número guerrero,
Quedó el honor de Córdovas difunto
Sin dejar de ofender hasta aquel punto.

Teñido el brazo en sangre hasta el codo
Con gallardo denuedo y peregrino,
Imitándole bien contino en todo
Don Alonso siguiendo fué al sobrino:
Hasta que de la misma suerte y modo
El alma dió al celeste rey divino,
Dejando aqueste par de caballeros
Muertos muchos de los contrarios fieros.

Mas de quinientos bárbaros llegaron
Antes de que empezasen la reyerta,
Y sin hacer estrépito ganaron
Del maese de campo calle y puerta:
Rompiéndola con hachas dentro entraron,
Pero por otra falsa de la huerta
Armado y a caballo salió fuera
Cuando sintió el rumor y voz primera.

En la silla los muslos apretando,
Jugando sin cesar de las espuelas,
Pasó por medio de ellos galopando
Sin ser de algun efecto sus cautelas,
A la banda del rio peleando
Halló a los dos hermanos Valenzuelas,
Y a dos o tres valientes compañeros
Con una escuadra de ínfidos guerreros.

Estaba con la plancha puesta en tierra
La Nave de Antolin Saez Gallano,
A quien acometió esta gente perra
Pensando de entrar dentro a paso llano:
Pero Villarroel la desafierra
Y alargando las áncoras a mano
A lo largo se puso con presteza
Por no perder la nao con la cabeza.

Mas algunas mujeres cuando vieron
La gran furia del bárbaro sangriento,
Y que a los mas hispanos muerte dieron
En aquel primer ímpetu violento,
Pensándose enbarcar a la mar fueron,
Pero salióles vano aqueste intento,
Que ya tomado el pérfido tenia
Los pasos de la playa mucho habia.

Así a donde pensaron guarecerse
Y librarse mejor de los tiranos,
Allí vinieron ántes a perderse
Y a dar de golpe entre las crudas manos:
Mas como no pudieron defenderse
De aquellos enemigos inhumanos,
Socorro con gran lástima pidieron
Y a dársele los Valenzuelas fueron.

Trabaron pues con ellos la batalla
Y por su libertad hicieron tanto,
Que al bárbaro traidor de Calla-calla
En confusion pusieron y en quebranto:
Libráronles al fin de la canalla
Pero el de ellos diré en esotro canto,
Porque el dolor me aprieta de manera
Que no puedo la voz echarla fuera.

Canto XIX.

Prosíguese el asalto: mueren todos los españoles: queman, roban y asuelan toda la ciudad: hacen los enemigos solemne fiesta o borrachera en memoria de la celebrada victoria que han tenido: hacen sacrificio al Demonio de la sangre de los españoles que llevaron presos: cuéntase el mal tratamiento que hicieron y estupro a las doncellas y como milagrosamente se libró el teniente Andres Perez del bárbaro sacrificio.

Es Dios de la justicia tan amigo,
Que aunque su amor a veces la suspende,
Jamas dejó a ninguno sin castigo
Como de sus errores no se enmiende:
No deja por temor de su enemigo
De cestigarle luego, mas pretende
La enmienda del, mas cuando va a la larga
Su poderosa mano en el descarga.

Castiga pues por modos diferentes
A los que no obedecen sus mandados,
A malechores, a los consintientes,
A cada cual conforme a sus pecados:
Los ángeles del cielo inobedientes
Por la soberbia fueron derrivados,
A los primeros padres los sentencia
A muerte por su grande inobediencia.

Por la lujuria el mundo fué anegado,
Con fuego consumió a los Sodomitas,
Y por la idolatria castigado
El pueblo fué de los Israelitas:
Cualquier juez mandó fuese ahorcado
Cuando con las mujeres Madianitas
Consintieron tratar a los hebreos
A su gusto cumpliendo sus deseos.

A Datan, y Abiron, mandó a la tierra
Por la murmuracion se los tragase,
Al rey Saul que mueva cruda guerra
A Amalec y el reyno le quitase:
Por instruccion le dió que cuanto encierra
El reyno en si que todo lo asolase,
Desde el Rey al mas bajo y mas sencillo
Pase y los animales a cuchillo.

Mandó tambien al ángel percuciente
Que con su destructora espada fuese
Y al viejo, al mozo, al niño, al inocente,
Sin perdonar ninguno muerte diese:
Y porque nadie piense vanamente
Que algun lugar sagrado le valiese,
Que el castigo comience para ejemplo
Por el gran sacerdote de su templo.

Por lo cual creo yo sino me engaño
Que del cielo ha venido aquel castigo,
Y que permite Dios que venga el daño
Por mano del idólatra enemigo:
Pues vemos que jamas en todo el año
Dejaban de ofenderle como digo,
Corriendo tras del vicio a rienda larga
Cargando de pecados mas la carga.

Y porque, como padre piadoso,
Antes que su sentencia ejecutase,
Quiso que aquel arcángel luminoso
Que airado cual se vió le amenazase,
Para que el pueblo mísero y vicioso
Temiendo su castigo se enmendase,
Pero apeló con sobra de malicia
De su misericordia a su justicia.

Mas fué de tal manera ejecutada,
Que otra destruccion jamas se a visto
Que pueda ser con esta comparada
Con la de la ciudad do murió Cristo.
Volver a seguir quiero mi jornada
Que el bárbaro feroz anda tan listo,
En el duro certámen sanguinoso
Que aun no me da un momento de reposo.

Despues que a las cautivas libertaron
Los valientes hermanos como cuento,
Y en un batel que estaba allí embarcaron
Poniéndolas con el en salvamento,
Llegó Romero, y siete se juntaron,
Armados, a caballo, y sin aliento,
Que del haber con tantos combatido
Le habian, mas no el ánimo, perdido.

Vinieron otros trece arcabuceros
Huyendo de los bárbaros malvados,
Que por ventanas puertas y agujeros
Atónitos salieron y espantados:
Viéndose pues con veinte compañeros,
Aunque los mas estaban despulsados,
Don Alonso le dijo allí a Romero
Lo que yo aquí en mi cántico refiero.

"Ya vemos la ciudad toda perdida,
Muertos nuestros amigos y parientes,
Y en poder de esta gente descreida
Las mujeres y niños inocentes:
Y aunque podemos bien salvar la vida,
No podemos vivir entre las gentes
Si con ella quedamos y sin honra,
Pues es nuestra la infamia y la deshonra.

"Aquí será mejor que la perdamos
Combatiendo con estos escuadrones,
Que no que así, sin mas ni mas, vivamos
A poner nuestra honra en opiniones:
¿Que diran de nosotros si dejamos
En poder de estos bárbaros ladrones,
Mi cara patria, huerfanas doncellas,
Y así nos vamos sin morir por ellas?

"Diran que fuimos cual los dos Troyanos,
Eneas y Antenor, cuando dejaron
Su cara patria entre las griegas manos,
Y con deshonor suyo se libraron:
Muramos como bélicos Romanos,
De quien la escelsa fama que ganaron
Continuo vivirá miéntras que hubiere
Gente en el mundo, que esa jamas muere.

"Vamos, pues, socorramos los amigos,
Si es que han quedado algunos con las vidas,
Y cuando no a los crudos enemigos
Venderemos las nuestras bien vendidas:
Que aquí solo servimos de testigos
Pudiendo de estas gentes fementidas
Tomar justa venganza, pues la muerte
Vemos que junta en nuestra triste suerte."

Ya en este tiempo, Febo cristalino,
Rompiendo el negro velo habia mostrado
Su rostro envuelto en un color sanguino
En medio de un gran círculo morado:
Y el furibundo bárbaro malino
A toda la ciudad triste abrasado,
Andaba así tan bravo y tan furioso
Cual suele acontecer al virtuoso.

Mas como vió Romero el mucho brio
De Don Alonso y causas tan bastantes,
Remitiéndolo todo a su albedrío
Cerraron con los pérfidos pujantes,
Habiendo ántes dejado junto al rio
Al capitan San Juan con los infantes,
Para que el paso guarde y le defienda
Cuando ganarle el bárbaro pretenda.

Pero los siete, cual hambrientos pardos
A tímidas objas, acometen,
Y los que son mas bravos y gallardos
A aquesos con mas ímpetu arremeten:
Rompiendo picas, flechas, lanzas, dardos,
Por ellos apesar suyo le meten,
Privando a muchos del vital aliento
Los fueron retirando hasta el convento.

Allí con los demas se entremetieron
Y a los nuestros revuelven de tal suerte,
Que con pequeña pérdida les dieron
A los tres de los siete cruda muerte:
Pero los cuatro al fin tanto pudieron
Que apesar de los bárbaros del fuerte,
Sacaron libre y a sus compañeros
Al padre Fray Antonio de Viveros.

Estuviéronse dentro en San Francisco
Con no poco temor, de la manera
Que suelen los corderos en su aprisco
Cuando a los lobos sienten que andan fuera:
Pero libres del fiero basilisco
En un barco que estaba en la ribera,
Sin mirar si los hábitos se mojan
Con el agua a los pechos a el se arrojan.

Embarcados los Padres dió la vuelta
Romero con el terno de guerreros,
Entró por la ciudad a rienda suelta
Atropellando bárbaros ligeros:
Con una gran cuadrilla desenvuelta
Se revuelven los cuatro compañeros,
Tan bravos, tan soberbios, tan airados,
Que solo en verlos huyen despulsados.

Mas al rumor que andaba y al estruendo
De los arneses finos y la malla,
Vinieron los demas indios corriendo
Y atacaron con tiempo la batalla:
Mas no por ser tan grande el vando horrendo
Dejaron los Ibéricos de dalla,
Antes como aborrecen ya la vida
Reñian la pendencia mas reñida.

En los terribles golpes que se daban
Los unos a los otros a porfía,
Parecian Ciclopes que majaban
Apriesa en la Vulcana herrería:
Los golpes cerca y léjos atronaban
Y el recinto del hierro reteñia,
Que como se concute tanto zumba
Que a do quiera el bombísono retumba.

El mago Pirempan, gran hechicero,
Exortando a su gente andaba a priesa,
Mas feroz que un leon el delantero
Vibrando una tostada pica gruesa:
Pero con el cerró Gomez Romero
Y el cuerpo con la suya le atrabiesa,
Rompióle pecho, huesos, y ternillas,
Entrañas, lomos, bofes, y costillas.

Alzaron los demas grande alarido
Cuando vieron al mago muerto en tierra,
Pero con mayor ímpetu y ruido
Refrescaron de nuevo mas la guerra:
Con Anteleo, un jayan muy atrevido,
El sargento mayor furioso cierra,
Y dando un crudo golpe el indio en vago
Quedó por compañero allí del mago.

Mas fueron los contrarios apretando
La sanguinosa lucha de manera,
Que a los nuestros llevaron retirando
Hasta que los detuvo la ribera:
Pero siempre rompiendo y maltratando
A la contraria gente brava y fiera,
Mas como vencedores que vencidos
Aunque con los caballos mal heridos.

Allí se renovó la lid sangrienta,
Porque salió San Juan con sus infantes,
Dándoles una carga y otra en cuenta
De ardientes truenos, rayos ribombantes:
Pero como la fuerza le acrecienta
A los reveldes pérfidos pujantes,
Cerraban con mas ánimo y denuedo
Sin tener de la muerte ningun miedo.

Mas no por ser tan grande la ventaja
El número menor un punto afloja,
Antes con mas esfuerzo se aventaja
Haciendo al enemigo se recoja:
La furia crece, cólera y baraja,
La tierra seca en sangre se remoja;
Ya se retiran estos de la guerra,
Ya esotros pierden la ganada tierra.

Anduvieron así de aquesta suerte
Perdiendo y ganado mas de una hora,
Y en medio de ellos la terrible muerte
Sangrienta la guadaña cortadora,
Hasta que la fortuna hechó la suerte
En favor de la gente malhechora,
Que siendo de ella mas favorecida
Quedó la nuestra mísera y vencida.

Con tal denuedo y ánimo cerraron
Con todo su poder, pujanza, y brio,
Que a los hispanos bélicos echaron
A picazos a todos en el rio:
Dos de ellos solamente se escaparon
Y llegaron heridos al navío,
Rompiendo con los músculos el lago
San Juan el uno, el otro era Buytrago.

Varon era Romero acreditado
Cuidadoso, magnánimo, valiente,
Cuerdo en las ocasiones, reportado,
Solícito, sagaz, sabio, y prudente:
Por estar en tal tiempo descuidado
Aquí acabó tan desastradamente,
¡Oh, mundo y como truecas cuando quieres
En míseros pesares tus placeres!

Cuan bien dijo quien dijo que del tiempo
Era despojo el hombre y sin firmeza,
Imágen de inconstancia en cualquier tiempo
Ejemplo memorable de flaqueza,
De la fortuna varia, pasatiempo,
Mundo abreviado por naturaleza,
Balanza llena de la desventura,
De envidia, de soberbia y de locura.

Quien vió a Romero puesto en lo mas alto
De la inconstante rueda de fortuná,
Juzgara sin temor ni sobresalto
Ser mas inmòbil que una gran coluna:
Pero para que diese mayor salto
En los cuernos le puso de la luna,
Y cuando allá esta pérfida le tuvo
Cuan poco en dar su vuelta se detuvo.

¡Oh que soberbia grida y alaridos
Levantaron los ínfidos traidores,
Cuando vieron los vándalos vencidos
Y que quedaban ellos vencedores!
Mas pujantes, soberbios y atrevidos,
Con mas esfuerzo y ánimos mayores,
Vuelven a la ciudad a saquealla
Y a dar del todo fin a la batalla.

No con tanta crueldad el pueblo Griego
Hizo en Troya el sangriento y cruel estrago,
Y la hueste Romana cuando al fuego
Entregó al infelice de Cartago,
Como este vando cruel, aleve, y ciego,
Aqueste dia triste y aciago:
Si Neron, Sila, y Gávalo, le vieran
De lástima y dolor se enternecieran.

¿Que es esto, justo Dios? a tanto llega
Vuestra ira justa que, con gente vuestra,
Permitais que la que es en la fe ciega
Se muestre tan feroz como se muestra?
Mas ¡ay! que quien a vos, señor, os niega,
Conociendo el poder de vuestra diestra,
Y vuestros mandamientos no obedece
Le dais la justa paga que merece.

No dejaron los pérfidos malvados
Tesoro en la ciudad que no robasen,
Ni conventos, ni templos consagrados
Que con furia inclemente no abrasasen:
Ni muros, ni edificios levantados,
Torres, fuerte, pared, que no arrasasen,
Ni huerta que no fuese destruida,
Ni a sacerdote alguno con la vida.

La imágen sacra de quien hizo el cielo
Con la de la beática María,
Aladas y arrastrando por el suelo
Las trajeron con sobra de alegría:
¡Oh, Vírgen! Santa Reina de consuelo,
Amparo de mi alma, madre pia,
Que al hijo que paristes que así traten
Y consienta tambien que a vos maltraten!

Bastara cuando pérfidos Hebreos
Para nuestro remedio le quitaron
La vida, y los dañados Fariseos
Sin piedad alguna maltrataron,
Y en los tormentos ásperos y feos
Con horrendos azotes afearon
Su delicado rostro y cuerpo sacro,
Sino que aquí tambien su simulacro.

Mas ¡ay! que yo de aquesto no me espanto,
Que al fin son estos bárbaros gentiles,
Idólatras, sin fe, sin razon cuanto
En sus errores pésimos sutiles:
Pues vemos a los de su gremio santo,
Conociéndole bien, con lenguas viles,
Por horas, por momentos blasfemarle,
Y no una vez, mas muchas injuriarle.

Despues que con barbárica braveza
Arrastraron los bultos soberanos,
Cortó un mulato al Cristo la cabeza
Diciendo: "Ya no hay Dios de los cristianos:
Auméntese el poder y la grandeza
De nuestros potentísimos Pillanos,
Seguros viviremos de contraste,
Pues hemos ya con este dado al traste.

"Hagamos, pues, por símbolo y memoria
Nuestro gran Reguetun acostumbrado,
De los heróicos triunfos y victoria
Que con tanto valor hemos ganado:
Darémosle la palma, lauro y gloria
A quien a nuestra patria ha libertado,
Y para el Guecubi tener propicio
Es bien hacerle humano sacrificio.

Ordenada la fiesta se salieron
Fuera de la ciudad a celebralla,
En un florido prado que eligieron
Se juntó luego toda la canalla:
La suma de riquezas que trageron
No se con quien podré yo comparalla,
Por ser innumerable la riqueza
De este infelice pueblo y la braveza.

Quien dos, quien tres, quien cuatro y seis mugeres,
De los rubios cabellos llevó asidas,
Cargadas de oro, plata, y sus haberes,
Maltratadas, llorosas, y afligidas:
La grita, fiesta, música y placeres,
De las bárbaras gentes homicidas,
De las huérfanas tristes el lamento
Llegaba todo junto al firmamento.

Pero para mayor lástima de ellas
Mandaron los inciviles cesasen
Los llantos, duelos, lágrimas, querrellas,
Y que con grande aplauso se holgasen:
Haciendo a las viudas y doncellas
Que los vestidos todas se quitasen,
Y a la usanza se vistan luego de ellos,
La ropa corta y sueltos los cabellos.

Mas por que desnudarse rehusaron
Por la honestidad grande y la vergüenza,
Con bárbaro furor las destocaron
Sin dejarles algun copete o trenza:
Las ropas sin piedad tambien quitaron
Con mucha libertad y desverguenza,
Y en lugar de las túnicas delgadas
Fueron de lana burda otras cambiadas.

Sin pliegues, sin alforza y sin costura
Es el bárbaro trage, y tan mal hecho
Que no señala talle, ni cintura,
Forma, garvo, faccion, espalda o pecho:
Y demas de que es mala su hechura
Aspero, deshonesto, corto, etrecho,
Tanto que se descubren las costillas
Y llega cuando mucho a las rodillas.

Por ser como es tan grande su aspereza
Del impolido arreo mal tallado,
Las blandas carnes pone cual corteza
Del cuerpo que a vestirle no era usado:
Con esto y con la sobra de estrecheza,
Quien conocer quisiere su pecado
Y por Dios lo llevare con paciencia,
Hará en traerlo estrecha penitencia.

Despues que las vistieron de su trage,
O por mejor decir, puesto un silicio,
Para mayor baldon pena y ultrage
Las hicieron servir a su servicio:
Mandando a las que son de su linage
Que si no hicieren bien cualquier oficio,
Que las traten del modo que trataban
A ellas cuando en su servicio estaban.

¡Oh, duelo triste ¡oh trance desdichado!
¡Oh, lástima jamas en parte oida!
¡Oh, dolor insufrible y despiadado!
¡Oh, muerte amarga, amarga muerte en vida!
¡Oh, caso adverso, enorme y desastrado!
¡Oh, pena desigual tan sin medida!
¡Que esten señoras nobles y discretas
A bárbaras idólatras sujetas!

Las suertes hemos visto aquí trocadas
En mucho ménos tiempo de dos horas,
Pues vemos las sirvientas levantadas,
Humildes y abatidas las señoras:
Quedando por cautivas y criadas
De las que fueron ya sus servidoras,
Es mundo cruel que de esta suerte paga
A quien le sirva mas y el mas le alaga.

Que animalejo vemos que se mude,
De los que el viento cria en mas colores,
Como el, ni quien a darnos tanto ayude
Pesares, penas, ansias, y dolores:
Es mundo al fin, y a quien el es acude
Pagando así a sus necios servidores:
Es el que de el se fia necio y loco,
Cuerdo y discreto quien le tiene en poco.

No se vió en entremes, ni aun en comedia,
Los ademanes, juegos, ni visages,
Que aquí en aquesta mísera tragedia
Hicieron estos bárbaros salvages:
Largamente duró mas de hora y media
La representacion de personages
Adornados de galas y de arreos
Para mas esplendor de sus trofeos.

A sus cuitados amos remedaban
Haciendo mil visages placenteros,
De la manera que les demandaban
Servicio personal, ropa, y dineros:
Las Malleues tambien menospreciaban
A sus señoras, y con gritos fieros
Les llamaban de perras y mitayas,
Dándoles sin aquestas, otras vayas.

Que pena, que afliccion, que desventura,
Que lástima tan grande, que quebranto,
Que duelo, que martirio, que amargura,
Que angustia, que fatiga, ni que espanto,
Que pérdida, tormento, que apretura,
Habrá, ni que dolor que duela tanto,
Como el que aquestas dueñas sentirian
De verse de la suerte que se vian.

Viéronse muy poco ántes respetadas
Señoras ricas, prósperas, servidas,
Contentas, con cuidado regaladas,
Y en gran veneracion todas tenidas:
Aquí se ven desnudas, maltratadas
De tan infame gente, y abatidas,
Pues siendo aquesto así no se le niegue
Que no hay dolor alguno que a este llegue.

La prision el señor les de por pena,
Y su favor, con que en tan graves penas,
Imiten en servirle a Magdalena,
Ya que en los vicios fueron magdalenas:
Y rasgando de lágrimas la vena
Llorando sus errores salgan buenas,
Cuando su indignacion justa se aplaque
Y de cautividad triste las saque.

Pero para que mas solemnes fuesen
Las fiestas de estos bárbaros insanos,
Ordenaron que al punto se hiciesen
Sacrificios a sus Pillanos vanos:
Y que para el efecto se trajesen
Amarrados los míseros cristianos
Que trajeron del pueblo allí cautivos
Para inmolarlos a sus Dioses, vivos.

Así como con áspero cintero,
Despues de haber un toro agarrochado,
Le llevan arrastrando al matadero
De las manos y pies desjarretado,
Aqueste vando indómito, agorero,
En mil partes herido y maltratado,
Con grita, risa, y mofa de la gente,
Trajeron sin pararse allí al teniente.

Habia su persona defendido
Con ánimo invencible hasta cuando
Fué su caballo muerto y el herido
Y el aliento vital casi faltando:
Así por ser como era conocido
De toda o la mayor parte del vando,
Allí le reservaron de la muerte
Para dársela aquí mas cruda y fuerte.

Así fué al mismo instante sentenciado,
De aquestos perros bárbaros malinos,
A que el mísero muera degollado,
Sentencia propia que el dió a los ladinos:
Y que sea despues descuartizado
Y en cuatro palos puesto en los caminos;
Mas revocaron luego esta sentencia
Por no ser aun conforme a su inclemencia.

Era el intento bárbaro quitarle,
Con el mayor dolor que ser pudiese,
Al mísero la vida, sin dejarle
De atormentar hasta que la rindiese:
Para lo cual mandaron desnudarle
Y que amarrado en tierra se tendiese,
Y al Mágico Picol le saque luego
El corazon amargo sin sosiego.

El cuchillo en la mano y a el desnudo
Sin género ninguno de vestido,
El sátrapa feroz, sangriento, y crudo,
Para la ejecucion tenia tendido:
Cuando le dió una voz el vando crudo
Diciéndole y alzando un alarido,
Deten Picol el brazo, aguarda, espera,
Désele mas tormento antes que muera.

Traian otros diez cristianos presos
Desnudos, malheridos y amarrados
Con recios cabos, duros, fuertes, gruesos,
Por los pescuezos todos enlazados:
Y entre dos montes de aitas mas espesos
Que aquellos de la Armeña tan nombrados,
A Frai Pedro Peroa, porque habia
Reprendido a un bárbaro aquel dia.

Estaban a una vírgen tres violando
En público, sin duelo ni vergüenza,
Y la noble doncella gritos dando
Ambas manos ligadas con su trenza:
Así como Frai Pedro vió el infando
Atrevimiento, y tanta desverguenza,
Llegó y como católico cristiano
Quitó del acto al bárbaro villano.

Por ello y por un gran sermon que hizo
Exortando a las hembras desdichadas,
A morir con amor por quien las hizo
Antes que ser de bárbaros forzadas,
Mandaron que de un álamo rollizo
Liso de pie y las ramas levantadas,
Que a la sombra colgado se quedase
Porque en su daño mas no predicase.

Y a los demas como iban amarrados
Con látigos cual dije fuertemente,
Que sean todos diez despedazados
En parte a donde bien los vea el teniente:
Solo para que en verlos desmembrados
Mas el dolor mortal se le acreciente,
Pues no fué el detenerle otro su intento
Que darle mas pesar pena y tormento.

Pero como su fin no era llegado,
Estando como dije de aquel modo,
Fué sin saber de quien arrebatado
Y echado en un fangal en blando lodo:
Allí se vió despues desamarrado
Y a una india taparle el cuerpo todo,
Con las hojas del pangue, de manera
Que nadie no le vió desde acá fuera.

Cuando los sacrificios acabaron
Los sátrapas idólatras, volvieron
A buscarle al lugar do le dejaron,
Pero como en el puesto no le vieron,
Linfáticos apriesa le buscaron
Y el dia todo en esto se andubieron:
Pasaron por do estaba muchas veces
Sin verle los verdugos ni los jueces.

Mas el bien vido a todos claramente
Desde el pántano a donde oculto estaba,
Y como por el rastro aquella gente
Entre los mismos Pangues le buscaba:
Y aunque el dolor de las heridas siente
Apénas el cuitado resollaba,
Que por ser mas el miedo no le deja
Quejarse aunque sin límite le aqueja.

Cuatro dias estubo de esta suerte
A vista de los indios emboscado,
Batallando continuo con la muerte,
Con el temor, dolor, pena, y cuidado:
Por diez y siete partes sangre vierte
Pero cuando se vió ya desangrado,
En cieno de la ciénega se baña
Y con aquesta cura la restaña.

Diré despues el fin de este portento
Sino es que ya, señor, os desagrada,
De verme caminar a paso lento
Teniendo por andar tan gran jornada:
Mas como soy tan falto de talento
De pies torpe y la carga tan pesada,
Y la senda con tantos rebentones
A cada paso doy mil tropezones.

Pero por el camino de mi aldea
Con la sorna que voy, voy relatando
En todo la verdad, sin que se vea
Patraña que la vaya deslustrando:
La cosa con que mas se vuelve fea
Es ir con ella fábulas mezclando,
Como los falsigráficos han hecho
Torciendo en ello el punto del derecho.

Quien escribe verdad en verso llano
No tiene de preciarse de poeta,
Segun Erasmo dice de Lucano
Por tratarla en su historia limpia y reta:
Petrarca, el Ariosto, el Mantuano,
Quien las transformaciones interpreta,
Aquestos este título tuvieron
Por las ficciones grandes que escribieron.

Aunque es verdad que el verso no es tenido
En algo sino trata a cada paso
Enredos fabulosos de Cupido,
De Apolo, o de las Ninfas del Parnaso:
Por ir a vos el mio dirigido,
Aunque de la elegançia tan escaso,
Lo será sin haber quien se le atreva
Que esta defensa sola buena lleva.

Si de vuestro favor yo careciera
O en el no confiara cual confío,
No pasara tras de Oña la carrera
En un rocin tan flaco como el mio:
A grande liviandad se me tuviera
Y aun fuera disparate o desvarío,
A quien delante va en tan buen caballo
Pensar con otro lánguido alcanzallo

Es temerario y loco desatino
Imaginar poder darles alcance,
A las volantes alas de un latino
Con las peladas plumas de romance:
Hasta el Febeo cielo cristalino
Aquellas solas suben de un balance,
Aquestas como son de poco vuelo
No se levantan mínima del suelo.

Sino me viera ya tan empeñado,
O mi palabra en tanto no tuviera,
Por acabar dejara lo empezado
Por ir cual va y no como yo quisiera:
Pero pues a cumplirla soy forzado
El paso vuelvo a ver la borrachera;
Oid, que es acromática esta historia
Y de tenerla impresa en la memoria.

Dos mil y mas arrobas de buen vino
Añejo de tres años, claro, ardiente,
Quesos, lomos, perniles de tocino,
Trajo de la ciudad allí esta gente:
Al márgen de un arroyo cristalino
Que al oido alegraba su corriente,
Y a la vista la plácida floresta
A beber empezaron y la fiesta.

El lazo del lascivo niño al cuello
Con dos hermanas como Apolo bellas,
Echado estaba sin vergüenza Bello
En público desnudo en medio de ellas:
No recibia empacho alguno de ello
Ni de querer sin lástima ofendellas,
Por, ser cuanto Calígula, vicioso,
Pérfido, estuprador, incestuoso.

Cuando con el licor fuerte quedaron
Los vencedores bárbaros vencidos,
Y los brutos estómagos llenaron
De manjares salados mal cocidos,
Y los vapores túrvidos dejaron
Deslumbrados a todos los sentidos,
Venus estando Baco en su presencia
Les dió para su música licencia.

Ciento y cincuenta vírgenes compuestas
Mas hermosas que lirios ni que flores,
Bellas, nobles, graciosas, bien dispuestas
Llevaron estos pérfidos traidores:
En las celebraciones de sus fiestas
¡Oh, crudos sin razon estupradores!
Ninguna no quedó sin ser violada,
Ni dueña que no fuese allí forzada.

¿Que lástima tan grande, ni que duelo,
Que pérdidas a visto desastradas
En todo cuanto mira el Rey de Delo,
Que puedan ser con estas comparadas?
No quiero ya cantarlas como suelo
Por ser mucho mejor para lloradas,
Así dejando aqueste triste canto
Comenzaré de nuevo un nuevo llanto.

Canto XX.

Retíranse los enemigos a Calla-calla, adonde celebraron de nuevo la fiesta: llega el coronel Francisco del Campo a Valdivia, a pocos dias despues de su ruina con gente del Peru para socorrer aquella y otras ciudades: el gobernador don Francisco de Quiñones despacha a don Pedro de Ivacache por mar con ropa y municiones para la ciudad Imperial: cuéntase un caso milagroso que sucedió al cacique Guaturlo en una borrachera.

Son la solicitud y vigilancia
La prevencion en todo que conviene,
El cuidado, la industria, la constancia
Manjares con que Marte se mantiene:
El ánimo, el valor, la tolerancia
Quien en estado próspero le tiene,
Y sobre todo aquesto, la prudencia
Acompañada con la diligencia.

Por un descuido y necia confianza,
Cuanto ganado en mil años habemos,
Cuando tememos ménos la mudanza,
En una hora sola lo perdemos:
Quien por el mar navega con bonanza
Cual solemos decir a vela y remos,
Si a la tormenta entónces no temiere
Burlado quedará cuando viniere.

Mas vemos que hay algunos que adivinan
O piensan que, la lúbrica fortuna,
Cuando con tiempo próspero camina
Que se estará en un ser como coluna:
Y en esto confiados, no imaginan
Que nunca fué constante en cosa alguna,
Ni en que con sus mudanzas infinitas
Cual las del Lago de los Trogloditas.

Aquel a quien ha sido favorable
Debe con mas razon temerse de ella
Que quien no vió jamas a esta inestable,
Pues mal podrá no viéndola temella:
Que siendo como dicen variable
Fiarse no se tiene nadie de ella,
Sino vivir continuo recatado
Con mucha vigilancia y gran cuidado.

Que si esta fraudadora no mostrara
Tan plácido a Romero su semblante,
Pudiera ser que en ella no fiara
Y viviera quizas mas vijilante:
Mas como le mostró siempre la cara
Benévola, entendió que era constante,
Pero como mudable y tan resuelta
Cuando seguro estaba dió su vuelta.

Así, si le hallare con cuidado,
Y dentro de su fuerte apercivido,
No fuera de su trono derribado,
Mas fuera vencedor y no vencido:
Ni aqueste pueblo misero asolado,
Ni tanto caballero consumido,
Mas andan siempre juntos cuido
Los vicios, la pereza, y el descuido.

Ejemplos muchos hay de hombres famosos
Que habiendo sido bien afortunados,
Les hizo el vicio y ocio de animosos
Cobardes, sin valor, afeminados:
De gallardos y sueltos, perezosos,
Y al fin de cuidadosos, descuidados,
Annibal lo dirá y Sardanapalo,
De los Godos el último Rey malo.

Otros hubo sin estos que quisieron
Ser del lascivo Dios fieles amigos,
Y por servirle siempre tanto fueron
De sus patrias y Reinos enemigos:
Solo por culpa suya se perdieron,
Como lo verifican mil testigos,
Cartago, Troya, Africa, y Boecia
Chipre, que de servirle mas se precia.

Perdídose a tambien por otro tanto
Cual ellos este Reino desdichado,
Pues hemos visto claro todo cuanto
Los vicios y descuidos han causado:
De aquestos cantos flébiles que canto
El de mayor dolor es el pasado,
Pues fueron tantas vírgenes violadas
Por culpa de personas descuidadas.

Que ni los duelos ni llantos que hicieron
Lástimas, ruegos, quejas, ni querellas,
Poco con estos ínfidos pudieron
Para dejar un punto de ofendellas:
Despues que sus señores las hubieron
Contra la voluntad y gusto de ellas,
A todos cuantos indios las querian
Por cualquiera interes se las vendian.

Despues que allí del todo desfondaron
La cantidad de cántaros de vino
Y a las cuitadas vírgenes violaron,
De Calla-calla toman el camino,
A donde nuevamente comenzaron
El Requetun y falso desatino:
Pasaron sin cesar cuarenta dias
En juegos, fiestas, bailes y alegrías.

Cuando Andres Perez vió desocupado
El primer sitio y puesto a do bebieron,
Del pántano salió medio pasmado,
A gatas, que los pies se le entumieron:
A la playa llegó desfigurado,
En el navío al fin le recogieron,
Curáronle las llagas nada buenas
De barro y sangre helada todas llenas.

Acuérdome haber dicho en una rima
Del canto sesto décimo el cuidado
Con que mandó el Virrey hacer en Lima
La gente que en el dejo declarado,
Para que con su gran valor oprima
La cerbiz del soberbio indio alterado
En Valdivia y los pueblos apartados
Al coronel Corona da soldados.

Con un gallardo tercio de trescientos
Usados en el belicoso juego,
Con ropa, municion, con bastimentos,
A Valdivia llegó despues del fuego:
Mas visto derribados sus cimientos,
Para Osorno con todo pasó luego:
Su fin, diré, los triunfos y victoria
En la segunda parte de esta historia.

Si en esto solo he sido un poco breve
Y para la segunda me descargo,
Es por llevar la carga algo mas leve,
Que mal podré si toda me la cargo:
Demas de que no irá como se debe
Este cansado estilo si es mas largo,
Por ser la brevedad cosa tan buena
Que ninguna dará siéndolo pena.

Con toda la mayor que yo pudiere
Diré sin detenerme lo restante,
No con la dulce voz que al alma hiere
Del consagrado Apolo rutilante,
Mas con la mia, que al nacer se muere,
Pasaré, no faltándome, adelante,
Aunque volver atras es lo mas cierto
A tomar con don Pedro en Penco puerto.

Arriba dije ya de la manera
Que salió de Cauten necesitado,
Y que mostrando en todo quien el era
Entró dentro del puerto deseado:
Dejando el gran batel en la ribera
Por no tener una áncora varado,
A cumplirse partió con paso largo
Con las obligaciones de su cargo.

En oyendo Quiñones la embajada
Que de la Imperial le envió el concejo,
Para ver si podia ser remediada
Llamó a sus capitanes a consejo:
La órden que se dió mas acertada
Conforme al tiempo, gente y aparejo,
Fué que antes que del todo se perdiese
Que por el mismo mar se socorriese.

Una nao de seiscientas toneladas,
Con dos barcas de mucha ligereza,
Para que por Cauten entren cargadas
Despachó luego al punto con presteza:
Camisas envió, paño y frazadas,
Municion, bastimentos, con largueza,
Y avisó que saldrá presto por tierra
A librarlos de tan prolija guerra.

El órden que le dió fué que estuviese
La poderosa nao sobre el amarra
En alguna caleta miéntras fuese
A buscar el batel mayor la barra:
Y que si descubrirla no pudiese
Y con el ancla de la nao agarra,
Que a Valdivia sin falta den la vuelta
Con la vela mayor segura y cierta.

Cuatro dias continuos andubieron
Con las barcas implácidos buscando
La entrada de Cauten, mas no pudieron
Entrar en el sino entraban volando:
Que las potentes mares que allí vieron
En los peñascos tétricos quebrando,
Con tal ferocidad se levantaban
Que al rutilante Febo rociaban.

Reconocida bien la barra y nota
Y que pasar por ella es imposible,
De Valdivia tomaron la derrota
Despues que hicieron todo lo posible,
Por no tener aun nueva de la rota
Ni del calamitoso trance horrible,
Entendieron hallar allí remedio
Con que a la Imperial librar de asedio

Hasta que cerca de el fueron llegando
La nueva nadie oyó del nuevo daño,
Mas cuando al pueblo vieron humeando
Se les representó luego el engaño:
Quien iba por su patria procurando
En viendo aquel destrozo tan estraño,
Que pena tan intensa sentiria
De verlo y no poder lo que queria.

La nave de Gallano surta estaba
Media milla no mas de la ribera,
Que ya declaré arriba en otra octava
Como Villa Roel la sacó fuera:
Alguna gente nuestra rescataba
De la contraria pérfida guerrera,
La decrépita digo tremolenta
De quien el enemigo no hizo cuenta.

Mas como dió don Pedro fondo y vido
Quemada la ciudad, muerta la gente,
Antes de ser del bárbaro sentido
Con la suya fué a tierra raudamente:
Perdió el color, la habla, y el sentido
En viendo el espectáculo presente,
Y a tantos valerosos caballeros
Por pasto de animales carniceros.

Los patios, plazas, calles, vió sembradas
De piernas, brazos, cuerpos, de cabezas,
De manos, tripas, sesos, de quijadas,
Y a otros hechos aun mas menudas piezas:
Iglesias, templos, casas levantadas,
Palacios, salas, cuadras, ricas piezas,
Deshechas, llanas, rasas, abatidas,
Y en ceniciento polvo convertidas.

Despues que el corazon hizo su oficio
La pena por los ojos desfogando,
Hicieron por los muertos sacrificio
Las lágrimas ardientes derramando:
Halláronse para este beneficio
Que fueron a don Pedro acompañando
Frai Juan Tobar García de Albarado
Y el Padre Frai Gregorio de Mercado.

En siendo los oficios sacros hechos,
En funestas cavernas enterraron
Los míseros cadáveres deshechos,
Que en poco tiempo mucho trabajaron:
A refrescar los calurosos pechos
A las seguras naos se retiraron,
Que por estar en tierra mal seguros
Hicieron de las aguas fuertes muros.

No sacaron los pies bien de la barca
Para meterlos dentro del navío,
Cuando llegó de toda la comarca
A la ciudad el bélico gentío:
Mas viendo que del filo de la Parca
Los reparó el amargo señorío,
Aguardaron los bárbaros furiosos
A ver si a tierra vuelven insidiosos.

Pasó tres veces Delio la carrera
De su fulgente carro tan trillada,
Otras tantas su hermana placentera
Mostró su media faz aljofarada:
Y la insidiosa gente vandolera
Un punto no salió de la emboscada,
Que como en ella aguardaba a la nuestra
Por no dar muestra de ello no se muestra.

Despues que de esperar desesperados
Se vieron y cansados de aguardarles,
Salieron tres o cuatro desarmados
A probar si podran fuera sacarles:
Ladinos eran todos, o malvados,
Y en castellano empiezan a llamarles,
Diciéndoles si quieren que se trate
De rescatar la gente de rescate.

En oyendo la nuestra valerosa
La voz de aquellos ínfidos crueles,
De rescatar alguna codiciosa
Se arroja luego al punto a los bateles:
Armada, vigilante y cuidadosa
Por no ser trato fiel el de infieles,
Así por si se viere dolo en ellos
Va para defenderse y ofendellos.

Antes que a la barranca alta llegase
O en laja diese, peña o arrecife,
Ivache mandó que se quedase
Algo apartado atras el fuerte esquife:
Y porque si rifarse alguien pensase
La rifa desde allí mejor se rife
Lanzando en el tablero ancho los dados
A fuerza de cañones reforzados.

En viendo que a la playa no llegaron
Temiendo la traicion nuestros guerreros,
Los pérfidos apóstatas hablaron
Ganando por la mano los primeros:
Diciendo, y para atras se retiraron,
Teneos allá si sois arcabuceros,
Y si lo sois llegad, pero sin fuego
Sino quereis turbar nuestro sosiego.

Vengo con el y con amor sincero,
El mas ladino dijo, a que se traten
Tratos seguros entre nos, que quiero
Que algunas dueñas nobles se rescaten:
Mas a de ser de todos el primero
Que las ardientes cuerdas que se maten,
Porque con mas seguridad tratemos
De que las escopetas nos tememos.

Mas no de que algun daño hayamos hecho
Que no somos nosotros los dañados
Cristianos, si de molde y sano pecho
Y en esta ciudad mísera criados:
Guardaros hemos si guardais, derecho,
Venid a tierra, pero desarmados,
Porque no aguardaremos de otra suerte,
Ni a que el concierto dicho se concierte.

El bárbaro se dió tan buena maña
Y tanto importunó con sus razones,
Que con ser de ella todos los de España
Mudarles hizo al fin sus intenciones:
De tal manera y suerte les engaña
Con aquellas sutiles persuasiones,
Que a tierra cuanto quiso le llegaron,
Despues que el fuego muchos apagaron.

Como los vió llegar tan cerca de ella
Volvió a decir el pérfido malvado:
Bien podeis sin temor saltar en ella
En fé de la palabra que os he dado.
Pero como si fuera el indio de ella,
Diego Bello, y García de Albarado,
Solos en una góndola pequeña
A tierra fueron con la blanca seña.

Estuvieron con ellos platicando
En la misma ribera mas de una hora,
Y el precio del rescate concertando
De una dama a quien Diego Bello adora:
Concertados estaban todos, cuando
Salió la gente pérfida, traidora,
Alzando mil confusas algazaras,
Tirando piedras, lanzas, dardos, jaras.

Un bárbaro feroz medio gigante
Dió un bote a manteniente a Diego Bello,
Cortóle con la punta de diamante
El hilo de la vida por el cuello:
En el agua cayó muerto el amante
Sin que pudiese nadie socorrello,
Pero llegó nadando el compañero
En salvamento al barco mas ligero.

Tantas piedras tiraban, con tal brio,
Que de ellas el batel quedara lleno,
A no llenar tambien aquel vacío
Espindola, Mardones, y Centeno:
Que, opuestos al barbárico gentío,
Despiden tras de un rayo ardiente un trueno,
El rayo hiere a aquel, a aqueste mata,
Al otro el trueno horrendo hace se abata.

Con todo lo pasaran malamente,
Segun apriesa piedras granizaban,
A no sacarlos fuera la corriente
Un poco mas atras de donde estaban:
Que como de lo alto a manteniente
Las mayores con ímpetu arrojaban,
Estuvo a riesgo, a pique, y en un tumbo,
Del fondo del batel botar un rumbo.

Pero cuando se vieron apartados
De tierra nuestros ínclitos guerreros,
Y de la gran corriente arrebatados
Vogar mandaron presto a los remeros:
Llegaron a la nao descalabrados,
Tristes, mudos, corridos, y ligeros:
Estando dentro de ella han descubierto
Entrar otra volando por el puerto.

En viéndola cualquiera el color muda
Y demas de quedar la faz turbada
Pensando que es Inglesa nao armada,
Un helado sudor de temor suda:
No saben que se haran por que sin duda
A do quiera la muerte ve cifrada;
Ingleses en el mar, indios en tierra,
Y a el en medio de tan dudosa guerra.

Viendo el temor, peligro, el pasmo, el miedo,
La turbacion tan grande de su gente,
El capitan don Pedro con denuedo
En medio de ella dijo lo siguiente:
"Amigos y señores, yo no puedo
Del riesgo en que nos vemos al presente,
Libraros, ni librarme, de otro modo
Sino es aventurándome yo a todo.

"Quiérolo, pues, hacer, que de otra suerte
Sino es de la que pienso, no podemos
Librarnos todos de la cruda muerte
Por mas que los talones apretemos:
Alzado el brazo sanguinoso y fuerte
Del bárbaro feroz en tierra vemos,
Y si a ella vamos no hay donde valernos
Y el esperar aquí será perdernos.

"Con la señal de paz, juntas las manos,
Determinado estoy de ir a ponerme
En las de aquesos ínfidos Britanos
A rogarles que quieran socorrerme:
Que aunque son anatemas, luteranos,
Podrá ser con amor favorecerme,
Que si dieren oido a mis razones
Con ellas moveré sus corazones.

"Mas cuando no y la vida me costare,
Perderla por la patria es bien perdida,
Que quien de cargo de ella se encargare
En poco a de estimar la cara vida."
Con esto se partió, y ántes que pare
La nave fué de muchos conocida,
Era de castellanos que venia
Cargada del Peru con mercancía.

Como don Pedro vió ser la nao nuestra
Para la suya luego se retira,
De la fortuna implácida y siniestra
Se queja en altas voces y suspira:
"¡Oh muerte! dice, pues en flechas diestra
Eres, acaba, enplea en mi tu ira,
Que pues mi patria socorrer no puedo
Aquí te aguardo, ven, no tengas miedo.

"Si con la sangre propia de mis venas
Comprar tu libertad, patria, pudiera,
Aunque no fueran cuantas con tus penas
Por verte libre de ellas yo lo hiciera:
Hijo no tuvo la famosa Atenas
Que por ella, cual yo por ti, la diera,
Mas pues mi voluntad sabida tienes
Mi tardanza no culpes ni condenes.

"Pero puedes tener por entendido
Que todo cuanto puedo por ti hago,
Y que de no te haber favorecido
Que en lágrimas ardientes me deshago:
A Caribdis ni a Circes no he temido,
Ni a los peligros del potente lago,
Hambres, sedes, naufragios, ni tormenta,
Aunque las que he pasado son sin cuenta.

"Jamas rehusaré trabajo alguno
De cuantos puede la fortuna darme,
Hasta que a ti te vea sin ninguno
A cosa dejaré de aventurarme:
Lucharé con las fuerzas de Neptuno
No una vez, sino muchas sin cansarme,
A la gente, a la mar, al viento, al cielo,
Pregonaré mis ansias y tu duelo."

Siguiendo nuevamente su cuidado
A Penco se volvió por donde vino,
Y siendo del austral viento ayudado
Anduvo en poco tiempo este camino:
De Valdivia el suceso desastrado
Con cuanto en el viage les avino,
Como a Osorno pasó la gente nueva
A Quiñones de todo dió la nueva,

Y pliego del Virrey en que le avisa
Que los soldados viejos juntos tenga,
Que él en habiendo la primera brisa
Mandará que otro tercio nuevo venga:
Y que en llegando con los dos aprisa
Sin que un momento solo se detenga,
Socorra los castillos y ciudades
Que han padecido mas calamidades.

No estaba en Penco don Francisco ocioso
Que ya su gente habia recojido,
Y con esfuerzo válido, furioso
Los comarcanos bárbaros corrido:
Y si tuviera ejército copioso
Hubiera las fronteras socorrido,
Mas no era el que tenia suficiente
Para mas de lo dicho solamente.

El número de gente no llegaba
A dos veces cuarenta, y tres hileras
De a tres en cada una, pero estaba
La mitad de presidio en dos fronteras:
El hijo con el resto paseaba
Del gran Nibequeten ambas riberas,
Que a pedimento de la propia gente
Su padre le nombró por su teniente

Por ser idóneo el jóven confidente,
Impávido, solícito, avisado,
Constante, cuidadoso, diligente,
Práctico, valeroso, recatado,
Sabio, diestro, magnánimo, prudente
Sagaz, presto, industrioso, astuto, amado,
Vigilante, abstinente, grave, honroso,
Valiente, afable, manso, y generoso.

En este reino mísero reinaban
Insultos, fraudes, trampas, odios, iras,
Adulterios, incestos no faltaban,
Envidia, ambiciones, ni mentiras:
Los vicios todos sin cansar se andaban
Tirando apriesa ponzoñosas viras
A las mezquinas ánimas dolientes
De aquellas miserables sus sirvientes.

Conociendo Quiñones la dolencia
Que a todo el Reyno ya iba inficionando,
Fué con severidad y gran prudencia
Salutífero antídoto aplicando:
Así la contagiosa pestilencia
Con aqueste remedio fué aplacando,
Que como viejo médico y tan sabio
A cada cual curó del mal resabio.

A los amancebados desterraba,
Por un estilo y término tan bueno,
Que la causa por que no imaginaba
El mismo causador del daño ageno:
Con esto la república limpiaba
Echando al vicio sensual un freno
Tan áspero y tan recio de bocado
Con que le hizo parar mal de su grado.

Halló los sublimados abatidos,
A los mas abatidos sublimados,
Honrados los infames fementidos,
A todos los famosos infamados,
Inquietos los pacíficos sufridos,
Los bulliciosos mas asosegados,
Despedidos los sabios elegantes,
Asalariados necios ignorantes.

Llaman al temerario aquí esforzado,
Al importuno y torpe, diligente,
Al cobarde y medroso, recatado,
Al hablador sin término, elocuente,
Al escaso, modesto y concertado,
Al pródigo, magnánimo prudente,
Al malicioso, simple, sabio al necio,
Tibio al honesto, flojo al fuerte y recio.

Ménos valia el noble que el villano,
Gobernaba el cobarde al animoso,
Al con ojos, el ciego, el cojo al sano,
El fácil al constante valeroso,
El soberbio al humilde, el mozo al cano,
El sin piedad alguna al piadoso,
El ignorante al sabio, el loco al cuerdo,
Al despierto el dormido y sin acuerdo.

Era este Reyno basca desfondada,
Un juego de ajedrez mal entablado,
Cota rota, mohosa, desmallada,
Libro de confusion no encuadernado,
Navío sin timon, red sin plomada,
Disonante instrumento destemplado,
Molino tremulento sin rodezno,
Potro nuevo, colérico y sin trezno.

Andaba todo aquí de tal manera,
Tan sin compas, medida y tan sin tiento,
Que a no lo remediar tan presto, diera
En tierra el edificio sin cimiento:
Pero no se yo quien así pudiera,
No teniendo celéstico talento,
Moderar solamente tanto esceso
Con la prudencia de maduro seso.

Puso todas los cosas en su punto
Apuntándolo todo tan al justo,
Que no salió jamas un solo punto
De los límites justos el injusto:
Sonó su clara voz de contrapunto,
Causó la dulce música tal gusto,
Que las redujo a temples consonantes
Las destempladas voces disonantes.

Fué siempre de mentiras enemigo,
De soberbios, hinchados, ambiciosos,
Cuanto de las verdades caro amigo
Como de los humildes virtuosos:
Padre de religiosos, dulce abrigo
De viudas y pobres vergonzosos,
Largo retributor de los servicios,
Estirpador de pegajosos vicios.

Nestor sapiente, sutil Archimedes,
Genofonte en plática suave,
Dédalo en trazas, en la ciencia Euclides,
Pompilio en Religion, Caton en grave,
En la memoria nuevo Simonides,
Elocuente Demóstenes, que sabe
Premiar los buenos, castigar los malos,
Templarse como Curio en los regalos.

Mostró ser imprudencia Quinto Fabio,
En lealtades Régulo famoso,
En el consejo Cristomenes sabio,
En largueza otro Tito dadivoso,
Y en no hacer a la justicia agravio
Trajano, y mas que Eneas piadoso,
Fabricio en la virtud, y Belisario
En la solicitud contra el contrario.

Pacífico en la paz era querido,
En la guerra valiente y esforzado,
En los peligros de ánimo atrevido,
En plática discreto y sosegado,
En las adversidades muy sufrido,
En las prosperidades humanado,
Reformador de vidas y costumbres
Por quien brotaron las virtudes lumbres.

!Oh, gran legislador ¡Numa moderno!
Perseguidor mortal de la malicia,
Asombro de las furias del infierno,
Abismador de la cruel codicia,
Si tu duraras mas en el gobierno
Pusieras en su punto a la justicia,
Volviéndola a su trono del destierro,
Y al primer siglo de oro este de hierro.

Tuviéramos celestiales regalos,
Los campos de granadas mieses llenos,
Hubiera mil lucidos intervalos,
Fueran los latrocinios muchos ménos:
Que a donde no castigan a los malos
Poca seguridad tienen los buenos,
Ni habrá donde temor de el no hay ninguno
Ni esperanza de premio, bien alguno.

En tanto que la nueva gente llega
Que el Virrey del Peru escribió enviaria,
Aunque conforme al tiempo ya navega
A la Imperial volver quiero la via:
En lo mas agradable de la vega
Un cacique damnífico vivia,
Contumaz, pernicioso, traidor, reo,
El nombre propio de este, es Guatureo.

Hallóse en el asalto sanguinoso
De Valdivia, y en otros que no cuento,
Aqueste perro, bárbaro, alevoso,
Por ser feroz, malévolo, y sangriento,
Cuando volvió a su casa victorioso
Rico con los despojos de un convento,
Como para triunfar de la victoria
Hizo un gran Requetun con suma gloria.

Convidó a mucha gente, porque sea
La borrachera espléndida, solene,
Que como la ambicion le señorea
Quiere que mas que la victoria suene:
Cuanto al humano gusto se desea
El bárbaro arrogante junto tiene
A la sombra de una arboleda verde
Donde Filesio mas sus fuerzas pierde.

Venidos a comer los convidados,
Con los términos buenos de crianza,
Fueron en sus asientos asentados
Segun que cada cual el nombre alcanza:
Muchas maneras hubo de guisados
Al un suyo como a nuestra usanza,
Las copas llenas de cerveza espesa
Vacías quedan del brindarse apriesa.

Estando en lo mejor de la comida,
Tomó el aleve bárbaro violento
El vaso a donde el gran dador de vida
Su sangre dió a su santo ayuntamiento,
Con el lleno de Pulco a otro convida,
Pero es entre ellos ley o mandamiento
Que el señor del convite esté obligado
A hacerle la salva al convidado

Para que se carezca de sospecha
Que no les dan veneno con la chicha,
Fué aquesta ley espresa entre ellos hecha
Hacer la salva que ya tengo dicha:
Mas dime Guatureo ¿que aprovecha
Tenerte por varon de tan gran dicha,
O para que, traidor, tanto te ufanas
Si los sagrados cálices profanas?

¿No ves que ofendes al señor en ello?
Que aunque de su divina fé estas falto,
Al punto te dará la paga de ello
Que no querrá pasar eso por alto:
No te arrojes apóstata a bebello,
Sino quieres bajar de solo un salto
Al báratro profundo, a donde veas
Lo que por ofenderle así grangeas.

Apénas puso el cáliz consagrado
En la boca pestífera y sedienta,
Cuando por los hijares, el cuitado,
Con no pequeña turbacion rebienta:
Entrañas, bofes, tripas por un lado,
Y el vientre todo por el otro avienta,
Con un estruendo igual al de una pieza
Cuando del fuego escupe la braveza.

Cual si fueran estatuas de madera,
O en insensibles mármoles mudados,
Quedaron los demas de esa manera
Del suceso monstrífico espantados:
Enarbolado habia su bandera
La noche tenebrosa en los collados
A donde se recojen mal hechores,
Cuando del pasmo vuelven los traidores.

Mirábanse unos a otros sin hablarse,
Atónitos de ver a Guaturéo
Echando por tres partes sin cansarse
Un infernal resuello cual Tifeo:
Cuando el fuego vital vino a apagarse
Quedó tan espantable, negro y feo,
Como el mal sacerdote codicioso
Que de Ziboria fué hijo y esposo.

Así pagó el apóstata su culpa,
Pero los demas ínfidos dijeron:
Que quien hizo la chicha tiene culpa
Porque con ella tósigo le dieron:
No le valió a la bárbara disculpa
Y sin mas ocasion muerte la dieron,
Que a tanto cuanto tengo dicho llega
La ceguedad de aquesta gente ciega.

Mas no faltó entre tanto barbarismo
Quien recibido el bálsamo y la crisma,
Hubiese con las aguas del bautismo
Para que los sacase de esta cisma:
El cual dijo el cristiano catecismo
Yo bien, señores, se la causa misma
De haber así acabado Guaturéo,
Fué haber llegado al cáliz segun creo.

La muerte de esto al triste le sucede,
Y sabed que del cielo es duro azote,
Porque beber con el otro no puede
Sino es el ordenado sacerdote:
Solo al que lo es no mas se le concede
Y no hay para que nadie se alborote,
Que si la chicha tósigo tuviera
A mas de cuatro parte nos cupiera.

Acate Guagueten injustamente
Quitastes como bárbaro la vida,
Por solo imaginar que a su pariente
Le dió la muerte envuelta en la bebida:
Fuera si fuera clara vuestra mente
La verdad de vosotros entendida,
Mas como la teneis obscura y turbia
El uso de razon ella os enturbia.

No quiere Dios eterno ni se agrada
De que se haga en su templo algun insulto,
Ni que se llegue a cosa consagrada
De las que estan para el divino culto:
Así por haber sido esta ensuciada
Cual vistes de este mísero inconsulto,
A sido de su mano castigado
Conforme a la malicia del pecado.

Por lo que el indio fiel dijo mandaron
Que con vaso sagrado nadie beba,
Y el cáliz de comun acuerdo echaron
A donde mas hondura Cauten lleva:
Su ejército despues de esto juntaron
Para mover al pueblo guerra nueva,
Diré el suceso en otro si pudiere,
Que nueva guerra nuevo canto quiere.

Canto XXI.

Húyese de la ciudad Imperial don Juan Barva a los enemigos, por cuyo consejo apretaron a los miserables españoles de ella: pídeles con grande instancia el general Anganamon que dejándoles la ropa los dejàran libremente: viendo el teniente Hernando Ortiz el poco remedio que tenian y mucho aprieto en que estaban sale de ella una noche para la de Ongol en busca de socorro: un español de los del fuerte da aviso de ello a Anganamon.

Ninguno por pujante que se vea,
Soberbio, rico, hinchado y victorioso,
Si quiere acabar bien a nadie sea
Ni a la sagrada religion dañoso:
Y aunque la baja máquina posea
Crea que Dios que es mas que el poderoso,
Y que castiga de su mano inmensa
A aquel que le hiciere alguna ofensa.

Puede tener por cierto quien mal obra
Que a de acabar en mal, y así lo entienda,
Que quien ofende a muchos con la obra
Que a de tener con muchos la contienda:
Ultra de que tambien por ello cobra
Un enemigo en Dios, sino se enmienda,
Tan recto, tan cabal, tan justiciero,
Que paga acá y sino al plazo postrero.

Pudiera bien traeros por ejemplo
En lo que otros mil príncipes pararon,
Por haber profanado el sacro templo
Que poco del potente Rey curaron;
Pero por lo que dije atras, me templo;
Cuando los enemigos se juntaron
Para volver al pueblo, y porque creo
Que basta para prueba Guaturéo.

La fuga relaté ya en otra parte
De aquel facineroso y traidor Bello,
El clérigo aquien el dió de ella parte
Salir no pudo entónces ni con ello:
Prendióle su Juez, mas no fué de arte
La prision que pudiese detenello,
Como estaba sin ellas, cuando quiso
Se fué por gran descuido y poco aviso.

Es don Juan Barva el bárbaro que digo,
Que bien podemos bárbaro llamarle,
Al que es de Dios, del Rey, de si enemigo,
Y con cualquiera bruto compararle:
Como jamas no tuvo este castigo,
Ni padre que pudiese castigarle,
Fué tan perverso, impúdico y tan malo
Cuanto pudiera ser Sardanapalo.

Siendo en la Villa Rica doctrinero
(Ved pues que tal seria su doctrina,)
Fué gran consultor suyo un hechicero
Con quien trataba el arte de Abspicina:
Hacia idolatrar al pueblo entero,
Negaba la verdad sacra y divina,
En lugar de las hostias consagradas
Alzaba de papel otras cortadas.

En secreto a los bárbaros decia
Que cuanto los cristianos predicaban
Era mentira, engaño, y burlería,
Y que con falta fé los engañaban:
Sus hijas sin vergüenzá les pedia
Y ellos con mucha ménos se las daban,
Dejábales vivir así a su modo,
Siendo peor que todos el, en todo.

Cuenta por cierto caso mucha gente
De crédito y verdad, y un Fraile honrado,
Que tres dias estubo justamente
Con una india en público pegado:
De cuanto hizo y dijo este insolente
No fué de cosa alguna castigado,
Dejáronle salir con todas ellas
Por no admitir de muchos las querellas.

Como tampoco cuenta de el tuvieron,
Y el mísero ninguna de su alma,
Cuando mas confianza de el hicieron
Entónces los dejó a todos en calma:
A vísperas se fué, mas no le vieron
Con ser por donde fué como la palma
De la mano el camino, llano, abierto,
Limpio, raso, anchuroso, y descubierto.

Llegó a donde las fiestas hecho habia
El mal aconsejado Guaturéo,
Cuando cansado del prolijo dia
Bajó a ver a Neptuno el gran Timbreo:
Halló aquella insomniosa compañía
Sin alguna memoria de Morféo,
Tratando del suceso milagroso
No poco para todos ominoso.

Holgáronse los bárbaros de vello
Que era de todos ellos conocido,
Echóle Tecaman el brazo al cuello,
Diéronle los demas el bien venido:
Vino despues tambien a vello Bello
Que un malo de los malos es querido,
Despues de haberse visto y abrazado
Trataron de las cosas de su estado.

Contóle Bello a Barva en poca pieza
Cuanto ya de Valdivia he ya contado,
Muertes, robos, incendios, la riqueza
Que hallaron en él saco no pensado:
Hambres, sedes, trabajos, y estrecheza
Fatigas, pena, angustias, y el cuidado
En que la Imperial se ve al presente
A los bárbaros Barva estensamente.

Tambien les avisó que no tenian
Manjares que comer mas sustanciales
Que las silvestres yervas que cojian
En huertas, cementerios, y en corrales:
Las cuales sin cocer se las comian
Como si fueran brutos animales,
De que estaban tan flacos y amarillos
Que bien podran sin pérdida rendillos.

Luego que Tecaman oyó el aviso
Que el clérigo le dió sin mas dislate,
Con su gente marchó al mismo proviso
A dar a la ciudad nuevo combate:
Antes que Pelantaro venga quiso
Que la cuestion antigua se remate,
Pretendiendo ganar solo la gloria
Que da a los vencedores la victoria.

A Bello, Tecaman, mandó llevase
A su cargo la gran caballería,
Y al clérigo tambien que gobernase
El tercio de la brava ınfantería:
Con órden que en el pueblo se enboscase
Antes que la luz del siguiente dia
Sin que el menor estrepito se hiciese
Ni el anhélito propio se sintiese.

Con todo aquel silencio que pudieron
Por el camino entraron mas seguro,
Detras de unas paredes se pusieron
De las que estaban próximas al muro:
Cuando los rayos délficos rompieron
El velo noctival triste y obscuro,
Salieron de tropel juntos gritando,
Al cielo, tierra, y fuerte, amenazando.

Enderezaron todos a la puerta
Con intento de entrar por ella dentro,
Y como si la hubieran visto abierta
Iban cual la pesada piedra al centro:
Estaban pues los nuestros en alerta
Y así salieron prestos al encuentro,
Hiciéronles volver mas que de paso
Danzando al duro con el contrapaso.

Talaron con furor a la pasada
Con que satisficieron sus enojós
Algunas chacarillas de cebada,
Nacida de milagro en los rastrojos
En quien tenia la gente sitiada
Para se sustentar puestos los ojos,
Sin tener en cuanto hay bajo del cielo
Otra esperanza ni mayor consuelo.

Mas para que del todo desmayase
El español aflicto y congojoso,
Le dijo Bello que no imaginase
De tener en el mundo algun reposo,
Ni que socorro ménos aguardase,
Sino es al triste tránsito espantoso,
Pues fué Valdivia siendo mas potente
Quemada toda con furor ardiente.

Y que llegará presto Pelantaro
A postrarle los muros por el suelo,
Debajo cuyo esfuerzo y fuerte amparo
El mundo todo viene en raudo vuelo:
Jurando por la vida de Ancaitaro,
Su paternal y respetado abuelo,
De no dejar un punto aquesta guerra
Aunque sobre el viniesen cielo y tierra.

Volvióse Tecaman con ménos furia
De la que trajo, pero con gran saña,
De si se queja, a los demas injuria
Por cuanto no se dieron mejor maña:
Temiendo la misérrima penuria
En que esperaban verse los de España,
Metieron agua, leña, y malvas dentro
Para aguardar el último reencuentro.

Despues para saber si es verdadera
La nueva de Valdivia desastrada,
Y todo cuanto Bello les digera
Echaron una noche una emboscada:
Antes una hora o dos que amaneciera
Volvió al pueblo la gente revelada,
Por el camino de ella mas trillado
Sin aflojar un punto su cuidado.

En este mismo paso se pusieron
Diez y seis Españoles esforzados,
Con tanta vijilancia que no fueron
Sentidos de los indios depravados,
Hasta que en medio de ellos se metieron
Así como venian descuidados,
Diéronles en llegando tan gran carga
Que fué para los pérfidos amarga.

Una docena sola trompicaron
De aquellos mas indómitos y altivos,
Al fuerte presos dos solos llevaron
Que solos estos dos quedaron vivos:
Por librarse las armas se dejaron
Los bárbaros traidores fugitivos,
Caballos, ropa, mucho bastimento,
Cosa que dió a los nuestros gran contento.

Despues de haber los presos afirmado
Ser cierto de Valdivia el triste paso,
Y el Tagalejo Délfico llegado
Cuarenta y cinco grados del ocaso,
Anganamon llegó determinado
Al rio de las damas a gran paso,
En llegando su gente a su ribera
Enarboló de paz una bandera.

Así como los nuestros conocieron
Del general la bandereta blanca,
Que suba con algunos le dijeron
Si tiene que tratar en la barranca:
Dos capitanes suyos con el fueron,
Machopillan el fuerte y Pichonllanca,
Que son de los que mas el se fiaba
Y en cualquiera ocasion acompañaba.

Llegado pues al puesto señalado
Entre los dos Anganamon se puso,
Y habiendo a los del fuerte saludado
La plática fué aquesta que propuso:
"Como si me tubiérades pagado
Para defensor vuestro, no reuso
El mirar sin descuido vuestra causa,
Poniendo a las demas tan justa pausa.

"A lo que ahora vengo, y se os advierte,
Es que se a publicado la sentencia
Contra vosotros de afrentosa muerte
En los estrados propios de mi Audiencia:
Si quereis no pasar trago tan fuerte
O que yo la reboque con clemencia,
Entregaos luego a mi que yo me obligo
A seros siempre en todo buen amigo.

"Con la benignidad juro trataros
Que trato a aquesta gente de mi tropa,
Y con tanto cuidado regalaros
Que no fuérades tanto en vuestra Europa:
Pero sino quisiéredes quedaros
Con nosotros, dejándonos la ropa,
Os dejaremos ir seguramente
Dándoos ayuda en todo suficiente.

"Si es que os fiais en la de los vecinos,
Bien podeis de ella estar desconfiados,
Porque los miserables y mezquinos
Han sido a manos nuestras acabados:
No seais como aquellos Saguntinos
Que murieron despues desesperados,
Por no ser socorridos cual vosotros
Los unos se mataron a los otros.

"Sino viene al socorro vuestra España
Mal os podreis librar de tanta guerra,
Que a fuerza de hierro, fuego, sangre, y maña,
Hemos ganado toda nuestra tierra:
El ánimo a vosotros os engaña
Os degüella, consume, y os atierra,
Alargad, pues podeis, mas vuestras vidas,
No seais de vosotros homicidas.

"Mirad que a tiempo es lícito el partido
Y mas cuando está echando todo el resto,
Pues todo en esta mano está metido,
Tomad, de que amistad os hago en esto:
Desfigurado estais, llevais perdido
Con tres figuras a primera puesto,
En veinte habeis de dar yo os satisfago
Que he de tirar con todo que flus hago.

"Haced si habeis de hacer esto que os digo
Antes que Pelantaro airado venga,
Que no podré despues seros amigo
Ni que un solo momento se detenga:
Padre tendreis en mi, favor, y abrigo,
Mirase por aquello que os convenga,
Usando de los términos humanos
Como pudiera usar con mis hermanos."

Por respuesta se dió que no querian
A bárbaros rendirse tan soeces,
Porque de largo tiempo conocian
Sus traiciones, engaños y dobleces:
Demas de que entregarle no podian,
Como se lo han ya dicho muchas veces,
Sin licencia del Rey la fortaleza,
Que entre españoles es grande bajeza.

Y que a los parlamentos lisonjeros
Y amenazas horrendas del caudillo,
Tienen hecho el oido cual herreros
A los pesados golpes del martillo;
Que no hay para que mas hacer fieros
Porque otra vez no piensan consentillo,
Que no son ellos niños, ni con ellos
Pretendan espantarles como a ellos.

Mas si les quiere dar algun contento
Del mucho que les tiene prometido,
Que un español les de luego al momento
De los que de Valdivia le han traido,
De quien poder saber su asolamiento,
Cosa que jamas ellos no han creido,
Que una ciudad como ella se perdiese
Ni tanto caballero pereciese.

Respondió Anganamon que le enviaria
Como en rehenes ellos le enviasen,
Otro primero por que no queria
Que allá con su cautivo se quedasen:
Que solamente de esto se temia
Y de que la palabra le quebrasen,
Así que si saber cuanto hay desean
Que el dará, en dando prendas, a quien crean.

Viendo los españoles el intento
Del malicioso bárbaro pujante,
En rehenes le dieron al momento
Al capitan Macuelas vijilante,
Por ser varon de gran conocimiento
Y en el lenguage de ellos elegante,
Para que escudriñase los intentos
De aquellos enemigos fraudulentos.

Túbole Anganamon un rato en peso
Entre sus mismos brazos recojido,
Recibiendo un gusto el indio en eso,
Que era de tiempo atras su conocido:
Cuando en la Imperial estubo preso
Fué solo de Macuelas socorrido,
Pero como el hacer bien no perece
Con palabras ahora lo agradece.

Jamas se me pasó de la memoria
El general le dice, amigo amado,
Las obras buenas dignas de alta gloria
Que de ti recibí el tiempo pasado:
Pero si mi Pillan me da victoria
Contra vosotros, tu seras pagado,
De aquesta mano mia generosa
Sin quedarte a deber alguna cosa.

Todo el bien que pudiere el hombre haga
Y a nadie dañe aunque dañarle pueda,
Que como el vulgo dice al fin se paga
Complido el plazo en la propia moneda:
El discreto, pues lo es, se satisfaga,
Que es la costumbre de la varia rueda,
Levantar a los míseros caidos
Y abatir a los prósperos subidos.

Mas ya que así a nosotros a mostrado
Su rostro la Fortuna tan yocundo,
Y por vuestras soberbias arrojado
A vosotros allá en lo mas profundo:
Quisiera como tengo ya tratado
(Y es porque no saliésedes del mundo,)
Que os entregueis a buena guerra luego
Si es que quereis tener algun sosiego.

Es vana presuncion, es devaneo
Y aun frenesí parece de hombres locos
Siendo tres menos dos faltos laneo
Estar haciéndome mil cocos:
Para mantenedores de un torneo
Cuando fuérades mas érades pocos,
Pues ved como podeis sufrir la carga
De esta prolija guerra, dura, y larga.

Si fuere menester desengañarles
De que ya no hay quien pueda socorrellos,
Vaya Juan Diaz Tellez a informarles
Quizá podrá mejor que yo vencellos:
Que bien se que sabrá desengañarles
De aquello que creer no quieren ellos,
Como quien fué presente a tanto daño
Y veran como yo no les engaño.

Fuése con esto Tellez para el fuerte
A donde ya le estaban aguardando,
Con un dolor igual al de la muerte
A todos uno a uno fué abrazando:
De su patria infeliz la triste suerte
Fué con ardientes lágrimas contando,
Las bárbaras crueldades que hicieron
En ciento treinta y siete que murieron.

De la manera con que son tratados
Los míseros que estan en cautiverio,
Y con mas aspereza molestados
Que los que estan en el Turquesco imperio:
Contó que una gran tropa de soldados
A Valdivia llegó no sin misterio
Once dias despues de su ruina
Como a Osorno se fué por la marina.

Pero que entre los bárbaros se trata,
Despues de haber llegado aquella gente,
Que con todas sus fuerzas se combata
Antes que aquesta se alimente:
Cualquiera de nosotros se recata
Y entre ellos lo platican solamente,
Por do sospecho yo que no fué sola
Esta que del Peru vino Española.

Dicen que el coronel vino con ella,
Que es lo que mas lo dicho certifica,
Y que saldrá de Osorno y con la de ella
A socorrer la pobre ciudad Rica:
No se yo si podran llegar a ella
Mas esto solamente se platica,
Entre los enemigos fraudulentos
De nuestra sangre púdica sedientos.

Aquí bien se que son los toros ciertos
Porque ya esos traidores se alborotan,
Los campos estan de ellos tan cubiertos
Que las yerbas parece que los brotan:
Caminos quedan de su rastro abiertos
Los caudalosos rios los agotan,
Y dejan la campaña toda rasa
Cual suele el raudo fuego por do pasa.

A los purenes solamente aguardan
Para dar el asalto a aqueste fuerte,
Hoy creo llegaran, mas si mas tardan
Tarde habran de llegar a ver su suerte:
Muchos reparos traen con que se guardan
De los tremendos golpes de la muerte,
La cual sobre ellos venga y tan esquiva
Que no deje persona de ellas viva.

Quiera el señor, amigos, socorreros
Que bien es menester del cielo ayuda
Por que no hay fuerza humana, no hay aceros,
Que contraste la de esta gente cruda:
A los santos rogád que os sean terceros,
A la vírgen pedidla que os acuda,
Y ruegue al unigénito su esposo
Os libre de este trance peligroso.

No os fieis en palabras de hombres viles
Aunque a partidos mas la puerta os abran,
Que si ahora son blandas y sutiles
Despues con ellos propias descalabran:
Son bárbaros, idólatras, gentiles,
Y a puro fuego a los cristianos labran,
Que a los faltos de fe palabras sobran,
No las guardan ni lo que dicen obran.

No tengo mas, señores, que deciros
Sino que siempre hagais lo que habeis hecho,
Dejareis fama eterna en no rendiros
Y al mundo de quien fuistes satisfecho:
Lanzando mil intrínsecos suspiros
Regándose con lágrimas el pecho,
Cuando llegó la hora señalada
Se volvió con la faz desfigurada.

La propia nueva dió Gomez Macuelas
Y de que Pelantaro era llegado,
Las máquinas, designios, las cautelas,
Con todo cuanto trae determinado:
Pusieron rondas, guardias, centinelas,
Y en sus cuarteles todos con cuidado,
Por que si acaso fuesen asaltados
No esten, pues nunca fueron, descuidados.

Siendo informado bien del crudo intento
Con que el furioso bárbaro venia,
La gran pujanza, fuerzas, ardimiento,
Las máquinas, peltrechos que traia,
Viendo la falta que hay de bastimento,
Las pocas municiones que tenia,
Para poder sufrir tan duro asedio
Buscó el teniente el último remedio.

Pues como vió los términos pasados
Que dió a los que a pedir socorro fueron,
Y que por tierra o mar no eran llegados
Creyó que en el camino fenecieron:
Estando juntos todos los prelados
Con los que del cabildo allí vinieron,
Y las demas personas principales
Les dijo estas palabras sustanciales.

"Señores, bien sabeis como he llevado
Del cargo la gran carga pondorosa,
Y en estos firmes hombros sustentado
Como otro atlante sin faltar en cosa:
Es carga que me tiene tan cansado
Cuanto ella suele ser a otros gustosa,
Mas es un gusto amargo el cual estraga
Al gusto que del suyo no se paga.

"Pagado si lo estoy de vuestros hechos
Cuanto jamas no fué alguno pagado,
Pues habeis hasta los sidéreos techos
Mi nombre con los vuestros levantado:
Y se bien que teneis constantes pechos
Para sustentar mas lo sustentado,
Pero es bien que con tiempo procuremos
Como de estos traidores nos libremos.

"El bastimento y pólvora nos falta,
Las fuerzas se nos van debilitando,
El esmalte del rostro se desmalta
Y la color en pálida mudando:
Si el bárbaro robusto nos asalta
Que es lo que ahora estamos aguardando,
Podremos resistir su furia ardiente
Ocho dias o diez tasadamente."

Canto XXII.

Prosigue el viage del teniente y los enemigos el rastro: hallanlo en el valle de Coipo dando de comer a sus caballos: vuelven con ellos a Real: Pelantaro pone cerco a la ciudad: pide a los españoles que se rindan: hacen sacrificio de los dos cautivos: y los españoles una plegaria a la vírgen pidiéndole los socorra: milagrosamente se llenó el pozo de agua: alzan espantados los enemigos el cerco.

No hay cosa tan odiada en esta vida
Ni con mas justa causa condenada,
Que la traicion cuanto es acometida
Debajo de amistad o fé jurada:
Es de Dios, de la gente aborrecida
Y en general de todos afeada,
Mácula que las honras amancilla,
Destruye, mancha, roe, y apolilla.

La cual dicen que nace de flaqueza,
Y en aviltados ánimos se arraiga
Con tal vigor, que en esta gran vileza
Al frágil corazon hace que caiga:
Y como tiene allí su fortaleza
Por maravilla de el se desarraiga,
Antes como en nativa o propia tierra
Se afirma, tiene, agarra, prende, afierra.

Los ramos de ella son alevosías,
Asechanzas, cautelas, emboscadas,
Caso pensado, ardides, tiranías,
Fraudes, astucias, dolos y celadas:
Las cuales tienen ya por valentías
Y estratagemas son ahora llamadas,
Poniendo al que es mas práctico en hacellas
En par de las inmóviles estrellas.

Que como haya llegado la malicia
Adonde mas pasar de allí no puede,
A hecho corrompiendo a la justicia
Que la virtud atras cansada quede:
A crecido tras de esto la codicia,
De donde vemos claro que procede
El engaño, mentiras, falsedades,
Tratos dobles, enbustes, mil maldades.

Y como de estos nacen otros males
Cual son envidias, odios, y rencores,
No tienen mas de vida los leales
De la que darle quieren los traidores:
En la cuadrilla de los desleales
Bien podemos poner con los mayores,
Al que preso quedó por otro tanto
En el remate del pasado canto.

Así para probar como fué vero
Cuanto dijo la bárbara prudente,
Seguir el rastro por la posta quiero
Del valeroso y mísero teniente:
En pasando Átavon copioso estero
Encontró con alguna de la gente,
Que de Puren, Lamaco, y de Guadaba,
A la ciudad apriesa caminaba.

Con ella sin que fuesen conocidos
Los dos valientes vándalos cerraron,
Dejaron muertos tres, seis mal heridos,
Y adelante a gran priesa caminaron:
Por sentir los caballos afligidos
En el valle de Coypo se pararon
Ancho, fértil, de verde grama lleno,
Que es para los caballos pasto bueno.

Para que mas en breve se alentasen,
Que de sudor espeso iban ya llenos,
Y con la fresca yerba refrescasen
Las sillas les quitaron y los frenos:
Fundiéndola iban bien sin que dejasen
De con ella embutir los flojos senos,
Cuando vieron los míseros señores
Asomar los cuarenta corredores.

Así como a los nuestros descubrieron
Enristrando las rábidas cuchillas,
A ellos de tropel arremetieron
Cual hambrientos leones a corcillas:
Sin defensa ninguna los prendieron,
Por estar los caballos sin las sillas,
Si con ellas y frenos estubieran
Con ser tantos no se si los prendieran.

Como rabiosos perros mal sufridos
Al que en trabada lucha derribaron,
O a hidalgos villanos ofendidos
Así sobre los dos todos cargaron:
No les dejaron armas ni vestidos
Que de todo a los tristes despojaron,
Dándoles los indómitos feroces
Rempujones, puñadas, palos, coces:

Volviéronse a Cauten a toda priesa
Despues de haber enviado embajadores
Con el aviso de la nueva presa,
Por dar mayor contento a sus mayores:
Con una soga de cabuya gruesa
(Como si acaso fueran salteadores,)
Atados llevan a los dos hispanos
Por los brazos atras vueltas las manos.

Que música, que fiestas, que contentos,
Que bailes, ni que júbilos placeres,
Que danzas, que saraos, ni que concentos,
Hicieron a Himeneo, Baco, y Ceres,
Como aquestos idólatras sangrientos
Enterpolados hombres y mugeres,
Tocando trompas, flautas, caracoles,
Al recibir los presos Españoles.

No tuvo así contento tan crecido
El valeroso génito de Anchises,
Cuando al gallardo Turno vió rendido
Ni cuando se libró de los Fenises:
Ni aquella casta Griega cuando vido
Despues de largo tiempo al cauto Ulises,
Ni el jóven indiscreto al padre caro
Como cuando a los presos Pelantaro.

Pasado todo aquel solemne dia,
Que con tanto placer solemnizaron,
De aquella belicosa compañía
A los mas arriscados despacharon:
Toman de la ciudad recta la via,
Pero en llegando al fuerte preguntaron,
Haciéndose de nuevas tibiamente
Cual solian hacer, por el teniente.

Pero los Españoles entendiendo
El fraude de esta gente fraudadora,
Respondieron al punto, está durmiendo
Que acabó de rondar su cuarto ahora:
Un indio dijo de ellos sonriendo:
Dejarle reposar, duerma en buen hora,
Guardadle el sueño, duerma, que no es justo
Despertar a quien duerme tan a gusto.

Sin decir otra cosa se volvieron
Con ciertos ademanes de arrogancia,
De que los Españoles coligieron
Que andaban los reveldes de ganancia:
Con toda diligencia previnieron
Aquello que mas era de importancia,
Limpian fosos, traveses, la muralla,
Arcabuces, mosquetes, y la malla.

Despues de haber lo dicho todos hecho
Con la solemnidad tal cual conviene,
En la ceñida plaza o patio estrecho
Una gran procesion hacen solene:
Con tierno corazon y ardiente pecho
Las culpas dice cada cual que tiene,
Pidiendo a Dios perdon de todas ellas
Levantaba la vóz a las estrellas.

Estando pues los míseros pidiendo
Con suma contricion al sumo verbo,
Y ardentisimas lágrimas vertiendo
Que los libre del trance tan acerbo:
Oyeron el estrépito estupendo
Que el enemigo bárbaro superbo,
Haciendo viene raudo mas que el fuego
Y así a las armas acudieron luego.

Pusiéronse con ellas en sus puestos
Con gallardo valor y gran presteza,
Que en valerosos pechos como aquestos
Nuevas fuerzas engendra la flaqueza:
Venian pues los bárbaros dispuestos
A morir o ganar la fortaleza,
Que como al capitan preso tenian
Ganarla sin contrastes entendian.

Tomó para mejor seguir su intento
El caudillo feroz del adversario,
Por mas seguro y fuerte alojamiento
El sitio del colegio seminario:
Con el acostumbrado parlamento
Que solia hacerles de ordinario
Nuevamente pidió que se rindiesen
Antes que a manos de ellos feneciesen.

Volvióles a traer a la memoria
La vida que vivian miserable,
De Valdivia la pérdida notoria,
El gran riesgo en que estan indubitable:
La prision del teniente y la victoria
Que a ganado su ejército indomable,
Las pocas fuerzas que Españoles tienen,
El intento con que los indios vienen.

No faltaron al bárbaro discreto
Otras muchas dulcísimas razones,
Que pudieran hacer algun efeto
En otros ménos fuertes corazones:
Pero como el valor era perfeto
De aquellos constianimos varones,
Por no quedar al cántico dormidos
Se taparon con cera los oidos.

Mas como responderle no quisieron
Ni de el ménos hicieron algun caso,
El bárbaro y los suyos se volvieron
A las tiendas corridos a gran paso:
Cuando al pastor Fetonio puesto vieron
Entre el Oriente claro y el ocaso
Haciendo a la fecunda Tellus guerra
Abrasaron los pérfidos la tierra.

En toda la campaña no dejaron
Ningun modo ni género de yerba,
Mostaza, lamo, y malvas abrasaron
A posta la feroz gente proterva:
Los árboles frutales arrancaron
De que una gran montaña habia superba
Por que los españoles no tuviesen
Con que los lasos cuerpos mantuviesen.

Presentáronles luego el mismo dia
Con sobra de arrogancia (o pueblo ingrato)
A los cautivos dos en quien se veia
De toda la afliccion vivo el retrato:
Pues ved pues quien los vió que sentiria
Andar en tales términos y trato,
A tan esforzadísimos guerreros
Y en poder de traidores carniceros.

Como Galdames vió al teniente preso
Y de la estratagema tuvo aviso,
Para reparo de cualquier suceso
Guarneció los traveses al proviso:
Y como las mas nobles en Efeso
Todas las principales damas quiso
Que esten sobre el mas alto baluarte
Con las insignias ásperas de Marte.

Aquí se via en armas y en nobleza,
En apostura, en ánimo, en divisas,
En talle, en gallardía, en gentileza,
Camilas, Bradamantes, y Marfisas,
Policenas, y Elenas, en belleza,
En castidad Lucrecias y Fenisas,
En gracia, en discrecion, en hermosura
Todo cuando engendrar pudo natura.

Andaba Doña Ines por la muralla
Armada fuertemente su persona,
Con una cota de luciente malla
Ejerciendo el oficio de Belona:
Puede la fama con razon loalla
Mejor que a la mas célebre matrona.
Que antiguamente en la gran Roma hubo
Cuando el monarquical título tubo.

Llevaba en la derecha mano una asta
Hecha del corazon de un seco roble,
Y en la siniestra de templada pasta
Gravado escudo, reluciente y doble:
En campo blanco de su ilustre casta
Como blason o símbolo tan noble,
Dos olmos con una águila ligera
Antigua insignia de Olmos de Aguilera.

A todos los soldados visitaba
Requiriendo por horas los cuarteles,
Y con palabras tales animaba
Que leones hacia de lebreles:
Su hija la menor le acompañaba
Tan bella que otra tal no pintó Apeles,
El pastor la manzana si la viera
A Doña Ines de Córdova la diera.

Detuvo el carro Apolo para vella
De tan grande beldad maravillado,
Pensando fuese Dafne en ser tan bella
De quien estubo tanto aficionado:
Así como los ojos puso en ella
Quedó de su divina luz privado,
Como suele quedar la de una vela
Cuando la ponen junto a la candela.

Mas para que su luz el Rey de Delo
Al orbe diese como suele clara,
Puso sus claros ojos en el suelo
Y con el antifaz cubrió la cara:
Cubierta pues la dama con el velo
Que su gran calidad y honor declara,
A los soldados dijo estas razones
Con que encendió los muertos corazones.

"Ahora es tiempo, mas que humanos hombres,
En que podeis subir a las estrellas,
Vuestros heróicos y famosos nombres
Haciéndolos eternos como ellas:
Y vuestras descendencias con renombres
Las dejareis ilustres cuanto bellas
Si vuestra ley, la patria, honor y vidas
Defendeis con las fuerzas no vencidas.

"Pero cuando no fuésedes bastantes
Para nos defender de esos tiranos,
Las mugeres con ánimos constantes
Tomaremos las armas en las manos:
Seremos a las Cimbrias semejantes
Cuando de los indómitos Romanos
Quedaron los inválidos maridos
Por ellas vencedores de vencidos.

"Y no penseis que cosa nueva sea
Vestirse las mugeres la camisa
Que el iracundo Marte en la pelea
Con la colchada túnica y divisa:
Pues ejemplo nos da Pentesilea,
Tomiris, Semiramis, Artemisa,
Rosimunda, las Setnas y Boemia
Las Curculas a quien la fama premia.

"Y cuando nos saliere mal la suerte
Por la fe de quien soy, señores, juro,
Que sin temor alguno de la muerte,
Me pondré a la defensa de este muro:
Haciendo con esfuerzo y brazo fuerte
Que mi nombre resuene en lo futuro,
Como el de aquella vírgen de honra dina
Que gloria fué de la Nacion Latina.

"Mas pues que conocido de atras tengo
El fuego de esos bravos corazones,
No se yo para que mas me entretengo
Gastando el tiempo en valde y mis razones:
Parecese decir que os entretengo,
Ea, pues, valentísimos varones,
Asestad los cañones, poned el punto
A donde el escuadron está mas junto."

Pudo tanto el valor de aquesta dama,
La gravedad, el ánimo, el sosiego,
Que por las frias médulas derrama
A todos un ardor de vivo fuego:
Hierve la sangre, el corazon se inflama,
Enciéndese la cólera, y el juego
De Marte se empezó de tal manera
Que no piensan ganarle los de afuera.

Mas viendo la ventaja conocida
Que tienen, con ser pocos, los de España,
Pelantaro por no perder la vida
Determinó de hacer el juego maña:
Con muestra de amistad, pero fingida,
Disimulando su rabiosa saña,
Pidió seguro para que se trate
De los dos prisioneros el rescate.

Despues que se le dió lo que pedia
Salió de las trincheas libremente,
Y en medio de una gruesa compañía
En altas voces dijó lo siguiente:
"El ánimo, el esfuerzo, la osadia,
Que en vosotros he visto, noble gente,
Y la necesidad que habeis pasado
A piedad me tiene estimulado.

"Debajo de mi fé podeis seguros
Entregando las armas entregaros,
Que mal podran las fuerzas de esos muros,
De las mias indómitas libraros,
Ni de los golpes de la muerte duros,
Aunque seais mas diestros, repararos,
Porque ya tiene su tajante espada
Sobre vuestras cabezas levantada.

"No repareis así con la cabeza
Que no tengo por bueno tal reparo,
Mas cierto, mas seguro, y mas destreza,
Será si os reparais con Pelantaro:
Es no querer hacerlo gran torpeza,
Es incierto, es costoso, es duro, es caro,
La vida va y la muerte solo en ello
El aceptarlo o no querer hacello.

"No hay ley humana escrita que os obligue
A mas de lo que habeis, señores, hecho,
Ni príncipe ninguno que os castigue
Por rendiros estando en tanto estrecho:
Ni aun hombre tan injusto que litigue
Contra los estatutos del derecho,
Ni quien ménos condene lo que es bueno
Sino quien es de la razon ageno.

"De mas de que es cual veis mandato espreso
Del caudillo que tiene aquesto a cargo,
Que manda que os rindais y aunque está preso
Habeis de obedecerle sin embargo:
El es quien a de dar la cuenta de eso,
La cual dará que tiene buen descargo,
Que es haberle faltado juntamente
Municion, bastimentos y la gente.

"Habeis con sobra de ánimo sufrido
Sed, hambre, fuego, peste, cruel dolencia,
Cuarenta y nueve asaltos renitido
A toda la barbárica potencia:
Poco a poco las fuerzas consumido,
Como lo muestra claro la esperiencia,
No se cuando aguardais a tomar puerto
Viendo dudoso el bien, el daño cierto."

No pasó con la plática molesta
El iracundo bárbaro adelante,
Por que para volverle la respuesta
Gualdames le atajó en aqueste instante,
La cual fué con audacia dicha aquesta:
"Jamas temor alguno fué bastante,
Ni será miéntras yo tuviere vida,
A que flaqueza en mi sea conocida.

"Ni de la vida estoy aficionado,
La cual no estimo ni la tengo en nada
Si a de quedar la honra que he ganado,
Solo por no perderla, maculada:
Y que estando el Teniente aprisionado
La gente suya no estará obligada
A cumplir ni aun hacer lo que dijere
Ni a obedecer las órdenes que diere.

"Así que si desea que se haga
Lo que el teniente dice y el procura,
Que le de libertad o de por paga,
Pues nada o poco en ello se aventura:
Que podrá ser que al punto satisfaga
En cuanto con palabras le asegura,
Que él es el que podrá mejor hacello
Por ser quien a de dar la cuenta de ello."

No fueron estas ni otras mil razones
(Que Francisco Goldames dijo) parte
Para sacar los dos presos varones
Ni pudo con industria ni con arte:
Conociendo las malas intenciones
Desde un secreto y alto baluarte
Mandó que a los reveldes insolentes
Los arrojen diez píldoras ardientes.

Tenian a los presos maniatados
Con durísimas guascas fuertemente,
Látigos a los cuellos enlazados
Asidos de ellos toda la mas gente:
Como estaban del caso descuidados
Y la carga fué tal y de repente
Alargaron los cabos, diez las vidas
Y los demas se van a las guaridas.

En viendo pues la suerte como pinta
Los cautivos y andar así la cosa,
Pusiéronse las faldas en la cinta
Y como dicen pies en polvorosa:
De entre la gente bárbara distinta
(Cual con viento la nube procelosa)
Salieron, en caballos corredores,
Aquellos dos apóstatas traidores.

Iban los desdichados prisioneros
Con la puerta mayor emparejando,
Y a recibirles quince arcabuceros
Que salieron por ella disparando,
Cuando de las maromas o cinteros
Les asieron, y vuelven arrastrando,
Así como a los perros que los llevan
Muchachos a la horca en quien se ceban.

Sin parar como digo los llevaron
Al lugar diputado al sacrificio,
A su modo gentil los degollaron
Padeciendo primero gran suplicio:
Así los dos amigos acabaron
Por hacer a su Patria y Rey servicio,
Llamando siempre a Dios y el que le llama
Al pecho siente su divina llama.

Murieron pues al fin como cristianos,
Por donde pueden creer piadosamente
Que estan con los celestes Cortesanos
Gozando de aquel ser omnipotente:
Delante de los Césares romanos
Lugar tubiera honórico el teniente,
Si como fué al principio al fin llegara
Y el fuerte al mejor tiempo no dejara.

Perdió por esto solo la corona
Que con tanto valor ganado habia,
Como aquel que en el cerco de Verona
Igual era en las armas y valia,
Y a su sangriento hermano de Belona
Le mostró con su brava valentía,
Pero con un borron lo borró todo
Poniendo a lo adquirido ántes del todo.

Estando en estos juegos gradiales
Los bárbaros sin ley embebecidos,
Se les huyó Francisco de Bauales
Uno de los mestizos forajidos:
Aviso dió de que los naturales,
Como en aquel oficio envejecidos,
Estan en su propósito constantes
Con mas dañados ánimos que de ántes.

Luego como llegó dijo en la plaza
Todo cuanto Francisco dicho habia,
De como aquel traidor de mala raza
En la que estan al bárbaro vendia:
El intento, el ardid, ficcion, la traza,
Que para la entregar dada tenia,
Y que hay tambien sin él otros traidores
Que son de la traicion encubridores.

Con aquesta que fué segunda nueva
Por ser a la primera semejante,
A muerte le condena sin mas prueba
Que la de los testigos es bastante:
Para la ejecucion de ella le lleva
Al son de una trompeta resonante,
Cuando del capitan cargó la gente
Haciéndole soltar al delincuente.

Al fin le perdonó, mas fué por fuerza
Que no pudo hacer allí otra cosa,
Que aquí la gente ruin tiene gran fuerza
Y es mas que la de suerte poderosa:
No hay nadie que al juez haga que tuerza
La ley por el de sangre generosa,
Pero por un plebeyo todos ruegan,
Que para solo aquesto se congregan.

Mas como el verbo eterno es poderoso
Y su poder sin fin no es limitado,
Aunque lo dilató a aqueste alevoso
Le vino a castigar de su pecado:
En el tiempo que estaba mas gozoso
Y de la parca cruel mas olvidado,
Con ella se abrazó suvitamente
Atribuyéndolo a esto la mas gente.

Pero la rebelada inoficiosa
Apretó a la de España de manera,
Que de trabajo, hambre y sed rabiosa
El alma tuvo para echarla fuera:
A la del Redentor única esposa
Otra vez acudió que fué tercera,
A pedirle llorando que le acuda
Como en las dos pasadas con su ayuda.

Oyó el señor sus justas peticiones
Como a Ismael en el desierto cuando
Su madre Agar con sobra de aflicciones
De sed ardiente le dejó acabando:
Es el manjar de Dios los corazones
De los que se los dan con pecho blando,
En cuyas voluntades reconoce
Al que su santo espíritu conoce.

Así como a la Vírgen vió la cara
La gente aflicta y agua la pidiese,
Llenóse el pozo seco de ella clara
Con mucho mas fervor que si hirviese:
No fué aquí menester que con la vara
En la piedra de Oreb Moises hiriese,
Por que la de Gese mas virtud tiene
Que ya la ley de gracia se mantiene.

Si tubiera caudal, Reina del Cielo,
Talento celestial, viva eficacia,
Levantara en loaros algo el vuelo
Con un vigor de mas que humana audacia:
Pero si soy humilde gusanuelo
Falto de lo que digo y de la gracia,
Como podré decir cosa que os cuadre
Sino es decir que sois del Verbo madre.

Alabemos los coros de los santos,
Serenísima Reyna cortesana,
Los Angeles, Arcángeles, y cuantos
Asisten en la corte soberana:
Cantemos himnos, celestiales cantos,
Puerta del cielo, luz de la mañana,
Por las grandes mercedes y favores
Que reciben de vos los pecadores.

Gracias te damos, Reyna esclarecida.
Cantando estaba en la capilla santa,
La gente castellana enriquecida
Con tanto don glorioso y merced tanta,
Cuando la revelada descreida
Oyendo la cancion dulce que canta,
De temor llena mas que de esperanza
La causa preguntó de la mudanza.

Así como la voz oyó una dama
Hija de aquel famoso Castañeda,
Que con los otros trece de la fama
Ercilla encumbra en la encumbrada rueda:
A vista de los bárbaros derrama
Una botija de agua y con faz leda,
Les dijo: de aquí nace nuestro gozo,
De ver llenarse de ella el seco pozo.

Ya nuestro Redentor se condolece
De nosotros por quien milagros obra,
El cielo, tierra, el mar nos favorece,
No hay cosa que nos cause mas zozobra:
De ninguna en el fuerte se carece
Todo cuanto faltaba eso nos sobra,
Airado está el señor contra vosotros
Y se muestra benévolo a nosotros.

No aguardaron a mas porque en oyendo
De la gallarda dueña las razones
Perdida la color vuelven huyendo
Sin pulsos, sin vigor, sin corazones:
No volvieron el rostro atras creyendo
Que todos los dañados escuadrones,
Y las demas cuadrillas criminosas
En sus alcances iban presurosas.

Con todo aquel temor con que partieron
Con ese sin perderle caminaron,
El paso en parte alguna detubieron
Hasta que a sus estancas allegaron:
Pero los Españoles como vieron
Que libres de los bárbaros quedaron,
A Dios de ello las gracias dieron luego
Abrasados de amor en santo fuego.

Así como se fueron los perjuros
Huyendo de aquel súbito alborozo,
Para señal de que ya estan seguros
Volvióse a su primero ser el pozo:
Viendo el grande milagro de los muros
Los hispanos salieron con gran gozo,
Bien así como cuando el Patriarca
Despues del largo afan salió del Arca.

Los campos verdes hallan abrasados
Cubiertos todos con cenizas pardas,
Los árboles fructíferos cortados
Como cosa que estaba sin sus guardas:
Entre los muladares, y vallados,
Sobre los paredones en la bardas,
Algunas yerbas hay no conocidas
Que fueron el sustento de sus vidas.

Sin saber si eran buenas o dañosas
Con ellas los estómagos llenaban,
Cocíanlas sin grasa ni otras cosas,
Como si fueran puercos se hartaban:
Todas las inmundicias asquerosas
Crudas cual gallinazas se tragaban,
Cualquiera cosa de virtud agena
Era para comer aquí muy buena.

Espaldares de sillas, cueros viejos,
Las suelas de chapines no baratos,
Savandijas hediondas, los pellejos
De caballos, ratones, perros, gatos,
Guadamecíes, látigos añejos,
Adargas, cueras, botas, y zapatos,
Volviendo al cuerpo lánguido las heces
De lo que ya sirvió en el otras veces.

La hambre general que hubo en Italia
Cuando por el Rey Godo fué asolada,
La de Africa, ni la de Farsalia,
No puede ser con esta comparada:
No fué en Europa, en Asia, o en la Galia,
En Sagunto Numancia la nombrada,
En Coron, en Verona, ni en Samaria
Ni aun en Jerusalén, tan ordinaria.

De unas semillas duras como un palo
Pan mas negro que pólvora hacian,
Pero como a la hambre no hay pan malo
Cual si fuera de leche le comian:
Aquellos que se vieron en regalo
Con cuanta pena lágrimas vertian,
De ver que totalmente les faltaba
Aquello que otro tiempo les sobraba.

Los unos en hidropicos hinchados
Con tan malas viandas se volvian,
Cual éticos los otros descarnados
Fantasmas propiamente parecian:
Quedaron todos ellos tan trocados
Que con dificultad se conocian,
Odres parecen estos en la suerte,
Aquestos el traslado de la muerte.

Como viejos perláticos temblaban
Y cual faltos de sueño dan bostezos,
Por la falta de aliento no pasaban
Las tituvantes voces de los bezos:
Los pechos mas que lánguidos se alzaban
Haciendo un ronco son con los accesos,
Cáese debilitada la cabeza
Los desmayados cuerpos de flaqueza.

Las tiernas criaturas desmedradas,
Como es la hambre tanta que padecen,
Con las piadosas madres abrazadas
Al criador las ánimas ofrecen:
Ellas con las entrañas traspasadas
Como madres al fin se condolecen,
Mas como remediarlas no podian
Con sollozos mil lágrimas vertian.

Cuando ya iba fijando el pie la muerte
Para les dar asalto en sus umbrales,
Llegaron ciertos bárbaros al fuerte
De Tirua y Rolomo naturales:
Doliéndose de verlos de tal suerte
Tres o cuatro Caciques principales,
Se ofrecieron a darles al momento
Por un precio escesivo bastimento.

Sin reparar en el se concertaron
Que no hay alguno igual al de la vida,
Harina de cebada les compraron
Tostada, por cerner, y mal molida:
Largo tiempo el rescate continuaron
Y aunque fué con ponzoña la comida,
No quiso Dios que nadie pereciese
Ni que este pueblo suyo se perdiese.

Aunque por un descuido que tubieron
Cuando era menester mas el cuidado,
Catorce desmandados se perdieron
Por ser el uno de ellos desmandado:
La mucha confianza con que fueron
Fué causa de su fin acelerado,
Y de que yo le de a este canto amargo
Que no lo es poco en ser como es tan largo.

Canto XXIII.

Degüellan los enemigos de Terna catorce castellanos en el rescate del bastimento: prende el capitan Francisco Goldames al cacique Guaiquimilla: llega del Peru al Puerto de la Concepcion gente de socorro: sale don Francisco de Quiñones a socorrer las ciudades de Ongol e Imperial: junta el enemigo poderoso ejército y en el valle de Yumbelle da la batalla.

De enemigos ni amigos sospechosos
No se ha de fiar ningun prudente,
Que son todos sus tratos cautelosos
Con que engañar pretenden a la gente:
Y con los enemigos alevosos
Es lícito el tratar dobladamente,
No dando algun lugar a sus cautelas
Que al traidor la ocasion le pone espuelas.

Mil historias antiguas vemos buenas
De príncipes que se han solo perdido
Por dar la entrada libre a manos llenas
A quien no se debiera dar oidos:
El último de Roma, otro de Atenas,
Don Sancho a quien mató el traidor Belido,
Julio Cesar, dos mil emperadores,
Que acabaron a manos de traidores.

Mal hiciera Sinon en Troya tiro
Si el Rey Priamo de el no se fiara,
Ni Bausanias al sucesor de Ciro
A quien fortuna fué por ello avara:
Burló a los Babilónicos Zopiro
Las orejas cortándose y la cara,
Pudo con la crueldad que usó consigo
Entregar la ciudad al Rey su amigo.

Son de naturaleza los gentiles
Como faltos de fé y de ley, traidores,
Mentirosos, aleves, falsos, viles,
Codiciosos, tiranos, envaidores,
Disimulados, pérfidos, sutiles,
Sin honra, sin palabra, engañadores,
Y sobre todos cuantos hay nacidos
Aquestos idolatras fementidos.

No han tratado verdad en esta vida
Y quieren que con ellos que se trate,
Ni cumplen la palabra prometida
Y así es fiarse de ella disparate:
Aquí vereis cuan mal que fué cumplida
La que dieron acerca del rescate,
Y los que de ella tanto se fiaron
Cuan desastradamente que acabaron.

Cuando el gran capitan de las estrellas
Al mundo su luciente faz mostraba,
Quitándoles la clara luz que en ellas
Como en claro cristal reverberaba,
Al rio de las damas cien doncellas
Y un escuadron de bárbaros llegaba,
Cargadas las mujeres con sus yoles
A donde tran maiz, trigo, y frisoles.

Desarmados los pérfidos venian,
Para que sin sospecha ni recelo
Fuesen a rescatar como solian
Los Españoles míseros de vuelo:
Apriesa los llamaban y decian
Que fuesen a comprar antes que Delo
Subiese a lo mas alto de la cumbre
A darles con sus rayos pesadumbre.

No acude la perdiz así al reclamo
Del perdigon cantor que está cautivo,
Ni a la fontana fria el suelto gamo
Cuando Pitro arde mas en tiempo estivo,
Ni a las sonoras voces de su amo
Transido Tagarote infugitivo,
Como a las de los bárbaros sangrientos
Los miserables vándalos hambrientos.

Desde los altos muros se arrojaban
Los de ménos quilates y paciencia,
Que por tener tan poco no aguardaban
Del capitan solícito licencia:
El cual viendo las cosas que pasaban
Y en los suyos perdida la obediencia,
Con todo aquel rigor que convenia
A los desobedientes oprimia.

Mas era ya el desórden de tal suerte
Y la necesidad que los aflige,
Que con ver como vian a la muerte
La razon ni el temor no les corrige:
Salieron los incrédulos del fuerte
Contra la voluntad de quien los rige,
Bajaron velocísimos el cerro
Desarmados que fué doblar el yerro.

Setecientos . . . . de la costa
En la ciudad estaban emboscados,
Desde que se rindió la primer posta
Para cercar a tiempo los cercados;
Los catorce que fueron por la posta
De la necesidad estimulados,
Dejaron en las manos homicidas
De sacrilegos pérfidos las vidas.

Tantos palos les dieron con garrotes
De temo, palo duro que cortaron,
Que por las flacas sienes y cogotes
Los palpitantes sesos reventaron:
Degollaron dos nobles sacerdotes,
Vivo a Fray Juan Suarez se llevaron,
Tres Españoles, niños inocentes,
Con otros muchos indios sus parientes.

Uno de los catorce que murieron,
Pereda, fué a quien estos hombres vanos
Por inmortal o mágico tubieron,
O por el Ibumche de los cristianos.
La cabeza del cuerpo dividieron
Diciendo como bárbaros insanos,
Veamos si este cuerpo sin cabeza
(Como hizo en Curaraba) se endereza.

Estaban los cristianos desde lo alto
Mirando aquel conflicto sanguinoso,
Cuando salió con ímpetu al asalto
El escuadron de bárbaros famoso:
El denuedo, la priesa, el sobresalto
Fué tanto y el valor del victorioso,
Que a no estar Juan de Ybarra puesto apunto
Entrara por la puerta todo junto.

Pero acudiendo luego Don Fernando
Montiel, Quijada, Conde y Juan de Vega,
Fueron tanto a los ínfidos cerrando
Que forzados dejaron la refriega:
Recogidos se fueron retirando
Como los segadores de la siega,
Cuanto Titon colérico en la siesta
Con sus ardientes flechas les infesta.

Pasados pocos mas de quince dias
Sin vergüenza los bárbaros volvieron,
Al trato con las mismas mercancías
Que tan costosas para tantos fueron:
Los Españoles por diversas vias
Inteligencias útiles tuvieron,
Hasta que asegurando a los perjuros
Los hicieron entrar dentro en los muros.

Como si amigos fueran verdaderos
Entró al rescate dentro una cuadrilla,
De los mas revoltosos bandoleros
Cargados de maiz, trigo y frutilla:
En prision los pusieron los iberos
A todos, y al Cacique Guaiquimilla
Por el respeto de este y mandamiento
Al fuerte vino siempre bastimento.

Era ademas de ser emparentado
Valiente, principal, sagaz, discreto,
Bien quisto, generoso, respetado,
Comedido, varon de gran conceto:
No fué mas nuestro fuerte fatigado
Por tener a este bárbaro respeto
Antes le alimentaba su aillaregua
Con quien se hizo una inviolable tregua.

Así ya pues que aquí tienen bonanza
Y el paso franco el bárbaro me deja,
Dejarlos quiero que de mi tardanza
Quiñones con razon justa se queja:
Con el socorro nuevo nueva usanza
Para salir en campo se apareja
Que quiere con gallardo contoneo
Rasgar las sordas aguas del Leteo.

Gallardas compañías seis reparte
En seis gallardos jóvenes briosos,
Que cada cual escede al crudo Marte
En memorables hechos vigorosos:
¡Oh bárbara canalla, guarte, guarte!
No te pongas en términos dudosos,
Conserva tu feliz prospera suerte,
Guarda que te amenaza ya la muerte.

No fies en tu vana confianza
Ni ménos en la lúbrica fortuna,
Que cuando quiere hace su mudanza
Imitando a las varias de la Luna:
Ya llena ya vacía su balanza,
Ya ninguno le da colmada alguna,
Demas de que no es ménos que Quiñones
Quien rige tan soberbios escuadrones.

Así de hoy mas es bien la fama rompa
El aire vago con el soplo horrendo,
Y de los demas globos interrompa
En trepidante son y en suave estruendo:
O ya el Olimpo la sonora trompa
Con que se va mi canto engrandeciendo,
Cantando aunque no en versos tan sutiles
Cual los del Griego del segundo Aquiles.

Dichoso yo en mil siglos pues que puedo
En verso heróico y dilatada suma,
Ageno de sospechas, pena, o miedo,
Batir las alas y tender la pluma:
Y con la transparente vista quedo
Fijo mirar al sol, sin que presuma
Podrá desfallecerme un solo punto
De estos heróicos cantos que aquí apunto.

Por lo cual con la voz mas entonada,
Con mas razon y relacion mas cierta,
Con la verdad mas pura y acendrada
Y sin ficcion de caso o zuza incierta:
Cantar quiero por obra señalada
Al mundo, dando por insigne oferta
Noticia de los célebres blasones
Del sinpar Don Francisco de Quiñones.

Aqueste solo fué quien vencer pudo
Al invencible bárbaro Araucano,
Orlando a pesar suyo el fuerte escudo
Con mil trofeos insignes de su mano:
A quien temió el airado Puren crudo,
Catira, Tucapel, y Mareguano,
Que por su ley y Rey cuanto pretende
Todo lo atierra, rinde, asuela, enciende.

Ninfas que el carro de oro hasta el ocaso
La venida aguardando del hermano,
Atentas contemplais desde el Parnaso
Y con voluble esfera y blanca mano
Le vais midiendo el curso paso a paso
Por el diafano abjecto y aire vano,
Dejad de hoy mas el rumbo y planisferio
Y atentas asistid a otro emisferio.

Formad una no vista laureola
Con el blanco jazmin y rojo acanto,
Rosa, lirio, alelí, jacinto, y viola,
Y tal que a envidia mueva al mismo espanto:
Que yo os afirmo y juro será sola
Digna de aquel que en rudo verso canto,
Los loores que encubriendo va mi pluma
Cuanto pretendo mas buscarle suma.

No os pido yo el favor no de Elicona
Hermanas nueve del intenso Apolo,
Que Don Juan de Mendoza es quien abona
Mi heróica historia y basta el suyo solo:
El cual pues de Elio quiso la corona,
Ya es bien vaya del uno al otro Polo
La fama eternizando las hazañas
Del Marte nuevo honor de las Españas.

Habiendo guarnecido las fronteras
Dejando en todas ellas buen reparo,
En vistosas escuadras e hileras
De Penco sale el escuadron preclaro:
Como en las cristalinas vidrieras,
En las lucientes armas del sol claro
Reverberan sus rayos celestiales
Ofendiendo con ellos los visuales.

Con órden militar y vigilancia
En dos jornadas a Quenel llegaron,
En cuya verde y deleitosa estancia
La veterana gente allí aguardaron:
Con ella con denuedo y sin jactancia
. . . . le mostraron
Con muestra tal, que al bárbaro desdeña
La bélica cuadrilla, aunque pequeña.

Son aquestos dos ínclitos varones
Antiquísimos hombres en la tierra,
Temidos de las bárbaras naciones
Tanto en los valles como en la gran sierra,
Por lo cual les mandó venir Quiñones
Para que le aconsejen en la guerra,
Que como tan prudente, sabio y viejo
Jamas dió paso alguno sin consejo.

Al capitan Alonso Cid encarga
La guardia de Chillan, tan importante,
Porque para tener tan grave carga
Tiene robustos hombros como Atlante:
Aquí no hago de él historia larga
Por estar como estoy tan adelante,
Pero basta decir que siempre ha sido
Igual al gran varon de su apellido.

El campo junta de la gente nueva
Con las reliquias de la veterana,
La trompa suena belicosa a leva
Que incita y mueve a la nacion hispana;
Deseando venir con ella a prueba
En busca se partió de la pagana,
Llegó a Nivequeten, rio famoso,
Que Biobío hace mas copioso.

En la espaciosa márgen de el se aloja
Cuando el gran corazon del cuarto cielo
Al orbe de su clara luz despoja
Y a la penosa Circe da consuelo:
Mandó el gobernador que se recoja
Su gente toda entre el y un arroyuelo
Que paga su tributo al ancho rio
Antes que el pague el suyo a Biobío.

Eligió como práctico soldado
A donde esté su campo recojido
Un sitio fuerte en puesto acomodado
Para cualquiera bélico rugido:
Este fué siempre solo su cuidado
Y estar a cualquier hora prevenido,
Teniendo mas que todos vijilancia
En todas las facciones de importancia.

Habiendo pues el campo en órden puesto
Y su rostro clarificó la Luna,
Despacha el general gente de presto
Para que traigan nueva o lengua alguna:
Subió de Conilebo el gran recuesto
Que está sirviendo al cielo de coluna,
Y al gran rio llegó cuando la Aurora
Las claras puertas del Oriente dora.

Al pié del reventon junto a Biobío,
En unos matorrales enredados,
A do jamas entró el calor ni frio
Hallamos ciertos indios emboscados:
Algunos se arrojaron en el rio
Huyendo de el temor estimulados,
A toda la demas gente prendimos
Y al campo con la presa vuelta dimos.

El cauto Don Francisco, que su intento
Era solo saber el que tenia
El iracundo idolatra sangriento
La máquina o designios que traia,
Ante el mandó le traigan al momento
Los presos, que saber de ellos queria
En que parte de aquellas le aguardaba
O que ejército trae o adonde estaba.

Pero entre quince que eran no hubo alguno
Que dijese verdad en cosa alguna,
Que con examinarlos uno a uno
La respuesta que dieron todos fué una:
Y fué que en el Marcial juego importuno
Jamas probaron ellos su fortuna,
Por ser hombres cursados en el arte
De Ceres a quien quieren mas que a Marte.

Que no hay gente junta ni parecen
Ningunos de los súbditos de Marte,
Que todos de hambre rábida perecen
Y así cada cual anda por su parte:
Que los Purenes son los que florecen
En el sangriento juego y bélica arte,
Que los demas estan arrepentidos,
Pobres, tristes, hambrientos, y aburridos.

Cuando en la cueva lóbrega de Atlante
La noche tenebrosa se metia,
Huyendo de Filesio radiante
Que en sus alcances rápidos venia,
La castellana gente vigilante
Posó a Nivequeten por do tenia
De espacio desde la una a la otra orilla
Con mil canales raudos una milla.

Llevó a su cargo en órden la vanguardia
Con una bella escuadra de Piqueros
Don Antonio y con otra que la guarda
De valientes y bravos mosqueteros:
Quedó el gobernador de retaguardia
Con todos los mas prácticos guerreros,
Pasó en el batallon el carruage
Piezas, cargas, los mozos y el bagage.

Llegó sin daño alguno a la otra parte
Que ya está la Fortuna de la nuestra,
Y el soberbio feroz sangriento Marte
Humilde, manso, y plácido se muestra:
Mandó el gobernador luego se aparte,
De la caballería la mas diestra,
Para que vayan siempre los mejores
Viendo si hay del contrario esploradores.

Tras de ellos luego al punto nos partimos
Con no ménos silencio que cuidado,
Al valle de Yumbel derechos fuimos,
Que será para siempre celebrado:
Cerca de Maquelboro descubrimos
A dos indios encima de un collado,
Mas luego conocimos ser espías
Por no se haber mostrado en tantos dias.

El diestro general con diligencia
El campo puso en órden de batalla,
Por si acaso la bárbara potencia
Aguardando estubiese para dalla:
Y para resistirle su violencia
De fuertes picas hizo una muralla,
Adelante pasamos como digo
Sin haberse mostrado el enemigo.

Mas la bárbara hueste junta estaba
Entre el uno y el otro caudal rio,
A vista de la nuestra siempre andaba
Con bélico furor, ánimo, y brio:
Trabar la lid horrísona pensaba
Al paso del famoso Biobío,
Por ser difícil, raudo y tan molesto
Que a gran peligro nuestro está dispuesto.

Pero como el inmenso padre amado
De sus hijos un punto no se olvida,
Permitió que un apóstata soldado
Volviese arrepentido a la guarida:
El cual dijo, despues de perdonado,
Que el número de gente que está unida
De todas las Antárticas regiones,
Era de a cuatro mil cuatro escuadrones.

Y que los generales en consulta
Que son Talcalaguen y Quelentaro,
Nabalvuri tras quien la turba multa
Viene desde Molchen al rio claro,
Trataron que su gente vaya oculta
A la nuestra siguiendo y por reparo,
A Biobío lleve hasta cuando
Al paso de el nos fuésemos llegando.

No pudo aquel gran número de gente,
Que dijo el español que junta estaba,
Turbar un punto el ánimo valiente
De quien la poca hispana gobernaba:
Antes con juvenil furor ardiente
Para el combate duro se aprestaba,
Mas porque siempre de el se sacan bienes
Llamó a consejo a los de blancas sienes.

Juntos los capitanes y soldados
Mas antiguos en el servicio Regio,
Mandó que fuesen todos asentados
Guardando a cada cual su privilegio:
Con sílabas y acentos bien cortados
Preguntó cuanto al vando sacrilegio
Se podia sustentar junto en campaña
Sin perder la soberbia furia y saña.

Respondiéronle todos al momento
Que tres dias podian tasadamente
Sustentarse, que es poco el bastimento
Que tienen y sin número la gente:
Oyendo Don Francisco aquel concento
Volvió a decir con sosegada frente:
Aunque el tiempo sea mas yo determino
Cortar con tiempo el bárbaro desino.

Lo que ordenado tiene ya sabemos,
Que es como astutamente nos aguarda
A que a algun paso estrecho nos lleguemos
Para picar allí en la retaguardia,
Repararnos con tiempo bien podemos
Pues hay sol como dicen en la barda,
Antes que a ver a Tetis baje Pitio
Es menester buscar un fuerte sitio.

Que quiero en alojándome forzalle
A que de si a de darnos la batalla,
En el lugar mas cómodo del valle
Y no adonde pretende o quiere dalla;
O cuando no podré necesitalle,
De suerte que, en faltándole vitualla,
A deshacerse venga tan en breve
Como en el agua sal o al fuego nieve.

Su parecer conformes aprobaron
Todos cuantos estaban en consejo,
La traza, industria, ardid, faccion loaron,
Alzando cada cual el sobrecejo:
El sitio fuerte cerca de allí hallaron
A donde junto todo el aparejo,
Hizimos una fuerte palviada
Con bejucos fortísimos trabada.

Dos veces se descubre y se presenta
El antipoda Nomio limpio y claro,
Otras tantas Lucina turbulenta
Suple la falta de su hermano caro:
Y el Español ejército de cuenta
Recogido se estaba en el reparo,
Mas cuando el tercer curso comenzaba
El bárbaro furioso se mostraba.

Estando así cual digo en este puesto,
Entró por el ejército gritando
Un español, diciendo: al arma presto!
Que ya se viene el ínfido llegando;
Mas gallardo que el sol, en órden puesto,
A largo paso viene caminando,
Frisar puede en el número su campo
Con toda cuanta yerba tiene el campo.

Vimos luego los montes y los cerros
De bárbaras escuadras coronados,
Relumbran de las picas tersos hierros
Cual los rayos Fetónicos dorados:
De pellejos de tigres y de perros,
De blanco y negro todos variados,
Eran las sobrevestas y celadas
En otros cueros duros aforradas.

El pérfido de industria puesto habia
Por cuatro partes fuego a la sabana
Al Este, al Oeste, al Norte, al Mediodia,
Por divertir la gente Castellana
Mostrándose por la una y otra via;
Mas al fin le salió su industria vana
Que conoció Quiñones su cautela,
Que la prudencia todo le revela.

Mas el soberbio bárbaro perjuro
Despues de haber mostrádose en alarde,
Su ejército alojó en sitio seguro
A la vista del nuestro aquella tarde.
Nuestro gobernador como maduro
Para dar algun ánimo al cobarde,
Con elocuencia trujo a la memoria
Con que asegura el triunfo y la victoria.

Contó cuando Alejandro Macedonio
Venció con poca fuerza al Rey Dario,
Lo que perdió con muchas Marco Antonio
Por tener tan en poco a su contrario:
Otras de que dan claro testimonio
Las antiguas historias de ordinario,
La del Salado, y Nabas de Tolosa
Que a nuestra España hacen mas gloriosa.

Con aquestas historias entretubo
A los que les tocó el cuarto primero,
Rondando, sin hallarle, el sueño andubo
Esotro que le sigue y el tercero:
En esto solamente se detubo
Hasta que vió venir al mensagero
De la dama tras quien Titon camina
Por ver aquella faz alabastrina.

Mas cuando volvió a ver a Febo clicie
Salir por entre rojos carmesies,
Mostrando la dorada superficie
Cuajada de piropos y rubies,
Para que reconozca y le justicie
Al vando de los pérfidos Monfies,
Despachó al general Miguel de Silva
Que piensa que ya el bárbaro le silva.

No pudimos hacer cosa ninguna
Por estar alojados los tiranos
A donde Yumbel hace media luna
Y sus vertientes ciénegas los llanos:
Tenian por resguardo una laguna,
A los costados húmidos pantanos,
Los ángulos cercaban en redondo
Yumbel, pantanos, cieno, y lago hondo.

Mas como no pudimos ofendellos
Ni menos por el sitio entrar en vuelta,
Despues de haber hablado algo con ellos
Dimos para el ejército la vuelta:
Aun no estubimos bien dos cuadras de ellos
Cuando una manga de caballos suelta
De su campo salió, en un cerro alto
Sin temor junto al nuestro hicieron alto.

Allí por ver lo que los nuestros hacen
Se pusieron cual águilas al blanco,
Los caballos sin frenos sueltos pacen
La verde grama y granujento lanco,
Yerbas que donde quiera en Chile nacen,
Y para todos es el pasto franco,
Que la fertilidad de aquesta tierra
Es grande, aunque es gran fuego el de la guerra.

Viendo el gobernador la desvergüenza
De aquella gente bárbara y tacaña,
El ánimo, el corage, la vergüenza
La faz de ardiente púrpura le baña.
Para que le castigue rompa y venza
Mandó que vaya el capitan Magaña
Solo con su gallarda compañía
Que es la que de Chillan venido habia.

Ordenóle primero que no pase
Si se fueren los pérfidos del cerro,
Pero que si aguardaren que les pase
Por las entrañas pésimas el hierro:
No hay máquina que así se desencase,
Con tal rumor ni tan veloz el perro
Se arroja tras la liebre y la corcilla,
Como partió la bélica cuadrilla.

Los indios que en el cerro estaban viendo
Que salieron los Vándalos apriesa,
Los ágiles caballos recogiendo
Como venados van en vanda espesa:
Los nuestros que el alcance iban siguiendo,
Deseosos de hacer alguna presa,
En llegando al mogote revolvieron
Con la velocidad con que partieron.

Estaban las dos márgenes del rio
Pobladas de dos ásperas montañas,
Alegre habitacion para el estío
Por ser de juncos verde y espadaña:
Dos cuadrillas de aquí con mucho brio,
Bien así como cuando juegan cañas,
Salieron a la nuestra que iba en vuelta
Con la suya mas presto dió la vuelta.

El número pequeño de guerreros
Usando de el valor antiguo hispano,
Recogidos vinieron siempre enteros
Sacando a los contrarios a lo llano:
Cuando llegaron a el revuelven fieros
Y entretienen al bárbaro losano,
Hasta que Don Francisco diligente
Mandó saliera el resto de la gente.

Al son salió del instrumento ronco
La verde, floreciente, escelsa rama
Del Quiñoneo preclaro antiguo tronco
A eternizar su nombre al mundo y fama:
Entró por el robusto vando brioso
Cual madrigado toro de Jarama,
Se gallardea el jóven sin segundo
Echando vidas y almas al profundo.

El sucesor de Marte le acompaña,
Que solo en verle el bárbaro se asombra,
A quien el betiz sacro siempre vaña
La llana paternal y verde alfombra;
Gallardo se presenta en la campaña
Don Juan de Añasco y Cardenas se nombra,
Su gentileza, brio y compostura
Cualquier suceso próspero asegura.

Dejando el viento atras, labrando apriesa
A un caballo morcillo los costados,
Jugando una fornida lanza tiesa
Con dos agudos hierros acerados;
Armado de luciente malla espesa,
Firme entre los arzones tachonados,
Representando al vivo al Dios guerrero
El general Jofré salió el tercero.

Cubierto de metal resplandeciente
Desde las blancas sienes a la planta,
Los ojos de color de fuego ardiente,
El semblante feroz que al mundo espanta,
La adarga de ante del arzon pendiente,
En un rucio cual viento se adelanta
El general Miguel de Silva, sale
A mostrar su valor al que mas vale.

Si aquí sus altos méritos no alabo
Es porque para tanto no soy parte,
Que si yo fuera parte para tanto
El fuera el todo de mi humilde canto,
Cuya fama y renombre en alabastro
Estamparse justo fuera con oro,
Que tan heroico nombre y fama altiva
Es bien que este mundo siempre viva.

El valeroso anciano cuyo nombre
En Chile para siempre será eterno,
Salió para que el bárbaro se asombre
Acompañado solo de su yerno,
Pedro Cortes del uno es el renombre,
El otro cuyo esfuerzo sempiterno
Eterna dejará tambien su fama
Francisco Hernandez mas Ortiz se llama.

Entre una parda nube polvorosa,
De el polvo que levantan densa y parda
Salió la demas gente belicosa
Belicosa, feroz, brava, y gallarda:
En la horrenda batalla sanguinosa
Quien con venablo, lanza o alabarda,
Alfange, pica, estoque, pistolete,
Como entre obejas leon así se mete.

Al bárbaro feroz sangriento y fiero
Ningun temor le pone ni quebranta,
Ver muerto caer en tierra al compañero
Ni le acobarda, admira ni le espanta:
Antes con mayor brio, mas entero
Enviste, rompe, rasga y se adelanta,
Y del amigo muerto al baco puesto
Suceden a porfía muchos presto.

El bravo Quelentaro ardiendo en saña
Con un denuedo bárbaro y profundo,
Salió al cuentro airado a los de España
Teniendo en poco a España y aun al mundo:
A diestro y a siniestro ofende y daña
Colérico, soberbio y furibundo,
El solo pretendiendo por sus manos
Limpiar su cara patria de tiranos.

Navalvuri con brio, orgullo, y pompa,
En un veloz caballo embiste y rompe,
Al son horrendo de la corva trompa
Haciendo que en el aire vuelva y trompe,
Y que salte, arremeta, corra, y rompa,
Por el valor que nunca se corrompe,
De los de Santiago y su proverbio
A quien no estima el bárbaro soberbio.

Talcalaneguen tampoco no se asombra
Que al mundo a muerte, miedo a guerra emplaza,
Y en altas voces su apellido nombra
Haciendo lo que dice con la maza,
El sangriento lugar en torno escombra
Abriendo a fuerza calle y ancha plaza
Amenazando con furor y saña
Al bélico valor de toda España.

Las belicosas trompas resonando,
Los demas instrumentos sonorosos,
Estruendo de los tiros rimbombantes
Al estrépito y golpes espantosos,
El tumulto, las voces disonantes,
Relinchos de caballos animosos,
La priesa, el arma, turbacion, espanto,
Aquí me fuerzan a dejar el canto.

Canto XXIV.

Trátase el fin que tuvo la famosa batalla de Yumbel y la famosa victoria que los Españoles ganaron: mueren en ella los generales Quelentaro y Talcalanguen y gran número de los mas señalados bárbaros.

No se que gusto habrá, si es gusto bueno,
Que no esté de escucharme atosigado,
Pues no hay jarabe, purga ni veneno
Peor que un largo método cansado:
El faisan, la perdiz, pavo, el relleno,
El manjar mas gustoso y delicado,
Si es ordinario cansa, enfada, estraga,
Al gusto da fastidio y empalaga.

Está obligado a dar el que combida
A una gran multitud de combidados,
Espléndida y sabrosa la comida
Y mil diversidades de guisados:
Que como nunca son a una medida
Los gustos como bien vemos cortados,
Es menester para cumplir con todos
La comida guisar de muchos modos.

Cocido quiere aquel, aqueste asado,
Aquello ni esto al otro no le agrada,
La pepitoria, el frito, el lampreado,
Y la torta real al otro enfada:
Unos quieren jamon, otros pescado,
Aquestos aceitunas y ensalada,
El manjar blanco aquellos aborrecen
Y mejor los tasajos les parecen.

Los mismos gustos hay en escrituras
Que unos gustan leer cuentos de amores,
Otros fábulas, guerras, aventuras,
Y muchos en jardin de varias flores,
Infaman o acreditan las lecturas
Conforme son los gustos de lectores,
Los unos ponen faltas, otros sobras,
Que no dan gusto a todos todas obras.

No a habido ni hay ni habrá jamas humano
Que de con un manjar a todos gusto,
Pues el manjar del cielo soberano
No le dió al pueblo Hebreo siendo justo;
Ni estilo tan cabal ni cortesano
Que le de en general al vulgo injusto,
Como le dará pues este si a sido
De sangre todo y todo desabrido.

Mas gustos hay que gustan de obrecillas
A los cuales será mi libro aceto,
Y los que son amigos de rencillas
Aquí hallan tambien capaz su objeto,
Que a do dejé las bélicas cuadrillas
Me vuelvo a ver el fin de aquel aprieto,
Y de Talcalanguen la furia insana
Vestiglo cruel de la nacion hispana.

En viendo de este bárbaro el denuedo,
La cólera, soberbia y la pujanza,
El sargento mayor Luis de Toledo
En los estrivos firme a el se abalanza:
Metióle por debajo del molledo
La mitad justamente de la lanza
Rompióle las entrañas vida y huesos,
Que fué señal de prosperos sucesos.

Al fuerte Qüetelao de Flor endereza
La fulminante espada con un tajo,
Cortóle de aquel solo la cabeza
Y aquel pan le hendió de un alto abajo:
De un reves Angarere descabeza
A Coliguen la vida, el alma, el cuajo,
Rodando tripas, vientre, el asadura,
Rosar le hizo de una puntadura.

Iban los tercos bárbaros perdiendo
Gente, sangre, vigor, fuerzas, campaña,
Y los mas pusilánimes huyendo
De ver tanto valor en los de España:
Cuando el Toque Alepil vino diciendo
Con un corage ardiente envuelto en saña,
Vuelta, vuelta soldados, que quien huye
Su patria, libertad y honra destruye.

Mallacan, Remolchen, Falpellanga
Guentepil, Chillayan, y Mareguano,
Antenao, Curalongo, Quepolanga
Furiman, Napaicurai, Filtiguano,
Revuelven todos hechos una manga
Y el resto del ejército araucano
Con tal valor, furor, aire tan brava,
Que ambigua la victoria se mostraba.

Quien anda ya tan bravo y tan soberbio,
Quien rompiendo la maza el arco acomba,
Tirando del torcido y seco nervio
Hasta el límite cierto trae la comba:
Quien nombrando sus nombres y superbio
Al horrísono son de la zambonba,
Revuelve al valeroso fratricida
Aunque en la ejecucion deje la vida.

Mas suelto y mas ligero que una lebra
Revolviendo un baston de duro cidro,
Andaba el iracundo y suelto Guebra
Y un golpe alcanza en lleno a Juan Esidro;
La celada durísima le quiebra
Cual si fuera de blando y sutil bidrio,
Dejando al dueño mísero aturdido
Perdida la memoria y sin sentido.

Sustenta Guenoraque y se adelanta
A los valientes vándalos la tela,
Que de los arcabuces no se espanta
Ni de cosa ninguna se recela:
En alto un grueso Libano levanta
Y para Antonio Bello raudo vuela,
El cual como furioso torbellino
Al bárbaro feroz salió al camino.

Oféndense los dos con mano armada,
Y el indio al Español un golpe asesta
Encima del creston de la celada
Que los sentidos todos le atormenta:
Del caballo cayó la faz turbada,
La sangre por los órganos rebienta
Del mísero cristiano, atormentado
Sin alma quedó el cuerpo en tierra helado.

Tal fué de aquestos bárbaros la vuelta
Y el valor adquirido nuevamente,
Que nuestra gente en miedo toda envuelta
Vacila, teme, duda y se arrepiente:
En retirarse al fuerte está resuelta
Cuando llega un soldado diligente
Que Don Francisco envió a decir a todos
Que mueran o que venzan pues son Godos.

Estaba en el real en atalaya
Con la vista del lince un Argos hecho,
Que por que su opinion ni honor no caiga
Se subió en lo mas alto de un repecho:
Antes que la ocasion buena se vaya
Con furia, saña, cólera, y despecho,
Les envía a mandar calen el morro
Y en seguida cien hombres de socorro.

Creció en la gente hispana el vigor tanto
Con el nuevo socorro que le vino,
Que para el reino oscuro del espanto
Abrió a la gente indómita el camino:
O cuanto brio, orgullo, ánimo, y cuanto
Esfuerzo aquí hoy se vió en el vando austero,
Que valor, que osadia, que denuedo,
Bastante a dar al crudo Marte miedo.

El Alferez Don Diego de Sanabria,
Juan Ramos, Juan Pulgar, y Juan Hurtado,
Simon Diaz, Don Alfaro de Nabia,
Diego Simo Melendez, Juan Jurado,
Bolonia, Sandoval, Leibia, Sanabria,
Cortes, Tapia, Quiñones, Atorgado
Francisco Brabo, Aguayo, Buica, Umaña,
De cadáveres siembran la campaña.

Montero, Montes, Montañes, Montejo,
Calva, Calvo, Calvete, y Moncalvillo,
Ovalle, Valle, Valladar, Vallejo,
Castilla, Castellanos, y Castillo,
Lancha, Losada, Marmol, Marmolejo
Laso, Luengo, Delgado, Delgadillo,
Barros, Barroso, Barrial, Barrera,
Barrenan cuerpos y echan almas fuera.

En confusion mas negro que azabache
Colérico, soberbio, y de buen trueno,
El capitan Don Pedro de Yvacache
Fugando apriesa andaba un duro frezno
En el siniestro lado topó a Mache
Y cual si fuera rápido rodezno,
Anduvo dando vueltas de esa suerte
Hasta que le cortó el hilo la muerte.

De una tortuga vieja la gran concha
Ampalangue traia por escudo,
A donde el suelto bárbaro se aconcha
Con ser de grandes huesos y membrudo:
La fuerte lanza rompe en ella y troncha
De un encuentro soberbio horrendo y crudo
El impar Don Diejo Flores bravo y fuerte
Que fué el primero que le cupo en suerte.

Al corbo alfange puso presto mano
Resplandeciente mas que el vivo fuego,
Templado de la diestra de Vulcano
En las templadas aguas de Mondego:
Al sucesor del viejo Mareguano
Un volante reves se tiró luego,
Cortóle de aquel solo el vital hilo
Cual hizo el Rey Ebandro al Rey Erilo.

De un tajo cuerpo y venas rasgó a Quempo
Y a pesar suyo le hizo que se sangre,
Al mísero Talquen con otro tiempo
Que del humor caliente se desangre:
Y que por la herida a un mismo tiempo
El alma salga envuelta con la sangre,
Que como el golpe crudo y filo encarne
Los duros huesos corta y blanda carne.

Taladra de una punta el cuerpo a Guebra
Y de dos a Motun entrambos brazos,
Costillas corta, muele, parte y quebra
Cabezas, lomos, piernas, y espinazos:
No se si habrá algun médico o algebra
Que se atreva a juntar tantos pedazos
De los huesos que rompe, corta y saja
Y de sus coyunturas desencaja.

A Perumellachen y a Millatome
Les hace a su despecho el jóven fuerte
Que la cerviz en hiesta cualquer dome
Al yugo inexorable de la muerte,
Y a Guenopilque el bélico que tome
La propia desdichada y triste suerte,
Y que den todos cuatro a un instante mismo
El mortal y postrero parasismo.

Estando yo mirando los excesos
Del lúgubre espectáculo y obscuro,
Me salpicó la cara con los sesos
De Quelen que mató de un golpe duro:
Que para ver seguros los sucesos
A su lado me puse y que el seguro
Y le pudiera estar de Chile al Gange
En fé de su vigor brazo y alfange.

No hay peto, arnes, jubon, cota, ni cuera,
Loriga, corazinas, coselete,
Túnica laminada, dentro o fuera,
Escaupil, remalla, donisa, y ete,
Celada, gola, morrion, visera,
Casco, yelmo, creston, ni capacete,
Broquel, pabes, rodela, adarga, escudo
Que baste a resistir su alfange duro.

Cercena de un reves volante a Palco
Por encima del codo el brazo diestro,
Con otro mas pujante a Guilacalco
Las camillas y nervios del siniestro:
Como el anciano Pedro cuando a Malco
Queriendo defender a su maestro
A Catiman la oreja y la quijada
Con el duro faldon de la celada.

Tan gallarda y soberbiamente lidia
Y con tanto vigor y orgullo tanto,
Que a la bárbara gente cruel perfidia
Pone gran turbacion temor y espanto:
Ya la nuestra el gallardo mozo envidia
Que de ver su valor, esfuerzo y cuanto
Hace deshace, rompe a entranbos lados
Estan todos suspensos y elevados.

El anciano Cortes sin cortesía
A los soberbios bárbaros ofende
Con tal vigor que adonde el brazo guia
Todo lo corta, rompe, rasga, hiende:
Aunque su mucha edad la sangre enfría
La cólera fogosa se la enciende
En tanto estremo que es estrema y dura
Al fin como quien es de Estremadura.

Con plumas de Nebli de aguila o garza
Las suyas la volante fama cange,
Para que el nombre de Cortes espanza
De Guadiana al Pó, del Rin al Gange:
Y ensálcese de hoy mas y crea la zarza
La que goza del título de Alange,
Que si otro nuevo mundo se hallara
Que su hijo Cortes le conquistara.

Bien muestra ser de la sublime patria
De aquellos celebérrimos varones,
Que apesar del antipoda idolatria
Propagaron de España los mojones:
Si el que venció a Cenobia y a Cicopatria
Si los Decios, Metellos, Scipiones,
A Roma dieron gloria templo a Febo,
Aquestos a su patria un mundo nuevo.

Corteses a brotado Estremadura
En este polo antártico bizarros,
Sotomayores de mayor ventura
Que fueron los Valdivias y Pizarros:
Alvarados de quien la fama dura
Y durará miéntras que los dos carros
De Delio y Delia el Cielo pasearon
Y de nuestro Cenit al Nadir pasaron.

Ya no se adonde voy ni quien me saca
Fuera de mi camino sanguinoso,
Amor debe de ser, que el me matraca
Porque no sigo al suyo cenagoso:
Sabiendo bien que soy de fuerza flaca
No me quiere dejar el envidioso,
Pero yo volveré a tomar el rastro
Del dios adulterino su padrasto.

Al general Miguel de Silva cercan
Por todas partes bárbaros feroces,
Los mas desvergonzados se le acercan
Ensordeciendo el campo con sus voces:
Mas, como en estas ferias siempre mercan
La muerte los que van a ellas veloces,
Así los que a estas fueron de corrida
En cambio de ella dan la dulce vida.

Madrid, Cordova, Caceres, Toledo,
Olorio, Toro, Luis de Villalobos,
Anton Sanchez, Guzman, Andrade, Olmedo,
Juan Gonzalez, Araya, Cuevas, Cobos,
Antonio Perez, Leon Riquelme, Andedo
Como entre mansas reses bravos lobos,
Así destrozan indios y degüellan
Quebrantan, rasgan, muelen, y atropellan:

Juan Moreno, Juan Gomez, Juan de Mena
Pedro Guajardo, Récio, Cariaga,
Alfonso de Miranda, Juan de Vera,
El capitan Zamora, Juan de Arteaga,
Juan Ortiz, Juan Ruiz, Melchor de Vega
Juan Martinez, Juan Suarez de Moraga,
Fuensalida, Contreras, Alencastro
Por donde pasan dejan rojo el rastro.

Tambien destrozan bien en otra parte
Pedro de Silva, Fris, Galan, Arenas,
Cristobal, Salvador, Machin, Liñarte,
Y a los contrarios dan las manos llenas:
Becerra, Don Manuel Marchan Duarte
Humedecen con sangre las arenas,
Diego Sanchez y el proveedor Serrano
Sangriento lleva el filo hasta la mano.

No menos que los nuestros se presentan
Los animosos bárbaros gallardos,
Espesas nubes por el aire abientan
Aladas flechas y nocivos dardos:
Frenéticos de cólera rebientan
Encarnizados mas que hambrientos pardos,
De la sabrosa vida no hacen caso,
Perderla quieren mas que atras dar paso.

Cristoval de Quiñones, Juan de Orias
Cartagena, Escobar, Valdes, Gamarra,
Melgarejo, Abiles, Velandia, Olias,
Antonio Ortiz, Mansillas, Chavy, Parra,
Martin de Santander, Martin de Hervias,
Antonio de Sepúlveda, Cegarra,
Gutierrez, Santofimia, Figueroa,
Ganan por su valor eterna loa.

Con un teson colérico a pié quedo
Los unos y los otros se combaten,
No pierden de sus puestos ni aun un dedo
Golpes se dan y muchos que rebaten:
Alcanzados de anhélito y denuedo
Apriesa acican, los hijares laten,
Pero no hay aflojar un solo punto,
Porque el rencor se está en su primer punto.

Al bravo Liparque no le admira
El infinito número de muertos,
Ni de temor un punto se retira
Aunque ve sus propósitos inciertos:
Vuelve, revuelve, reconoce, y mira,
El valor de los vándalos espertos,
Y mas quiere morir allí o vengarse
Que con afrenta allá retirarse.

Arrojóse el gallardo y suelto mozo
Adonde vió mas viva la refriega,
Hace sangriento daño y cruel destrozo
Con los golpes mortíferos que pega:
Quebró la maza y con el duro trozo
Aquí hombres amontona allí segrega,
Caballos mata, hiere, muele, y manca,
A aquel los cascos sume a aqueste el anca.

Hacen el mismo daño Guaturéo,
Manquelien, Guenolievo, Curimaque,
Catiman, Millaquete, Perencheo,
Licaman, Margretu, Cayoande y Paque,
Guentecol, Catebilo, Millaqueo,
Palquitala, Aipinan, de Quepachaque
Quechocoyan, Puchanque, Curilemo,
Biloner, Farnande, y Guaiquepemo.

Jugaba Licoman una guadaña
Hecha de un ramo verde de peomo
Tan fácil cual si fuera leve caña
Pesando mucho mas que pesa el plomo:
En la celada un golpe dió a Magaña
De suerte que cimbrando por el lomo,
A cuerpo le dejó de tal manera
Como si un monte encima le cayera.

Los dientes traspillados bascas dando
Estuvo y sin sentido mas de una hora,
Cual si fuera perlático temblando
O como si pasara por el ahora:
Pero del parasismo en si tornando
Apretando la lanza vengadora,
Y al caballo belígero el calcaño
La vida le quitó en pago del daño.

Pasa por nuestro ejército de claro,
Con un baston herrado que gobierna
Como si fuera junco, Quelantaro,
Y al de mayor gobierno desgobierna:
Como a sus golpes no hay ningun reparo
A Juan Martin Galan quebró una pierna,
Y al caballo de Lancha la testera
Como si de algun frágil vidrio fuera.

No hay español alguno tan valiente
Que delante del bárbaro se ponga,
Que con el baston hace el impaciente
Al mas compuesto que se descomponga:
Rebate espadas y astas diestramente,
Dispuesto a lo que no hay quien se disponga,
Que es a perder la vida por su patria
Que tanto la ama el ínfido idolatra.

El general, gallardo mas que Marte,
Siguiendo a Chicallande se apresura,
Con un reves mortal le alcanza y parte
El cuerpo en dos por junto a la cintura:
Y tras de Quelantaro al punto parte
Que con mano cruel, sangrienta y dura
Destroza, como dije, ofende y daña
Gran parte del ejército de España.

Mas el soberbio bárbaro atrevido
Al cruel combate sale tan airado,
Que otro cualquiera de ánimo subido
Quedara solo en verle desmayado:
Pero el valiente jóven no vencido
No desistió al intento comenzado,
Antes con un valor mas que preclaro
Mas bravo embistió al bravo Quelantaro.

El ganar honra y fama en la campaña
Estan los dos sin par solicitando,
Y la destreza, el arte, fuerza, y maña,
Con maña, fuerza, y arte, ejercitando:
Retumba eco tremendo en la montaña
De los tremendos golpes que estan dando,
Ya se endereza aquel, ya este se dobla,
Alzase aqueste, aquel golpes redobla.

Ya parten, ya se encojen, ya se alargan,
Ya se cierran, ya se abren, ya se tienden
Ya se afirman, ya tientan, ya se adargan,
Ya se nueven, ya van, ya se suspenden,
Ya de golpes mortíferos se cargan,
Ya corren, ya se paran, ya se ofenden,
Ya se apartan, ya vuelven, ya se ciñen,
Ya de sangre y sudor los rostros tiñen.

Marte se admira, espántase Belona
De ver aquel horrísono combate,
Tiembla Jupiter, cruje la gran zona
A los golpes que dan, y el mas se abate;
La Parca cruel que a nadie no perdona,
Las palmas juntas de contento bate,
Y alegre rostro y plácido mostraba
Por el despojo y triunfo que aguardaba.

Estando rostro a rostro pretendiendo
Cada cual al contrario dar asalto,
El bárbaro feroz partió corriendo
El brazo y el baston nudoso en alto,
Dióle al pasar un golpe tan horrendo
Que de vista memoria y vigor falto
El de Flores quedó, y en tierra diera
Si de la clin con tiempo no se asiera.

Puesto sobre el arzon, sangre brotando
Por las orejas, boca, y las narices,
Quedó y a las lucientes armas dando
A costa de ella purpúreos matices:
Pero del mortal sueño dispertando
Cual Banarice badó a las perdices,
Así se arroja el jóven al salvage
Con fuerzas nuevas, ánimo, y corage.

Con el dolor intenso que llevaba
De verse así de un bárbaro ofendido,
Los puños, dientes, piernas apretaba,
En ira, en saña, en cólera, encendido:
Alfange, fuerzas, furia descargaba
Encima del idólatra fornido,
Celada, escofia, cascos, sesos, ojos,
Le rasgó, y satisfizo sus enojos.

En tierra cayó muerto el monstruo horrendo,
Y el valeroso mozo aun no vengado,
Se arroja con estrépito estupendo
A donde vió el combate más travado:
Tendió en el verde llano a Talcaguendo
De aliento, de alma y vida despojado,
Y al homicida cruel de Antonio Bello
Le rasga de un reves rasgado, el cuello.

En medio de la rígida batalla
Cercado de Macanas y de Aclides,
Al ministro mayor de Marte halla
Haciendo mucho mas que hiciera Alcides:
Así cercena vidas, rompe mallas,
Cual diestro podador las tiernas vides,
De la gallarda gente y fanfarrona
Sin ánimas los cuerpos amontona.

Derriba a Perquiñan, y Putabilo
Le tiende sin sentido por el llano,
Cortóle a Tipaicura el vital hilo
De un golpe solo que le dió de llano:
Pero corriendo de reves el filo
En dos divide al triste Tilquecuano,
Sin que fuese bastante a defendello
Un cuero seis doblado de Camello.

Quebró en un duro arnes la dura espada
Y con tal fuerza cólera y enojo,
En la sien a Coyan dió una puñada
Que saltar de los cascos le hizo un ojo:
Sacó la daga luego acicalada
Y en el humor vital caliente y rojo,
Rompiéndole la cota la embarniza
Con que a los que lo ven atemoriza.

Con esto y con que ya los capitanes
De mas esfuerzo y ánimo faltaban,
Aquellos mas indómitos guzmanes
Las velas a sus brios amainaban,
En las posturas, cuerpos, ademanes
Se ve como las fuerzas les menguaban,
Mas no se iran pediendo la ventaja
Porque es hacerlo entre ellos cosa baja.

Dos aquí, tres allí, y acullá cuatro,
De los de mas estima y de mas suerte,
Quedan representando en el teatro
Al vivo la figura de la muerte:
No quedaba ya mas del Toque Guateo
Soberbio mozo, desembuelto y fuerte,
Este con gran esfuerzo los ánima
Que mas la honra que la vida estima.

Porque el traidor Navalvurien sabiendo
De los dos generales el quebranto,
Con los caballos revolvió huyendo
Cual hizo el Calabres allá en Lepanto:
Así la infanteria no pudiendo
Hacer por ser infantes otro tanto,
Hubieron de aguantar allí a pié quedo
A tragar de la muerte el trago azedo.

Tres veces los Cristianos los deshacen
Y otras tantas los indios se reforman,
En el mayor peligro se rehacen
Y sus escuadras, y escuadrones forman:
Pero aunque aquí lo de potencia hacen
En el son de las armas desconforman,
Unos baten en láminas de acero
Los otros sobre lana y blando cuero.

Corrido ya el caudillo mas valiente
De que tan pocos indios puedan tanto,
Naciendo del honor honrosa rabia
Hizo lo que aun contándolo da espanto:
Subiendo pues la cólera a la gavia
Que es la que obliga en pecho noble a tanto,
Con la insignia del Rey en la siniestra
Se arrojó a la mortífera palestra.

El escuadron rompió por el costado
Que estaba mas de picas guarnecido,
Con llevar el caballo vien armado
Salió en los pechos del encuentro herido:
Llevóse por delante al suelto Guado
Gallardo mozo de valor subido,
A Millarecul, Manguelien, a Gatro,
Billoner, Pelquitaca y otros cuatro.

Por el portillo que rompió colaron
Don Pedro y Don Gonzalo de los Rios,
Garci, Gutierrez, Flores, do dejaron
Muchos cuerpos sin ánimas ya frios:
Aquí no ménos su valor mostraron
Su esfuerzo, fuerzas, ánimos, y brios,
Acosta del idólatra indiscreto
Camora, Silva, Ortiz, Castro y Carreto.

Ya iban los enemigos de vencida,
No hay quien los acaudille ya y esfuerce,
A quien el dulce hilo de la vida
Se le adelgaza, quiebra, y se destuerce:
Quien ya está para el Orco de partida,
Quien a la muerte el rostro ya le tuerce,
A quien de un golpe solo ya le vuelca
Y en su espumosa sangre se revuelca.

O como su tijera horrendamente
En esta gente mísera la Parca,
Y cuan apriesa el Nauta vil del Lete
En su ribera fétida la embarca:
No lleva del pasage ningun flete
De su asquerosa, negra y sucia barca,
Que ya lo han de pagar en el infierno
En pena perdurable y llanto eterno.

Cualquier soldado de cualquiera suerte
Apriesa vidas pérfidas chapoda,
Con el humor purpúreo que se vierte
Empantanada está la vega toda:
Yumbel en mar bermejo se combierte,
Sanguínea espuma hierve a do recoda,
Y como es tanta al fin la que se pierde
La yerba muda en rojo el color verde.

A mas andar se van todos quedando
Entre los brazos de la Parca dura,
Y las mezquinas ánimas volando
Al profundo de la region obscura:
Los cuerpos hechos piezas convidando
A que den en sus vientres sepultura,
Estan a las hambrientas bestias fieras
Y a las inmundas aves carniceras.

Ya Lauriga celeste recojia
Al hondo hospicio el fatigado gremio,
Y su enemiga alaotica cubria
Con su argentado y plácido boemio:
Cansado el tardo buey del tardo dia
Procuraba el solaz nocturno premio
Cuando se dió el remate a la victoria
Que dió a Quiñones mas sublime gloria.

Setecientos y mas quedaron muertos
De los mas fuertes bravos y lozanos,
Muchos por muchas partes descubiertos
Los hígados entrañas y libianos:
Otros de la cabeza al pecho abiertos
De los terribles golpes inhumanos
Que aplazada la cólera y rencilla
Lástima daba verlos, y mancilla.

Sembrado quedó el campo de macanas,
De petos, cascos, cotas, jacerinas,
Templones, picas, lanzas, partesanas,
Corazas, coseletes, corazinas,
Mazas, porras, martillos, y tananas,
Bastones, arcos, flechas, javalinas,
Venablos, grevas, golas, dardos, loques,
Alfanges, dagas, láminas, y estoques.

Como se zabulló en el Oceano
El ojo celestial resplandeciente,
El piadoso Eneas Quiñoneano,
Manda tocar a recojer su gente:
Al fuerte se retirá el bando hispano
Y el valeroso capitan prudente,
Temiendo de los Indios las cautelas
Mandó poner dobladas centinelas.

Despues, cuando dejó el nocturno velo
Las florecillas cándidas marchitas,
El nuevo Gedeon dió al Rey del Cielo
Dentro en su tienda gracias infinitas.

Imprimerie de Bär & Hermann à Leipsic.